line

# 1.77061

# Au Pays • • • des Esprits

οu

### ROMAN VÉCU DES MYSTÈRES DE L'OCCULTISME

Préface par le Docteur PAPUS

Je suis celui qui vit et qui était mort. Et voyez, le suis vivant pour jamais.

PARIS-VI°

GUSTAVE FICKER, Éditeur

5, RUE DE SAVOIE, 5

1905

## Au Pays des Esprits

# Pays des Esprits

0

OU

### ROMAN VÉCU DES MYSTÈRES DE L'OCCULTISME

Première traduction française

Préface de PAPUS

Je suis celui qui vit et qui était mort Et voyez, je suis vivant pour jamais

PARIS
ÉDITION DE L'INITIATION
5, RUE DE SAVOIE, 5
1903

24215,136

JAN 28 1925

 $\mathsf{Digitized}\,\mathsf{by}\,Google$ 

# L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS)

# DIRECTION 5, rue de Savoie, 5 téléphone – 280-90 PARIS-VI°

DIRECTEUR : PAPUS
DIRECTEUR ADJOINT : Paul SÉDIR

Secrétaires de la Rédaction :

J. LEJAY — L. BARGUS — SABRUS

#### **ADMINISTRATION**

ABONNEMENTS

PUBLICITÉ: VENTE AU NUMÉRO LIBRAIRIE CHACORNAC

> 11. Quai Saint-Michel. 11 5 Use of Secold PARIS

FRANCE, un an. 10 fr. ETRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la Direction ne se permettra jamais aucune note dans le corps d'un article.

Prière d'adresser tous les échanges : 5, rue de Savoie, Paris

Manuscrits. — Les manuscrits doivent être adressés à la redaction. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance: les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

L'Initiation est, en France, le seul organe officiel des centres suivants:

Groupe Indépendant d'Études Ésotériques. 1.600 Membres, 107 Branches et Correspondants.

Ordre Martiniste.

Ordre Kabbalistique de la Rose + Croix.

École Supérieure libre des Sciences Hermétiques.

Société Alchimique de France (avec la Revue l'Hyper-chimie).

Union Idéaliste Universelle.

F. T. L. (section française).

Rite Swedenborgien (Loge INRI)

#### DÉDICACE

#### A CETTE SÉRIE DE PENSEURS COURAGEUX

(CINQ CENTS ENVIRON)

QUI ONT OSÉ SOUSCRIRE A L'ART MAGIQUE

A ceux qui, en se déterminant à lire les pages de cette œuvre proscrite, ont osé soutenir devant le monde le droit du jugement privé, et le devoir de se former des opinions basées sur la connaissance, la candeur et la raison;

A ceux qui ont combattu côte à côte avec l'auteur et l'éditeur de l'Art magique, la bataille de la libre pensée et de la liberté de conscience, contre les
forces de l'ignorance, du préjugé, de la bigoterie et
de la superstition,

CE VOLUME

est dédié, avec reconnaissance et cordialité,

par l'AUTEUR.

#### PRÉFACE

Nous donnons aujourd'hui au public français la traduction d'une œuvre qui a eu un profond retentissement dans tous les centres voués à l'étude de l'occultisme, et cela parce qu'elle correspond à des descriptions strictement exactes de visions et d'expériences.

Et, chose étrange, les faits de dédoublement astral, les initiations et les maîtres d'Orient et jusqu'aux théories présentées actuellement comme « Esotériques » et issues d'un profond mystère, y sont analysés et décrits cinquante ans avant l'arrivée en Occident des doctrines bouddhiques et de leurs adaptations à l'occultisme.

Mais en laissant de côté ces digressions toutes spéciales, le Pays des Esprits dont nous donnons la première partie, nous présente le récit le mieux combiné et le plus captivant pour donner au public féminin une idée générale de ce qu'est la science occulte, dégagée de tout le fatras qui lui est attribué bien à tort.

Et qu'on ne pense pas que nous considérions la

femme comme moins apte que l'homme à se rendre compte de la valeur véritable d'un système de philosophie, de cosmosophie et de théosophie. La femme n'est pas inférieure à l'homme, elle ne lui est pas supérieure, elle est complémentaire. Elle est donc apte à comprendre les mêmes vérités que l'homme, mais à la condition qu'on les lui expose d'une manière adéquate à son mode de sensibilité, autant qu'elle reste sur son plan personnel. Car il existe des cerveaux féminins qu'on a déformés en les masculinisant, et qui se plaisent aux douceurs de la résolution des équations du second degré et à la diffusion des paradoxes dits féministes et qui sont si peu féminins. La femme à barbe et la femme boxeur ne sont plus, dans tous les plans, que des cerveaux raisonnant en mode masculin en des corps revêtus de jupons, mais ce ne sont pas de véritables manifestations de cette chose délicate et subtile de finesse et de grâce qu'est le Principe féminin dans toutes ses adaptations.

Voilà pourquoi le même ordre de vérités qui devra être décrit sous mode mathématiquement logique à l'homme, devra s'orner des douceurs du récit mythologique pour frapper l'esprit féminin.

Ainsi, si 3 représente l'influence divine, 4 l'homme terrestre, et 5 le mal, on pourra dire à l'être masculin : le carré du Mal a, comme mesure équilibrante sur Terre, l'Union des carrés de l'Homme et de l'Influence divine. C'est la clef chinoise du problème du carré de l'Hypothénuse répandu en Occident par Pythagore et incompris des mathématiciens dans ses rapports philosophiques.

Mais la même vérité peut être enseignée à la jeune fille en lui décrivant l'histoire de la lutte de la belle princesse unie par la prière avec la bonne fée et triomphant des embûches de la méchante fée. Ou le si joli conte du Petit Chaperon Rouge qui roule sur le même thème.

Voilà pourquoi nous devons remercier spécialement l'auteur anonyme de ce voyage dans le pays merveilleux de nous avoir donné le moyen de faire comprendre aux êtres de sentiment l'importance de l'étude de l'invisible. Initié d'abord dans une société de pratique entièrement dévouée à la culture du Plan Mental, le héros de ces pages ne perçoit au début que le côtésombre et terrible du plan spirituel. Le cerveau, en effet, tend, s'il n'est pas équilibré par le cœur, à fausser de ses conceptions dogmatiques la grandeur de la vie spirituelle. La vie est l'ennemie née de toutes ces conceptions métaphysiques parce qu'elle a l'Amour pour racine et que l'amour est, comme toute manifestation du Verbe divin, Sauveur sur tous les plans. C'est l'amour qui sauve notre héros du désespoir comme, plus tard, c'est encore l'amour qui lui fait volontairement abandonner la vie de l'Invisible pour les illusions passagères du Visible. C'est ainsi que le héros sort progressivement de ce plan où la vanité de l'Homme prétend créer la Sagesse de Dieu : la Théosophie. Il n'existe qu'une seule voie théosophique c'est celle du Christ, Dieu venu en chair, et c'est elle que nous ont décrite Jacob Boehm, Claude de Saint-Martin et tous les véritables fondateurs de la révélation de la Sagesse divine dans la prière et l'humilité.

Ce sont les étapes de cette voie que les lecteurs trouveront exposées dans les chapitres suivants.

Si nous avons l'occasion de faire une nouvelle édition de cette traduction, nous y ajouterons les chapitres encore non publiés et dont la série va paraître régulièrement dans notre revue l'Initiation.

PAPUS.

#### AU PAYS DES ESPRITS

#### CHAPITRE PREMIER

SUR LE SEUIL

Le seul objet de ces lignes ayant été de présenter à celui qui s'occupe des mystères spirituels quelques expériences d'une nature singulière et exceptionnelle, je me serais fait un plaisir de les rapporter en tant que faits isolés, voire même, aurais-je communiqué leurs curieux détails à tels journalistes spirites qui auraient pu les considérer comme dignes d'une place dans leurs colonnes; mais, ayant essayé de les arranger sous une forme répondant à ce dessein, j'ai trouvé qu'il était impossible de séparer les portions phénoménales de cette histoire, de la personne qu'elles concernaient le plus immédiatement.

Eussé-je été un simple spectateur des scènes ici détaillées, j'aurais pu aisément les ramener à la forme narrative, mais, comme dans la plupart des cas où je me suis trouvé être soit le médium, par l'intermédiaire duquel se sont produits les phénomènes dignes d'être signalés, comme aussi l'intérêt de ces phéno-

 $\mathsf{Digitized}\,\mathsf{by}\,Google$ 

mènes se trouve dériver de l'association avec une histoire consécutive, j'ai estimé qu'il me fallait, soit abandonner le dessein de soumettre le récit de mes expériences au monde, soit consentir à la tâche désagréable de les identifier avec une personne qui a des raisons différentes pour redouter la publicité et qui ne soupire après rien tant que la retraite paisible qui doit précéder le dernier adieu à la terre. Il est arrivé cependant que ma volonté a dû céder à une volonté qui m'est plus chère que la mienne. Aussi me trouvéje aujourd'hui obligé, ou bien d'identifier mes aventures spirituelles avec un personnage fictif, ou bien d'accepter l'alternative répugnante d'ajouter aux maints rôles que le drame tragique de la vie m'a contraint de jouer sur sa scène le rôle ingrat d'autobiographe.

Pour beaucoup de raisons qu'il ne m'est pas nécessaire d'énumérer, j'ai une répugnance spéciale pour les œuvres de fiction. La vie est à la fois trop réelle, trop remplie d'événements considérables pour être travestie et vêtue de fictions. La vérité parle à l'âmedes natures sincères avec beaucoup plus de sérieux que la fiction, et les récits spirites en particulier, en memontrant la voie vers de nouvelles découvertes où se trouvent engagés les intérêts éternels de la race, sont tout simplement dégradés lorsqu'on y ajoute des inventions fictives. La tendance trop commune à exagérer le merveilleux des phénomènes spirites doit êtresoigneusement évitée si l'on veut arriver au cœur des. vérités si importantes et si peu familières du genre de celles qui se rattachent au côté spirituel de la nature humaine.

C'est avec ce respect de la vérité que j'entreprends la tâche de narrer mes aventures singulières et exceptionnelles. Le seul départ que je me permettrai en dehors de cette ligne d'absolue et austère vérité commencera ma propre identité et celle des personnes avec lesquelles j'ai vécu. Les raisons qui m'obligent à supprimer mon nom réel et à employer tous les moyens possibles pour voiler l'identité de ceux que j'ai connus sont impératives et seraient très bien appréciées si l'on pouvait les très bien comprendre. Sous tous les autres rapports, je m'en vais commencer une histoire sincère de moi-même en tant que je me suis trouvé mêlé aux incidents que l'on me requiert de détailler.

Mon père était un gentilhomme hongrois qui, s'étant cru molesté par le gouvernement régnant de son pays, l'abandonna virtuellement; se trouvant d'autre part allié du côté maternel avec l'un des plus puissants princes natifs de l'Inde dont il avait reçu des offres tentantes de distinctions militaires et officielles. il se détermina à se préparer à sa nouvelle carrière par le cours d'études nécessaire en Angleterre; d'où la croyance très répandue qu'il était officier anglais, opinion fortifiée par le fait que pendant maintes années il abandonna son titre, et substitua au rang qu'il avait autrefois occupé dans son pays natal le titre bien plus honorable que lui avait valu sa valeur militaire sur les champs de bataille de l'Inde, valeur prouvée par les services de la plus extraordinaire bravoure. Avant son départ pour l'Orient, mon père s'était marié à une dame italienne de la plus grande beauté, mais comme

il était résolu à conserver son titre bourgeois et ses terres toutes maigres qu'elles fussent pour le bénéfice de ses enfants, il laissa son fils aîné, mon seul frère, en Autriche, où il le sit élever à la charge de proches parents. Je suis né sur le sol indou peu de temps après l'arrivée de mes parents, mais comme mon frère aîné mourut quand j'arrivai à l'âge de dix ans, je fus envoyé en Europe pour y prendre sa place, recevoir une éducation européenne et recevoir formellement le vain titre et l'héritage de nos terres hongroises. Comme mon pauvre père s'obstina toujours à conserver ces inutiles dignités pour ses enfants quoiqu'il les eût méprisées et rejetées pour lui-même, je fus accoutumé dès ma plus tendre enfance à m'entendre appeler comme le chevalier de B... et appris à croire dès la mort de mon frère que j'étais devenu l'héritier d'une noble maison dont en vérité je n'ai jamais bien compris les prérogatives, si ce n'est sous la forme des mêmes molestations, oppressions de tyrannies politiques qui firent de mon père un proscrit et le sujet avoué d'une puissance étrangère.

J'avais environ douze ans, autant que je puis me le rappeler, lorsqu'un jour, tard dans l'après-midi, en retournant du collège où je faisais mes études à B... juste au moment où j'allais passer la porte de la maison où je prenais pension, je sentis une main se poser sur mon épaule, et, me retournant, je me vis face à face avec un de mes professeurs, homme qui, durant la période de mes dix mois d'études à cet endroit, avait exercé sur moi une influence singulière et irrésistible. C'était un professeur de langues orientales, et

quoique je ne fusse pas légalement inscrit comme élève de sa classe, je la suivais cependant parce qu'un iour il me l'avait soudainement demandé, et aussi soudainement je m'étais senti obligé d'accepter son offre. A partir du moment même où j'entrai dans la classe du professeur von Marx, je m'absorbai dans l'étude de la littérature orientale, et les progrès que ie sis dans cette étude tinrent sans aucun doute à mon désir de posséder à fond les sujets dont ces langues orientales forment la clef. Le matin du jour où commence ce récit, le professeur von Marx m'avait brusquement demandé si j'étais un rêveur : je répliquai par la négative, ajoutant que je croyais avoir souvent rêvé de quelque chose, mais que le souvenir de ce que ça pouvait être ne persistait à mon réveil que juste assez longtemps pour me laisser l'opinion que j'avais été quelque part dans mon sommeil, mais que j'avais oublié où. Quand le professeur m'eut touché sur l'épaule, comme je viens de le dire, à ma propre porte, il me dit:

- Louis, mongarçon, n'aimeriez-vous pas avoir des songes dont vous pourriez vous souvenir? aller en des endroits dans votre sommeil d'où vous puissiez revenir et nous donner des nouvelles?
- O professeur, m'écriai-je dans ma surprise, cela me serait-il possible, et comment le pourrais-je?
- Viens avec moi, enfant, reprit mon professeur. J'appartiens à une société philosophique dont l'existence ou tout au moins la nature réelle est peu connue. Nous voulons l'aide d'un bon petit garçon intelligent comme toi, spécialement d'un qui ne soit pas un rê-

veur conscient. Il y a longtemps que j'ai l'œil sur toi et je crois non seulement que je puis te confier nos secrets, mais même t'y associer, t'instruire dans les merveilles d'une grande sagesse que peu d'enfants de ton âge seraient jugés dignes de connaître.

Flatté par cette confidence et plus que d'habitude secoué par l'étrange frisson qui toujours semblait suivre le contact de la main du professeur, j'acceptai de me laisser conduire jusqu'à ce que j'atteignisse avec lui le quatrième étage d'une grande maison dans un quartier très tranquille de la ville. Là je fus rapidement introduit dans un appartement de grandes dimensions que subdivisaient des écrans et des rideaux et qui se trouvait à moitié rempli par une assemblée de gentlemen dont je reconnus, à ma grande surprise, plusieurs comme appartenant au collège, d'autres comme appartenant à des instituts littéraires avoisinants et deux autres que je sus être des membres d'une famille princière d'Allemagne.

Il y avait un tel air de mystère et de prudence au moment où nous entrâmes dans la place et quand on me présenta à la compagnie, que j'inclinai à croire que c'était là une réunion d'une de ces sociétés secrètes que, jeune comme je l'étais, je savais être rigoureusement défendues par le gouvernement; aussi l'idée que je faisais partie d'une assemblée illégale me frappatelle d'un sentiment de terreur et d'un désir angoissant de m'en aller. Ces sentiments, tout inexprimés qu'ils fussent, furent apparemment compris par mon professeur, car il me parla à voix basse, m'assurant que je me trouvais dans une société de gentlemen honorables

Digitized by Google

et respectables, que ma présence là avait été seulement sollicitée pour les assister dans certaines expériences philosophiques qu'ils conduisaient et que bientôt j'aurais tout lieu de me féliciter d'avoir été choisi par leur association.

Tandis qu'il parlait, le professeur avait mis sa main sur ma tête et continua de la maintenir là. d'abord avec une pression qui paraissait légère et accidentelle; mais avant qu'il eût fini de me parler, le poids de cette main sembla s'accroître à un point presque insupportable. Comme une montagne qui se serait écrasée sur mes épaules, des colonnes d'une substance de feu s'échappant comme une lave des doigts du professeur semblaient pénétrer tout mon être et finalement m'anéantir sous leur force terrifiante, me réduisant à un état où toute résistance, tout appel, ou même toute parole m'étaient impossibles. Un vague sentiment de mortimminente remplissait mon cerveau épouvanté, et une sensation de désir indéfinissable de fuir cette contrainte sous laquelle je me croyais tenu m'opprimait jusqu'à l'agonie. Enfin, il me sembla voir se réaliser mon désir intense d'être délivré. J'étais debout et il me semblait à moi-même que je me tenais debout, libre de l'étreinte du professeur, libre de mon corps, libre de toute chaîne, libre de toute matérialité mais qu'un lien invisible et cependant tout à fait. tangible me reliait avec la forme que j'avais devinée, mais qui maintenant comme un vêtement dépouillé gisait dormante dans un fauteuil au-dessous de moi. Quant à mon réel moi-même, je me trouvais balancé dans l'air, comme je pensais tout d'abord, à

environ 4 pieds au-dessus et un peu à côté de mon enveloppe mortelle assoupie. Un moment après cependant, je m'aperçus que je marchais sur ce qui me semblait être une matière cristalline magnifique, pure et transparente, dure comme du diamant, mais resplendissante, éclatante, lumineuse et éthérée. Il v avait aussi tout autour de moi une atmosphère étonnante. Au-dessus et tout autour de moi je pouvais discerner comme une nuée rayonnante, étincelante qui enveloppait ma forme, perçant les murailles et le plafond et permettant à ma vue d'embrasser une étendue presque illimitée d'espace comprenant la ville, les champs, les plaines, les montagnes et tout l'horizon avec le firmament au-dessus de ma tête tout émaillé d'étoiles, baigné des doux rayons de la lune paisible.

Tout ce vaste royaume ainsi perçu s'ouvrait devant moi en dépit des murailles environnantes, du plafond et des autres obstacles matériels qui nous entouraient. Obstacles, ceux-ci ne l'étaient plus. Je voyais à travers eux comme s'ils avaient été une mince couche d'air; bien plus, je savais que je pouvais non seulement passer à travers eux sans la moindre difficulté, mais que n'importe quel objet pondérable dans l'appartement, le mobilier lui-même eût-il été soumis à l'action dissolvante de cette nuée de feu rayonnante qui m'entourait, se serait dissous et serait devenu comme moi et comme mon atmosphère si soluble qu'il pouvait passer précisément comme je le pouvais à travers tout objet matériel. Je voyais ou il me semblait voir que j'étais tout force; que j'étais une âme détachée du corps sans

Digitized by Google ...

plus pour les relier qu'une invisible corde; aussi que j'étais dans le royaume de l'âme, l'âme de la matière, et que du moment que mon âme et le royaume de l'âme dans lequel je me trouvais transporté étaient la force réelle qui maintenait la matière ensemble, je pouvais aussi facilement briser les atomes, les séparer et passer à travers eux, que l'on peut mettre un corps solide au milieu de l'eau ou de l'air.

Soudainement, il me sembla que je voudrais bien essayer ce pouvoir si nouvellement découvert. M'apercevant que la toque de collège que j'avais portée sur la tête de mon pauvre corps sans vie se trouvait négligemment dans les mains, je fis un effort pour l'atteindre. Pour réussir cependant, je m'aperçus qu'il fallait venir en contact avec une espèce de vapeur bleue étrange que pour la première fois je remarquai émanant de mon corps et l'entourant comme un second lui-même.

Tandis que je considérai ce curieux phénomène, je me sentis porté à regarder les autres personnes se trouvant dans l'appartement et remarquai alors qu'une auréole semblable au second soi-même lumineux émanait de chaque personne. La couleur et la densit de chacune variaient; une observation attentive de la nature de ces vapeurs, ou, comme j'ai appris depuis à les appeler, de ces photosphères, m'enseigna que je pouvais correctement discerner le caractère, les intentions et la vie passée de chaque individu.

Je me trouvai si profondément absorbé dans l'observation de ces images, de ces formes, de ces scènes dans les révélations provenant des âmes de ces hommes que j'oubliai mon intention de m'emparer de la toque

que mon corps portait, jusqu'au moment où je m'aperçus que les émanations du professeur von Marx d'une teinté rose éclatante semblaient pénétrer et s'unir intimement avec la vapeur bleue qui émanait de ma propre forme. J'observai alors un autre phénomène. Lorsque les deux vapeurs ou photosphères se trouvaient intérieurement mélangées, elles aussi devenaient de la force comme mon âme et comme le royaume de l'âme dans lequel je me trouvais. Percevoir dans l'état où je me trouvais amené, c'était voir, entendre, goûter, sentir et comprendre toute chose d'une nouvelle manière. Je savais que, en tant que mortel, je ne pouvais me servir de plus d'un ou deux sens à la fois, mais en tant qu'âme je pouvais réaliser toutes ces sensations par l'intermédiaire d'un seul sens maître: la perception; aussi que ce sixième sens sublime et exalté me renseignait infiniment mieux que tous les autres sens séparément pouvaient le faire. Subitement un sentiment de triomphe s'empara de moi à l'idée de connaître et de comprendre si supérieurement aux graves et savants professeurs dans la compagnie desquels j'étais venu comme un timide et peureux enfant, mais que je regardais maintenant avec dédain à cause de l'infériorité de leur connaissance par rapport à la mienne, et avec pitié, car ils ne pouvaient avoir idée des fonctions nouvelles et des jouissances qu'elles procuraient et que j'éprouvais en tant qu'âme libérée.

Il se produisit à ce moment une autre révélation que des aventures ultérieures m'ont montrée être profondément vraie! Voici: Comme je viens de le dire, je voyais en caractères distincts et vivants écrits sur mes compagnons les événements de leur vie passée et les intentions qui les avaient fait agir. Aussi clair que le jour il me parut que certaines intentions étaient bonnes et d'autres mauvaises; qu'une série d'actions (celles suggérées par des intentions mauvaises, veux-je-dire) produisaient d'horribles difformités et des apparences repoussantes sur la photosphère, tandis que l'autre série d'actions (suggérées par les intentions que je reconnaissais de suite comme droites) semblaient donner à l'auréole de l'âme un éclat indicible et jeter un tel halo de beauté rayonnante sur tout l'être qu'un vieillard en particulier, qui en tant que mortel était d'un aspect singulièrement disgracieux et flétri, brillait en tant qu'âme dans la lumière de sa noble vie et de ses glorieuses émanations comme un ange parfait. Je pourrais maintenant écrire un volume sur les découvertes intérieures révélées à l'œil de l'âme et qui sont cachées ou inconnues aux sens corporels. Je ne puis point m'appesantir sur elles maintenant, quoique je pense qu'il serait bien d'avoir écrit maint livre sur ce sujet pourvu que les hommes voulussent les lire et les croire. Auquel cas, j'en ai la conviction, les êtres humains s'éloigneraient du crime épouvantés et terrifiés, voire même abandonneraient leurs mauvaises pensées tant leur hideux se réfléchit sur l'âme, et si tourmentée et souffrante devient la photosphère chargée de mal. Je vis dans la photosphère de certain gentleman d'aspect distinguéla représentation de toutes sortes de reptiles les plus immondes et les plus dégoûtants. Ces images semblaient pour ainsi dire se former avec ses émanations vaporeuses, tandis que sur son

âme j'apercevais des plaies et des marques effrayantes qui me convainquirent qu'il était non seulement un libertin et un sensualiste, mais un homme imbu des passions les plus basses et les plus repoussantes.

Ce que je vis cette nuit-là m'épouvanta du crime, me rendit odieuse toute mauvaise pensée, toute mauvaise intention, et avec tous mes défauts et les imperfections de ma vie ultérieure je n'ai jamais oublié ou n'ai jamais cessé de régler ma vie selon les terrifiants avertissements que j'appris alors. Je dois ici déclarer que ce qui m'a pris quinze minutes ou plus à écrire se présenta comme un éclair à ma perception presque tout en même temps, et la compréhension de beaucoup plus de détails que je n'en ai donnés ne me demanda qu'un petit nombre de secondes.

En ce temps-ci où j'écris, la clairvoyance, comme on appelle aujourd'hui les perceptions de l'âme, est devenue une faculté trop commune pour que sa description détaillée puisse beaucoup intéresser le monde. Il y a trente ou quarante ans, elle tenait trop du merveilleux pour qu'on lui accordât de crédit; mais je me demande si ceux qui ont alors approfondi ses pouvoirs et ses propriétés ne les étudièrent pas avec une appréciation et une intelligence plus profondes qu'on ne le fait aujourd'hui où cette faculté semble être un don que l'on ne cultive guère dans un autre but que celui de se créer un moyen d'existence et où trop souvent elle donne aux charlatans ou aux diseurs de bonne aventure l'occasion de tromper le public. Mais reprenons mon récit.

Il n'y avait que peu de temps que j'étais délivré

des attaches de mon corps endormi et de la main magique du professeur, quand il se courba au-dessus de ma forme et me dit:

« Louis, je veux que vous vous rappeliez tout ce qui se passe dans votre sommeil mesmérique; aussi, je veux que vous nous parliez et nous rapportiez autant qu'il est en votre pouvoir tout ce que vous voyez et entendez maintenant. »

En un instant, le désir de mon enfance, le seul après lequel j'avais tant soupiré durant mes heures de veille, savoir : le désir de contempler ma mère bien-aimée dont j'avais été séparé ces deux dernières années, me revint. En même temps que l'image de ma mère se présentait à mon esprit comme un éclair, il me sembla que j'étais transporté rapidement à travers une immense étendue d'eau en face d'une grande cité où l'on pouvait discerner d'étranges constructions et où brillaient, étincelants sous un soleil brûlant, tropical, d'énormes dômes couverts de brillants métaux. Entraîné à travers l'espace, un millier de spectacles nouveaux et étonnants étincelèrent un moment devant mes yeux, puis s'évanouirent. Je me trouvais alors debout à l'ombre d'un groupe de palmiers, les yeux fixés sur une belle dame étendue sur un lit, abritée sous la large véranda d'un bungalow princier, tandis qu'une demi-douzaine d'individus à sigure sombre, vêtus de blanc, leurs bras nus et leurs chevilles entourées de bracelets d'or, agitaient d'immenses éventails au-dessus d'elle et semblaient très occupés à la rafraîchir.

« Mère, mère, » m'écriai-je en étendant mes bras

vers l'image bien connue de l'être qui m'était le plus cher sur la terre. A mesure que je parlais, je m'aperçus que ma voix n'éveillait aucune vibration dans l'air qui entourait la couche sur laquelle reposait ma mère. Je vis une lueur jouer au-dessus de la tête, lueur qui, chose étrange à dire, avait revêtu mon exacte forme, contour et attitude, avec cette différence seulement qu'elle n'était que mon image en miniature. Tandis que cette flamme sautillait au-dessus de son sensorium, ma mère leva les yeux de son livre et, les fixant sur le point exact que j'occupais dans l'espace, murmura d'une voix qui me semblait excessivement lointaine: « Mon Louis, mon pauvre enfant, si éloigné, si abandonné, plût au ciel que je te visse maintenant. »

A ce moment, la volonté de mon magnétiseur sembla s'interposer entre moi et ma vision inattendue.

Je surpris sa voix, disant d'un ton sévère : « N'intervenez pas, Herr Eschemmayer, je ne veux pas qu'il voie sa mère, car les nouvelles qu'il nous apporterait d'elle ne sauraient nous intéresser. »

Quelqu'un répliqua, car je compris que le professeur écoutait, quoique, pour une cause qui m'était alors inconnue, je ne puisse entendre aucune autre voix que la sienne. Il parla de nouveau et dit : « Je veux qu'il visite notre société à Hambourg et nous apporte des renseignements sur ce qu'ils font là. » A mesure que ces mots étaient prononcés, je vis, pendant une brève seconde, la forme de ma mère, la couche sur laquelle elle était étendue, la véranda, le bungalow, et tous les objets qui l'entouraient, se renverser comme des formes que l'on verrait dans un miroir re-

Digitized by Google.

tourné, puis la scène tout entière changea. Des villes, des villages, des routes, des montagnes, des vallées, des mers défilèrent devant mon regard, amoncelant leurs représentations en un rapide moment et terminant leur défilé panoramique par la vue d'une vaste chambre splendidement meublée assez semblable à celle dans laquelle j'avais pénétré avec le professeur.

Je compris que j'étais à Hambourg dans la maison du baron von S... et que ce personnage avec une société d'autres gentlemen se trouvaient assis autour d'une table sur laquelle se trouvaient des coupes à boire pleines chacune d'un liquide chaud couleur de rubis, d'où s'exhalait une odeur d'huile parfumée. Plusieurs globes de cristal se trouvaient sur la table, aussi quelques plaques à surface noire, brillante, avec un certain nombre de livres ouverts, les uns imprimés, les autres manuscrits et d'autres encore dont les pages étaient couvertes de caractères de forme antique brillamment éclairés. A mesure que j'entrais ou plutôt qu'il me semblait être porté dans cet appartement, une voix s'exclama : « Un message de Herr von Marx est ici, une âme volante qui portera la parole promise à notre cercle de B... »

- ← Interrogez-la, répondit une autre voix, quel message apporte-t-elle?
- « C'est une recrue nouvelle, non initiée dans les sciences sublimes, répondit le premier qui avait parlé, et l'on ne saurait compter sur elle. »
- « Laissez-moi lui parler, » interrompit une voix d'un ton et d'un accent singulièrement doux; là-dessus je me sentis capable de sixer mon sens perceptif si clai-

rement sur le dernier interlocuteur que je saisis parfaitement qui et ce qu'il était et où il se trouvait. Je remarquai qu'il se tenait immédiatement au-dessous d'un large miroir suspendu contre la muraille, miroir monté dans un cadre circulaire couvert de caractères étranges et d'aspect cabalistique. Un rideau de velours noir se trouvait pendant de chaque côté du miroir, dans la ou sur la surface noire et merveilleusement polie duquel je vis la forme miniature d'un être vêtu d'habits étoilés avec une couronne brillante sur la tête, de longues tresses de cheveux d'or, étincelants comme des rayons de soleil, flottant sur ses épaules, et un visage d'une incomparable douceur tel que mes yeux n'en avaient jamais vu ou n'en virent jamais depuis. Je ne saurais dire si cette créature ou cette image voulait représenter un mâle ou une femelle. Je ne savais pas alors, et ne saurais même aujourd'hui, dire si c'était un être animé ou inanimé. Il me semblait être vivant et ses lèvres superbes se mouvaient à mesure qu'il parlait, tandis que ses yeux tristes, luisant d'une lumière étrange, se fixaient sur moi avec une expression de pitié.

Plusieurs voix au ton semblable au ton de voix de petits enfants s'écrièrent d'un accent clair et comme en chœur: « L'Ange couronné parle, écoutez. » Les lèvres de l'image présente dans le miroir semblèrent alors se mouvoir. Un long rayon de lumière s'étendit de ses lèvres jusqu'au beau jeune homme à l'air noble, de dix-huit ans environ, qui se tenait au-dessous du miroir et qui prononça ces mots de la même voix que j'avais entendue la dernière :

Digitized by Google

« Dites à Félix von Marx que lui et ses compagnons se livrent, à des recherches vaines. Ils dépensent leur temps en inutiles efforts pour la confirmation d'un mythe, ils ne récolteront que les fruits amers du désappointement et du ridicule. L'âme de l'homme est un composé de la vie essentielle des esprits élémentaires et, comme les créateurs et auteurs de son être, ne peut conserver une vie individualisée qu'autant que le véhicule de l'âme persiste et garde son intégrité. Si les esprits des éléments, les astres et les mondes n'ont pu, durant des âges sans nombre, découvrir le secret de l'être éternel, comment un simple composé vaporeux, fait de leur essence exhalée telle que l'âme de l'homme, pourrait-il atteindre le but qui leur a été refusé? Éloignez-vous, présomptueux! La vie n'est qu'une condition transitoire de combinaisons, la mort n'est qu'un état final de dissolution.

« L'être n'est qu'une éternelle alternative entre ces changements, et l'individualité n'est le privilège de l'âme qu'une fois seulement dans l'éternité. Regardez mon compagnon terrestre et dépeignez-le de façon que les maîtres qui vous ont envoyé sachent que l'ange couronné a parlé. »

Comme il l'avait ordonné, je regardai et remarquai que le jeune homme qui parlait ou semblait parler en harmonie rythmique avec l'image du miroir portait un fantastique habit de mascarade différent de ceux de toutes les autres personnes présentes. Lui de son côté semblait mû par le désir de rendre ma présence sensible à ceux qui l'entouraient comme elle l'était à lui-même. l'observai alors que ses yeux se fixaient

intelligemment sur les miens comme s'il me voyait et me reconnaissait; tandis que les regards des autres personnes présentes rencontraient les miens comme s'ils eussent regardé dans le vide. Ils ne pouvaient pas me voir.

« Ame volante, » s'écria le jeune homme s'adressant à moi d'une voix de commandement, « ne pouvez-vous nous donner le signal ordinaire? » Instantanément je remarquai que d'obscures et vagues formes, semblables à des images photographiques à demi effacées, étaient fixées dans l'air et dans l'appartement? Je vis que c'étaient des formes composées de l'essence d'âme, qui, comme la mienne, avaient visité cette chambre et, comme la mienne, avaient laissé leur trace derrière elles. D'après les apparences qu'elles présentaient ainsi, je compris cependant la nature des signaux qu'ils avaient donnés et ce que l'on demandait maintenant de moi.

Instinctivement j'eus la volonté de faire passer au jeune homme un long souffle ou essence de vie émanant de moi, en même temps que je remarquai que sa photosphère était de la même teinte rosée que celle du professeur von Marx. Je vis la vapeur bleue provenant de ma forme s'exhaler comme un nuage sous l'effort de ma volonté, se mêler à sa photosphère et se précipiter vers les extrémités de ses doigts, vers ses pieds, ses cheveux, sa barbe et ses cils.

Il mit sa main sur un petit trépied de différentes espèces de métaux placé près de lui, et sous la direction de ma volonté cinq ondées de l'essence de vie furent déchargées de ses doigts, résonnant comme de claires et distinctes détonations à travers l'appartement.

Toute l'assistance tressaillit et une voix remarqua :

- « Le messager a été ici! »
- « Et est parti, » ajouta le jeune homme, tandis que brusquement je tombai dans l'inconscience parfaite.

#### CHAPITRE II

« L'original de toute chose est une chose. La création est un tout. Les différences qu'un mortel voit ne sont différences qu'à l'esprit fini. » FESTUS.

A mesure que je me rappelle les aventures singulières qui marquèrent ma première jeunesse, il me semble à moi homme avant atteint le méridien de la vie que ce n'est qu'hier que j'étais le jeune garçon de douze printemps que conduisait à la maison la main du professeur von Marx dans la nuit mémorable où, pour la première fois, je compris les merveilles de l'influence magnétique et de la lucidité somnambulique que je viens de détailler dans l'expérience du chapitre précédent. De semblables expériences furent constamment répétées durant une période de six années pleines. Aussi ne me proposé-je pas de les recapituler seriatim, mais m'efforcerai-je d'occuper le temps de mon lecteur avec plus de profit, en lui présentant le résumé des révélations que ces six années de pratiques occultes me découvrirent.

La nuit même où se fit ce que je puis appeler mon

initiation dans la société à laquelle appartenait le professeur von Marx, ce gentleman m'informa, tandis que nous retournions à nos logis, que l'état d'inconscience dans lequel j'étais tombé après ma visite spirituelle à Hambourg était dû au manque de force nécessaire pour soutenir mon système, vers la sin de la séance.

Il ajouta que, à mesure que je deviendrais plus fort et plus accoutumé au contrôle magnétique, je pourrais jouir du privilège de conserver le souvenir de ce qui s'était passé; et qu'au cas où cette force me manquerait, ce qui pouvait arriver, il me rafraîchirait la mémoire en me relisant les mémoranda qu'il gardait de chaque séance et qui constituaient une mine de renseignements qu'il avait l'intention de transcrire et de corriger en ma présence.

En exécution de cette promesse, le professeur dépensa quelques heures chaque semaine avec moi. Il me permit de lui poser n'importe quelle question se présentant à mon esprit, et comme il semblait prendre un plaisir singulier à expliquer la philosophie se rattachant aux faits qu'il rapportait, je me trouvai bientôt en possession des opinions entretenues par la société avec laquelle je me trouvais associé contre mon gré.

Le professeur von Marx n'était pas seulement un membre de cette société qu'a décrite sir Jung Stilling dans ses visions, mais il appartenait aussi à plusieurs autres, toutes plus ou moins adonnées aux pratiques du magnétisme animal et minéral. L'association particulière dans laquelle je fus tout d'abord introduit constituait la branche allemande d'un ordre

Digitized by Google

secret très ancien dont pas plus moi qu'aucun être humain n'a l'autorisation de mentionner le nom et les traits distinctifs, voire même de l'indiquer plus explicitement que je ne le fais dans les pages suivantes:

Plusieurs savants, ainsi que de laborieux étudiants des mystères les plus profonds de la vie, avaient tranmis de génération en génération le résultat de leurs investigations et les opinions qu'ils avaient déduites de leurs expériences. Cette société, que j'appellerai, pour la distinguer, « la Fraternité berlinoise », tout en conservant le fruit des expériences de leurs prédécesseurs, en était arrivée à adopter les éléments suivants de philosophie : ils croyaient que tout fragment de matière dans l'univers représentait un atome correspondant d'existence spirituelle; que ce royaume d'être spirituel était l'essence, la force et la substance réelle de l'être matériel; mais que tous deux devaient inévitablement se dissoudre ensemble, se résolvant tous deux de nouveau dans leurs parties composantes lors du changement chimique appelé mort.

Ils reconnaissaient que le royaume de l'être spirituel était ordinairement invisible à l'être matériel, qu'on ne le connaissait que par ses effets, attendu qu'il est le principe actif auquel est soumise la matière; mais des expériences répétées leur avaient fait découvrir que les formes spirituelles ne pouvaient devenir visibles à l'œil matériel que dans certaines conditions dont la plus favorable était le somnambulisme que l'on obtient dans le sommeil magnétique. Cet état,

avaient-ils trouvé, pouvait être amené par des drogues, des vapeurs et des essences aromatiques; d'autre part, par des charmes tels que la musique, le fait de regarder attentivement dans des cristaux, les veux des serpents, dans de l'eau courante ou dans toute autre substance brillante. Parfois cet état peut être causé par la griserie qu'anime la danse, le fait de tourner en rond ou des bruits assourdissants: mais la méthode la meilleure et la plus efficace d'élever l'esprit à ce monde supérieur et de plonger le corps dans le sommeil était, comme ils l'avaient prouvé, d'utiliser le magnétisme animal. Ils enseignaient dans les royaumes de l'existence spirituelle qu'il existait des êtres qui composaient les parties fragmentaires et non organisées de l'humanité, aussi bien que des êtres d'ordre supérieur à cette humanité. C'est ainsi que, de même que l'homme est composé de substances terrestres, de tissus végétaux, d'éléments minéraux, atmosphériques et aqueux, de même tous ces êtres avaient des royaumes d'existences spirituelles parfaitement en harmonie avec leurs qualités et leurs fonctions particulières. D'où ils alléguaient qu'il y avait des esprits terrestres; des esprits de l'onde, du feu, de l'air; des esprits d'animaux divers; des esprits de la vie végétale dans toutes ses variétés; des esprits de l'atmosphère; et des esprits planétaires sans limite et sans nombre. Les esprits des planètes et des mondes plus élevés que la terre prenaient rang bien avant ceux qui habitent celle-ci ou son intérieur, Ces esprits étaient plus puissants, plus sages, plus clairvoyants que les esprits terrestres; leur terme

d'existence s'étendait aussi plus loin comme durée; mais pas plus aux uns qu'aux autres la fraternité n'attribuait le privilège de l'immortalité, et cela encore bien moins à l'essence fuyante et complexe qui formait le principe vital de l'homme. Supposons cependant que, de même que l'âme de l'homme était composée de tous les éléments qui entraient dans la composition de son corps, de même son esprit était en somme trop supérieur aux esprits de la terre, de l'eau, des plantes, des minéraux, etc., pour entrer en communion avec eux, était considéré par la Fraternité comme une vue légitime et nécessaire pour ceux qui voulaient prétendre à une pleine compréhension des départements spéciaux de la nature dans lesquels se trouvaient ces existences embryonnaires. C'est ainsi qu'ils évoquaient leur présence au moven de rites magiques et cherchaient à les dominer dans le but de leur arracher la compréhension parfaite des secrets de la nature et le pouvoir de leur commander. Tandis que, par des conversations répétées avec mes nouvelles connaissances, je trouvais que chacun d'eux niait énergiquement la continuation del'existence de l'âme après la mort, ils croyaient encore que l'essence de l'âme s'affinait en entrant dans des formes organiques et ainsi que nos essences, mais non pas nos individualités, étaient absorbées par des organismes plus élevés que celui de l'homme et formaient en dernier ressort des portions de cette race d'êtres élevés qui présidaient au destin des nations et communiquaient de temps en temps avec l'âme de l'homme en tant qu'esprits planétaires. Ils enseignaient que les esprits élémentaires, de même

Digitized by Google

que l'essence de l'âme chez l'homme, disparaissaient par l'action de la mort, mais, de même que cette essence de l'âme, ils pouvaient progresser en atteignant à l'existence dont certaines formes étaient plus tard absorbées par des organismes plus élevés et finalement contribuaient à constituer l'esprit de l'homme.

Étrange et même fantastique comme la croyance ci-dessus exposée peut apparaître aux sceptiques, aux matérialistes ou aux spiritualistes, permettez-moi d'assurer toutes ces différentes classes de penseurs que ces vues sont bien plus généralement acceptées que les simples faits de l'histoire ou de la biographie n'amèneraient l'humanité à croire.

J'ai conversé avec les esprits les plus élevés des écoles allemandes dans beaucoup de sphères de la pensée et les ai trouvés incapables de combattre les faits que j'avais à leur montrer, je les ai forcés à admettre la plausibilité de ma théorie en tant qu'explication de maints problèmes qui autrement resteraient insolubles dans la nature. La Société à laquelle je fus présenté par le professeur von Marx n'était pas la seule qui entretenait ces vues. En Arabie, dans l'Inde, l'Asie Mineure, la Hongrie, la Bohême, l'Italie, la France, la Suède, la Grande-Bretagne, la Kabylie existent des sociétés secrètes où ces croyances sont acceptées et quelques-unes des expériences que je vais raconter se sont produites dans la grande Babylone du matérialisme, durant une visite que je fis avec le professeur von Marx en Angleterre.

Le professeur était extrêmement généreux et distribuait d'une main prodigue les moyens qu'il possédait en abondance. Causant un jour avec moi au sujet de ses dépenses exagérées, il fit insouciamment cette remarque:

- « Il y a dans mon organisme cette qualité minérale, mon cher Louis, qui attire à moi et soumet facilement à mon contrôle les esprits élémentaires qui gouvernent les royaumes minéraux. Ne vous ai-je pas informé de la façon invariable avec laquelle je puis juger de la qualité de mines, quelque distantes soient-elles? Ne vous ai-je pas dit combien souvent il m'est arrivé, comme par hasard, de tomber sur des trésors cachés, et avec quel bonheur constant mes placements et mes spéculations ont abouti à des succès financiers? Louis, j'attire l'argent parce que j'attire les éléments minéraux et les esprits qui règnent dans ce royaume de la nature.
- «Je ne cherche ni n'ambitionne la richesse; j'aime les pierres précieuses pour leur beauté et leurs vertus magnétiques, mais l'argent pour sa pure possession, je le méprise. Fussé-je aussi mercenaire de caractère que je suis puissant quant aux moyens d'amasser des richesses, je pourrais être plus riche que Crésus et commander une bourse plus longue que celle de Fortunatus.
- «— N'est-ce pas étrange, maître, répliquai-je, que la caractéristique de votre nature physique, savoir, le pouvoir d'attirer les richesses comme vous le dites, n'ait pas trouvé un désir correspondant dans votre âme?
- « Pas du tout, mon Louis; au contraire, la nature est purement harmonieuse, étant toujours en équilibre

dans tous ses efforts. N'avez-vous pas remarqué combien souvent la possession d'un don spécial est accompagnée par une indifférence à sa possession.

Les grands chanteurs, les grands musiciens et même les poètes, les peintres, les sculpteurs estiment rarement leurs dons au même point que le monde qui en jouit. Ils sont toujours mécontents d'euxmêmes et, à moins que le monde ne les loue, ne les applaudisse et les récompense, ils ne trouvent que peu ou pas de récompense intérieure du fait du pur exercice de leur faculté, et ainsi en va-t-il de tous les dons de la nature. Une grande force physique accompagne rarement une grande vigueur d'idée ou la profondeur de l'intelligence; le muscle et le cerveau font rarement bonne compagnie; de même les fluides magnétiques qui attirent vers mon être physique les trésors métalliques de la terre ne trouvent pas de correspondance dans les attractions magnétiques de mon esprit, tandis que, si j'étais constitué de telle façon que la force qui attire vers moi le service des esprits des métaux ne manquât, mon âme s'en apercevrait et soupirerait après la satisfaction de ce besoin en un constant désir d'argent et de trésors. »

Et c'est pour cela, comme je le croyais alors, que le professeur von Marx était riche, mais ne se souciait ni ne faisait cas de ses richesses, alors que tant de millions d'individus, qui ne possèdent pas dans leur organisme cette qualité minérale particulière qui, selon l'enseigne ment de la Fraternité, était nécessaire pour attirer les richesses, soupirent après leur possession et cependant passent vainement leur vie à leur recherche.

Il devient nécessaire, pour le bénéfice des quelques étudiants en mystères psychologiques qui peuvent lire ces pages, que je développe ici, aussi brièvement que possible, les particularités de mon association avec la Fraternité de Berlin qui les attirèrent à moi.

Ils croyaient, et à juste titre, que l'essence spirituelle de l'homme appelée âme est susceptible de jouer un rôle indépendant jusqu'à un certain point du corps; que, quand le corps est hypnotisé ou se maintient en repos parfait sous l'action du sommeil mesmérique, l'esprit libéré de son contrôle acquiert des fonctions d'ordre supérieur parmi lesquelles le pouvoir de traverser l'espace et de regarder les objets à travers la lucidité de la lumière spirituelle. Le professeur von Marx avait, grâce à certains signes familiers aux magnétiseurs habiles, découvert que j'étais un sujet pour des expériences magnétiques.

Ma puissance en tant que clairvoyant excéda celle qu'il avait anticipée; aussi mes services à la Fraternité furent-ils hautement appréciés. Depuis que les pratiques de Mesmer leur étaient familières, ils avaient toujours pris plaisir à les étudier en support de leur théorie favorite qui était que l'essence de l'âme de l'homme pouvait apparaître, faire des signes, des bruits, des remuements en des endroits distants du corps; qu'à certains moments, lorsque ces essences d'âmes disparaissaient soudainement comme par l'action d'unemort violente, elles s'attachaient à des choses et à des places terrestres et pendant un temps pouvaient conserver une sorte d'existence vague, obscure, qui finalement s'évanouissait, dissipée dans l'espace pour être

retirées du grand réservoir des essences spirituelles et infusées dans d'autres âmes. Maintenant les membres de la Fraternité insistaient sur cette opinion que ces essences d'âmes qu'ils appelaient le double et plus fréquemment l'esprit atmosphérique, apparaissant occasionnellement à la fois avant et après la mort d'individus, expliquaient cette vaste question des spectres, des fantômes, des apparitions, des lieux hantés, et du surnaturel en général.

Le fait que l'esprit atmosphérique languissait souvent autour de la terre après la mort du corps pouvait être vu, entendu et senti, ne pouvait prévaloir contre leur théorie que l'immortalité était une fiction et que l'âme mourait avec le corps. « C'était purement l'esprit atmosphérique, un vague reste de l'âme, disaient-ils, qui s'est jamais vu ou manifesté dans le royaume des esprits; et ceci n'était pas une existence permanente, intelligente, mais simplement une relique temporaire de l'organisme détruit comme le parfum qui persiste un moment là où était la fleur. » Au moyen d'expériences répétées et patientes avec leurs sujets magnétiques, ils avaient trouvé qu'ils pouvaient envoyer le double ou esprit atmosphérique très loin dans le sommeil somnambulique et que celui-ci pouvait être vu, entendu et senti précisément de la même manière que les spectres que l'on prétend s'être manifestés dans les contes de surnaturel.

Un certain jour, la compagnie m'ayant plongé dans un sommeil profond à l'aide du magnétisme vital et des vapeurs de gaz oxyde d'azote, ils ordonnèrent à mon esprit atmosphérique d'aller en compagnie de deux autres sujets lucides à un certain château en Bohême, où résidaient de leurs amis, et une fois là de faire du tapage en jetant des pierres, en soulevant des corps lourds, en poussant des cris, des gémissements ou en frappant lourdement des pieds, etc., etc. Je déclare ici énergiquement, et sur l'honneur de quelqu'un entièrement dévoué aux intérêts de la vérité, que ce tapage fut fait et fait par mon esprit et ceux de deux autres êtres encore vivants, une jeune fille et un garçon sujets de la société; et quoique nous, en tant qu'individus, nous ne nous rappelions rien de tout ce que nous avions fait, nous fûmes peu après mis en présence d'un long et surprenant récit de journal sur les hantises du château du baron von L... dont nous étions les auteurs.

Dans un ouvrage consacré à la relation de récits occultes que j'ai dans ma bibliothèque en ce moment, i'ai trouvé une narration des manifestations, comme on les appelait, qui se produisirent à trois occasions différentes en un certain château en Bohême. L'écrivain attribue ce tapage à des esprits désincarnés, mais, dans le cas particulier en question, j'insiste à dire que les esprits atmosphériques de la Fraternité de Berlin étaient les auteurs des faits rapportés. Les expériences de ces graves gentlemen n'étaient poursuivies ni dans un but d'amusement, ni pour mal faire, mais seulement en vue d'en tirer le rationali d'une science psychologique. Je dois confesser qu'ils poursuivaient leurs expériences sans remords et sans considération pour les sentiments des autres; et comme nous étions tous tenus au secret par les serments les plus solennels, il n'y avait que peu ou pas de chance qu'une solution à n'importe quel des mystères survenu dans notre cercle pût s'échapper de son enceinte charmée. J'écris aujourd'hui à une période de près d'un demi-siècle après les événements suivants: il n'y aura donc aucune inconvenance à ce que je rappelle, à quelques personnes ayant pu garder souvenir de l'événement, le scandale qui survint, il y a cinquante ans environ, dans une ville de Russie, scandale concernant un gentilhomme très adonné à l'étude des arts occultes, qui fut accusé d'avoir mis à mort une jeune paysanne qu'il avait pendant quelques mois soumise à ses expériences magiques et dans le but de savoir si son esprit atmosphérique violemment rejeté du corps dans la vigueur de sa vitalité ne pouvait pas voltiger sur la scène de la mort et faire des manifestations perceptibles aux sens de la vue et de l'ouïe. La rumeur populaire concernant ce sacrifice barbare était que le gentilhomme en question avait séduit la malheureuse paysanne et, après avoir mis en péril son âme immortelle par ses arts magiques, avait sans pitié détruit son corps de peur qu'elle ne le trahît.

Il était certain que le gentilhomme en question avait été accusé de meurtre, jugé et acquitté comme il est à supposer que tout autre puissant gentilhomme à sa place aurait été. Cependant les résultats étaient que d'étranges et horribles bruits se produisaient dans son château. Les domestiques épouvantés alléguaient que l'esprit de la victime avait pris possession de la demeure de son meurtrier et que chaque nuit ses cris sauvages et sa forme ensanglantée fuyant à travers les

Digitized by Google

galeries et les corridors « rendaient la nuit hideuse » d'épouvante, et empêchaient de dormir les paysans des alentours. La rumeur ajoutait que le fantôme, spectre ou «esprit atmosphérique», quoi qu'il pût être, n'avait point disparu pendant des années, et que l'adepte qui avait eu recours à d'aussi terribles méthodes pour satisfaire sa soif insatiable de connaissances occultes avait payé un châtiment terrible pour ce qu'il avait cherché. Torturé par l'horrible fantôme qu'il avait évoqué, son esprit succomba et il devint une simple épave. A l'époque où commencèrent nos expériences avec la Fraternité, cet homme, qui avait été autrefois un membre honoré de leur société, était enfermé comme un fou incurable, tandis que son château et ses terres étaient abandonnés par son héritier à la possession du terrible fantôme et de l'esprit destructeur de la négligence et de la dilapidation.

Ce fut sur l'ordre de mes collègues qu'une nuit, pendant le sommeil magnétique, je visitai la cellule du fou et, me trouvant chargé de par le pouvoir des membres de leur force magnétique combinée, je la projetai sur le maniaque, et par ce moyen, tandis que son corps souffrant dormait tranquillement, je pus retourner à notre « sanctuaire » avec son esprit: et des rapports des actes de cette nuit j'extrais les minutes suivantes de ce qui se passa. J'appellerai « grand maître » celui dont il ne m'est pas permis de nommer les fonctions sur mon honneur et qui questionna ainsi l'âme volante du maniaque comme en ces occasions nous l'appelions toujours ainsi:

Le grand maître. — Avez-vous tué le corps de A. M...? répondez la vérité.

L'âme volante. - Oui.

- G. M. Dans quel but et comment?
- A. V. Dans le but de m'assurer si l'esprit atmosphérique plein de vie pouvait rester avec moi. Je la tuai d'un coup soudain de façon à laisser échapper toute la vie à la fois, et au moyen de passes mesmériques j'extrayai son esprit de la forme morte.
  - G. M. Vîtes-vous cet esprit passer?
  - A. V. Oui.
  - G. M. Quelle était son apparence?
- A. V. Exactement semblable au corps. Il avait seulement revêtu un aspect d'homme et de supplication terrible à voir.
- G. M. Est-ce que cet esprit resta avec vous et combien de temps? Vous obéit-il? Agissait-il intelligemment ou agissait-il d'une façon purement automatique?
- A. V. Mortels, sachez qu'il n'y a pas de mort! Je ne tuai pas A. M. Je ne sis que détruire le temple dans lequel son âme résidait. Cette âme est immortelle et ne peut mourir. Je m'aperçus de cela au moment même qui suivit celui où elle abandonna son corps, car elle me regarda, me parla et me sit des reproches. O Dieu du ciel, saints et anges, ayez pitié de moi! Cette âme me parla aussi intelligemment, mais avec une puissance infiniment plus grande que si elle avait été terrestre. Elle n'était pas morte. Elle ne pouvait pas mourir; elle ne mourra jamais, et c'est ce qu'elle me dit sur-le-champ; mais ah! misère de moi!

comme je tombai épouvanté et frappé d'une horreur indicible dans un évanouissement profond à mesure que l'esprit s'approchait de moi, j'entrai dans le pays des âmes immortelles. Là je vis maintes personnesque j'avais cru mortes, mais qui étaient toutes encore vivantes. Là aussi je vis l'âme encore vivante et resplendissante de gloire de mon ancien pasteur Michael H... D'une voix sévère mais pitoyable il me dit que j'avais commis un grand et irréparable crime; que tout crime était impardonnable et pouvait seulement être effacé par expiation personnelle et non par une expiation substituée comme il l'avait faussement enseigné, tandis qu'il était sur la terre; que mon seul moyen d'expiation-était de souffrir et de souffrir à propos et en rapport avec mon horrible crime; que, attendu que la pauvre victime, dont la vie terrestre avait été interrompue par mon acte, aurait à passer le terme de cette vie dans une sphère terrestre, son magnétisme réellement attiré, comme je le pensai, à l'endroit où sa vie avait été prise, continuerait à me hanter et à répéter en vision la dernière et affreuse scène du meurtre jusqu'à ce que l'essence de sa vie s'évanouisse, jusqu'à ce que son esprit devienne libre de quitter la terre, et de s'élever comme il le voulait à des sphères plus hautes. D'autres tois mon sévère interlocuteur m'informa que je verrais l'âme réelle vivante de ma victime, et qu'alors ce serait sous la forme d'un ange pitoyable cherchant à me secourir; mais qu'encore plus souvent je verrais seulement le « spectre » et que celui-ci m'apparaîtrait comme au moment de la mort sous une forme vengeresse, en

partie émané de ma propre mémoire, en partie émané de l'aura magnétique de ma victime et rappelant toujours la forme et les circonstances de mon épouvantable crime. Mortels, j'aurais beaucoup plus à vous dire des royaumes terrifiants qui sont au delà de la tombe et du lien solennel qui relie la vie à la mort, mais je n'ose pas parler davantage. Les êtres mortels apprendront bientôt cela par eux-mêmes; car les âmes des immortels se préparent à établir un pont sur le golfe de la mort et les hommes et les esprits le traverseront et le retraverseront encore. En attendant, vous êtes des aveugles conduisant des aveugles; vous vous décevez vous-mêmes avec une vaine philosophie et vous décevez tous ceux auxquels vous l'enseignez. Il n'y a pas de mort! Il faut que je parte. Écoutez. on m'appelle!

Les lignes qui suivent à propos de cette étrange révélation de l'âme volante du maniaque ajoutent :

- « Il semblerait que le corps eût été troublé dans son somnambulisme et l'âme rappelée; mais nous n'aurions rien gagné à prolonger cette entrevue, car évidemment cette âme dans ses intervalles lucides était retournée à l'ancienne et fausse philosophie dans laquelle son enfance avait été élevée, savoir la croyance mythique dans son immortalité.
- « Les esprits des fous peuvent être évoqués et toujours parlent et pensent rationnellement lorsqu'ils sont libérés de leur corps déséquilibré; mais nous notons que très communément ils retournent aux périodes rudimentaires de leur existence et généralement insistent sur le mythe populaire de l'immortalité.

« Peut-être sont-ils en rapport avec les opinions prédominantes des hommes et sont-ils persuadés de répéter des idées admises. Il n'y a rien cependant à gagner à de telles expériences. »

## CHAPITRE III

## CONSTANCE

Dans les bâtiments du collège occupés par les professeurs et les employés attachés à l'Université dont i'étais devenu un étudiant, résidait un professeur de mathématiques que je désignerai sous le nom de professeur Muller. Ce gentleman occupait un rang distingué dans la science et se trouvait aussi membre de la société secrète dont moi-même et le professeur von Marx faisions partie. C'était un homme sournois, froid, antipathique et, quoique estimé pour sa valeur scientifique et considéré par notre société comme un opérateur mesmérique puissant, il était généralement détesté et était particulièrement un objet de répulsion pour les « sensitifs » qu'il magnétisait quelquefois. Le professeur von Marx m'avait toujours soigneusement isolé de toute influence magnétique autre que la sienne, et quoique par suite je n'eusse jamais à me soumettre au contrôle de Herr Muller, sa présence même m'était si antipathique qu'on avait remarqué que ma lucidité était profondément troublée lorsqu'il se trouvait dans le voisinage. Cependant il n'assistait pas souvent aux séances dans lesquelles j'étais engagé; quoiqu'il appartînt à notre groupe aussi bien qu'à d'autres où je n'étais pas admis. Le principal intérêt du professeur Muller à mes yeux était sa parenté à une charmante jeune femme plus âgée que moi de quelques années, mais pour laquelle je nourrissais un sentiment que je puis seulement assimiler aujourd'hui à l'adoration d'un humble fidèle pour son saint; et vraiment Constance Muller était digne de trôner dans n'importe quel cœur comme son ange tutélaire.

Elle était belle, blonde et semblait aussi fragile qu'un lis; douce, timide et effarouchée comme un paon : et quoiqu'elle résidât avec son austère et rébarbatif oncle dans les bâtiments du collège et qu'elle remplit pour lui les fonctions de femme de ménage, peu parmi les autres résidents l'avaient jamais vue, excepté en de furtifs et rapides moments, et aucun des membres de l'Université, excepté un, n'avait joui du privilège d'entretenir des relations personnelles directement avec elle. Cet être unique et si hautement favorisé était moi-même.

J'avais fait la connaissance de cette charmante demoiselle en plusieurs fois, alors que j'étais envoyé de la part de mon ami Herr von Marx pour porter des messages à son oncle; pensant, je présume, que mes jeunes années mettaient nos relations à l'abri de toute possibilité de scandales ou de bavardages, la belle et solitaire petite fée avait daigné m'accorder quelque légère attention, ce qui finalement amena entre nous une chaude amitié à la fois sincère et agréable.

Constance Muller était une orpheline pauvre et ne dépendait que de son unique parent Herr Muller. Jeune comme elle était, je sentais l'injustice non moins que l'inconvenance qu'il y avait pour une jeune demoiselle si délicatement élevée, douée d'instincts sensitifs aussi fins, à être amenée dans un tel milieu et assuiettie à une vie comme celle qu'elle menait dans l'Université. Elle ne se plaignait pas cependant, elle m'avait simplement appris que, par la mort de son père, un pauvre professeur de langues, elle en était venue à compter uniquement sur son oncle; elle espérait, un jour venant, l'amener à l'aider à s'établir comme professeur de musique. Aussi lui étaitelle trop reconnaissante de sa protection temporaire pour insister à ce qu'il lui choisît une autre vie; elle voulait attendre qu'il fût disposé à favoriser ses désirs. Quant à moi, j'écoutais ces remarques sur ce chapitre avec d'étranges pressentiments. Ma conviction secrète était que l'austère étudiant de choses occultes avait amené cette belle jeune créature dans le collège poussé par des motifs ultérieurs dont sa dévotion aux études magiques formait l'idée dirigeante. Je puis ici, aussi bien qu'à n'importe quelle partie de mon récit, déclarer que, quoique profondément intéressé, je dirai même réellement épris des recherches vers lesquelles mes facultés de clairvoyance m'avaient poussé, je n'avais jamais, dès leur commencement même, eu la satisfaction de me persuader que ces études étaient légitimes ou salutaires aux esprits qui s'y engageaient. J'avais la foi la plus aveugle dans l'intégrité et la sagesse du professeur von Marx aussi

bien qu'une consiance entière dans son affection et les soins paternels qu'il prenait de moi; mais là s'arrêtait ma consiance à n'importe lequel de mes associés.

Quoi qu'il en soit, ils me semblaient tous être des hommes sans âme. C'étaient tous des chercheurs désespérés, déterminés du côté des royaumes de l'être avec lesquels la terre n'avait pas de sympathie et qui, en conséquence, avaient détruit en eux-mêmes tout sentiment humain ou toute émotion humaine.

Pas un seul dont je me rappelle ne manifesta jamais des sentiments affectueux ou sembla se plaire aux relations de société. C'étaient des hommes d'esprit profond, philosophique, isolés du reste du monde, poursuivant par pure nécessité, ou comme un manteau jeté sur les secrets effrayants de leur existence, des études scientifiques, et cependant, dans le tréfonds de leur nature, ils étaient perdus à la terre et aux douceurs humaines; vivant parmi les hommes, mais ne participant pas plus à leurs vices qu'à leurs vertus.

Dans leur compagnie, je me sentais abandonné, seul de mon espèce. Lié, enchaîné comme un Prométhée aux royaumes des existences mystérieuses que ces hommes avaient soumis à leur service, je m'imaginais souvent être une âme condamnée, arrachée à jamais au commerce tendre et confiant, aux tendresses et à la vie confiante des mortels et plongée dans un océan de terreur et de mysticisme d'où nul ne pouvait me secourir.

Si la connaissance que j'avais payée si cher était vraiment la réalité, il y avait des fois où je pensais

Digitized by Google

qu'il n'était ni bon ni légal pour l'homme de la posséder.

J'enviais souvent l'inconscience paisible du monde extérieur et serais volontiers retourné à la simple foi de mon enfance pour clore alors mes yeux dans le sommeil éternel plutôt que de m'éveiller pour retrouver cette inquiétude terrible qui me possédait depuis que j'avais dépassé les limites sûres du visible et que j'étais entré dans les espaces illimités de l'invisible.

Et maintenant, Dieu me garde, Constance, la belle, la douce, l'affectueuse orpheline, Constance qui soupirait tant après de l'affection que dans son isolement elle était satisfaite de s'attacher à un jeune garçon comme moi. Constance était destinée à devenir leur victime. On devait l'amener vers ces royaumes froids, qui n'ont rien de terrestre, des existences des esprits à moitié formés; elle devait perdre tous ses précieux attributs féminins, et de ses regards fixes, sauvages percer l'invisible, se fixer loin des visages des mortels ses semblables pour contempler les linéaments grotesques des gnomes, les formes des sylphes et les horribles rudiments d'êtres imparfaits qui remplissent les royaumes de l'espace et qui par pitié ont été cachés aux yeux des vulgaires mortels. Constance, ie le savais, languissait de possédercette connaissance; et qu'elle ait agi d'après les suggestions de son parent sans scrupules, ou qu'elle ait été enflammée par la sphère d'influence qu'il projetait de son esprit résolu, je ne saurais le dire, il était certain qu'elle avait eu des indices au sujet des recherches dans lesquelles j'étais engagé et perpétuellement elle me tourmentait de questions et s'efforçait de se renseigner à leur sujet.

Ouoiqu'il me semblât trahir les intérêts de mon maître bien-aimé, j'opposais invariablement à ses questions les réponses les plus décourageantes et les avertissements les plus sérieux. Rien ne fit. Un certain soir que je n'étais pas moi-même engagé, mais qu'une réunion spéciale dont je ne faisais point partie devait être tenue par les membres, je vis le professeur Muller traverser la cour du collège tenant à son bras la forme éthérée, hermétiquement voilée de Constance. Je les vis entrer dans un fiacre qui les attendait à la porte, et, me précipitant à leur suite, j'entendis le professeur donner l'ordre au cocher de les déposer dans un quartier éloigné de la ville où les réunions de la Fraternité se tenaient. « En route pour le sacrifice, m'écriai-je mentalement, Constance, tu es condamnée, vendue à un monde de démons dans ce monde et dans l'autre (si vraiment il y a un autre monde). » Deux soirs après celui-ci, comme je me promenais solitairement dans la cour du collège, j'entendis un pas rapide derrière moi. Une main se posa doucement sur mon épaule et, levant les yeux, j'aperçus Constance Muller la physionomie transfigurée. Ses yeux brillaient d'une lueur étrange qui n'avait rien de terrestre; sa tête était rejetée en arrière comme si elle (méprisait) la terre et cherchait alliance avec les étoiles; sa joue brûlait d'une vive rougeur hectique, et sur ses belles lèvres il y avait un air singulier de triomphe à mesure qu'elle m'accosta, « Page perfide que tu es, combien de temps aurais-tu donc tenu la maîtresse à laquelle tu as juré féalité, emprisonnée dans les ténèbres de sa captivité terrestre, alors que des royaumes de lumière et de gloire et de merveilles l'attendaient pour qu'elle y entre et en prenne possession.

- ← O Constance, où êtes-vous allée?
- « Là où quelque jour je vous rencontrerai, mon jeune paladin, dans la terre de lumière à l'entrée de laquelle mon âme a toujours soupiré depuis que j'ai pu élever mes regards au-dessus de ce monde glacé du matérialisme, depuis que j'ai senti que ce monde devait être vivisié et enflammé par un monde de spiritualisme. Oui, Louis, je connais maintenant le secret de vos escapades nocturnes, et moi aussi je puis traverser l'espace, moi aussi je puis communier avec l'âme des choses, et libre sans contrainte, le moi intérieur de Constance peut plonger dans les sphères de l'insini et percer les secrets de l'éternité.
- « Hélas! » murmurai-je. Incapable alors de m'expliquer la peine indicible qui remplissait mon cœur, je baissai la tête et silencieusement m'en allai au côté de la pauvre enthousiaste.

Plusieurs semaines durant, Constance Muller vécut dans l'extase d'un pionnier qui a découvert un nouveau monde et s'en croit le souverain. Mon langage ne put jamais lui faire comprendre le sentiment profond que j'avais de l'inaptitude de l'homme à communier avec des mondes d'êtres à la fois étrangers et répulsifs à sa mentalité; mais elle voyait, et sa nature

si profondément sympathique appréciait les émotions que je ne pouvais traduire. Absorbé dans la gloire du pouvoir triomphant qu'elle avait sur et à travers le monde invisible, la néophyte ne pouvait cependant partager les pensées que quelques années d'expérience m'avaient imposées comme des convictions; mais, malheureux que j'étais, pourquoi aurais-je désiré hâter l'éclaircissement? Il vint assez tôt, cet éclaircissement, ou plutôt trop tôt, trop tôt! Je n'assistais iamais aux séances auxquelles Constance prit part, ni aucun des autres « sujets lucides » que je connaissais; aussi ne savais-je rien de ce qui se passait. Les membres de la Fraternité avaient maintes phases de communion spirituelle parmi eux et, quoique, grâce aux soins indulgents de mon professeur, j'apprisse plus qu'il ne fût permis de connaître à n'importe quel autre « sensitif » durant le terme d'initiation, je savais qu'il v avait de vastes théâtres de connaissances transcendantales à traverser au sein desquels peu, sinon point, de mortels avaient été jusqu'alors entièrement plongés.

A chaque séance une formule était attachée sous la forme de serment, de secret, si terrible que pas un de ceux qui furent sincères à leur croyance n'ont été connus parjures. Que quelque partie des étranges services conduits dans ces réunions ait été subséquemment révélée au monde, c'est la meilleure preuve que les néophytes ont cessé d'être sincères ou de regarder leur vœu de silence comme sacré. A l'époque dont je parle, j'étais profondément convaincu et considérais la connaissance que j'avais acquise comme la plus sacrée

qui pût être communiquée; aussi ne questionnai-je jamais Constance au sujet de ses expériences, quoique devinant trop bien leur nature.

Les mois s'écoulaient et je trouvais trop sûrement que l'esprit de cette pauvre victime avait été dressé pour devenir une âme volante et, à la plupart des séances où elle assistait, était libéré dans des sins que je ne pouvais que deviner.

Quelles qu'elles fussent, elles commencèrent bientôt à affecter sa santé et son caractère. Elle s'étiolait comme une fleur privée de lumière et d'air. De plus en plus frèle, de plus en plus éthérée devenait sa forme légère de sylphe, chaque jour de plus en plus pâles et creuses devenaient ses joues et ses lèvres autrefois rosées.

Ses grands yeux bleus s'enfonçaient, se creusaient et ses boucles frisées d'or pâle semblaient comme une couronne de rayons de soleil déjà emmêlés pour auréoler le front d'un éternel dormeur. A chaque séance où elle assistait, son esprit, s'atténuant comme un fil de lumière longtemps étiré, s'égarait invariablement vers n'importe quel endroit où je me trouvais être comme étant sa première et plus puissante attraction : quelquefois se penchant sur mes livres dans ma tranquille petite chambre; d'autres fois regardant songeusement les cascades de la fontaine sautillante qui jouait dans le square du collège; souvent s'égarant dans les arcades des bois épais qui bordaient la ville et d'autres fois étendu sur l'herbe, surveillant, mais ne prenant jamais part aux jeux bruyants des enfants de mon âge avec lesquels en tant que compagnon



i'avais perdu toute sympathie. A la maison ou dehors, seul ou au milieu d'une foule, partout où il m'arrivait d'être, lorsque l'âme libérée de la belle Constance brisait les liens de sa prison et se promenait sans entraves, excepté lorsqu'elle se trouvait sous le charme magnétique de ses opérateurs, elle me cherchait invariablement et, comme une guirlande de pâles vareurs éclairées du soleil, flottait à quelque deux pieds audessus du sol dans sa forme et apparence corporelle devant moi. Accoutumé au phénomène du double être, ce fantôme ne me surprenait pas plus qu'il ne me troublait. Mes expériences spirituelles me rendaient capable de percevoir que, durant les quelques moments pendant lesquels l'esprit du sujet sensitif passait dans le sommeil magnétique et avant que sesmagnétiseurs aient eu plein pouvoir sur elle, les attractions instinctives de sa nature l'attiraient versl'enfant qu'elle avait déjà découvert comme étant sonadorateur, le seul être peut-être auquel l'attachaient les liens de l'affection dont sa nature aimante était pleine. Je savais tout ceci et m'en serais réjoui si le fantôme de la victime n'avait présenté des signes nondouteux d'être sacrisié impitoyablement aux noirs. mages avec lesquels elle se trouvait si fatalement associée.

Dans la vision de l'âme volante de Constance, il n'y avait pas de spéculation dans la fixité des yeux brillants; la forme reposait pour ainsi dire dans l'air et les longues boucles ensoleillées balayaient presque le terrain à mes pieds; mais l'aspect du chagrin sans espoir et de désespérance profonde, qui était devenu une

expression permanente sur ses traits à l'état de veille, était encore imprimé avec plus d'intensité sur son ombre magnétique: elle ne me voyait pas, ne me touchait pas, ne me connaissait pas, mais son esprit blessé fuyait inconsciemment vers l'abri de la seule présence qui l'aurait sauvée si cela eût été possible, puis s'évanouissait pour obéir aux ordres des hommes sans scrupules qui s'étaient emparés, comme je le croyais alors, de son âme sans défense.

Un soir, que nous avions été nous promener ensemble et que nous nous étions assis sur le flanc solitaire d'une colline, regardant le coucher du soleil dans sa gloire avec ses mille couleurs par-dessus l'étendue des jardins, des prairies et des plaines audessous, Constance brisa le long silence en s'écriant d'une voix basse mais passionnée: « Louis, vous croyez que les hommes qui nous ont pris corps et âme dans leurs immondes magiques pièges sont bons et purs, quoiqu'ils soient froids et antipathiques dans leur dévotion à leurs terribles études. Louis, vous vous trompez.

Je vous atteste, et ceci est le dernier et peut-être le seul acte par lequel je pourrai jamais vous servir sur la terre, que quelques-uns d'entre eux sont impies, inhumains et, ô Dieu! combien monstrueusement impurs!

- Constance, vous me surprenez!
- Ne m'interrompez pas, Louis. Le mal qui m'a été fait ne peut être réparé. Vous pouvez encore être soustrait à ce gouffre vertigineux qui souille le corps et détériore l'âme; mais pour moi, plût au ciel que

la fin arrive! « L'indicible accent d'angoisse avec lequel cette lamentation fut proférée me perça le cœur à vif.

Je me jetai aux pieds de la belle demoiselle, jurant que je mourrais pour la sauver. Pour l'amour d'elle, pour son bien ou même pour son plaisir, j'écraserais tout ce nid de magiciens comme je le ferais pour autant de guêpes. Je les tuerais, je les dénoncerais aux autorités, je ferais n'importe quoi, tout ce qu'elle m'ordonnerait de faire. Tout ce que je demandais était qu'elle m'accordât la permission de la sauver.

La douce Constance répondit à ces protestations désordonnées à voix basse par des murmures étouffés, me suppliant d'être tranquille, calme, patient et m'assurant que pas plus moi que n'importe quel autre être vivant ne pouvait lui être du plus léger secours. « J'ai vu la fin, ajouta-t-elle, lorsqu'elle eut réussi à me calmer, et je sais que, impatiente comme je le suis de la voir venir, elle ne tardera cependant point. J'entrerai dans les royaumes de lumière et de gloire, car ces affreux hommes n'ont pu abuser de mon esprit sans défense qu'autant qu'il est emprisonné dans mon faible corps et soumis à ses forces; ils n'ont pu toucher à son intégrité pas plus qu'ils ne pourront maintenir un seul instant leur prise sur lui, une fois que la chaîne qui relie la partie mortelle à l'immortelle sera rompue. Quand cette séparation aura lieu, je serai libre et heureuse.

« — Constance, m'écriai-je, vous est-il donc donné de savoir quelle forme nouvelle vous allez revêtir? Assurément, un être aussi bon, aussi droit, aussi beau que vous ne peut devenir rien moins qu'un radieux esprit planétaire.

- « Je serai la même Constance que j'ai toujours été, répliqua-t-elle solennellement. Je suis un esprit immortel maintenant, quoique relié par des chaînes matérielles à ce corps fragile et par des chaînes magnétiques encore plus terribles au pouvoir de ces vils et méchants hommes.
- « Constance, vous rèvez! La mort est la fin de toute individualité. Votre esprit peut être, doit être absorbé par les brillants royaumes de l'être étoilé, mais jamais vous ne redeviendrez la Constance de maintenant.
- \* Pour jamais et pour jamais, Louis, je serai toujours la même. J'ai vu des mondes d'êtres auxquels ces mages ne peuvent atteindre; des mondes d'âmes humaines brillantes ressuscitées, sur lesquelles la mort n'a eu d'autre pouvoir que de dissoudre les chaînes terrestres qui les maintenaient dans leur demeure d'argile; j'ai vu le monde de l'âme; j'ai vu qu'il est impérissable. Louis, il y a dans ces herbes qui sont sous nos pieds des essences spirituelles qui ne meurent jamais.
- « Dans mes moments de lucidité les plus heureux, c'est-à-dire (et là un long frémissement secoua tout son être) lorsque je pouvais échapper à mes bourreaux et au monde de démons qu'ils se plaisent tant à fréquenter, alors, Louis, mon âme essorée dans l'espace, pouvait percer un intérieur plus éclatant dont ces gens-là n'ont jamais eu idée, savoir, pénétrait





dans l'âme réelle même de l'univers, non pas dans la simple enveloppe magnétique qui relie l'esprit et le corps ensemble. Louis, dans les profondeurs de la nature existent le royaume de la force qui comprend la lumière, la chaleur, l'électricité, la vie, la force nerveuse, l'aura, l'essence et tous les impondérables qui composent le mouvement, car le mouvement est la force composée de maintes parties subdivisibles. Là se trouvent ces mondes d'existences à demi formées, embryonnaires, avec lesquels nos bourreaux entretiennent commerce. Ce sont les parties spirituelles de la matière, et elles fournissent à la matière les qualités de la force; mais ce sont toutes des existences embryonnaires, transitoires et seulement partiellement intelligentes. Rien de ce qui est imparfait n'est permanent, d'où s'ensuit que ces esprits élémentaires imparfaits n'ont pas d'existence réelle ou permanente; ce sont des fragments d'êtres, des organes, mais non des organismes, et jusqu'au jour où ils sont combinés pour former l'organisme d'un être humain, ils ne jouissent d'aucune individualité réelle; aussi périssent-ils, meurent-ils de façon que leurs atomes en voie de progression puissent s'assembler, et que leurs organes séparés puissent s'incarner dans l'organisme complet d'un homme.

- « Et l'homme lui-même, Constance?
- « L'homme en tant qu'organisme parfait ne peut pas mourir, Louis. Le moule dans lequel il est formé doit périr afin que l'âme reprenne sa liberté. L'enveloppe ou corps magnétique qui relie le corps et l'âme est formé de force et d'esprit élémentaire; aussi cette

enveloppe reste-t-elle pendant un temps avec l'âme après la mort et rend-elle celle-ci capable de retourner à la terre, ou de s'attarder ici-bas dans un but providentiel jusqu'à ce qu'elle se soit purifiée du péché; mais cette dépouille même finit par disparaître, et l'âme vit alors à l'état de pur esprit dans les royaumes de l'esprit, éclatante de gloire, rayonnante de bonheur, forte, puissante, éternelle, infinie. C'est là le ciel, c'est là que demeure Dieu, de telles âmes sont des anges.

- « Constance, vous parlez avec assurance, comment savez-vous tout ceci? N'est-ce point la communauté qui vous l'a enseigné?
- « La Fraternité, Louis, mais ils ne font que tâtonner dans les ténèbres épaisses du monde matériel et n'ont que pénétré les royaumes de la force.
- « Je vous le dis, ces royaumes ne sont peuplés que d'ombres, de spectres, de fantômes.
- « La main n'est pas le corps, l'œil n'est pas la tête; pas plus que les essences ténues, vaporeuses, qui constituent les organes séparés dont le monde de la force est composé, ne sont l'âme. Suis-moi bien, Louis l'Les prêtres rêvent de l'existence des mondes de l'âme, la Fraternité des êtres dans le monde de la force. Les prêtres appellent les esprits élémentaires des régions moyennes de pures créations de l'imagination humaine et de la superstition. Les membres de la Fraternité accusent les prêtres des mêmes hallucinations. Tous deux ont en partie raison et en partie tort, car les épreuves réelles que l'âme a à subir prouveront que des êtres de chacune de ces natures

existent, et que ces deux royaumes sont des réalités; seulement les esprits élémentaires des royaumes de la force sont comme la terre périssables et transitoires, et les esprits parfaits des royaumes de l'âme sont immortels et ne meurent jamais. Louis, j'ai vu et conversé avec les deux, et je sais que je ne rêve pas. Et me voilà cependant, misérable que je suis, attachée à la terre; mon âme emprisonnée par les chaînes de la force, obligée de satisfaire à l'insatiable curiosité d'esprits qui ne peuvent atteindre au delà de ces régions moyennes, et, oh! l'horreur de cette servitude aurait privé mon âme de raison si les éclairs avantcoureurs de la destinée plus sainte et plus exaltée qui est réservée à l'âme dans la sphère bénie de l'immortalité ne l'avaient soutenue dans ses épreuves. Cher enfant, ne me questionne plus, n'insiste pas plus longtemps. Mon doux frère chéri, bien-aimé de Constance! Lorsque je serai un esprit libre, je viendrai vers toi et je te prouverai la vérité de mes maux par la présence même de mon âme immortelle venue exprès pour toi. Souviens-toi!

Durant les mois qui suivirent cette mémorable conversation, je rencontrai seulement une fois l'âme volante de Constance en train de mourir.

Je compris que, si son esprit se retirait ainsi, ce n'était pas que les expériences quelles qu'elles fussent, dont elle souffrait, eussent diminué de fréquence, ce n'était pas que la force qui l'attirait vers moi eût cessé, mais c'était que ses liens terrestres se défaisaient, que ses forces vitales s'épuisaient, et je savais que le pâle fantôme était en train de perdre le principe terrestre nécessaire pour devenir visible dans l'atmosphère même des forces invisibles. Ma jolie sainte devait m'être bientôt enlevée, mon idole terrestre devait être détruite; et plût au ciel qu'il m'eût été possible de croire ses paroles, de penser qu'elle pouvait vivre encore dans une condition plus brillante et meilleure! et alors j'aurais été consolé; mais cet espoir m'était enlevé par les enseignements énergiquement imposés par la Fraternité et leurs esprits; aussi voyaisje mon ange terrestre se fondre dans le néant avec une angoisse que rien ne pouvait adoucir, une souffrance dans le cœur presque insupportable.

Je m'étais absenté pendant quelques mois pour aller en Angleterre poursuivre des études dont je parlerai plus longuement tout à l'heure. Le professeur von Marx avait été mon compagnon et nous étions juste de retour lorsqu'une nuit, au moment où j'allais me retirer pour prendre du repos et comme j'allais tirer le rideau qui cachait ma fenêtre, quelque chose sembla surgir au recoin de la chambre interceptant la lumière de la lune. La maison dans laquelle j'habitais se trouvait sur le bord d'un lac magnifique et suffisamment élevée au-dessus de son niveau pour empêcher à tout vagabond de grimper jusqu'à mon logis. Il n'y avait pas de bateau sur l'eau, pas de place pour prendre pied entre l'eau et la terrasse qui se trouvait très au-dessous de ma fenêtre. J'étais resté pendant quelque temps à contempler les eaux paisibles du lac éclairées d'un large sillon de lumière répandue par la pleine lune et je savais que nulle créature vivante ' ne se trouvait dans le voisinage ou ne pouvait pénétrer

jusqu'à mon appartement; et cependant, là, flottant dans l'air contre mon logis, interceptant les rayons qui inondaient le plancher de mosaïque de ma chambre, se tenait, baignée de lumière, la forme gracieuse et radieuse de Constance Muller. En un éclair de temps, je compris que ce n'était pas son esprit atmosphérique qui se trouvait là.

Radieuse, étincelante, elle apparaissait maintenant dans toute sa gloire, ses doux yeux regardant dans les miens avec une expression d'intelligence pénétrante. Son doux sourire s'adressait à moi, en même temps qu'un mouvement de sa main comme pour saluer m'indiquait que l'apparition me voyait et me reconnaissait toute rayonnante d'intérêt et d'intelligence. D'un mouvement qui ne ressemblait pas à un mouvement ordinaire, le gracieux fantôme sembla glisser à travers la fenêtre et apparaître soudainement à quelques pas de ma couche sur laquelle je me reculais dès que je l'aperçus. Je chancelai en arrière. Se penchant légèrement en avant comme pour attirer mon attention, et sans que je visse le moindre mouvement de ses lèvres, sa voix frappa mon oreille, disant: « Je suis libre, heureuse et immortelle. » L'apparition s'évanouit aussi rapidement qu'elle était venue, et à sa place j'aperçus dans une vision l'apparence de la chambre d'aspect antique qu'occupait au collège Constance Muller.

Sur un lit que je connaissais bien gisait pâle, livide, morte, la forme de son occupante autrefois si belle. Le corps était en partie recouvert d'un drap, mais là où la robe blanche qu'elle portait s'ouvrait à la gorge j'observai clairement et distinctement deux taches noires livides comme les empreintes d'un pouce et d'un doigt. Le visage était défiguré, les yeux sixes, et je vis qu'elle avait été assassinée.

Horrible était la scène qui s'offrait à ma vue, une puissance d'observation surnaturelle sembla s'emparer de moi, me contraignant à jeter mes regards autour de l'appartement que je vis dépouillé de maints objets que j'avais été accoutumé à y voir. La harpe n'était plus là; de même que le bureau et les livres auprès desquels je l'avais si souvent vue assise. Regardant avec l'œil perçant de l'esprit aussi bien derrière que sur la couche où se trouvait le corps, je vis gisant à terre, comme si on les avait laissés tomber là, le ruban noir et le médaillon d'or que Constance avait toujours portés autour du cou.

Cette vision, si elle avait une signification, semblait avoir pour but de me faire remarquer cet objet, car je ne l'avais pas plutôt aperçu dans la position exacte où il se trouvait que cespectacle fantasmagorique s'effaça en entier et une fois de plus l'image éclatante d'une Constance vivante et célestement belle se montra à moi.

De nouveau l'air sembla scander ces mots: « Je suis libre, heureuse et immortelle et j'ai tenu ma promesse ». De nouveau alors, mais cette fois-ci bien plus lentement, l'angélique vision se fondit laissant un dessin de la mosaïque sur le plancher doré seulement par de brillants rayons de lune et les murs diamantés de mon logement ombrés par le jasmin blanc qui grimpait par-dessus la maison.

Digitized by Google



La lune éclairait la scène de sa splendeur, l'ombre avait disparu, mais réellement ç'avait été comme l'ombre que produirait une infinité de rayons de soleil. Je n'eus jamais la sensation d'une obscurité aussi profonde, d'une atmosphère aussi insupportablement épaisse, de ténèbres rendues aussi visibles que celle que l'absence de cette radieuse créature laissa après elle. Elle présente, il semblait que les chagrins, les maux, les souffrances n'avaient jamais existé; la vie et l'être tout entier étaient plongés dans une extase indicible; elle partie, toute la joie et tout le soleil du monde l'avaient suivie, et cela pour jamais.

Le récit de ma vision de cette nuit dont je relatai fidèlement les moindres détails le matin suivant au professeur von Marx le rendit grave et attentif en m'écoutant, mais il ne s'émut pas.

Il ne parut pas douter que Constance Muller était morte. Il ne fit aucune remarque sur les signes qui, selon mes déclarations passionnées, pouvaient faire conclure que sa mort était due à la violence.

A tout ceci il répondit simplement: « Nous verrons »; mais quand je m'efforcerai de le convaincre que l'apparition d'une âme après la mort, et cela avec toutes les apparences de la vie et les signes de l'intelligence, devait prouver la continuation de l'existence, il sembla reprendre son ton habituel d'assertion dogmatique. Il répéta ce sur quoi il avait souvent insisté auparavant, savoir que les émanations vitales appelées « âmes » subsistaient souvent pendant une courte période après la mort et pouvaient apparaître à l'état de forme organique, mais il maintint encore (son affirmation) qu'il

n'existait pas de preuves de l'immortalité, puisque de telles essences se dissolvaient bientôt, s'éparpillaient, se répandant dans le monde inorganique comme le corps qu'elles avaient autrefois habité,

Je lui répétai avec insistance les mots que j'avais entendu prononcer par le beau fantôme; à cela il persista à répondre que ces mots n'étaient que le reflet de mes propres pensées associé avec l'apparence d'un être qui croyait en de vaines superstitions, et à mon argument que l'habit de pure et éclatante blancheur dont l'apparition était vêtue ne pouvait être le produit de mon imagination alors que l'expression de bonheur intense rayonnant sur sa figure angélique n'avait que peu ou pas de ressemblance avec la triste et désolée expression de l'original, il répliqua que, attendu que l'essence était pure et sans alliage terrestre, je devais. quand l'essence m'apparut réellement délivrée de tout lien terrestre, la voir habillée dans une image de sa propre beauté, lumière et pureté. Je me tus, mais ne fus pas convaincu. Deux jours plus tard, le professeur von Marx se trouvait avec moi frappant à la porte de la chambre de Herr Muller. Le professeur lui-même vint ouvrir et, anticipant tout ce que nous pouvions avoir à dire, commença par nous informer gravement qu'il avait été assez malheureux pour perdre sa nièce « à la suite d'une attaque soudaine de fièvre putride », ce qui avait nécessité son enterrement rapide, cérémonie à laquelle il venait juste d'assister.

« Je savais que Fraülein Muller n'était plus, » répondit mon professeur d'une voix qui, en dépit de sa philosophie, tremblait quelque peu, « et je suis ainsi venu vous voir de bonne heure, non pour vous apporter mes condoléances, car je connais votre stoïcisme résolu, mais pour vous demander si vous consentiriez à laisser mon cher jeune ami, ici présent, faire l'achat de la harpe de votre nièce. Vous savez que les jeunes gens étaient très attachés l'un à l'autre; aussi Louis est-il désireux de posséder ce souvenir de son amie bien aimée. » Je ne pouvais pas parler; ma gorge était serrée jusqu'à l'étouffement, je m'étonnais de la froide invention par laquelle Herr von Marx éprouvait la sincérité de ma clairvoyance, et je restai sans souffle, attendant la réponse.

« La harpe, le bureau, les livres et toutes choses lui appartenant que la contagion de la sièvre avait pu rendre invendables, ont été enlevés sur mon ordre, » répliqua Herr Muller d'un air légèrement confus. « Je ne tenais pas à voir une foule de personnes rôdant autour de la malade à ses derniers moments : aussi ai-je fait vider l'appartement dès le début de sa maladie. »

« N'y a-t-il rien que mon jeune ami pourrait emporter de cet endroit tant vénéré ? » reprit mon rusé compère.

« Je ne sais pas, répliqua l'autre complètement pris au dépourvu; mais si vous le désirez, vous pouvez pénétrer et inspecter l'appartement. »

Je suivis les deux acolytes si étrangement associés dans la niche désolée où n'était plus ma sainte, et, regardant autour de moi, je vis une reproduction parfaite de la scène dont j'avais eu la vision. Il était évident que les regards rapides, furtifs du professeur von Marx poursuivaient le même objet que les miens. Tout à

coup il s'arrêta devant un sombre tableau suspendu à la muraille, et, s'interposant entre Herr Muller et moi, il appela l'attention de celui-ci vers quelque chose qu'il prétendit être remarquable dans la peinture, me fournissant ainsi l'occasion de traverser en hâte la chambre, de tirer le lit dans un coin et de ramasser derrière un ruban noir et un médaillon d'or qui apparemment se trouvaient là inaperçus jusqu'alors. Le professeur von Marx ne me perdit pas de vue un instant, et pas plutôt m'eût-il vu avoir caché mon trésor dans mon sein qu'il dit brusquement : « Viens, Louis, je n'aime pas l'atmosphère de cet endroit. Herr Muller a raison : la contagion de la mort s'attardeen ces lieux ; il n'y a rien ici maintenant que vous puissiez désirer posséder. Allons-nous-en. »

Comme nous retournions à notre logis, le professeur fit taire les murmures passionnés de ma colère contre l'homme que nous venions de quitter, par une variété de sophismes dont il était toujours familier. L'un de ceux-ci était la totale indifférence avec laquelle tous les membres de la Fraternité regardaient la vie de ceux qui n'étaient pas de leur confrérie. Peu importait, dit-il, comment le fil de l'existence de la pauvre Constance avait été coupé, puisque évidemment ce fil était déjà si mince qu'il ne pouvait se dévider à une bien plus grande longueur que celle qu'il avait déjà atteinte ; et finalement, si je persistai à parler decela, il me disait, en proie à de violents accès de passion non contenue, que j'allais détruire la passivité et l'équilibre nécessaire et si essentiel à la pure clair voyance et qu'il allait perdre le meilleur « lucide » du monde.

Avant de nous séparer pour la nuit, le professeur me demanda si j'avais jamais vu ou entendu parler de Zwingler le bohémien.

- « Qui est-il? demandai-je avec indissérence.
- « Vous n'avez jamais vu Zwingler ou entendu parler de lui? Alors, reprit-il, vous avez quelque chose à apprendre, une autre leçon à recevoir, une qui, je pense, servira à dissiper votre foi dans le mythe de l'immortalité, et à jeter quelque lumière sur la question des apparitions.
- « Venez avec moi demain, Louis, à Sophien Stradt. Là je vous présenterai à Zwingler, qui est une des mer veilles de notre époque. Louis, ajouta-t-il après une pose d'un moment, comme nous nous serrions la main avant de nous séparer, emportez ce ruban et ce médaillon que vous avez quelque part sur vous, le bijou de la pauvre Constance, veux-je dire, nous pouvons trouver un singulier emploi pour ces objets. Bonsoir!»

# CHAPITRE IV

### ZWINGLER LE BOHÉMIEN

En exécution de la promesse de mon maître de me faire connaître Zwingler, nous montâmes plusieurs escaliers d'une vieille maison dans la Sophien Stradt pour atteindre enfin un palier sur lequel se trouvaient assemblées diverses personnes. Franchissant la porte ouverte, le professeur von Marx me conduisit dans une grande pièce, à peine meublée, que remplissaient à moitié des flâneurs, parmi lesquels je reconnus plus d'un membre de la police municipale.

Se frayant un passage dans la foule pour arriver à une sorte de recoin situé à l'extrémité de la pièce, le professeur interpella un petit homme, aux yeux noirs, à l'aspect oriental, qui se trouvait assis sur une table, les jambes ballantes, et se remuant sans cesse. Un grave fonctionnaire, vêtu comme un greffier, écrivait la déposition de ce dernier, prenait note de ce qu'il racontait.

Le petit homme n'eut pas plutôt jeté son regard sur le professeur qu'il sauta de la table et lui prenant la main d'un air de propitiation servile qui semblait bien plus le fait de la crainte et de la déférence que l'expression d'une cordialité réelle, il s'écria : « Salut à vous, seigneur, prince des puissances de l'air! sovez le bienvenu de Zwingler, d'autant mieux le bienvenu en ce moment particulier que je viens d'être l'instrument involontaire d'une des plus étonnantes réalisations de votre art, du mien, veux-je dire aussi, de l'art du diable en tout cas, ou de quelques-uns de ses démons. » Tandis qu'il parlait, le petit homme semblait en proje à l'excitation fiévreuse d'un acteur qui veut charger son rôle, mais qui désire ostensiblement aussi attirer l'attention de son auditeur, pour lequel il semblait éprouver un respect mêlé de crainte. Sans prendre garde à ce discours, le professeur von Marx, se tournant vers moi, me dit d'une voix calme: « Louis, cet homme est Zwingler. »

 Adepte! en s'adressant à Zwingler, voici un de mes pupilles devant lequel je voudrais que vous fissiez un récit de quelques-unes de vos expériences.

S'asseyant alors sur la table d'où le bohémien venait de descendre et m'indiquant un escabeau à son côté, il interpella le gressier qu'il avait salué d'un léger signe de tête : « Eh bien, Herr Reinhardt, quelles découvertes nouvelles a donc faites notre ardent petit limier.

— Oh! rien, en dehors de l'ordinaire, professeur, répondit l'autre de son ton grave et monotone de magistrat. Nous avons pris le meurtrier de Frau Ebenstein; c'est tout.

— C'est tout, s'écria le bohémien sur le ton et avec les gestes d'une presque furieuse excitation. C'est tout, n'est-ce pas! Stupide esclave de la terre, geôlier plus stupide encore! C'est tout, de traverser près de deux cents milles, de franchir trois rivières, de plonger dans les marais, d'escalader de hautes montagnes, de passer des forêts, de s'enfoncer dans de profondes cavernes, dese voir ballotté sur les rapides mugissants de la terrifiante cataracte de Schwartz; et cependant de ne jamais perdre, pas un seul moment, la trace d'un mortel invisible et inconnu, que ces yeux n'avaient jamais vu, que ces mains n'avaient jamais touché, dont aucun signe, aucune forme, aucune marque ne pouvaient être découverts dans les royaumes del'existence terrestre, sinon par moi, Zwingler! »

Tout en parlant, il se frappait la poitrine, levant vers le ciel son œil noir étincelant dans une attitude quasi-extatique.

Pas un muscle ne bougea dans la physionomie du greffier, qui continuait à écrire, entièrement inattentif à ces divagations. Cependant le professeur von Marx, fixant son regard pénétrant sur le bohémien, lui dit d'une voix calme, douce, comme s'il cherchait à apaiser un enfant hargneux: « Vous êtes un être merveilleux, Zwingler; chacun sait ça. Allons: Venez, soyez gentil et dites-nous tout ce que vous savez. Asseyez-vous — non pas là — ici à mes pieds; c'est cela. Maintenant à l'histoire; nous vous écouterons avec toute notre patience et notre plus fervente admiration, ajouta-t-il en me parlant à part en espagnol. Rappelez-vous que je ne vous ai pas vu depuis deux mois

et que ce n'est que d'hier que vous êtes revenu en triomphe de votre long pèlerinage. La dernière fois que j'étais ici, la nouvelle venait juste d'arriver que Frau Ebenstein, la riche veuve de Baden-Baden, avait été lâchement assassinée, sa maison mise à sac et pillée, et son meurtrier...

« Un inconnu, interrompit le greffier, qui semblait impatient de fournir les détails ressortissant spécialement à sa fonction, un inconnu, homme ou femme, on ne savait, mais que l'on supposait être un homme à cause des empreintes sanglantes de ses pieds, à cause des marques d'un large pouce et d'un doigt trouvées, sur le cou de la défunte, à cause aussi d'un foulard déchiré ayant évidemment appartenu à un homme. Une partie de ce foulard se trouvait dans les doigts raidis de la victime, une autre partie sous le lit saturée de caillots de sang, et déchirée à la suite, semblait-il, d'une violente lutte. »

Pendant ce discours, nous pûmes voir le bohémien secoué de tremblements si forts que le professeur von Marx lui mit doucement la main sur l'épaule, réussissant, pour un temps, à calmer ses spasmes, à les convertir en de légers frissons; mais lorsque mention fut faite du foulard, l'excitation du petit homme devint effrayante à voir. Il se tordait comme une anguille au contact du professeur. Enfin, retirant sa main, celui-ci dit tranquillement: « Eh bien! maintenant, Zwingler, continuez. Dites-nous le reste de l'histoire à votre façon. »

« Oui, oui, je parlerai, s'écria-t-il. Je dis toujours ce que j'ai fait. Ai-je jamais failli dans ma mission? Dites-moi, prince de l'air, répondez à ma question.

- « Jamais, mon roi des adeptes; mais continuez.
- « Donc, ils m'apportèrent ce foulard, mein Herren, continua-t-il comme s'adressant à une vaste assemblée, mais sans regarder aucun des flâneurs de l'extérieur qui se pressaient maintenant à ses côtés, mais comme je le saisis, voilà qu'instantanément, oui, instantanément! se dresse devant moi la forme d'un serviteur hollandais, à l'air sombre, aux larges épaules, la forme de l'homme de sang, de l'homme qui commit le crime. Je le jure! je l'ai vu agir. Je l'ai vu ainsi que toute la scène du drame; oh! quelle horreur, quelle cruauté, quelle lâcheté! et la pauvre, pauvre vieille Frau! Je l'ai vue aussi, j'ai vu la lutte, entendu ses supplications, ses sanglots étouffés, je l'ai vue mourir! Tout ceci je l'ai vu, sur le foulard! mein Herren. A peine l'eus-je touché, qu'il se produisit comme un éclair, un éclair dans la nuit, illuminant toute la scène que je viens de décrire, dévoilant toute son horreur. Gott in Himmel! les choses se passèrent alors comme elles se passent chaque fois qu'ayant touché un objet, un éclair vient me dévoiler les scènes qui s'y rapportent; je dis après : « Apportez-moi mes chaussures; j'ai à marcher loin. Mettez dans ma valise une coupe pour puiser de l'eau, donnez-moi mon bâton et laissez-moi partir. » J'avais faim, et j'allais dîner; la faim disparut; et pendant sept longs jours je n'ai eu d'autre nourriture que les noisettes et les fruits des arbres qui bordaient la route suivie par le meurtrier, d'autre boisson que l'eau des fleuves,

des ruisseaux, de la cataracte qu'il avait traversés : mais je vais tout vous dire. Écoutez! Résolu à partir, je choisis mon chemin comme je fais toujours, me fiant à une longue ligne noire qui semblait découler du foulard que je tenais dans la main, et qui m'indiquait toujours la direction à suivre. Cette ligne me conduisit à travers la cité; elle me mena dans une auberge de bas étage où il s'était arrêté pour dormir. Je dis aux gens de l'endroit qu'un homme de telle et telle mine avait été là. Ils tressaillirent et se dirent les uns aux autres : « C'est Zwingler! » Puis, s'adressant à moi : « Il a été là, mais il est parti! » Je le savais ; la ligne noire indiquait encore le chemin qu'il avait pris. Je sais ce que vous allez dire, professeur, je vois votre pensée. Vous voulez savoir si la ligne dont je parle, je la vois avec mes yeux, mes yeux de chair ou les yeux de mon âme. Je vous répondrai : « Je la vois avec les deux. » Mon âme sent la ligne qui m'entraîne; celleci me fait l'effet d'une corde qui me lie à l'objet que je tiens et qui me tire dans la direction que je dois prendre pour arriver au possesseur de l'objet. Il m'arrive parfois de voir la ligne sans la sentir m'entraîner, mais elle n'est jamais absente ou de mes yeux ou de ma pensée, jusqu'à ce que j'abandonne l'objet ou jusqu'à ce que j'aie trouvé la personne à laquelle appartenait cet objet. C'est ainsi, Messieurs, que nuit et jour elle m'a conduit, sans jamais me aisser perdre sa trace. Elle m'a guidé à travers maints villages, maintes villes, et partout où la ligne devenait plus large, plus palpable, là j'étais sûr qu'il s'était arrêté pour se reposer ou pour se rafraîchir, là je disais:

« Tel individu a été ici; » et l'on me répondait en tremblant: « Zwingler, l'individu est venu, mais il est parti. »

« Je dormais quelquefois, mais toujours sur le terrain même qu'il avait foulé; je voyais alors le fil sombre, vaporeux, s'enrouler autour de moi comme un vêtement de brume. J'essayai une fois de reposer sur un lit qu'il avait occupé. Grands dieux! toute la scène du meurtre se trouvait là. J'entendis les cris de la victime, je vis la lutte, et chose encore plus horrible, il me sembla que j'étais le meurtrier, que je répétais réellement le forfait commis. Je m'enfuis de l'endroit et j'aurais perdu la trace si je n'y étais retourné de nouveau, si je n'étais parti à nouveau de cette maison.

« Pour moi, professeur, cette maison sera toujours hantée, restera hantée, veux-je dire, jusqu'à ce que l'ombre du meurtrier en soit effacée, ce qui arrivera avec le temps. Je réponds de nouveau à votre pensée, n'est-ce pas, professeur?

« Il était près de minuit, je ne saurais dire combien de temps après mon départ, lorsque la ligne noire commença de s'élargir, de s'étaler de plus en plus pour prendre enfin la forme d'un homme.

« Cette forme flottait, tremblotante devant mes yeux, n'ayant tout d'aberd qu'une vague apparence humaine, mais graduellement devint de plus en plus dense, me montrant en plein le fantôme du serviteur hollandais. Ce fantôme marchait juste devant moi, à un pied au-dessus du sol, regardant constamment pardessus son épaule quelque chose qui semblait le pour-

suivre. L'homme alla dans maints endroits de la ville dont je fouillais maintenant tous les recoins, car le fantôme se tenait à chaque coin de rue, dans chaque allée, se cachant dans les ruelles sombres, cherchant les voies peu fréquentées. Je savais cependant, par la densité du fantôme, que l'homme devait être à proximité. Mais il avait tant et tant erré, rôdé en tant de places différentes que je m'y serais perdu, si soudainement ma vue et mon âme ne s'étaient concertées pour agir ensemble. Je le vis, puis enfin je le sentis. Je le sentis tirant, pour ainsi dire, sur le foulard que j'avais dans la main, luttant avec quelle force! saints martyrs! pour me l'arracher.

« Messieurs, sa pensée venait juste de se porter sur ce foulard. Il se rappelait qu'il l'avait perdu dans la chambre de la victime, il voulait le ravoir et, maudissant, sa folie, son àme concevait un désir furieux de le reprendre. Il est heureux pour moi que son esprit se soit dirigé de ce côté, car sa pensée fixée sur le foulard l'attirait si frénétiquement que ce dernier me conduisit à l'endroit où il se cachait. Arrivé là, je m'écriai, dès que je le vis, qu'il était l'assassin de Frau Ebenstein, sur quoi le patron et les gens de l'auberge se mirent à crier : « Zwingler, Zwingler! » L'assassin poussa un grand cri et tomba comme assommé. C'est alors qu'on le captura et qu'on l'amena ici.

« — Oui, Messieurs, et le plus étrange dans toute cette affaire, intervint le grave magistrat qui ne pouvait se retenir de parler, « le plus étrange » est que ce bandit avait changé de vêtements à maintes reprises, et que, lorsque l'étonnant bohémien, ici présent, l'eut découvert dans son repaire, il était déguisé en matelot et si bien déguisé que nul, sinon le diable ou peutêtre son acolyte particulier, Zwingler, n'aurait pu le découvrir

« - Bah! répliqua dédaigneusement le bohémien, que savez-vous de mon art, vous autres bourgeois? Je ne dépiste point les vêtements de l'homme, mais l'homme lui-même. Son âme était dans sa main, sur son cou, sur le foulard qui lui servit à commettre le crime. Le limier se sert de l'odorat pour dépister le gibier humain. Je le dépiste, moi, par l'odorat, le toucher, la vue et l'ouïe. Je dépiste l'âme par le sens interne. Toute chose, toute place où a été un homme, est imprégnée de son âme; donnez-moi le moindre lien, le moindre fil conducteur, le moindre objet avec lequel a été en contact l'être dont je dois dépister l'âme, et les profondeurs de la mer ne pourront point le cacher, les montagnes ne pourront le couvrir, le manteau d'un roi pas plus que les haillons d'un mendiant ne pourront voiler l'identité de l'individu après l'âme duquel Zwingler est en quête. Mais rappelezvous ceci, mein Herren, Zwingler dépiste les âmes, non pas les formes qui les masquent. »

A mesure qu'il parlait, s'accompagnant de gestes désordonnés, s'exprimant avec une incroyable volubilité, la mince stature du petit bohémien semblait grandir, prendre des proportions gigantesques. Comme il se tournait pour répondre à une question que lui posait un de ses admirateurs de l'auditoire, le professeur murmura à mon oreille : « Il a découvert de cette façon plus de criminels que toutes les forces

de police de l'Allemagne. Qu'on lui donne un vêtement, une mèche de cheveux, voire un chiffon qui a été en contact avec un organisme vivant, il dépistera son propriétaire avec une sûreté que ne saurait égaler le plus fin limier parmi les animaux. » S'adressant ensuite au bohémien, il lui dit à haute voix: « Glorieux Zwingler! vous qui êtes aussi sage que bien doué, expliquez à cet ignorant garçon, mon fils ici présent, ce que vous entendez par âme. Il lui tarde d'apprendre de vous ce qu'est réellement l'âme.

- « L'âme, c'est la vie, mon prince; vous le savez, répondit Zwingler, de l'air quasi-humble qu'il prenait toujours quand il s'adressait au professeur von Marx.
- « Vous croyez alors que l'âme n'est que le principe de vie et rien de plus ; ce qui maintient l'homme vivant ; est-ce bien cela ?
  - « Quelle autre chose pourrait-ce être?
- « Mais quelle est « cette ligne noire » dont vous parlez, quelle est cette essence qui s'attache aux choses et vous permet de décrire et de percevoir la personne dont elle émane?
  - « L'âme, naturellement, grand maître.
  - « L'âme est-elle donc une substance?
- « Est-ce que l'air est une substance? est-ce que le vent en est une? Vous ne pouvez ni les voir ni les sentir, à moins qu'ils ne viennent en contact avec quelque autre substance et alors, quoique invisibles, vous savez que ces éléments sont quelque chose cependant. L'âme est d'essence plus subtile que l'air, plus menue, plus éthérée que le vent; seules les âmes sub-

tiles et pures comme la mienne peuvent flairer cette essence. Si un Mark peut flairer l'air et sentir le vent, un Zwingler peut flairer l'âme et sentir la substance.

« — Admirable, mon cher petit philosophe! maintenant, une autre question.

« Que supposez-vous que devient l'âme après la mort de l'homme?

« — Fi! savant maître! la sotte question! Que devient donc le corps après la mort de l'homme? Pourquoi pas cette question?

«— Pourquoi pas, certes? murmura le professeur, en me regardant d'un air de triomphe. Mais, Zwingler, si la forme d'une âme peut apparaître, tandis qu'un homme vit, n'arrive-t-il pas qu'elle peut apparaître, qu'elle apparaît après sa mort?

« Le corps n'apparaît-il point aussi, lorsqu'on le recherche? Sûrement il ne s'évanouit point tout d'un coup, mais se décompose et se corrompt avant de disparaître finalement. Nul doute que l'âme et le corps ne s'usent tous les deux, ne s'évanouissent pour se fondre en leurs éléments originels lorsqu'ils se séparent, comme au moment de la mort. Nul doute aussi que quelques-uns ne peuvent voir que le corps, que quelques autres, comme Zwingler, peuvent voir l'âme aussi bien, mais tous deux ne vivent que lorsqu'ils sont ensemble, et meurent lorsqu'ils sont séparés. »

A ce moment, sa physionomie, singulièrement mobile, se contracta en une moue d'impatience, et il s'écria, irrité: «Mais pourquoi me tourmenter, me faire causer de choses que vous seuls, grands professeurs, êtes à même de comprendre? Je hais l'idée de la mort! Je répugne à y penser! Elle m'épouvante! Je voudrais tant vivre toujours! » Il allait s'échapper, mais le professeur von Marx lui mit doucement la main sur le bras. Le bohémien s'arrêta comme figé et murmura avec soumission: « Que voulez-vous encore de moi, grand professeur? »

« — Je veux seulement que vous acceptiez ce mince souvenir que vous offre mon jeune ami en reconnaissance de votre si instructif récit, adepte, » répliqua le professeur. Ce disant, Herr von Marx m'enleva vivement le médaillon et les rubans de la pauvre Constance, que selon sa recommandation je tenais dans ma main droite pendant l'entrevue. Aussi vivement, il les plaça dans la main de Zwingler.

Avant d'avoir pu émettre la moindre protestation contre ce transfert aussi désagréable qu'inattendu, le bohémien, qui venait d'étreindre l'objet, fut saisi d'un spasme si effrayant, son geste exprima une telle terreur que les paroles que j'allais prononcer expirèrent sur mes lèvres. « Encore la Mort! » murmura-t-il d'un accent étrangement lamentable. « Toujours les fleurs flétries des âmes mortes qui m'entourent! Mais, oh! quelle mort cruelle! si jeune, si belle, si pure; tuée par la main de celui qui aurait dû être son protecteur! Herr professeur, je n'aurais pas à aller bien loin pour dépister l'âme de celui qui perpétra ce forfait sanguinaire.

« - Silence, petit rêveur! répondit le professeur

à voix basse; on ne vous demande pas d'exercer votre art dans ce cas. Restez! je vais changer le souvenir. Prenez ceci, et taisez-vous, ou un malheur arrivera!»

Ce disant, il reprit le médaillon, me le retourna, puis, plaçant plusieurs pièces d'or dans la main du bohémien, il m'emmena à travers la foule qui s'ouvrit respectueusement au passage du savant et célèbre professeur von Marx. Rentrés dans notre tranquille appartement, le professeur von Marx rompit en ces termes le morne silence qui s'était établi entre nous :

- « Que pensez-vous de Zwingler, mon cher Louis?
- « Et vous, mon maître, que pensez-vous de la mort ou plutôt du meurtre de Constance Muller?
- « Sot enfant! pourquoi revenir sans cesse sur un thème usé, sur un passé irrévocable? La science doit avoir, a eu et aura toujours ses martyrs. Ce serait un grand malheur pour l'avancement de l'humanité si une vaine sentimentalité venait paralyser les efforts de la science. Une fois pour toutes, assez sur ce sujet. Oue pensez-vous de Zwingler?
- « Il ne me convainc point que l'apparition d'une âme après la mort n'est qu'une apparition.
  - « Qu'est-ce donc avant la mort ?
  - « Oui! c'est là la question.
- « La méthode de philosopher de Zwingler est assez grossière, reprit Herr von Marx, mais sa philosophie en elle-même est irréfutable. Comme les élémentaires inférieurs, comme les esprits planétaires supé-

rieurs, l'âme de l'homme, qui est l'état le plus subtil, le plus sublime de la matière vivante, s'attache à toutes sortes de formes plus grossières. C'est ainsi que parfois un avertissement de son approche, parfois un sentiment d'inexprimable répulsion ou attraction semblable à celui que nous éprouvons pour certaines personnes lorsque nous les approchons, permet de flairer l'âme, comme dit Zwingler. Quelquefois elle se montre avec son vêtement corporel, en dehors du corps comme dans le cas de « l'esprit atmosphérique »; d'autres fois encore, on peut la voir alors qu'elle s'est entièrement séparée du corps, avant qu'elle ne soit totalement résolue en ses éléments originels. Voilà tout!

« Voilà tout! » répétais-je machinalement. Je sentais que le professeur ne faisait que réciter une leçon avec des mots familiers; son esprit par ailleurs était étrangement absorbé, l'expression de sa physionomie vague et distraite comme la mienne, tandis que je répétais ses derniers mots.

Puis nous retombâmes dans un profond silence. Un son lointain comme le carillon de cloches à une grande distance se fit entendre dans les airs; une clarté singulière se glissa dans le demi-jour obscur de notre chambre, se fixant autour de la table couverte de livres, sur laquelle j'avais travaillé la matinée précédente. Cette clarté, qui tout d'abord semblait un léger nuage de feu, s'étendit peu à peu, s'infléchit, puis se déroula en spirale pour prendre enfin les proportions d'une forme humaine. Graduellement la vision devint plus claire, plus brillante, plus intense; finalement le

nuage s'éleva, se sépara en deux moitiés, dévoilant la radieuse apparition et les traits séraphiques de Constance la morte. Elle tourna vers moi sa tête ensoleillée de gloire, me sourit, puis, se penchant sur la table, sembla vivement choisir parmi un tas de livres une grosse Bible luthérienne qu'elle ouvrit; elle prit le médaillon et le ruban noir qui se trouvaient à proximité, plaça le ruban comme marque sur un certain passage qu'elle m'indiqua du doigt avec insistance par trois fois. M'adressant alors un sourire tel que nul mortel n'en a jamais vu, elle disparut à mes regards, et tout retomba dans la nuit.

Je ne sais ce qui suivit, ni combien de temps je restai inconscient après la vision. Je ne repris mes sens qu'en entendant le son de la voix de Herr von Marx parlant dans les ténèbres épaisses qui nous enveloppaient:

«— I.ouis, me disait-il, êtes-vous éveillé? Sûrement j'ai dû dormir longtemps, car je ne me suis point aperçu de la nuit qui tombait. »

Le portier, à ce moment, entra avec des lumières qu'il plaça sur une armoire. Le professeur, quittant son siège, prit une des lampes et, s'avançant vers la table, la tint au-dessus de la Bible ouverte, tandis qu'il s'exclamait d'une voix singulièrement émue: « Qui a marqué ces passages? »

Je m'avançai. Je regardai par-dessus son épaule; je le vis enlever le ruban et le médaillon, au-dessous desquels en lignes accentuées, comme tirées à l'encre de Chine, se découvraient les phrases suivantes de différentes parties du quinzième chapitre de la première épître de Paul aux Corinthiens.

- « Il y a un corps matériel, et il y a un corps spirituel. »
- « Voici un mystère que je vais vous révéler; nous ne dormirons pas tous, mais nous serons tous changés. »
  - « La mort a été ensevelie dans la victoire. »
- « O mort, où est ton aiguillon? O tombe, où est ta victoire? »

# CHAPITRE V

### MAGIE EN ANGLETERRE

Avant d'avoir complété le terme de mon éducation en Europe, j'eus le malheur de perdre mon excellent père. Aussitôt après sa mort, je reçus de ma mère et de nos parents indous des lettres m'enjoignant de suivre les cours d'une certaine école militaire en Angleterre, où je devais me préparer à embrasser la carrière des armes qu'avait suivie mon père en Indoustan.

Je répugnais grandement à prendre ce parti; toute autre profession m'eût semblé préférable à celle de soldat. Mais les arrangements pris pour la continuation de mon séjour en Europe dépendaient de mon acquiescement à ces ordres. Mon attachement pour le professeur von Marx était devenu si ardent, son affection m'était devenue si indispensable que j'aurais fait l'impossible pour rester simplement près de lui, dût-il m'en coûter notre intimité antérieure.

Ma mère m'informait que des distinctions honorifiques, un avancement militaire rapide m'attendaient dans l'Inde, grâce à l'influence des parents de mon père, grâce à la haute estime dans laquelle on tenait ses services. Elle me suppliait de ne point ruiner toutes les espérances qu'elle avait fondées sur ma soumission et ma bonne conduite, et terminait en m'adressant aux amis d'Europe qui s'étaient chargés d'exécuter ses désirs et qui devaient pourvoir aux frais de mes études à l'École militaire anglaise. Mon chagrin, ma répugnance à me séparer de lui, eurent le don d'amuser le professeur von Marx, de lui plaire aussi singulièrement. Il me dit qu'il avait accepté sa situation de professeur à B. — plutôt comme moyen de détourner l'attention des profanes des recherches plus occultes dans lesquelles il se plaisait, que par suite d'une nécessité quelconque pour lui de se livrer à l'enseignement universitaire.

Il était libre, disait-il, d'aller et venir comme bon lui semblait. Mais si l'affection qu'il avait conçue à mon égard lui rendait notre séparation aussi pénible qu'à moi, il me conseillait cependant de ne point m'opposer au choix de la profession qu'avaient fait pour moi mes amis. Il me réconcilia d'ailleurs complètement à l'idée de mon absence prolongée d'Allemagne, en me promettant de fréquentes visites en Angleterre. Il passerait la plus grande partie de son temps dans un appartement tranquille près de monécole; là, il s'occuperait de ses études favorites, et je pourrais passer toutes mes heures de loisir dans sa compagnie. Une fois de plus, nous revînmes donc aux expériences entreprises avec la Fraternité berlinoise. Invariablement, je passai mes vacances à la résidence de mon si cher ami, près du collège à B.; aussi m'inquiétai-je fort peu des perspectives nouvelles d'existence qui venaient de se découvrir à moi. Ma mère avait consenti à ce que je restasse avec le professeur von Marx, jusqu'à l'expiration de ma vingtdeuxième annee. Le temps marchait; l'attachement qui existait entre le professeur et moi devenait chaque jour plus profond. Les liens qui m'unissaient à cet homme étrange semblaient maintenant prendre racine jusque dans les fibres mêmes de mon cœur; et la seule idée de les voir se briser me remplissait d'une angoisse indicible. Maintes années se sont écoulées depuis lors, mes juvéniles ardeurs se sont tempérées, sont devenues des sentiments de calme sérénité en attendant le grand jour. Je ne puis cependant, aujourd'hui encore, me rappeler la vie d'incrovable unité, la sympathie magnétique qui me rattachait à mon singulier associé, sans m'étonner profondément que l'identité d'un être humain puisse se fondre aussi complètement dans celle d'un autre. En sa présence, l'action me devenait facile, la pensée claire, la parole prompte. Je ne sais par suite de quelle étrange infirmité, mes actes, mes pensées, mes mots, me semblaient dériver de lui. Sans faire le moindre effort pour saisir son désir, m'enquérir de sa volonté, je m'apercevais que je vivais sous son influence, que mes principales incitations à penser, à agir provenaient du flux silencieux de ses pensées. Loin de lui, je me sentais invraisemblablement perdu. Je devenais rêveur, irrésolu, distrait; plutôt comme un corps sans âme que comme un enfant. L'instinct me restait, mais la conscience de moi-même manquait du pivot qui la faisait tourner; les roues de mon esprit vibraient, oscillaient de-ci de-là, en quête du soutien qui servait à les fixer.

Je discerne aujourd'hui le secret de ce mystique enchantement, mais je ne crois pas avoir observé jamais aucun cas où mon âme ait acquis sur une autre un aussi puissant contrôle. La vie magnétique du professeur von Marx s'était infusée dans mon propre organisme, au point que j'étais devenu partie de luimême; sa volonté forte et persuasive avait pénétré jusqu'à mon cerveau, et y avait pris logis au siège le p'us intime de mon intelligence.

Tacitement, par entente mutuelle, j'en étais arrivé à me considérer comme le sils adoptif du professeur von Marx. Cet arrangement muet m'avait non seulement procuré la paix et le bonheur, mais je songeais vaguement à la possibilité prochaine pour mon âme de se séparer de sa frêle habitation humaine pour s'absorber peut-être dans l'entité plus grande, plus haute que j'idolâtrais si étrangement.

J'ignore encore aujourd'hui jusqu'à quel point le professeur se rendait compte de l'influence magique qu'il exerçait sur moi. Il savait que je pouvais lire ses pensées comme un livre ouvert. Il pouvait me cacher ou me révéler à plaisir sa volonté, sans dire un mot. Je savais quand il voulait me cacher sa pensée. Dans ces moments-là, le vide se faisait dans mon esprit.

Quand cette muraille mentale ne s'érigeait pas entre nous, tout me devenait clair, lucide comme s'il eût été moi-même. Je me préparais à la promenade à pied ou à cheval, selon son désir, sans qu'un mot ou un geste se passât entre nous. Le professeur von Marx, je le sais aujourd'hui, m'était profondément attaché. Je crois bien que, même dans les moments où il exerçait le plus triomphalement son influence sur moi, il déplorait mon effrayante soumission à sa volonté.

Gentleman parfait, le professeur se montrait gravement courtois vis-à-vis des femmes, sans jamais chercher à frayer avec elles. Il les comprenait, comme il comprenait quiconque l'approchait. Quoique ce sujet n'intervînt jamais dans nos conversations, je me rendais compte qu'il éprouvait un dédain profond pour l'esprit féminin, ses faiblesses comme ses qualités d'intuition. L'intense dévotion qu'il professait pour les études particulières, qu'il avait entreprises, l'absorbait tout entier, le rendait totalement indifférent aux attraits de la femme. D'une beauté remarquable, de manières polies quoique froides, il eût pu, s'il l'avait désiré, se faire aimer des plus belles, en n'importe quel pays. Pourquoi me trouvé-je le seul être humain capable d'émouvoir, semblait-il, son cœur stoïque? Je ne puis expliquer la chose que par l'hypothèse d'une action magnétique réciproque, produite en réponse à celle qu'il exerçait si étrangement sur moi. Son flux magnétique m'imprégnait tout entier; mais il recevait, en échange, sans s'en douter, des influences provenant de la vie élémentaire qu'il déplaçait dans mon organisme. Il n'est point rare de voir les magnétiseurs s'imprégner de quelques-unes des qualités morbides de leurs patients, voire même de leurs tendances d'esprit: ce qu'ils appellent sympathie.

Quand j'eus terminé mes études à l'École militaire anglaise, j'accompagnai mon grand ami dans un voyage qu'il fit à travers l'Europe et l'Orient, voyage qui nous prit plusieurs mois. Au bout de ce temps, le professeur von Marx m'informa que sa présence était nécessitée, pour quelques mois, à Londres, par des affaires d'importance se rapportant auxintérêts de certaine société dont il était l'associé. Je n'avais pas encore visité la grande capitale anglaise. Mon cher maître se réjouissait à l'idée de me présenter à l'un de ses amis les plus estimés comme à la perspective qui me serait ainsi offerte d'observer les progrès de l'occultisme, parmi ses partisans d'Angleterre.

Sombre, glacial, le jour qui vit notre arrivée à Londres nous salua d'un sinistre augure. Nous nous installâmes, le professeur et moi, dans un vieil hôtel, rongé par le temps, dont nous devions louer une portion pour la durée de notre séjour. Le feu flambait dans la cheminée, la flamme douce des lampes prêtait un air de gaieté à la scène, le premier soir de notre arrivée, tandis que nous étions assis en compagnie des deux amis auxquels nous avions envoyé nos lettres d'introduction et qui s'étaient hâtés, dès les premiers moments, de venir nous souhaiter la bienvenue dans la métropole anglaise.

L'un de nos visiteurs, gentleman du plus noble caractère et de haute situation sociale, était un ancien camarade de collège du professeur von Marx. Dans leur prime jeunesse, ils avaient été amis intimes, avaient fait partie ensemble de maintes sociétés auxquelles le professeur appartenait. Ce personnage joua,

par la suite, un rôle des plus importants dans le drame de ma propre, triste existence. Je ne puis le nommer, mais pour la clarté de mon récit je prierai mes lecteurs de le reconnaître, dans ces pages, sous le nom de plume de M. John Cavendish Dudley. La personne qui accompagnait M. Dudley était aussi un occultiste distingué. L'objet principal de cette visite précipitée était de nous faire accepter l'hospitalité de ville et de campagne, aux résidences de M. Dudley. En fait, ce dernier brûlait d'impatience, comme il le dit, de renouveler son ancienne intimité avec le cher camarade de sa jeunesse, Félix von Marx. C'est avec toutes les peines du monde que le professeur put enfin le persuader de son inébranlable résolution de garder un logis privé pour lui-même et son fils adoptif, comme il m'appela, pendant la durée de notre séjour en Angleterre; ses visites à ses amis ne pouvaient être qu'occasionnelles.

M. Dudley et son compagnon, sir James M..., se montrèrent très enthousiastes dans leur description des merveilleuses séances auxquelles ils avaient assisté, parmi les occultistes de Grande-Bretagne. Notre surprise fut grande de les entendre citer les noms d'un grand nombre de personnes des plus distinguées dans le monde de l'élégance et de la littérature, parmi les membres de la branche anglaise, d'une association, dont le professeur von Marx avait été élu membre honoraire, et à laquelle ils appartenaient tous deux. La grande renommée du professeur comme adepte de la plus haute envergure, la mienne comme le fameux somnambule de la Fraternité berli-

 $\mathsf{Digitized}\,\mathsf{by}\,Goog[e]$ 

noise, nous avait déjà précédés, nous assurent-ils, et notre arrivée était attendue avec la plus vive impatience par les étudiants de l'occultisme dans la Grande-Bretagne.

S'ils attendaient tant de nous, c'est qu'ils estimaient que l'intelligence allemande était plus qu'aucune autre apte à analyser l'invisible, à approfondir les mystères de l'impondérable. Quelques heures de conversation avec ces messieurs suffirent à nous convaincre que leurs connaissances en magie n'égalaient point la nôtre pour l'étendue de la variété des faits. Ils avaient cependant visité le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Islande, et presque tous les coins de la Scandinavie, s'instruisant minutieusement des légendes merveilleuses de ces pays, prenant part à maintes de leurs singulières cérémonies d'invocation spirituelle.

En Laponie, en Finlande, dans la partie nord-est de la Russie, nos nouveaux amis avaient eu d'innombrables preuves de pouvoirs occultes, innés parmi les natifs. Ils en étaient venus à cette conclusion, que le spirite moderne bien informé acceptera volontiers, savoir : que certains humains sont organiquement si particulièrement doués, qu'ils vivent, pour ainsi dire, sur les frontières du monde invisible, que, de temps en temps, ils voient, entendent, agissent et pensent sous son influence, aussi naturellement que d'autres individus ne peuvent que sentir les objets perceptibles à leurs sens externes.

Ils étaient, en outre, arrivés à cette opinion que certaines localités, certaines influences climatériques, étaient favorables ou défavorables au développement de ces dons occultes innés.

L'expérience leur avait prouvé que les régions montagneuses, les atmosphères très raréfiées constituaient les meilleures conditions physiques pour le développement des facultés magiques. Aussi arguaient-ils que les croyances surnaturelles, les légendes merveilleuses si répandues dans ces latitudes provenaient de ce que les relations avec les royaumes intérieurs de l'être étaient un fait courant parmi ces gens, et non pas de ce qu'ils étaient plus ignorants et superstitieux que d'autres races. M. Dudley avait amené avec lui en Angleterre un schaman ou prêtre, d'un certain district d: Russie, qui avait donné d'extraordinaires preuves de ses pouvoirs magiques. Cet homme avait coutume (dans ces circonstances) de se draper dans une robe somptueuse, doublée des plus riches fourrures, chargée de pierres précieuses, de brillants magnifiques.

Dans cette tenue, la tête, les bras et les pieds nus, le schaman se mettait à battre un tambour magique, d'une forme particulière, orné de peintures symboliques étranges.

Il commençait ses exercices en traçant sur le terrain un cercle, au milieu duquel il se tenait. Puis, battant son tambour en cadence, sur un rythme sourd, s'harmonisant à ses incantations, le schaman atteignait graduellement un état d'excitation effrénée. Ses mains acquéraient une puissance musculaire, une rapidité telles que le tambour rendait les sons les plus éclatants, que ses roulements devenaient impossibles à compter.

Entre temps, son corps se mettait à osciller, à tourner, pour finalement s'élever, rester suspendu à plusieurs pieds dans les airs, sous l'action d'une force entièrement ignorée des assistants. Ses cris, ses gesticulations étaient effrayants; la scène « d'inspiration » (manticism) se terminait par l'assaissement de l'acteur en état de catalepsie rigide. Il émettait alors des sentences oraculaires, répondait aux questions posées d'une voix qui semblait venir de l'air, à quelques pieds au-dessus de sa forme prostrée. Pendant mon séjour en Angleterre, j'assistai à plusieurs séances expérimentales données avec ce schaman. Indiscutablement, il pouvait prédire l'avenir, décrire correctement des endroits ou des personnes situés à grande distance. Nous fûmes néanmoins, le professeur von Marx et moi-même, tous deux déçus dans notre attente des résultats que devait produire une méthode aussi savante de provoquer « la fureur sacrée ». M. Dudley expliqua l'infériorité des facultés de son protégé par ce fait que l'atmosphère actuelle était nuisible à son tempérament particulier. Malgré les efforts de M. Dudley pour mettre le schaman dans des conditions favorables, il devenait évident que les particularités de son sol et de son climat natals lui étaient indispensables pour la manifestation complète des phénomènes qu'il était habitué à produire.

Le groupe d'élite qui nous avait reçus, le professeur von Marx et moi, utilisait les facultés magiques de certains individus, amenés de contrées différentes par quelques-uns de ses membres, chercheurs ardents, pour les aider dans leurs investigations. L'un de ces mystiques était un natif de l'île de Skye, remarquable par son don de « seconde vue ». A l'état de veille, cet homme avait des visions pendant lesquelles se déroulaient à sa vue, comme un paysage daguerréotypé sur l'atmosphère, des tableaux panoramiques des événements futurs, avec la représentation vivante et précise des personnes et des circonstances s'y rattachant.

Un autre de ces faiseurs de merveilles était un jeune Lapon dont les facultés et la mise en jeu de ces facultés ne différaient guère de celles du schaman, décrites précédemment. Il semblait, en plus, posséder une faculté innée de perception voyante dont l'exercice n'exigeait point toujours l'état de « fureur sacrée ».

Plusieurs autres individus, tous venus des pays septentrionaux, servirentà nos nouveaux amis à conduire leurs expériences. Dans chaque cas, il nous sembla que les facultés qui distinguaient ces gens étranges étaient soit diminuées, soit totalement abolies par suite de leur éloignement de leur milieu habituel. L'insulaire de Skye n'avait eu qu'une seule vision depuis qu'il avait quitté son pays natal. C'était la scène d'un naufrage dans lequel, affirmait-il, il était destiné à périr. Aussi, refusait-il obstinément, pour cette raison, de rétourner chez lui malgré que ses facultés de voyant fussent, à l'heure actuelle, suspendues. Fait curieux à rapporter, cet homme de Skye, placé en service comme jardinier, fut arrêté pour vol, reconnu coupable et condamné à la déportation; embarqué sur un navire de forçats, il périt dans une tempête avec tous ses malheureux compagnons de crime et de soussrances.

Nous ne vîmes, mon maître et moi, rien ou presque rien parmi « les magiciens » dont nos nouveaux amis avaient pris la peine de s'entourer, qui égalât les expériences de nos associés d'Allemagne. Les phénomènes que nous eûmes occasion de constater nous aidèrent, cependant, à élargir notre sphère d'observation, en ce sens qu'ils fortifièrent notre croyance dans les dogmes suivants de philosophie spirituelle, savoir : tout d'abord, qu'il y a des individus qui possèdent naturellement les dons de prophétie, de clairvoyance et autres facultés surnaturelles qui ne peuvent se développer dans différents organismes que par l'emploi de rites magiques ou de procédés magnétiques.

Nous trouvâmes une autre classe, encore plus nombreuse, de gens qui semblaient n'avoir extérieurement aucun don extraordinaire d'une nature spirituelle, mais chez lesquels les plus surprenantes facultés d'illumination intérieure, de vertu curative et de vision prophétique, pouvaient être éveillées, grâce à des moyens artificiels. Les plus puissants de ceux-ci consistaient en l'inhalation de vapeurs méphitiques, d'essences âcres ou de narcotiques; en l'action de bruits éclatants ou d'une musique suave; en la contemplation fixe de pierres brillantes et de cristaux; en un mouvement excessif et violent, surtout circulaire; enfin, dans l'aspiration d'exhalaisons provenant du sang chaud d'êtres animés. Toutes ces influences, avec leur déploiement de formes, de rites, de cérémonies, qui troublent l'esprit et enchaînent les sens, constituaient, je l'affirme aujourd'hui, l'art de l'ancien mage. Je crois, de plus, que ces procédés, systématiquement mis en œuvre, développent, avec plus ou moins de force selon la susceptibilité du sujet, toutes ces facultés occultes que l'on connaît sous les noms d'extase, de somnambulisme, de clairvoyance, de don de prophétie, don de guérir, etc.

Nos recherches nous élucidèrent un autre point remarquable de philosophie, savoir que, sous l'influence de certains des procédés magiques employés par nos nouveaux associés, le corps humain peut, non seulement être rendu insensible à la douleur, mais peut recevoir, sans en souffrir d'une manière permanente, des blessures, des coups, et même supporter des mutilations; qu'il peut aussi être rendu positif aux lois de la gravitation et monter dans les airs avec l'aise la plus parfaite.

Le corps peut être saturé de magnétisme ou chargé d'essence spirituelle, au point que le feu ne puisse le brûler. En un mot, lorsque le corps est enveloppé par l'essence indestructible de l'esprit, ou élément de l'âme, il peut être rendu parfaitement positif à toutes les lois de la matière, les enfreindre d'une façon surprenante, inexplicable pour les non-initiés. L'histoire a fait des mentions si fréquentes de cette classe de phénomènes que je me crois autorisé à appeler l'attention sur la masse de témoignages que nous possédons sur ce sujet. Je citerai « les convulsionnaires de Saint-Médard »; l'histoire des « Prophètes français d'Avignon »; les relations encore plus récentes de l'effrayante épidémie mentale qui sévit dans le district de Morzineen 1864; les faits aujourd'hui bien établis de pouvoir surnaturel dus aux fakirs, aux brahmines, aux extatiques d'Orient, et maints des phénomènes physiques et mentaux inexplicables, attribués aux extatiques des couvents.

Parmi « les convulsionnaires de Saint-Médard » et les paysans possédés de Morzine, une des preuves les plus familières de la condition extra-naturelle dans laquelle ils se trouvaient était les délices, le bien apparent qu'ils prétendaient éprouver lorsqu'on leur administrait des coups dont la violence aurait dû, semblait-il, leur briser les os. Sur la tombe de l'abbé Pâris, et parmi la population forcenée de Morzine, les malades faisaient entendre les plus pathétiques appels, suppliant que des hommes robustes, vigoureux, vinssent frapper, battre leurs corps avec d'énormes marteaux de bois. « Plus fort encore, bon frère! plus fort, au nom du Ciel! » Tels étaient les cris qui s'entendaient de partout.

Dans les récits, pour ou contre, de l'effrayante lutte que soutinrent contre leurs oppresseurs les braves fanatiques prophètes des Cévennes, on trouve mention des preuves que Cavillac et autres «illuminés » donnèrent de leur pouvoir de résister à l'action du feu, lorsqu'ils étaient en état d'extase.

Parmi les innombrables relations concernant le pouvoir mystique qu'a l'esprit d'agir sur la matière et par son intermédiaire, nous pouvons citer les vies de quelques-uns des personnages remarquables canonisés par l'Église catholique.

On nous assure que sainte Thérèse, sainte Brigitte, sainte Catherine, et beaucoup d'autres « saintes » présentaient des stigmates sur leurs mains, leurs pieds,

leurs flancs, imitant les blessures attribuées au martyre du Calvaire. Leurs fronts portaient les marques d'une couronne d'épines, et l'on pouvait voir, à des époques déterminées, des gouttes de sang sourdre de leurs stigmates. La suite de mon récit m'amènera à longuement parler des mangeurs de feu arabes, et des extatiques indous. Pour l'instant, je terminerai les longues digressions de ce chapitre par quelques pages concernant l'existence de pratiques et d'expériences de magie dans l'austère, morne, positive vieille Angleterre.

Presque tous les gentlemen anglais pour lesquels le professeur von Marx avait des lettres d'introduction étaient membres de sociétés secrètes. A une seule exception près, toutes ces sociétés dirigeaient leurs recherches du côté de la magie, désireuses qu'elles étaient de résoudre en un système scientifique, analogue à l'art de la magie tel qu'on le pratiquait dans l'antiquité, la nature et l'emploi de toutes les facultés occultes. L'exception à laquelle je fais allusion se rapporte à une société dont les travaux et l'existence ne doivent rien à ce siècle, à notre époque. Sa nature réelle n'est admise dans la parole ou la pensée des hommes que comme un songe, un souvenir du passé; on ne l'évoque que comme un fantôme que l'on retrouve dans les royaumes fabuleux de la tradition. Aussi sûrement cependant que chez l'homme il y a un esprit, il y a en ce bas monde une association spirituelle, sans nom, presque inconnue, d'hommes réunis par des affinités d'âme, liés par ces chaînes intérieures qui ne faiblissent ni ne se rompent jamais,

appartenant à tous les temps, tous les endroits, tous les peuples. Bien peu d'humains peuvent atteindre le degré de lumière intérieure possédé par les associés spirituels, ou saisir le sens de leur association. Qu'il me suffise de dire qu'une telle association existe, a existé et existera jusqu'à ce que tous les hommes soient assez spiritualisés pour participer à leurs sublimes dispensations. Quelques membres de cette haute Fraternité se trouvaient réunis pour une session en Angleterre; et c'est leur présence en ce pays qui fut la cause réelle de notre arrivée là, à mon maître et à moi, à l'époque dont je parle.

Que l'Angleterre, ce foyer du rationalisme et de la piété chrétienne, soit le siège de maintes sociétés adonnées aux pratiques magiques, à des rites de superstition, que surtout l'association la plus élevée de mystiques qui existe en ce monde profère ses puissants oracles dans la grande Babylone moderne, la ville vouée au culte de Mammon, la ville de misère aussi, voilà une assirmation qui va paraître bien surprenante, bien originale. Aussi n'espéré-je de crédit que chez les initiés, m'attends-je à voir maints de mes lecteurs, surtout les braves, honnêtes, positifs, Anglais me dénon cer comme fou, me traiter de moderne Münchausen. Tout ce que je puis dire, c'est que je parle de ce que je sais, de ce que savent aussi beaucoup d'estimés, honcrables citoyens, d'après leurs expériences privées. Rappelez-vous seulement, braves, honnêtes, positifs gens d'Angleterre, qu'il peut y avoir des royaumes d'êtres au-dessus et au-dessous de l'humanité, qu'il peut y avoir des liens d'union, des moyens d'entente mutuelle à travers l'univers, et bien d'autres choses encore sur la terre et dans le ciel, auxquelles votre philosophie, dignes gens! n'a jamais daigné songer, et les magiciens d'Angleterre ne se trouveront pas obligés, pour sauver leur crédit et leur honneur, de tenir secrètes leurs sociétés.

A l'époque dont je parle, les visionnaires, les inspirés, tous les sujets étranges dont les sociétés se servaient pour leurs expériences étaient généralement employés dans des familles, dans des boutiques, ou occupés à de simples affaires qui cachaient efficacement leurs vrais caractères. La plus stricte réserve, la plus grande prudence présidaient aux expériences de magie. Ce n'est que depuis l'avènement du spiritisme moderne, depuis l'étalage de ses remarquables mais banales découvertes dans le domaine surnaturel, que le monde a commencé à s'apercevoir que les faits révélés, les expériences pratiquées dans le domaine spirituel, en Grande-Bretagne, antidataient de plusieurs années le mouvement de ce dernier quart de siècle.

Ce fut quelques semaines après notre arrivée à Londres, une nuit que j'allais prendre congé de mon cher mentor, que la conversation suivante eut lieu entre nous:

- « Louis, vous n'avez jusqu'à présent joué aucun rôle parmi ces magiciens anglais. J'ai empêché tout exercice de vos facultés, parce que — mais vous connaissez mes raisons, n'est-ce pas?
- « Certainement, mon maître; vous désiriez me faire avoir du repos, me voir acquérir des forces nouvelles en vue des efforts futurs à faire; vous désiriez me voir

étendre mon champ d'observations dans le calme et la réflexion. N'est-il pas vrai?

- « Vous mecomprenez parfaitement. Et maintenant, à quelles conclusions êtes-vous arrivé, d'après tout ce que vous avez vu?
- « Ouelles conclusions! O mon maître, je me trouve de plus en plus perdu dans un océan de spéculations: mon esprit est de plus en plus livré à la merci furieuse des vagues déchaînées d'une mer sans rivages! Je me rends compte de l'intervention des royaumes invisibles de l'être, de leur puissance faite toute de persuasion, mais ce qu'ils sont vraiment devient, pour moi, un mystère chaque jour impénétrable. A tout instant, des témoignages nouveaux de l'existence chez les êtres humains d'une merveilleuse, d'une mystérieuse fontaine d'influence, s'offrent à moi, fontaine d'influence qui se manifeste aussi, parfois, dans le règne animal; mais qui donc saurait mesurer son étendue, apprécier ses possibilités, définir son siège, se prononcer sur sa destinée? La dualité est un attribut terrestre, un attribut de toutes les créatures de ce bas monde, l'existence bien évidemment est double. Mais les capacités de mon être, je les ignore, comme j'ignore ce que sont les apparitions qui brillent à nos yeux en langues de flamme ou en feu de météore. Hélas! Hélas! Je pense, je crois, j'espère, mais j'ai peur, car je sais si peu!
- « Vous saurez davantage; vous connaîtrez même l'absolu, Louis! » reprit le professeur, la joue ardente, l'œil étincelant comme jamais je ne l'avais vu. Une étrange, une longue pause suivit. Absorbé par une

idée fixe, on eût dit qu'il étaiten trance. Puis il tira de sa poitrine une lettre qu'il regarda, poussant un soupir si profond qu'on eût pu croire à un gémissement. Il tourna et retourna cette lettre plusieurs fois dans ses mains, tantôt regardant le large cachet qui la fermait, tantôt la suscription écrite de son écriture hardie et qui disait simplement: « A mon Louis. » Plusieurs fois, il répéta ce pénible soupir, le premier et le seul signe d'émotion que cet homme ait jamais manifesté devant moi.

Plaçant ensin cette lettre entre mes mains, il me dit d'un ton singulièrement solennel: « Gardez cette lettre dans l'endroit le plus secret que vous ayez; ne l'ouvrez pas avant qu'une voix, la plus autorisée qu'il y ait pour vous sur cette terre, vous dise: « Le moment « est venu; ouvrez et lisez! »

« Bonsoir, Louis. Vos expériences de mystique en Angleterre vont commencer. — Bonsoir, mon maître, » répondis-je à haute voix, ajoutant en moimème : « Plût au ciel qu'elles dussent bientôt finir dans le sommeil qui n'a pas de réveil! »

«Le sommeil de la mort sur terre n'est que l'éveil de la vie éternelle, » murmura doucement, près de mon oreille, une voix suave.

Je tressaillis, cherchant qui m'avait parlé. Le professeur von Marx n'était plus là. Lumineuse, l'apparition splendide de Constance passa devant moi comme un éclair pour s'évanouir dans les ténèbres, qui devinrent d'autant plus profondes que Constance avait été là.

# CHAPITRE VI

# SÉANCES DE MAGIE EN ANGLETERRE

Lorsque ma pensée se porte sur les événements passés de ma triste vie errante, ma surprise est grande de constater l'infériorité des résultats, obtenus par les procédés magiques, comparés à ceux qui dérivent spontanément de l'organisation spéciale de certains individus. Nos associés anglais avaient étudié à fond, en savants qu'ils étaient, la plupart des arts de la magie rapportés par les mystiques du moyen âge, les sages de l'antiquité classique et les thaumaturges d'Orient. Beaucoup, parmi eux, étaient parfaitement versés dans la Kabbale, connaissaient son mysticisme voilé, son sensapocalyptique. Quelques-uns d'entreeux étaient initiés aux rites des franc-maçonneries ancienne et moderne, se trouvaient affiliés aux plus puissantes des sociétés orientales, aujourd'hui en existence. A l'exemple de Moïse, de Thalès, d'Orphée, et autres sages des temps anciens, ils possédaient à fond les secrets de la sagesse égyptienne, de l'astrologie chaldéenne, de la chimie persane. Malgré, cependant, toute leur science occulte, malgré leurs efforts constants pour en tirer des essets pratiques, ils n'arrivaient pas à réussir les tours si communs aux derviches tourneurs d'Arabie, aux fakirs errants de l'Inde moderne. Les faibles éclaircies qu'ils obtenaient sur les mondes invisibles autour d'eux étaient vagues, insussisantes. incomplètes. Un bon somnambule les aurait regardés avec pitié, sinon avec dédain. En cinq minutes, avec une table tournante, un médium puissant, comme il y en a de nos jours, aurait produit plus de phénomènes que la plupart de ces profonds savants n'auraient pu en développer, par leurs procédés magiques, en cinq fois cinq ans de laborieuses expériences occultes.

Les méthodes de la grande majorité de ces mages peuvent être brièvement résumées, comme suit : Leur premier soin était de s'assurer les services de quiconque leur paraissait être un bon magicien naturel, c'est-à-dire d'un sujet que les spirites de nos jours appelleraient un «bon clairvoyant», un «médium», de ce que nous autres, Allemands, nous appelons un « voyant ». Cette condition remplie, la société aurait une session. Un cercle était décrit sur le terrain, selon les règles prescrites par Cornélius Agrippa ou quelque autre mystique du moyen âge. Leur livre d'esprits était conçu d'après les mêmes règles adoptées, se conformant rigoureusement à chaque article du rituel magique, répétant les formules que l'on dit provenir des mages d'Égypte et de Chaldée, et dont se servaient des mystiques célèbres, tels que Thomas d'Aquin, Albert le Grand, Nostradamus, le comte de Saint-Germain, etc. Je trouvais que les pratiques de ces différentes sociétés ne différaient que très peu

entre elles, consistant principalement en une exacte observance des jours, des heures, des temps, des saisons, des phases planétaires, solaires et lunaires. Très important était l'emploi des fumigations, appropriées aux différents jours de la semaine, aux mois et aux saisons. En un mot, nos associés anglais avaient étudié minutieusement les formules magiques, enseignées dans les écrits des autorités tant orientales que classiques. Ils s'efforçaient scrupuleusement de rendre pratiques les indications données, de les moderniser autant que cela leur était possible.

A ceux qui ne sont point familiarisés avec les sujets occultes, je dirai que j'ai consacré maintes laborieuses années de mon existence à l'étude des mystères spirituels; je dirai que mon propre organisme, ainsi que celui de beaucoup de mes associés, en dissérents pays, ont été mis à contribution, que j'ai fait appel à toutes les lumières possibles, aussi bien anciennes que modernes, pour découvrir quelles sont les méthodes les plus sûres de communier avec le monde invisible, de pénétrer dans les réalités des autres organismes d'êtres que ceux des mortels.

Le résumé de toutes mes observations est que l'homme, pour arriver à ce résultat, doit être né magicien naturel, en d'autres termes, doit être un « bon médium » ; aussi que les qualités de clairvoyance, de claire audition, de prophétie et tous ces dons spirituels, grâce auxquels les êtres humains peuvent acquérir le privilège de communiquer avec les esprits, consistent en certaines particularités organiques de notre constitution, naturelles à certains individus, latentes en

d'autres, mais susceptibles de développement par l'éducation. Je crois que les formes, les rites, les invocations, les fumigations, les enchantements, en un mot la science et la pratique de la magie, peuvent être appliqués, en tant que moyens pour aider à cette communion; je crois qu'ils sont particulièrement efficacés à rendre les opérateurs capables d'exercer un contrôle sur les ordres d'esprits qui leur sont inférieurs. Mais j'affirme que, entant que moyens fondamentaux, ils sont impuissants à ouvrir ces communications, que, sans les services d'un bon voyant, clairvoyant ou médium, les rites magiques seuls ne peuvent réussir à produire des phénomènes spirituels. Je m'aperçus bientôt que telle était l'expérience générale de nos nouveaux associés d'Angleterre.

Toutes leurs formules magiques étaient subordonnées, quant à leur usage, à ce grand desideratum qu'est un bon magicien naturel. Un jour, le professeur von Marx, de son ton froid, sarcastique, posa la question sufvante: « A quoi pouvaient bien servir les cérémonies magiques, puisqu'elles ne donnaient aucuns résultats sans le médium requis! et, si l'on remplissait ce desideratum, est-ce que la présence du médium ne rendait pas inutile l'accomplissement des rites? » D'une façon générale, cependant, cette opinion était combattue par nos amis qui alléguaient que les rites magiques servaient à cultiver, à développer les dons spirituels; aussi, que leur emploi était essentiel pour un commerce régulier avec les esprits et donnait aux mortels le pouvoir de commander à ceux-ci, au lieu d'être commandés par eux.

Les expériences consécutives à l'époque de ma première visite en Angleterre m'ont fourni d'abondantes raisons d'accepter des opinions appartenant aux deux côtés de la question. Quelque jour, je donnerai, peutêtre, les résultats de ces expériences au monde, sous une forme plus pratique que ces esquisses autobiographiques.

A ceux qui ne connaissent point les méthodes d'invocation employées par le grand prêtre ou chef mage, préposé à l'exécution des rites, les exemples suivants seront de quelque intérêt. Toutes les cérémonies de « purification », d' « ablutions », de « fumigations » dûment accomplies, le chef mage procédait à l'appel de l'esprit du jour, de la semaine et de la saison, de la façon suivante :

« Je vous conjure et je vous adjure, forts, vertueux et saints anges, au nom d'Adonaï, le terrible dieu d'Israël, au nom des anges qui servent dans la seconde armée devant *Tetra*, le grand, fort et puissant ange, au nom de son étoile, au nom du sceau qu'a scellé le Dieu tout-puissant, par tout ce qui vient d'être fait et dit. Je te conjure, Raphaël, toi, le grand ange, maître du quatrième jour, je te conjure de travailler pour moi, d'accorder toutes mes demandes d'agir selon ma volonté, selon mes désirs. »

Les invocations aux esprits élémentaires se faisaient sur un ton encore plus strict, plus impérieux. L'exemple suivant en est un bon spécimen :

« Donc, venez! venez! vous Serapiel, esprit de l'air, maître du quatrième jour! Ange des vents du sud-ouest, venez, venez! Adonaï le commande! Sadaï

le commande, lui le très-haut, le terrible roi des rois, au pouvoir duquel nulle créaturene peut résister. Que la terreur de Sadaï soit en vous, si vous n'obéissez, si vous n'apparaissez de suite dans ce cercle! que les ruines s'amoncellent sur vous, qu'un feu inextinguible vous consume, si vous ne répondez immédiatement à mon appel! Doncques, venez! par leterrible nom Tetragrammaton. Pourquoi cette lenteur? Hâtez-vous, hâtez-vous, hâtez-vous! Adonaï, le très-haut, Sadaï, le roi des rois, commande! »

Ces paroles, toutes hautaines et ronflantes qu'elles paraissent, ne peuvent donner qu'une très faible idée de l'ardeur enflammée, du ton extatique pressant avec lequel elles étaient prononcées.

Les résultats étaient d'autant plus puissants qu'était furieuse l'extase à laquelle ils se stimulaient. Maintes fois, alors que le mage officiant priait dans la ferveur de son âme, les assistants s'associant à ses ardentes prières, maintes fois, dis-je, j'ai vu l'assemblée entière tomber à genoux, éclater en de déchirants sanglots, lancer des cris, des appels au ciel, aux esprits, aux anges, aux élémentaires. J'ai senti les murailles, la maison trembler; j'ai vu le plancher s'ouvrir ; des langues de flamme s'élever. étincelantes, à travers l'appartement, des formes d'élémentals devenir visibles à tous. Des mains étaient saisies; plusieurs d'entre nous étaient violemment jetés à terre, soulevés au plafond ou maintenus suspendus dans les airs. La scène entière était du caractère occulte le plus effrayant. Les expérimentateurs modernes, avec leurs médiums puissants par leur force physique, ont pu produire des



effets scéniques analogues, fournir ce qu'ils croient être une explication parfaite de ces prodiges. On ne saurait douter cependant que l'exaltation mentale furieuse suscitée par la scène, par le choix du moment, par les modes d'invocation, n'apporte l'élément puissant qui sert aux êtres invisibles à manifester leur présence.

L'action de retour produite par ces cercles magiques dans le monde des esprits était toujours forte, proportionnée au zèle, à l'énergie, à la ferveur extatique des invoquants. C'était en somme une réédition, au xix<sup>o</sup> siècle, de la Pentecôte juive.

C'était l'harmonieux accord de l'assemblée, l'esprit pentecostal dans lequel ils se rencontraient, qui fournissait au monde invisible la force qui lui servait à se manifester, par des langues de feu, par un « souffle de vent puissant ». Plus la frénésie de nos mages était grande, plus dociles étaient leurs correspondants spirituels, plus éclatantes leurs manifestations.

Nul doute que les particularités de certains organismes humains présents ne fournissaient toujours aux esprits l'élément de force nécessaire à leurs travaux. Il est possible, aussi, que nos propres esprits, stimulés jusqu'à l'extase par notre exaltation, opérassent sur les objets inanimés nous entourant, servissent d'instruments pour l'accomplissement de phénomènes prodigieux. Je ne me rappelle pas de séances magiques où, le professeur von Marx et moi-même étant présents, nous n'obtînmes de résultats, au point de vue spirite. Je crois que tous deux nous fournissions aux esprits l'élément qui leur servait à entrer

en contact avec la matière. Mais le professeur von Marx lui-même ne pouvait pas toujours déterminer si les phénomènes surprenants dont nous étions témoins étaient un effet direct d'une intervention étrangère, ou le résultat de l'exercice de nos facultés spirituelles.

Il conviendrait ici, je le sais, d'anticiper les questions de quelques spirites sincères, concernant le caractère des êtres qui se manifestaient à ces séances magiques, de déclarer s'ils n'étaient point, ainsi que le croiraient les fervents du spiritisme, des apparitions d'amis défunts. Sur ce point, je réponds énergiquement, non! Bien plus, je ne me rappelle pas, à cette période de mes recherches, et certainement pas, dans ces séances d'invocation, avoir jamais vu des esprits humains agir comme correspondants, dans les cérémonies magiques. On n'évoquait pas d'esprits humains. Les mages dont je parle ne pratiquaient point ce qu'on appelle la nécromancie, c'està-dire la communion avec les esprits des morts. L'idée même de cette pratique répugnait singulièrement à la plupart de nos associés anglais, et toujours le professeur von Marx s'efforça de m'enlever la croyance que les esprits des morts pussent subsister longtemps après la période nécessaire à la décomposition du corps. Nous appelions les esprits des éléments. Ceuxci nous répondaient sous les formes variées, qu'ils revêtent dans leur état d'être. Quelquefois nous communiquions avec de brillants esprits planétaires. Mais rarement ces êtres radieux étaient visibles à l'assistance entière; en fait, ils n'étaient guère vus que par les voyants et les somnambules, dont plusieurs, à part moi-même, faisaient partie de ces cercles.

Si mes lecteurs me demandent quels bénéfices, temporels ou spirituels, l'homme peut retirer de ces étranges communions, j'admettrai franchement que je ne puis répondre. En dehors de poursuites scientifiques, en dehors du désir d'acquérir certain pouvoir dans un sens spécial, je ne comprends pas moi-même le bénéfice que l'on peut retirer d'un commerce avec les esprits élémentaires. Ces êtres m'apparurent souvent mauvais, incapables d'atteindre à la perception du bien. Il me sembla qu'ils regardaient l'homme comme un dieu redoutable, qu'ils devaient se rendre propice, qu'ils devaient servir. Bien peu de leur espèce comprenaient le bon, le vrai, le beau qui sont l'apanage de la raison pure et des facultés exaltées de l'âme humaine. Aussi avaient-ils tout naturellement recours au mal, à la souffrance, au mensonge comme moyens de protection vis-à-vis des pouvoirs supérieurs de l'homme. Si ce n'est dans un petit nombre d'exemples de communion avec des êtres appartenant aux royaumes plus élevés « des esprits de la nature », je n'ai jamais vu ni bien, ni bonheur, ni paix morale, ni inspiration vertueuse résulter de ces relations. Si la connaissance de l'univers, de l'être, de la nature, de l'immensité des existences qui le peuplent, est l'objet cherché, la recherche est légitime pour le philosophe. Mais si les efforts pour atteindre à cette communion sont stimulés par une pure curiosité, par le désir d'acquérir des richesses, de découvrir des trésors cachés, d'obtenir pouvoir sur les éléments, de soumettre des ennemis, quoique souvent heureux à quelque degré, ils auront pour conséquences invariables l'inquiétude, le désappointement, ils porteront finalement malheur à celui qui les aura faits. Très sérieusement je préviens mes frères humains de se détourner de toute tentative dirigée, comme je viens de le dire, par des motifs purement égoïstes.

J'ai eu maints entretiens agréables avec les inoffensifs et innocents esprits des mines, avec les esprits de l'air, du feu, de l'atmosphère. Quoique rarement reconnus par les mortels, évitant d'entretenir des relations directes avec eux, cette classe d'élémentaires est cependant d'une nature noble, exaltée. Leurs occupations constantes consistent à diriger, à inspirer les étudiants en sciences naturelles. En fait, ils sont si intimement liés à la destinée humaine, que leur influence ne nous inspire que de nobles pensées, que nos aspirations scientifiques les attirent, comme les étincelles d'un feu intellectuel.

Pendant notre séjour à Londres, nous fûmes les visiteurs assidus et choyés d'un cercle que je nommerai, pour le distinguer, le cercle orphique. Son président et « Grand Maître » était un gentilhomme que j'appellerai lord Vivian.

Le but de ses poursuites était autrement élevé, ses aspirations autrement pieuses que celles de la plupart des autres mages anglais. La société que présidait lord Vivian comptait plusieurs voyants dans son nombre. Leurs expériences étaient conduites, à l'aide du miroir et du cristal. Les jeunes dames, spé-

Digitized by Google

cialement, qui assistaient à ces séances intéressantes, réussissaient particulièrement bien à attirer de purs et nobles esprits planétaires, en réponse à leurs appels. En une certaine occasion, j'assistai à une séance, à Londres, où un miroir devait être présenté à une belle jeune fille dont je sis connaissance quelque vingt ans avant la date du présent récit.

La séance dont je vais parler eut lieu plusieurs années après l'époque de ma première visite à Londres, et j'anticipe sur les événements de cette période, en m'y reportant. Mais comme il se peut que je n'aie pas occasion de la mentionner de nouveau, comme la scène en question a exercé une influence des plus considérables sur les années suivantes de ma vie, je demande indulgence pour l'anachronisme que je commets, en rapportant ses détails à cette place.

La réunion dont je parle comprenait le maître de la maison, trois gentlemen, occultistes distingués de l'endroit, la jeune dame en question et son chaperon.

Les exercices commencèrent par une invocation ardente, partie du fond du cœur, suivie de chants suaves àplusieurs voix,puis de l'adresse médianimique de la belle somnambule. Telle une Pythonisse d'autrefois, cette splendide créature, plongée dans l'extase, pleine de l'esprit divin, lança une des plus sublimes invocations que j'aie jamais entendues, en appel à la lumière spirituelle, à la divine sagesse, à la source de toute lumière, de toute connaissance. Comme elles sont froides, pâles, insincères les prières de perroquet des prêtres salariés, si on les compare aux appels brûlants, aux supplications éloquentes de

ces modernes Pythies ! S'il était un ange dans le haut empyrée des cieux inconnus, il a dû entendre et répondre aux prières de cette fille inspirée. Après que fut faite l'invocation cérémoniale, notre hôte, qui était un adepte de l'école magique moderne, découvrit le miroir vierge nouvellement construit et le consacra, dans les formes dues, à Azraël, « l'ange de la vie et de la mort », choisi par la voyante comme gardien de son miroir. Sa brillante surface étalée à la vue, le médium dans une extase ravie prononca ces mots: «A Azraël, à l'ange voilé, à ses ministres de vie et de mort, à toi, Père des Esprits, Maître de toute vie, de tout être, je dédie cette cérémonie, je consacre l'usage de ce miroir! » A peine l'esprit invoqué par l'appel eut-il apparu dans le miroir, que la voyante tressaillit, pâlit, et terrifiée, horrifiée se tourna vers moi, me faisant signe de venir et de contempler la vision avec elle. Ce que je vis à ce moment me fut une surprise aussi grande qu'à la jeune fille. Distinctement dessinées sur ou plutôt dans le miroir, étaient les épaules, la tête d'un être que, pendant des années, i'avais été accoutumé à considérer comme la représentation de mon mauvais génie. C'était une femme, d'aspect effrayant, pleine de méchanceté, de rage et , de férocité. Sa coiffure ressemblait à celle d'une Méduse. Hideux était le regard de ses grands yeux fixes. Invariable présage de malheur, ce spectre m'avait accoutumé à pressentir l'approche de calamités, selon l'expression que revêtaient ses traits affreux. Si la maladie était proche, la sorcière m'apparaissait ironique et grimaçante, tel un idiot qui se

lamente. Prophète de discorde, de calomnie ou d'inimitié, sa face se contorsionnait d'une façon impossible à décrire, significative cependant pour un voyant. La mort, elle l'annonçait, cette hideuse goule, en ouvrant large ses caverneuses mâchoires, et en y présentant l'image, en miniature, de quelque victime qu'elle affectait de dévorer. Cette sinistre figure me parut toujours objective, vivante, réelle. Je l'ai rencontrée dans la rue, dans ma chambre, au milieu des assemblées les plus gaies, dans les salons royaux, dans les solitudes profondes.

Son apparition m'était une infaillible prophétie dans le sens que j'ai indiqué. Mon habitude de la voir était devenue telle qu'elle ne m'inspirait plus ni surprise ni alarme, jusqu'au jour où je la vis apparaître comme un des légionnaires d' « Azraël, l'ange de la vie et de la mort » dans le miroir de ma belle amie. Je m'efforçai de la calmer, en lui expliquant que ce n'était qu'une image, représentative de la mort, dont l'ange Azraël envoyait des ombres, les unes affreuses par leur laideur, les autres radieuses avec leurs promesses de la vie meilleure à venir. Tandis que je parlais, l'image sardonique, comme je l'ai désignée, remuait, souriait, ou plutôt grimaçait, poussait des cris inarticulés, agitant ses maigres bras osseux, comme pour nous assurer qu'elle n'était pas une image, mais une chose vivante, qui entendait et comprenait mes paroles pour calmer ma compagne. « C'est un élémentaire, dit-elle, qui signifie bien tout ce que vous dites, mais qui jouit aussi d'une existence réelle, qui n'est point une simple image subjective. »

Une fois de plus, je m'arrête, dans mon récit, pour dire que la voyante, à laquelle je fais ici allusion, a, depuis cette époque, été visitée, pendant nombre d'années, en fait jusqu'au moment présent, par la même apparition, de la même manière que je viens de décrire avec les mêmes intimations prophétiques. Bannie presque instantanément du miroir par l'effet de ma volonté, je m'enquis auprès de mon amie de ce qu'elle désirait maintenant voir, ne doutant pas que l'ange du miroir fût disposé à lui accorder une vision plus agréable et plus instructive. « Que le sage et bon gardien me montre ce qu'il lui plaira, » me répondit-elle. Les invocations rituelles faites, sollicitant Azraël de nous montrer n'importe quoi pouvant nous être instructif et prophétique, nous vîmes tous les deux simultanément le singulier tableau : Deux formes parurent dans le miroir, qui semblaient les génies de la nuit et du jour. Formes féminines d'apparence, elles étaient vêtues de robes flottantes, noire et blanche. Leurs longues chevelures étaient, l'une noire comme un corbeau, l'autre brillante comme de l'or. Leurs visages étaient exquisement beaux, mais tristes, avec une expression muette, suppliante, d'une touchante éloquence. Les yeux noirs de l'une, les yeux bleus éclatants de l'autre nous regardaient avec un air de tristesse, de pitié, de douleur profondes, plein de sens prophétique.

Entre ces deux figures était ouvert un livre sur les pages duquel la voyante ainsi que moi-même lurent deux mots. La jeune fille m'informa qu'elle avait vu déjà ces esprits, qu'ils étaient, à ce qu'on lui avait

dit, des esprits planétaires, les gardiens d'un miroir appartenant à un ami qu'elle visitait occasionnellement, que le livre qui nous était ainsi présenté était un livre pour la rédaction duquel ces esprits, depuis bien longtemps, cherchaient un écrivain mortel. Elle ajouta : « Ces esprits semblèrent, lorsque je les vis pour la première fois chez mon ami, M. H..., me supplier d'écrire ce livre; il semblerait aujourd'hui que leur prière s'adresse à vous; je ne puis moins faire que de penser que la vision présente signifie que vous êtes destiné à l'écrire. » «S'il en est ainsi, répliquai-je, la première apparition n'est point dépourvue de sens, car aussi sûrement que l'esprit du mal prophétise la calomnie et la méchanceté à propos de ce qui doit suivre, aussi sûrement les splendides légionnaires du firmament étoilé nous prédisent que vous ou moi, tous les deux ensemble peut-être, nous deviendrons leurs écrivains »

Je cite cet exemple simplement dans le but de donner une idée de la nature des connaissances qui nous étaient communiquées par l'intermédiaire du miroir et du cristal dans les séances où on en fait usage. Tout ce qui est ainsi présenté est destiné apparemment par les esprits gardiens du miroir ou du cristal, auxquels ces objets sont dédiés, à nous instruire, nous conseiller, nous prévenir, nous prophétiser. Quelques-unes des plus hautes communications que j'aie jamais reçues m'ontété fournies par des esprits planétaires, imprimées sur la surface du miroir; maints événements des plus étonnants, des plus graves de ma vie m'ont été prédits par des images, des scènes, des représentations se

montrant dans les profondeurs magnétiques d'un cristal consacré. Je ne prétends point que ni l'un ni l'autre de ces instruments soit essentiel au développement ou à l'exercice de la faculté de clairvoyance; mais, dans les cas où ce pouvoir déjà existe, les miroirs, les cristaux, un verre d'eau, n'importe quelle surface polie, unie ou non ternie, peut servir comme tablette à l'usage de l'invisible artiste, peut être employée comme moyen de représentation, pour des effets scéniques, par les esprits assistants.

Si je me reporte à la période où je sis pour la première fois la connaissance des mages anglais, j'ai souvenir d'une séance spéciale où je servis moi-même de voyant. Le professeur von Marx m'avait, à son habitude, magnétisé d'un seul mouvement de sa main, m'enjoignant de décrire à l'assistance les diverses scènes visionnaires les intéressant. Dans le cours de la séance, je perçus soudainement l'image répugnante à laquelle je viens de faire allusion, « la sorcière », comme j'avais coutume de l'appeler. Elle rampait aux pieds de mon bien-aimé maître, étendant ses longs. maigres bras osseux pour le saisir, le fixant, avec les mâchoires ouvertes augure de mort pour ma pensée frissonnante. A cet instant, mon maître semblait perdu dans une abstraction profonde. Les bras croisés, le regard vague, égaré au loin, ses pensées étaient évidemment concentrées sur des événements bien éloignés de ses conditions présentes. En ce moment d'abstraction, en l'absence de l'influence intense qu'il avait coutume de projeter sur moi, je m'éveillai soudain du rêve pour atteindre à la réalité, je perçai le nuage

Digitized by Google

de mystère dont il aimait à s'envelopper pour me cacher les misères de son existence. Il était malheureux. Vision nouvelle pour moi, je m'apercevais des signes de décadence physique que me révélait son être, en proie à une anxiété profonde. Le sentiment de crainte, d'angoisse qui me pénétrait le toucha. L'absence d'esprit, dans laquelle il était perdu, se dissipa. Un léger frissonnement le saisit. Dirigeant sur moi un regard anxieux, inquisiteur, il se leva, posa affectueusement sa main sur mon épaule, et sit instantanément réapparaître la brume de réserve qui avait toujours existé entre nous. Le spectre s'évanouit. Reprenant son siège, le professeur von Marx, d'un geste insoucieux, me sortit de mon état magnétique, avec cette remarque: « Assez, mon Louis, vous êtes fatigué. » Le même calme, la même sérénité continuait à régner entre nous, pour l'œil de l'étranger; nos relations visà-vis l'un de l'autre n'avaient subi aucun changement. Je venais cependant de recevoir une révélation intime que nulle volonté au monde, même celle de mon puissant maître, ne pouvait oblitérer. J'enfouis au fond de moi-même ce cher secret et me déterminai à essectuer un changement dans nos circonstances. Sous le prétexte que l'air de la métropole m'était défavorable, je décidai mon ami bien-aimé à partir avec moi, pour un tour à travers l'Angleterre du Nord. Je me proposai d'obtenir pour lui, dans les fraîches collines, la pure atmosphère de l'Écosse et du pays de Galles, ce repos, cette rénovation qu'il s'imaginait affectueusement m'être nécessaires.

Je n'ai point l'intention de faire à mes lecteurs un

récit de mes aventures personnelles. Je veux retracer simplement telles scènes qui peuvent éclairer les mystères de l'existence spirituelle ou apporter des témoignages les concernant.

Si je parle de moi, c'est pour signaler ce département de l'intelligence humaine dont le champ d'émotions variées devrait être davantage l'objet d'explorations profondes, d'analyses que l'on n'a pas assez faites sur ce sujet capital. Je passerai donc nos promenades à travers maintes scènes mémorables. Je m'arrêterai seulement pour rapporter un exemple d'intervention spirituelle, se rapportant à des événements dont on se rappelle encore très bien le lieu où ils se sont produits. La réputation du professeur von Marx comme homme de lettres, la nouvelle qu'il était accompagné de l'un des voyants de la célèbre « Fraternité berlinoise » nous procurèrent une hospitalité bien plus attentionnée que celle que nous aurions désirée. Certain jour, nous fûmes si instamment priés de devenir les hôtes d'un gentilhomme, propriétaire dans le cœur des solitudes de Trosachs, que nous ne pûmes, sans être positivement discourtois, décliner la pressante invitation qu'il nous faisait de rester avec lui pendant quelques jours.

Nous arrivâmes, tôt dans l'après-midi, au lieu de destination. Après avoir participé à un lunch, caractérisé par cette hospitalité profuse pour laquelle « les braves Écossais » sont si justement célèbres, notre hôte nous proposa de l'accompagner à cheval, lui et un ou deux de ses amis dans une excursion à travers quelques-uns des points les plus romantiques du voisinage. Durant cette promenade, nous visitâmes

maintes places intéressantes. Nos chevaux laissés en charge des grooms, nous explorions souvent à pied des gorges de montagnes dont la solitude n'avait peutêtre jamais été troublée par des pas humains.

Parmi ces gorges, ces vallons, ces bois admirables, devant ces montagnes grandioses que nous gravissions en face de ces paysages luxuriants, un sentiment d'exaltation intime me saisit, comme la nature en inspire toujours lorsqu'elle déploie, aux yeux des mortels, les trésors de son incomparable beauté. Chaque pouce de terrain était historique. Chaque hauteur boisée était couronnée d'un château ou d'un vieux manoir, mémorable par le souvenir qui s'y attachait comme résidence de rois, de princes, de héros ou d'hommes d'État. Les sombres forteresses qui se dressaient devant nous avaient autrefois tenu captive la fleur des pairs, des princes écossais. Chaque scène abondait en souvenirs étranges, saisissants. Nous passâmes par des gorges profondes, pénétrâmes au cœur de défilés montagneux, dont le terrain était imprégné du plus pur sang du pays. Nous nous attardâmes en de féeriques recoins, pleins de légendes tragiques que sèment la violence et le crime. A chaque roche escarpée, chaque gorge paisible, aux défilés profonds, aux bosquets ombreux étaient attachés de frémissants souvenirs. A moi, vivant sur les frontières de l'invisible, à ma vue clairvoyante, révélatrice spontanée de tableaux intimes voilés à l'œil profane, cette terre d'exploits héroïques, d'histoires romanesques, ouvrait une page d'étonnantes découvertes.

Tout n'était souvent que solitude et silence, dans

l'éclatant paysage, pour mes compagnons. Pour moi, l'atmosphère était remplie de visions. Armées en déroute, héros mourants, princes captifs, martyrs persécutés m'apparaissaient dans l'étrange fantasmagorie de la vie à ses moments les plus orageux, les plus troublés. Et ces visions ne sauraient être prises pour le résultat d'une imagination surchauffée, ou d'une fantaisie inventive. Les formes spectrales d'autrefois sont indélébilement sixées dans « la lumière astrale ». qui est l'atmosphère spirituelle de l'univers. Quel est le voyant qui, passant parmi ces scènes, abondantes en fantômes, pourrait ne pas percevoir, à travers les sissures de la matière, les myriades de formes suspendues aux galeries du monde impérissable des entités spirituelles? Rien de ce qui a été n'échappe à la vision du voyant; rien de ce qui est n'évite son regard percant, rien de ce qui sera ne peut être entièrement dérobé à son œil de prophète.

Avec un frémissement involontaire peut-être, il s'aperçoit que ses yeux spirituels sont ouverts, qu'il est obligé, le veuille-t-il ou non, de percer, au plus profond, le mystère terrifiant de la vie. Nul, pas même son propre esprit fatigué, ne peut intercepter sa vision, lui dissimuler les scènes solennelles qu'inscrivent les acteurs de l'étrange drame de la vie sur la page indestructible de la lumière astrale. La nature, avec tous ses charmes extérieurs, ne me révélait qu'à demi le sens des scènes que je contemplais. Amoncelées, des troupes de fantômes d'images se montraient à ma vue intérieure; fantômes de vivants, de mourants, de morts, à chaque endroit; images de sanglantes ba-

tailles, souvenirs de romans, d'intrigues; représentation des terribles événements qui constituent en somme la sauvage légende de l'histoire de l'Écosse. Chargé de ce don fatal de voyance involontaire, mon esprit trémissait d'angoisse, en face des souffrances de la pauvre humanité, isolé qu'il était de toute sympathie, de toute camaraderie humaines.

Absorbé par ce fatal don de seconde vue, je ne pouvais que rarement contribuer à distraire mes compagnons. Le professeur von Marx n'était guère plus sociable. Désireux de faire profiter son hôte et ses amis de sa conversation facile, il était partagé entre ce désir et le besoin anxieux de surveiller le flot de pensées qui s'accumulait sur mon âme. Car, le voulût-il ou non, les détails intimes de tout ce qui m'apparaissait lui étaient entièrement connus, sans qu'aucun mot intervînt entre nous. Entre temps, un malaise marqué semblait régner chez notre hôte et ses amis. Ils tournaient autour de certain sujet qu'ils n'osaient aborder. Finalement ils interrogèrent brusquement le professeur von Marx sur ce qu'il pensait de la possession, de sa nature; s'il avait jamais eu quelque expérience sur ce sujet; aussi, si, comme il le pensait ouvertement, la puissance de la possession ne provenait point d'esprits non développés d'êtres humains, quelle explication il pouvait donner des tendances strictement humaines, quelque mauvaises fussentelles, que manifestaient les possédés dans leurs manières d'être. Le professeur von Marx répliqua qu'à son idée, quoiqu'il ne pût prouver le fait, la puissance de la possession ressortait aux élémentaires. Il prétendit

que ces êtres existent à tous les degrés de l'échelle, qui va de la matière organique la plus insime à l'être organisé le plus élevé; que maints royaumes d'existence élémentaire étaient assez près de l'humanité pour partager les pensées des mortels, pour leur inspirer leurs propres idées. De nombreux cas de possession, arguaitil, étaient assez familiers, aux gens connaissant le sujet, pour prouver qu'une grande proportion de ces infortunées victimes de la possession étaient entraînées à commettre des actes étrangement en accordance avec la nature animale.

Il nous cita nombre de cas, dans lesquels les obsédés aboyaient, glapissaient, gémissaient, sifflaient, sautaient, grimpaient, donnaient à leurs corps d'étranges ressemblances avec des formes biscornues d'animaux. cherchaient, en résumé, à imiter l'animal plus que l'homme. Ce fut au milieu de cette conversation, au moment même où nous atteignions un défilé romantique serpentant à travers les montagnes, avec, de loin en loin, des points de vue sur un lac'enchanteur, que nous nous aperçûmes d'une impatience, d'une agitation inusuelle chez nos chevaux. C'étaient de rudes chevaux de montagne, forts, dociles, pleins de feu, capables de nous mener par les routes les plus difficiles. Le col que nous avions atteint était coupé de nombreux ruisseaux, grossis en torrents à certains endroits s'épandant sur de vastes masses de rochers amoncelés, formant de superbes cascades. Maintes fois, dans le courant de la même journée, nos chevaux avaient passé par des endroits semblables; ils avaient traversé de nombreux torrents, sans montrer le

moindre signe de terreur, au bruit éclatant des cascades. Leur répugnance à marcher était devenue évidente autant qu'obstinée. Le soir descendait vite sur nous: déjà le paysage ne nous apparaissait plusqu'entre « chien et loup », comme disent poétiquement les Écossais. Notre hôte nous informa de son intention d'abréger la route, en nous faisant passer par certain district qui devait être le but de notre promenade du jour suivant. Dans la plaine, au loin, un nid de villages par lesquels nous devions passer semontra, au pied de la montagne que nous traversions, présentant l'image la plus engageante de paix, de tranquillité rurales. Comme ces villages paraissaient, comme nous passions dans la dernière portion de ce rude défilé, mon cheval, qui se trouvait en avant desautres, devint réellement indirigeable, se cabrant, soufflant, plongeant en avant avec tous les signes d'une incroyable frayeur.

Tout jeune, j'avais été accoutumé aux chevaux, j'avais appris à dompter les plus sauvages, les plus rebelles chevaux d'Arabie. Dans le cas présent, cependant, mon expérience passée ne me fut d'aucun secours. Je descendis de cheval. J'essayai, par tous les moyens possibles, de tranquilliser, de rassurer la pauvre bête. C'est à peine si je pus l'empêcher de se précipiter dans les profondeurs d'une cataracte fumante vers laquelle il semblait irrésistiblement attiré. Je regardai curieusement autour de moi, cherchant la cause de cette inexplicable conduite. Je vis, ou je m'imaginai voir, au milieu du tourbillon écumant de ces eaux vers lesquelles se sentait entraînée la bête, devenue folle,

plusieurs corps sombres plongeant, tournoyant, avec des apparences d'êtres humains.

Estimant impossible, à n'importe quel hardi nageur, de se maintenir dans ces eaux mugissantes, je me penchai pour mieux distinguer la scène. Je vis un long, maigre bras et une main osseuse, dissorme, tirant sur la bride de mon cheval comme pour l'entraîner dans l'abîme. Au même moment, l'animal fit un bond en arrière, essrayant. Emporté avec lui loin du torrent, il me sembla soudainement que je perdais l'usage de mes sens, que je tombais dans un sommeil somnambulique prosond. Je n'ai jamais, dans le cours de mon existence, subi une influence aussi puissante, aussi malsaisante que celle qui, à cet instant, maîtresse de moi, me plongeait dans l'inconscience la plus inerte.

Le monde extérieur s'évanouissait peu à peu à mes yeux, en même temps que m'apparaissaient de plus en plus réels, de plus en plus horribles, les objets révélés à ma vision interne. L'air, la terre, les eaux m'apparaissaient remplis de formes grotesques, hideuses, moitié humaines, moitié bestiales. C'était un diabolique carnaval autour de moi d'êtres rampant, se traînant, voltigeant, sautillant, de toutes formes, de toutes statures. Le monde extérieur disparaissait, j'étais dans un véritable royaume de démons. Même aujourd'hui, le souvenir de cette terrisiante scène pèse encore sur moi. Je ne lui aurais attribué aucune réalité objective, si je n'avais été témoin de la terreur de nos pauvres chevaux, si la scène entière ne se reliait à des événements ultérieurs. Je fus tiré de l'hébétude où m'avait plongé cette horrible vision par la voix du professeur von Marx. Le son de sa voix qu'il fit très basse, pour n'être entendue que de moi, retentit comme un tonnerre à mon oreille, tandis qu'il murmurait: « Louis, Louis, réveillez-vous, ou les démons vont prendre possession de vous! » Au contact de la main puissante de mon maître, la force et le sangfroid me revinrent. Mon pauvre cheval même subit le charme de son irrésistible influence ; je le trouvai à mon côté, la tête basse, les flancs ruisselants d'écume; tout frémissant encore, il n'était cependant plus rétif ni intraitable. « Vous avez oublié votre éducation orientale, » me dit le professeur, presque sur un ton de reproche, tandis que je considérais mon pauvre coursier. « Nulle éducation ne servirait dans le cas présent, » répliquai-je sur le même ton, « et je ne tenterai point de conduire cette malheureuse bête, à travers cet endroit maudit. »

Notre colloque fut interrompu par un épais brouillard, de denses vapeurs qui nous enveloppèrent en un instant, nous couvrant de leurs moites, gluants replis, comme d'un vêtement humide. En un clin d'œil, ce fut un amoncellement de brumes épaisses, presque impénétrables, comme j'en ai vu se produire, un jour, à Londres. Avant que nous ayons pu commenter sur ce remarquable phénomène, les nuages s'élevèrent, s'enroulèrent, puis se séparèrent en des milliers de fragments, qui, détonant avèc un bruit léger, aigu, firent apparaître de vulgaires feux follets. Ces flammes phosphorescentes, à un endroit où jamais n'avaient existé de marais, où jamais on n'en avait vu auparavant, n'étaient point faites pour nous rassurer. Pour mon compte, je voyais autour de ces pâles lumières, dansantes, voletantes, tournoyantes, qui se promenaient par centaines à nos côtés, les corps opaques, les linéaments grotesques d'élémentaires, non pas comme auparavant avec des formes distinctes d'hommes ou d'animaux, mais apparaissant en une ligne vague, indéfinie autour de chaque mince flamme. Ma frissonnante pensée situait en celles-ci le siège possible des centres nerveux de leur étrange vie. Au sein de l'obscurité de plus en plus profonde, des yeux étincelants, méchants, furieux, me regardaient. Mon pauvre cheval que je continuais à conduire sit soudain un écart, en proie à une terreur évidente, me prouvant, soit qu'il partageait, avec moi, la vue des démons, soit que ma main lui communiquait une sensation de répulsion. Aussitôt après avoir quitté le village, ces feux de fantômes disparurent, un par un, et nous atteignîmes notre demeure, sans autre incident.

Cette nuit, après nous être retirés pour prendre du repos, le même sentiment de terreur qui s'était emparé de moi, dans la montagne, au moment de mon involontaire somnambulisme, prit encore possession de moi. Je me sentis de nouveau menacé d'un contrôle magnétique aussi répugnant à mon âme qu'il était étrange, inusuel. Une présence inconnue remplissait mon appartement; une horreur sans nom me pénétrait, me glaçait les os. J'avais fréquemment visité les royaumes d'élémentaires sur les ordres de la Fraternité berlinoise ou sur le désir de mon cher maître. Au service de ces adeptes, j'avais pénétré, en état de

 $\mathsf{Digitized}\,\mathsf{by}\,Google$ 

clairvoyance, dans l'intérieur de la croûte terrestre. exploré ses roches, ses cavernes, ses mines, ses océans, ses rivières, ses forêts et ses atmosphères. Mon toutpuissant maître m'avait appris à évoquer les élémentaires, à leur commander, aussi bien qu'à pénétrer dans leurs royaumes. Dans tous les départements de la Nature, mon esprit avait erré, avait communié, sur toutes les échelles, avec les sphères sans nombre d'êtres qui peuplent l'intérieur du prodigieux, du técond laboratoire de la Nature. Soutenu par le magnétisme puissant du professeur von Marx, je maintenais mes relations d'être supérieur vis-à-vis de ces élémentaires. Ils ne pouvaient ni me commander, ni m'incommoder. En ce moment, par l'effet d'une influence magnétique surprenante, que je ne connaissais point, ils me dominaient, obtenaient presque maîtrise sur moi. Déployés contre moi, en forces immenses, ces êtres malins me subjuguaient avec une facilité aussi nouvelle qu'étrange pour moi. La crainte même qu'ils m'inspiraient me semblait dangereuse. Je me rendis compte qu'une énorme accumulation de cesmauvais génies remplissait l'air suffocant de la pièce où je me trouvais. Je me levai à la hâte, m'habillai, me déterminant à chercher l'appartement du professeur von Marx.

A peine avais-je atteint la porte qui ouvrait sur le corridor, que je fus arrêté par une forme gigantesque. Comme jaillie du plancher, son contour indistinct transparaissait dans la demi-obscurité de ma chambre. Au même moment, un bras vigoureux me saisit, me rejetant en arrière, prostré, haletant, sur un lit qui se

Digitized by Google

trouvait près de là. Plus étonné qu'essrayé par cette apparition soudaine, je l'examinai avec assurance. Je pus me rendre compte de tous les détails de son aspect.

De stature gigantesque, comme j'ai dit, de vastes proportions, elle était entièrement cachée par une enveloppe de brume grise, si bien que je ne pus déterminer si elle était ou non humaine. Tout d'abord, elle m'apparut comme une colonne irrégulière. Mais, à mesure que je la considérai, je pus voir la substance qui l'enveloppait se modifier, s'agiter, s'affaisser, s'épandre, à la façon d'un nuage de fumée ou de brume. L'atmosphère qui l'entourait semblait aussi moins dense que la forme elle-même, et dégageait, par instants, une vive clarté à travers l'appartement.

Nul mot ne fut dit; nul bruit ne vint rompre la sinistre tranquillité de la nuit, pendant que je gisais sur la couche où m'avait jeté cette forme voilée.

Sur le premier moment, un sentiment d'affreuse impuissance me saisit. Je me sentis la proie d'un effrayant cauchemar. Après quelques instants d'une mortelle attente, l'inconnu remua, étendit vers moi une partie de lui-même, une robe ou un repli semblant appartenir à sa forme colossale, dans une attitude de protection. Ce geste fut suivi d'autres. En même temps des guirlandes de brume semblèrent se répandre à travers l'appartement, se déplier en un vêtement de brouillard autour de la masse incertaine qui se tenait près de moi. Il me sembla voir toute cette scène avec mes yeux de chair, car je conservai en la circonstance toutes les facultés normales

de l'état de veille, je ne me rappelle pas avoir eu la moindre sensation de rêve, d'un état somnambulique ou magnétique. Bientôt les vapeurs qui remplissaient la chambre se dissipèrent. Avec leur dispersion la scène changea. Ce n'étaient plus les murailles, le plafond, l'ameublement de ma chambre à coucher. Je me trouvai dans l'intérieur d'une vieille église gothique.

Je regardais autour de moi. Je pouvais voir distinctement les tablettes d'airain sur les murailles, lire même les inscriptions tracées sur de nombreux monuments anciens; je pouvais noter les formes diverses d'œuvres en marbre sculpté, les unes brisées ou déformées par le temps, les autres en parfait état de conservation. Ni orgue, ni instrument de musique n'étaient visibles dans le temple; mais on pouvait voir des sièges finement travaillés, et une magnifique chaire dont les marches usées portaient les traces de pas très anciens. Une rampe splendide séparait l'autel ou la table de communion du corps de l'église. Derrière cette rampe se tenaient trois hommes en costume noir que j'ai su depuis être le costume des ministres de l'Église écossaise. En avant de l'écran ou rampe, agenouillés en longues rangées sur les marches et sur les dalles, était une foule de femmes et d'enfants vêtus comme le sont les plus pauvres classes de ce pays. Derrière eux, et remplissant le corps de l'église, se tenait une multitude d'hommes dans une attitude fervente, douloureuse, qui semblaient regarder les formes à genoux avec la sollicitude ardente de parents affectueux. Il me

sembla que ce vaste concours de peuple était là pour assister à quelque cérémonie religieuse, dans laquelle les femmes et les enfants agenouillés devaient iouer le rôle de pénitents. L'un des ministres semblait les interpeller, les exhorter sur un ton sévère. Mais je ne pouvais entendre ses paroles. Bientôt une présence nouvelle se manifesta. Un bruit courut frémissant dans les airs, semblable au bruissement de lourdes ailes. Je pus sentir le vent me secouer les cheveux sur les tempes, au moment où la même horde infernale que j'avais vue, peu d'heures auparavant, dans la montagne, se précipita dans l'église. Ils étaient par miliers. Leur aspect était horrible, avec leurs yeux luisants, leur face tordue par la joie sauvage qu'ils exhibaient au milieu de leurs fantastiques ébats. En un clin d'œil, l'armée entière des démons s'abattit sur la foule prosternée, puis elle s'évanouit, confondue, semblait-il, avec les corps de leurs victimes. Je ne les voyais plus. Mais à leur place les femmes et les enfants prenaient les attitudes des diables qui les possédaient. Ils bondissaient, poussant des clameurs, des hurlements, des cris effroyablement sauvages. Certains se roulaient par terre avec l'écume à la bouche; d'autres se frappaient la poitrine, s'arrachaient les cheveux avec des gémissements pitovables, des sanglots étouffés; d'autres encore se tenaient droits dans une attitude de muette prière, les mains jointes, les yeux levés au ciel; quelques-uns ensin dansaient autour de ceux-ci en proférant d'affreux blasphèmes, qui glaçaient le sang des spectateurs.

De petits enfants se mirent à escalader les murs, les colonnes, à courir le long du rebord vertigineux de fenêtres élevées, se suspendant, enroulés sur euxmêmes comme des écureuils ou des singes, aux corniches, à la voûte, au pinacle.

La scène était vraiment diabolique, terrifiante pour l'ouïe, la vue et la pensée. Ce n'était point cependant pour moi un spectacle aussi rare qu'on pourrait le supposer. J'avais souvent autrefois été témoin de cas de possession, affectant dans certains cas des communautés entières, en d'autres attaquant des individus isolés. Tout affreuse, toute répugnante qu'était la scène, je savais, je sentais qu'elle représentait quelque chose de réel. Mû par ce sentiment, je cherchais, avec un intérêt croissant, à découvrir d'où allait venir la délivrance. Elle vint en effet, et de la façon suivante: les ministres vociféraient leurs prières, leurs exorcismes, mêlant des passages de l'Écriture à leurs furieux appels à l'assistance humaine, pêle-mêle étrange auquel personne ne prenait grade; surexcités, les amis et parents des possédés se précipitaient des uns aux autres, essayant vainement par leurs larmes, leurs supplications, de leur suggérer une conduite plus décente. Au milieu de ce pandémonium s'ouvrit une phase nouvelle de la scène fantôme. Je vis deux beaux gracieux êtres flotter au milieu de ce sabbat de démons, vêtus de robes d'une blancheur éclatante. Ils conduisaient par la main un jeune homme dans lequel je reconnus de suite mon exacte apparence. Son habit ressemblait à celui que je portais, mais l'étoffe semblait être faite d'une substance lumineuse d'où émanaient en tout

sens des ruissellements de lumière qui enveloppaient le fantôme d'une auréole extraordinairement brillante. Aussitôt que ces personnages apparurent, la perturbation qui agitait l'assistance cessa. Les cris expirèrent; les enfants se laissèrent tomber de leurs fantastiques perchoirs, pour se faufiler dans les bras de leurs mères; chacun prit une attitude de repos. Comme sous l'effet d'une baguette magique, un calme profond, religieux, vint occuper la seène de ces sauvages ébats.

Tandis que j'étais le témoin ravi de cet heureux changement, un étrange nuage bleu commença de s'élever des formes des possédés. Tout d'abord mince comme un léger filet de vapeurs, il grossit, s'étendit jusqu'à ce que l'église en fût pleine. Parmi ses vagues amoncelées, je voyais les formes des élémentaires s'élançant dans les airs avec les mêmes cris sauvages, les mêmes sifflements, les mêmes grimaces qu'ils avaient eus en s'abattant sur leurs victimes. En haut, au dehors, planait l'armée immonde. A son approche les murailles, le plafond, les fenêtres semblaient se fondre, se perméabiliser, permettant aux sombres formes de passer à travers, comme s'ils étaient de l'air; et ils s'enfuyaient, avec des crisperçants, inintelligibles dans la lourde atmosphère, jusqu'à ce qu'ensin je les vis se perdre dans des amoncellements de nuées.

A peine les élémentaires eurent-ils disparu, que je vis entrer dans le temple, solennelle et grave, la forme du professeur von Marx. Vêtu de sa robe et de sa cape professorales, il portait, à la main, un bâton noueux autour duquel était enroulé un serpent, comme celui dont il se servait dans certaines cérémo-

nies magiques. Touchant légèrement de son bâton les possédés, ceux-ci sortirent instantanément de leur état d'hypnose, comme des morts ressuscités. Avec un léger tressaillement, comme s'ils sortaient d'un profond sommeil, les victimes vinrent se ranger par séries devant l'hôtel, prirent leurs places auprès de leurs maris, de leurs pères, de leurs enfants dans la tenue calme et modeste qui sied à de chastes matrones, assistant à un service religieux. Les ministres ouvrirent leurs livres et commencèrent à lire. La scène se couvrit alors d'un vague crépuscule. Celui-ci n'émanait plus des fantômes agenouillés, mais procédait, en guirlandes insidieuses, de la forme gigantesque, située à mon côté. Le lit sur lequel j'étais couché trembla, vacilla. Des murs grandissants semblèrent s'élever autour de moi. L'église, ses tablettes funéraires, ses ornements sculptés, l'assemblée silencieuse s'évanouirent. Je ne me souviens, à ce moment, que d'un visage radieux penché sur moi, d'un regard plein de tendresse fixé sur le mien, en même temps qu'une voix lointaine, harmonieuse, murmurait, dans l'infini: « Il donne la paix à ceux qu'Il aime. »

C'était près de midi, quand, le jour suivant, je pus rejoindre mon hôte et ses amis.

Avec son habituelle, empressée sollicitude, mon cher maître me fit de bonne heure visite, écouta le récit détaillé de ma vision de la nuit précédente. En cette occasion, comme en bien d'autres où je lui narrai mes expériences extra-mondaines, jamais il ne voulut douter de mes déclarations, encore moins les nier. Maints détails de mon récit lui suggérèrent d'instruc-

tifs et philosophiques commentaires. Lorsque j'eus fini, il m'informa que nous étions attendus pour accompagner notre hôte dans un tour à travers les villages qu'il avait intention de nous montrer, la soirée précédente. Il me fit en outre comprendre qu'il anticipait, en quelque manière, dans cette excursion projetée, un commentaire de ma vision de la nuit précédente.

Le village que nous devions visiter avait un nom barbare que je ne puis me rappeler, mais les principaux incidents que je vais relater sont trop connus des habitants de ce district pour qu'il soit nécessaire d'insister autrement. Une fois de plus nous passâmes par la gorge enchantée que nous avions traversée, la nuit d'avant; une fois de plus, je ressentis l'approche d'un état somnambulique involontaire. Mais j'étais sur mes gardes. Je pus vaincre cette faiblesse, et nous árrivâmes, sans encombre, à notre lieu de destination.

C'était un joli village, gité au pied d'une chaîne de montagnes, couvertes de ravissants champs de bruyère aux tons de pourpre, comme partout dans ces pays, et que couronnaient les ruines d'un splendide vieux donjon. A peine arrivés, notre hôte nous prévint de son intention de nous mener à la maison du pasteur de l'endroit, à qui, nous dit-il, notre visite avait été annoncée pour une heure beaucoup plus matinale. Mon attention cependant se trouvait irrésistiblement attirée vers une vieille église gothique, de belle apparence, située sur une éminence, entourée d'un bouquet d'arbres. Autour de ses portes ouvertes, était assemblé un immense concours de

peuple. Je n'attendis ni guide ni conseil. Une impulsion subite me fit descendre de cheval. Je remis les rênes de ma bête à un groom, je gravis l'éminence et me frayai un chemin parmila foule jusqu'à l'église. Chacun se dérangeait pour me laisser passer. Mon acte impulsif, mon aspect étranger, quelque cause inexplicable avaient-ils fait impression sur ces gens? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, la foule pressée s'écartait à mesure que j'avançais, m'ouvrant un chemin par lequel j'atteignis rapidement le théâtre de l'action.

Je ne doute point que mes lecteurs n'aient déjà compris que ceci n'était que la répétition de ma vision de la nuit précédente. C'étaient les mêmes tablettes d'airain, les mêmes monuments de marbre sur les murs et sur le sol; les mêmes sièges sculptés, la même chaire : les mêmes hautes fenêtres gothiques en verre peint projetant leurs multicolores reflets de saints et d'apôtres sur le marbre bigarré du dessous. C'était aussi la même rampe dorée séparant la table de communion du corps de l'église. Derrière cette ligne de séparation, se tenaient les trois ministres, vêtus de noir, tels que je les avais vus dans ma vision. Ils tenaient en mains, chacun, une Bible ouverte, et comme leurs représentations fantomales me les avaient montrés; ils lancèrent des exorcismes, des prières, mêlés à des passages de l'Écriture, se répandant en de furieuses menaces contre une troupe forcenée de femmes et d'enfants. Sanglots, hurlements, gémissements, éclats de rire féroces, iurons obscènes, gesticulations frénétiques, tels étaient les hideux détails de cette scène qui n'était que l'acte de reproduction de celle que j'avais eue en vision, douze heures auparavant.

Je dirigeai mes regards vers le haut et je vis, comme je m'y attendais, de petits enfants courant le long des hauteurs vertigineuses des fenêtres et des corniches, miaulant comme des chats, aboyant comme des chiens, s'enroulant, à la façon des serpents, en des coins où un écureuil aurait à peine pu prendre pied. Une femme, en état d'extase, restait suspendue dans les airs, à plusieurs pieds au-dessus du sol, pendant que son mari affolé, la retenant par les pieds, faisait d'inutiles efforts physiques pour la ramener à terre. Tout autour de moi retentissaient des sanglots, des supplications, auxquels se mêlaient des grognements, des plaintes, des rires sauvages, d'amers gémissements. Eussé-je été en pleine possession de mes facultés normales, je me serais bouché les oreilles, j'aurais fui de cet enfer comme d'une maison de pestiférés. Mais l'esprit était sur moi. Quoique jouissant pleinement de mon sens d'observation, toutes mes autres facultés étaient sous le contrôle d'une bande brillante de beaux anges planétaires qui m'accompagnaient, me poussaient en avant. C'étaient les mêmes qui depuis mon enfance m'avaient guidé, conseillé, influencé, quand j'étais en état de trance profonde. Éveillé maintenant, parfaitement conscient de leur présence et de leur ministère bénis, je passai parmi la horde démoniaque comme si j'étais devenu moimême un esprit. Je ne me rappelle pas avoir touché le sol, pas plus qu'avoir éprouvé le moindre sentiment de gêne physique, ou le moindre obstacle à ma marche en avant.

Silencieusement, je parcourus les groupes de forcenés. Ils tombaient à mes pieds, me saisissaient les mains, les baisaient, m'appelaient « l'ange de la délivrance », me saluaient comme « l'envoyé de Dieu ».

Je ne me rappelle pas avoir prononcé de paroles, mais j'éprouvai une immense pitié pour ces pauvres êtres, i'adressai à un Dieu inconnu une fervente prière pour qu'il les délivrât de leurs persécuteurs. La même envolée de démons que m'avait montrée la vision s'éleva à travers les arches cintrées, le toit gothique de l'église. Mon rôle était terminé : la multitude calmée, comme autant d'enfants grondés, avait repris ses places, muette, tranquille, priant. Je me tenais moi-même à l'écart, guidé par l'ange qui m'assistait, lorsque, selon mon attente, je vis avancer le professeur von Marx et ses amis, qui prirent ma place. Avec l'air d'autorité qui lui appartenait, mon noble maître se promenait de groupes en groupes, posant sa main puissante sur chacun de cette foule devenue paisible et humble, murmurant des paroles d'encouragement à leurs oreilles. L'effet produit par son action ne fut pas moins saisissant que celui produit par ma présence. Les femmes tressaillirent, se mirent à arranger leur coiffure échevelée, leurs vêtements en désordre, tout cela hâtivement, mais avec une parfaite décence. Beaucoup d'entre elles rougissaient, et, avec leur courtoisie paysanne, remerciaient le « bon docteur » de les avoir guéries. Un petit garçon, dont les



cris avaient été des plus furieux, dont les actes avaient été des plus forcenés, murmurait humblement: « Pardonne-moi, pauvre maman! C'est un affreux, un horrible rève que j'ai eu! J'ai dû être bien méchant! »

Est-il nécessaire de dire que ces simples gens, mais superstitieux, attribuaient uniquement l'enchantement dont ils avaient été victimes à des maléfices de sorciers? Tout heureux que fussent les résultats de cette cure si soudainement obtenue, ils n'en suggéraient pas moins la même magique influence. Le gentilhomme dont nous étions les hôtes s'en rendait parfaitement compte. Aussi se hâta-t-il de chuchoter aux oreilles de certains ministres de l'église qui avaient été les témoins stupéfaits de la scène, que nous étions de célèbres docteurs allemands; que nous effectuerions nos cures au moyen de drogues secrètes, mais très puissantes; et que, en tant que Luthériens convaincus, ils pouvaient se sier à la stricte orthodoxie de notre science, à son parfait accord avec les doctrines ecclésiastiques.

Dans la crainte que, par mégarde, nous ne nous trahissions et que notre hétérodoxie invétérée ne vînt contredire les explications chuchotées discrètement, notre brave amphitryon nous pressa de partir. Une fois rentrés dans son hospitalière demeure, nous apprîmes les détails matériels des événements qui avaient précédé la scène dans laquelle nous venions de jouer le rôle d'acteurs improvisés.

Environ quatre mois auparavant, une jeune fille de la paroisse, qui avait toujours été plus ou moins sujette à d'étranges rêves, à des visions, à des accidents hystériques, se trouva un jour, paraît-il, effrayée par l'apparition soudaine de six êtres qu'elle prétendit énergiquement appartenir « au monde des fées ». Ces êtres pénétraient dans sa chambre par la fenêtre, et, après avoir exécuté divers tours en sa présence, lui déclarèrent qu'elle ne toucherait à aucune nourriture, avant d'être venue à minuit danser avec leur bande.

Après avoir fait cet étrange récit, la jeune fille commença de languir, refusant toute nourriture. Elle vécut, plusieurs semaines, sans rien pour la soutenir. Une somnolence profonde la prenait par intervalles. Pour nous servir du simple langage de ses parents : « Elle commença de mourir, tandis qu'elle vivait encore; » subitement elle sortit de son état de léthargie. A larecommandation d'un voisin, elle et trois jeunes filles de sa connaissance se glissèrent dehors, certaine nuit, à la pleine clarté de la lune, pour se rendre au rendezvous des mystérieuses « bonnes gens » qui, un mois avant, l'avaient invitée à prendre part à leurs rondes nocturnes. Je ne répéterai pas l'étrange conte de sorcier que les romanesques aventurières rapportèrent de leur escapade nocturne. Il me suffira de dire qu'à partir de ce moment elles commencèrent à manifester tous les signes d'êtres possédés; leurs excès ont été décrits aux pages précédentes.

Leurs aberrations, malheureusement, ne se limitèrent point à elles seules. Leurs jeunes frères et sœurs d'abord, leurs mères ensuite, finalement des jeunes gens, des femmes par vingtaines, tombèrent victimes de ces affreux maléfices. Les animaux domestiques de leurs demeures, eux-mêmes, semblèrent partager leurs funestes propensités. Leurs instincts se déchaînèrent, leurs natures se changèrent; en certains cas même, plusieurs moururent sous l'influence du « charme ».

C'est en vain que les prêtres et les empiriques exercèrent leurs pouvoirs. La cruelle maladie ne sit qu'accroître en proportion des efforts faits pour l'étouffer. Enfin, notre hôte, craignant que les superstitions de ces paysans, une fois soulevées, ne les amenassentà des violences sur d'innocentes personnes soupçonnées d'être les auteurs de cette fureur maniaque, apprenant d'autre part que nous avions l'intention de faire un tour dans le Nord, se détermina à faire appel à un pouvoir spirituel authentique, dans l'espoir qu'il pourrait faire pour ses malheureux voisins ce que n'avaient pu faire la science physique et une aveugle piété. Il nous confessa qu'il avait, en fait, insisté à nous offrir son hospitalité autant dans l'espoir de voir nos connaissances occultes réaliser un moven de venir en aide à son district, qu'en admiration de la haute réputation du professeur von Marx, de la considération qu'il avait dans certaine société à laquelle il appartenait.

Le résultat obtenu dépassa son attente. C'est avec intention que, le premier jour de notre arrivée, il nous avait amenés près des lieux hantés, mais sans nous informer des motifs réels qui le faisaient agir. L'effet produit à notre approche du village possédé, sur nos malheureux chevaux, tout d'abord, le confondit. Il eut peur de nouvelles tentatives, surtout quand il sut

que, à la suite de la visite faite dans la gorge. le cheval que j'avais monté le même jour était mort de frayeur. « Je priai, nous dit le bon vieillard, le Père des esprits de nous envoyer son ange pour nous guider par ces endroits maudits. Ma prière fut longue et fervente. Lorsque l'aube parut, je m'endormis, épuisé. Je rêvai que je me vis moi-même, ainsi que vous, mes amis, conduisant les Israélites d'autrefois à travers une effrayante solitude. Mais je remarquai, en même temps, que nous étions guidés par une colonne de nuées, se mouvant devant nous. A ce signe je reconnus que mes prières étaient exaucées, que l'ange de la délivrance était près. » Plusieurs mois après, nous apprimes, de notre vénérable ami, qu'aucun signe de fureur démoniaque n'avait reparu dans le district, que nulle des jeunes femmes de son clan n'avait revu de fées, ou ne s'était échappée à la clarté de la lune, pour prendre part à leurs nocturnes ébats.

 $\mathsf{Digitized}\,\mathsf{by}\,Google$ 

## **CHAPITRE VII**

## PHILOSOPHIE DE LA POSSESSION

A notre époque de culture universelle, il est bien peu de personnes parmi celles qui liront ces pages, si même il en est, qui n'aient entendu parler, qui n'aient lu des relations ou qui n'aient été témoins de cas de possession, semblables à celui qui vient d'être décrit dans le chapitre précédent. L'étudiant, bien au courant des phénomènes psychologiques, se rendra très bien compte que j'ai plutôt été au-dessous qu'audessus de la vérité, dans ma relation des pires traits de telles scènes. A ceux pour lesquels le sujet n'est point familier je me contenterai de signaler les relations de cas de possession, survenus en dissérents pays, à des époques dissérentes, telles que nous les ont données William Howitt, le Dr Ennemoser, Schubarth, Horst, Upham, et autres écrivains en matières spiritualistes. Ces autorités éminentes nous ont donné des descriptions des convulsionnaires de Saint-Médard, des nonnes de Londres, de l'épidémie de prêches en Suède, etc... Auprès de ces tableaux pleins d'horreur,

d'épouvante, ma brève esquisse de la possession observée en Écosse devient terne, sans vie. L'un des exemples les plus frappants, les plus saisissants, qui aient été rapportés de cette fureur démoniaque, est, peut-être, celui qui se produisit, en 1864, chez les paisibles habitants de Morzine, en Suisse. Cette possession, en masse, dura plus de quatre années, et compte parmi ses victimes des milliers de gens, parmi les plus calmes, les plus pieux, les plus purs, les plus inoffensifs habitants de ce district. William Howitt nous a donné un joli article de revue sur cette terrible visitation, qu'il appelle à juste titre « les Diables de Morzine ». Oue ce qualificatif s'applique aux infortunées victimes ou au pouvoir qui les dominait, peu importe; il n'en constitue pas moins une définition appropriée de la condition dans laquelle se trouvèrent des centaines de personnes durant le règne de la fièvre diabolique qui infesta Morzine, pendant plusieurs années.

Je sais que c'est une théorie chère aux spirites modernes, spécialement à ceux d'Amérique, que d'attribuer toutes les visitations extra-mondaines, bonnes, mauvaises ou indifférentes, aux esprits de personnes mortes. J'ai eu occasion de causer souvent avec des voyants très intelligents. Ils m'ont décrit les apparitions, qui se sont manifestées à eux, sous la forme de chiens, de chats, d'ours, de tigres et autres animaux. Toutes ces apparences, m'assurèrent-ils, n'étaient que la représentation d'êtres humains, dans des conditions inférieures de développement. Les mêmes personnes m'ont affirmé avoir vu souvent certains individus,

 $\mathsf{Digitized}\,\mathsf{by}\,Google$ 

entourés de crapauds, de lézards, de serpents, de vermine, mais que, pour eux, de tels objets n'avaient pas d'existence objective réelle, qu'ils n'étaient que la projection des mauvais instincts des individus en question, des reflets des pensées qui les engendraient. Comme appui à leurs opinions, ils m'ont cité la doctrine de Swedenborg sur les correspondances, le grand voyant nous assurant que c'est une invariable tendance des pensées mauvaises de s'habiller des formes d'animaux auxquels elles correspondent. L'ingénuité. la fécondité d'imagination de ces raisonneurs est surprenante, lorsqu'il s'agit pour eux d'argumenter en faveur de la cristallisation de la pensée en formes. Selon leur philosophie, les apparences variables que revêt l'esprit de l'homme suffisent à expliquer tout ce qui ne peut s'expliquer jusqu'à présent que par le surnaturel. Les Bonnes Gens ou Fées d'Angleterre, comme les Fées d'Écosse, ne sont que les esprits de petits enfants, habillés de vert. Les Pygmées, les Gnomes, les Kobolds, etc., ce sont les âmes d'hommes des premiers âges. Leurs formes sont petites ou grandes, naturellement, selon les dimensions des fantômes qu'ils sont censés expliquer. Sur la même élastique échelle des hypothèses humaines sont classés les Sylphes, les Ondines, les Salamandres, toutes les apparitions étranges que l'on constate en tous pays. en tous climats, en tous temps. Ces philosophes sont d'opinion qu'il n'y eut jamais, qu'il n'y aura, qu'il ne peut y avoir d'autres esprits que les esprits des humains, que l'immense, l'infini univers n'a que notre pauvre petite planète terrestre, pour lui fournir ses

germes de population. Nul doute que nous n'ayons là un reliquat de cette théologie matérialiste qui fit un homme de son Dieu, qui enseignait que le soleil, la lune, les étoiles n'étaient que des becs de gaz célestes, fixés dans le pur firmament, à seul effet d'illuminer le chemin de ce but suprème de la création, l'Homme. L'ingénuité de ces plaideurs, en faveur de l'existence unique d'esprits humains, est étonnante, lorsqu'ils nous démontrent comment ces esprits peuvent se grandir en formes de géants ou se rapetisser en formes de nains, comment ils peuvent se transformer en formes d'animaux ailés, cornus, rabougris, ronds ou allongés. Cette facilité de transformation, nous assurent-ils, n'est loisible que pour représenter certaines passions, ou certains états de croissance, de développement spirituels.

Il est notoire que, dans les cas de possession observés à Morzine, en Suède, en Écosse, en France, etc., comme dans les relations de procès pour sorcellerie, spécialement dans la Nouvelle-Angleterre et en Écosse, les sorciers et les magiciens célèbres étaient accusés de singer les actions des animaux. Dans tous les cas de possession d'ailleurs, ceci est un des traits les plus marqués de la fureur démoniaque. De petits enfants sont saisis de passions animales; ils grimpent, miaulent, aboient, se contorsionnent en toutes sortes de formes bestiales. C'est une invariable règle que ces actes répulsifs se rencontrent dans toutes les relations de sorcellerie, de possession. Ceux qui prétendent que nulle action, autre que l'influence d'esprits humains, ne se manifeste dans ces scènes, qui ne sont

que les plus basses, les plus révoltantes manifestations des esprits, ne donnent, à mon avis, aucune explication de cette tendance invariable. On nous soutient que les démons des Écritures dont des êtres humains étaient si souvent possédés, selon les récits bibliques, peuvent s'expliquer par des cas d'épilepsie ou autres états maladifs auxquels les Orientaux sont particulièrement sujets.

Je ne me sens point capable de combattre les opinions de tant de respectables témoins, de profonds penseurs, comme il en abonde dans les rangs des spirites américains (qui sont, je crois, les principaux défenseurs de la théorie des esprits humains). Je me contenterai de soumettre qu'il existe de très nombreux témoignages, directs et circonstanciels, en faveur de la croyance en l'intervention d'esprits, autres que des esprits humains, spécialement dans les cas de possession, de sorcellerie, dans toutes les formes de manifestation spirituelle où se montrent la malice diabolique, des tendances animales, une agression méchante contre notre race.

Je ne m'aventurerai pas à offrir mon propre témoignage de voyant, ni celui de tant d'autres voyants ou voyantes, qui, à toutes époques, ont affirmé voir les élémentaires et communiquer avec eux, comme une preuve irréfragable de leur existence. Swedenberg et les Américains, d'une manière générale, ont, sans aucun doute, une certaine part de vérité de leur côté, lorsqu'ils prétendent que les plus basses des passions humaines trouvent leur représentation dans des formes animales. En fait, c'est plutôt à un point de vue spéculatif qu'au point de vue de la certitude de la chose que nous nous demandons si cette théorie couvre tout le terrain des manifestations apparitionnelles.

J'exposerai ailleurs des vues plus étendues sur l'existence et les gradations de la vie élémentaire. Il me suffira de dire, pour le moment, que les visions, narrées au chapitre précédent, ont été fidèlement décrites, et que leurs résultats se conforment si étroitement aux expériences d'un grand nombre de voyants, qui, comme moi-même, ont pu pénétrer les causes latentes de la possession (causes qui se trouvent dans le monde invisible), que je n'ai pas le moindre doute, concernant la nature exacte de l'influence qui s'exercait dans le cas que j'ai relaté. La théorie des anciens mages et des mystiques du moyen âge s'accorde avec celle que la Fraternité m'avait enseignée, concernant l'existence des élémentaires. Je me suis déjà appesanti sur ce sujet. Aussi ajouterai-je simplement ici que, si je crois aujourd'hui que les esprits non développésd'êtres humains prennent une part active dans la production des scènes de folie, d'erreurs humaines, qui rééditent les dissipations de leurs propres vies terrestres, je n'en suis pas moins convaincu que de telles scènes se prêtent à l'intervention des mondes inférieurs d'élémentaires. A monidée, ces êtres exercent une influence plus constante, plus importante que n'a imaginée notre philosophie étroite. Et je crois que les démonstrations de cette grave vérité formeront la phase prochaine des révélations spirituelles, réservées à cettegénération.

Je conclurai ces remarques par un bref exposé des théories qui nous furent présentées par quelques-uns de nos professeurs spirites, concernant la philosophie physique de la possession. Les conditions, favorables au développement de cette maladie, sont particulières souvent aux sujets atteints; en d'autres cas, particulières à des communautés. Dans le premier cas, c'est généralement l'effet d'un tempérament hautement médianimique. Dans ce cas, un trouble du système nerveux s'est produit, qui a rendu le sujet anormalement négatif, qui le soumet au contrôle d'esprits violents, brutaux, cherchant à se réincarner dans des corps humains ou d'élémentaires, attirés, par sympathie, vers les faiblesses physiques des organismes qu'ils désirent posséder. En chaque cas presque, les sujets les plus enclins à souffrir de cette terrible affliction sont les personnes délicates et · sensibles, les jeunes enfants, de pures et simples femmes, tous ceux, en fait, dont l'organisation physique ou nerveuse est négative, dont l'esprit est facilement influencable.

Lorsque la possession affecte une communauté entière, comme dans l'exemple cité au précédent chapitre, elle est généralement attribuable à un état d'épidémicité ressortant à l'atmosphère. L'univers, dans sa marche grandiose, permanente, cependant variable, a toujours ressenti les effets des changements solaires, planétaires et astraux. Que la terre soit affectée par ces changements, elle qu'influence tout rayon de lumière qui peut atteindre sa surface, la plus simple revue du plan sublime de l'univers éthéré nous

le montrera. Bien plus puissantes cependant que ne le supposent les astronomes avec leurs calculs mathématiques, sont les influences qu'exercent les conjonctions solaires, planétaires et astrales sur la réceptivité terrestre. Il nous faut aussi considérer l'opinion, à laquelle nous amène l'étude de l'astrologie combinée à l'astronomie, savoir que: toutes les maladies mentales, morales ou physiques, affectant l'homme sous formes d'épidémies, sont en premier lieu déterminées par des conjonctions malignes de corps, situés dans l'espace, par rapport à la terre. Des courants d'atmosphère, spécialement des courants équatoriaux. servent de véhicules, de distributeurs à ces influences malignes. C'est ainsi que se propage l'esprit guerrier qui si souvent se répand de nations en nations par vagues régulières, périodiques. Dans le même courant d'influences atmosphériques naissent les éléments subtils, générateurs des instincts criminels, des opinions populaires, des modes, des goûts, des coutumes, éclosent les floraisons de génies, se développent les talents mécaniques, la susceptibilité physique vis-àvis de certaines maladies, de toutes sortes de fléaux. Un premier organisme susceptible est d'abord atteint; puis, par sympathie dans les états mentaux, par contagion dans les états physiques, une communauté, un district entier succombent aux atteintes du mal, jusqu'à épuisement du génie épidémique. Alors s'établit la réaction. J'ai narré notre aventure, au professeur von Marx et à moi-même, dans le cas de possession que nous observâmes en Écosse, surtout pour montrer combien utile peut être, dans de telles affections.

l'emploi de la force toute-puissante des magnétismes spirituel et animal, combien plus rapidement des désordres endémiques, d'un caractère nerveux ou mental spécialement, peuvent céder à la vertu curative de telles influences qu'aux méthodes de traitement ordinaires. Dans le cas que je cite, j'attribue l'eslet merveilleux produit par ma présence sur les démoniaques, à l'action des purs esprits planétaires qui se servirent de mon instrumentalité médianimique pour répandre sur une foule humaine leur divine influence. L'influence du professeur von Marx fut plus directe, plus puissante physiquement, car c'est par contact direct qu'il imprégna les pauvres affligés de son vigoureux, salubre magnétisme. Je me demande si tous les cas de possession ne pourraient pas ainsi être instantanément et effectivement guéris, à condition de soumettre en même temps les sujets aux influences combinées des éléments vrais des magnétismes spirituel et humain.

Je me rappelle d'un séjour, à Londres, il y a quelques années, alors que sévissait, dans la cité, une terrible épidémie de choléra asiatique. C'était l'été; la température était extraordinairement élevée, la cité déserte semblait une proie abandonnée aux ravages de l'effrayante maladie. Par une claire matinée, j'errais dans les rues silencieuses, mornes; pas la moindre strie de brumes ne rayait l'azur éclatant du ciel, aucun nuage n'était visible. Mes yeux spirituels ouverts me firent voir une énorme colonne de vapeurs noirâtres, dont les onduleux, sombres replis s'étendaient horizontalement, sur une distance de plusieurs milles,

par-dessus les districts contaminés de la ville. Désireux de me rendre compte de la nature de ce phénomène, je me laissai envahir par un sommeil magnétique profond. Bientôt, je m'aperçus que cette colonne était composée de millions, de milliards de créatures vivantes, engendrées dans l'atmosphère par une conjonction maligne et puissante de la terre et des étoiles. Je compris que cette conjonction avait eu pour résultat de convertir la matière indivise de l'atmosphèré en d'innombrables portions, finalement organisées. Les organismes, ainsi constitués, étaient évidemment trop ténus pour être accessibles aux instruments de la science moderne; encore étaient-ils, sont-ils perpétuellement en cours de formation. Lorsqu'ils opèrent sous des influences malignes, planétaires ou astrales, ils répandent, comme dans le cas présent, une influence morbide, pernicieuse à travers l'atmosphère qui les roule, et partout où ils sont emportés, ils laissent après eux des traces sous forme de pestilences.

Je sais bien que je ne puis guère espérer être cru de ceux qui n'ont pas eu les mêmes facilités d'observation et d'analyse que moi. Mais, dans l'intérêt de la vérité, je veux enregistrer ici un souvenir qui, s'il est dédaigné du monde actuel, sera, peut-être, accepté et compris des générations futures.

C'était à l'époque de la grande épidémie de choléra dont je viens de parler. Je fus invité par quelques personnes, au courant de mes études mystiques, à me joindre à elles, dans une réunion choisie dont le but était de faire des expériences astronomiques, dans



des conditions particulièrement favorables. Je ne puis mentionner les noms des gens assemblés dans cette petite réunion. Je dirai seulement que tous étaient distingués par leur savoir dans le domaine scientifique.

A un certain moment de la nuit, nous nous réfugiâmes dans un observatoire, où nous devions avoir le rare privilège de faire des observations, au moven d'un immense télescope, construit sous la direction de lord Rosse. Lorsque mon tour vint de contempler les cieux, à travers ce chef-d'œuvre de mécanisme, le spectacle qui frappa mes yeux me retint longtemps sans souffle. Ce ne fut d'abord que la glorieuse étendue du firmament étoilé que je considérai, avec ce sentiment de terreur religieuse, de respect infini qui saisit l'esprit de l'observateur le plus blasé, lorsqu'il échange la vue de la sombre voûte de minuit, avec ses innombrables lampes pointillant les cieux, pour celle de la masse resplendissante de feux divins qui incendient la vue, à travers les aveuglantes révélations, à travers la magie du télescope. Haletant, transfiguré, emporté, loin de ce monde de glace et de ténèbres, vers un monde, non pas de fées ou d'anges, mais de dieux et de demi-dieux, emporté vers des cieux de flamme, étincelants de millions de soleils, de doubles soleils, de routes d'étoiles, de murailles empyréennes, dont les briques et le mortier sont d'éclatants soleils, de resplendissants systèmes, je perds le souffle et je tremble devant cette merveille des merveilles, ma pensée reste frémissante, car jamais ce spectacle ne m'a rassasié ni lassé; mon

admiration, mon enthousiasme n'ont fait que croître à chacune de ses répétitions.

J'étais absorbé dans la contemplation de l'immensité, de la splendeur de ce spectacle toujours nouveau, toujours glorieux, lorsque, environ quarante secondes après avoir jeté mon premier regard dans le télescope de lord Rosse, je vis apparaître une tache singulière entre le verre de l'objectif et la surface brillante du firmament. J'allais me retirer, pensant que quelque grain de poussière était accidentellement tombé sur le champ de vision, lorsque je vis ce que j'avais cru être une tache prendre la forme d'un profil humain, et se mouvoir dans l'espace entre l'objectif et l'azur du ciel.

Fasciné, stupéfait, je conservai cependant assez d'assurance pour continuer tranquillement mes observations. Je vis alors, oui! je vis distinctement une face humaine gigantesque, magnifiquement proportionnée, passer devant le verre de l'objectif, m'interceptant la vue des étoiles, se maintenant dans les airs, à une hauteur que je pouvais estimer à cinq milles audessus de la surface de la terre.

Tout en tenant compte du pouvoir de grossissement considérable du télescope, je ne pouvais attribuer cette tête énorme qu'à un géant dont le corps eût occupé une vaste étendue d'espace. Lorsque je la vis pour la première fois, la formidable apparition semblait avancer perpendiculairement dans les airs, interceptant le champ de vision de mon regard à la planète, vers laquelle était dirigée la lunette. Je l'ai vue quatre fois, dans la suite. Chaque fois, la figure était la même, mais l'inclinaison du corps devait avoir varié. Horizontale certains jours, elle semblait, en d'autres, regarder en bas, ne permettant qu'une vue partielle, raccourcie de ses traits. Je l'ai revue d'autres fois semblable au premier jour, traînant à sa suite une énorme masse de nuées dont le passage sur l'objectif durait au moins cent secondes, obscurcissant, pendant ce temps, la vue de tous autres obiets. Dans la circonstance à laquelle j'ai fait tout d'abord allusion, mon étonnement, mon doute furent si grands, que je n'aurais point parlé de ce que j'avais vu, si la figure n'avait réapparu, n'était revenue par le côté où elle avait disparu, lentement, graduellement, clairement flottant devant l'objectif, avec une précision encore plus grande que la première fois. Cette seconde fois, je pus apercevoir, avec autant de netteté que si je me voyais dans un miroir, ses traits réguliers. son nez aquilin, sa lèvre hautaine, l'austère expression de sa face, ses larges yeux étincelants, semblables à des étoiles regardant la terre en dessous, ses longs cils abaissés, comme une frange de rayons. Sa longue chevelure flottait derrière sa tête, éparpillée, échevelée, comme si la forme se mouvait, à une allure incroyablement rapide, dans un fort courant de vents contraires. Froidement, posément, je me rendis compte de la réalité absolue du phénomène; puis, je m'éloignai de l'instrument, et priai l'un des membres de la compagnie d'examiner mon pouls, de me dire comment il le trouvait. « Calme et ferme, » me réponditon, d'un air curieux, interrogatif, « mais vous semblez un peu pâle, chevalier, pourrions-nous savoir ce qui a pu vous troubler? » Je ne répondis point. Je me mis

à inspecter minutieusement l'objectif, à examiner toutes ses parties, ses alentours, m'efforçant de découvrir quelque cause extérieure m'expliquant ce qu'autrement j'allais être forcé de prendre pour une hallucination.

L'usage du télescope m'était parfaitement familier; je savais aussi son pouvoir, son arrangement. Au dedans, au dehors de l'instrument, pas plus que dans le ciel sans nuages, je ne pus trouver la moindre solution à ma difficulté. Je me déterminai à qualifier le phénomène du terme approprié que je viens d'emplover, à le mettre sur le compte d'une hallucination. Mais mes amis ne furent point si aisément satisfaits. Quelques-uns d'entre eux me connaissaient personnellement et s'imaginèrent trouver dans mes manières une pointe d'intérêt, qu'ils n'étaient point disposés à laisser tomber. L'un d'eux, enfin, un vieux, vénérable savant, pour les opinions duquel je professai un profond respect, me regarda fixement, et d'un ton grave, pressant, me demanda: « Ne voudrez-vous pas nous dire si vous avez vu quelque chose d'anormal? Nous vous supplions de nous répondre, Monsieur. Croyez que nous avons nos raisons pour cela. » Ainsi pressé, mais avec quelque hésitation cependant, je répondis que je croyais certainement avoir vu les contours d'une face humaine, par deux fois, traversant l'objectif du télescope.

Je n'oublierai jamais le perçant regard d'intelligence qu'échangèrent mes compagnons à cette remarque. Sans aucun commentaire cependant, la personne dont j'avais l'honneur d'être l'hôte fit

quelques pas vers un cabinet, situé dans l'observatoire, où il tenait ses notes; il en tira un paquet qu'il me remit en ces termes: « Je ne sais point encore, chevalier, ce que vous avez pu voir cette nuit; mais. comme dans l'observation que vous venez de faire quelque chose de remarquable semble vous avoir trappé, nous acceptons de nous mettre à votre merci. Si vous voulez bien nous retourner la consiance que nous reposons en vous, nous allons vous soumettre ces quelques notes qui vous convaincront que quelques-uns d'entre nous, tout au moins, ont vu, dans l'espace, d'autres corps que des soleils et des planètes.» J'interrompis mon honorable amphitryon, pour lui décrire, aussi exactement que je pus, la nature de ce que j'avais vu. Je lui confessai que je doutais trop de mes seuls pouvoirs d'observation pour me fier à l'objectivité du phénomène, qu'avant tout je voulais des preuves corroboratives de sa réalité. « Acceptez donc ce manuscrit, mon cher ami! » s'écria mon hôte, avec · un trouble si profond que sa main tremblait tandis qu'il me dépliait les notes. Levant au ciel ses yeux, où brillèrent d'involontaires larmes, il murmura, profondément ému : « Grand Dieu! c'est donc vrai!»

Je n'ose pas rapporter textuellement les notes qui me furent alors lues. Elles étaient mêlées de tant de détails sur des données astronomiques, aujourd'hui entrées dans le domaine public, que leur reproduction pourrait servir à faire reconnaître ce que j'ai solennellement promis de cacher. Car, si j'ai promis de publier les circonstances de ces événements, pour le bénéfice des gens qui voudront y ajouter foi, j'ai aussi

Digitized by Google

promis de supprimer les noms de ceux qui me fournirent ces informations. Mes amis (ils étaient cinq en cette occasion) m'assurèrent donc que, depuis les six derniers mois qu'ils faisaient des observations à cet endroit, à l'aide de ce télescope ainsi que de deux autres de moindre pouvoir, ils avaient, tous, en diverses occasions, vu des faces humaines de proportions gigantesques traverser l'objectif de leurs instruments, et cela presque de la même facon, avec les mêmes particularités de forme et d'expression que celle que je venais de décrire. Une personne de la compagnie ajouta qu'elle avait vu, certaine nuit, trois de ces figures, passant l'une après l'autre, et que leur passage avait duré, avec de courts intervalles entre elles, près d'une demi-heure. Pendant plusieurs semaines successives, les membres de ce groupe s'étaient postés, en des endroits éloignés les uns des autres, à des heures fixées d'avance, veillant des nuits entières consécutivement, dans le but d'observer si le même phénomène apparaîtrait à plusieurs personnes à la fois. Les notes qui rapportent les résultats de ces observations sont vraiment des plus surprenantes. En voici quelques 'extraits:

« Mardi, 4 juin 18... — Troisième nuit de surveillance. Pris mon poste au télescope à 11 h. 30, avant minuit. A 2 heures, juste comme la dernière vibration de l'horloge résonnait dans l'observatoire, les premiers contours de la tête s'aperçoivent. Cette fois, la forme devait être directement perpendiculaire, car le profil se montra, droit et net, dans le plan même de l'objectif. Je pus voir une partie du cou et distinguer le sommet de la tête. La forme marchait droit au nord, et traversa le verre en soixante-douze se-condes, » etc., etc.

Note N° 2. — « Je commençai à désespérer du succès, trois jours s'étant écoulés sans que rien de nouveau survînt dans mes observations. A 2 heures moins 10 minutes et 3 secondes, une sensation de fatigue intense me saisit. Je me déterminai à clore mes observations, au moment où mon chronomètre sonnerait l'heure. — 2 h. 30. — Le géant vient juste d'apparaître; sa tête se montra exactement comme sonnaient 2 heures. Je plaçai mon chronomètre, en face de moi, afin de noter l'instant précis où elle disparaîtrait. Je trouve que son passage a duré exactement soixante-douze secondes. Attitude horizontale, tête vue de profil, magnifique. »

La note nº 3 dit simplement :

« Mardi, 4 juin 18... — Titanus est apparu à 2 heures précises, passage en soixante et onze secondes et demie, position droite, face de profil, marche vers le nord, » etc., etc.

Quelques-unes des observations, rapportées par les témoins de ce phénomène, étaient empreintes d'un sentiment d'extrême émotion. Tandis que le vénérable savant, qui tout d'abord m'avait questionné, repassait les commentaires qu'avait suggérés l'étrange spectacle, l'agitation de mes compagnons fut extraordinaire. Les sentiments qu'ils manifestaient à propos de ce qu'ils avaient vu étaient si surexcités, que plusieurs fois la lecture fut interrompue. Un membre de l'assistance alla jusqu'à protester qu'il tuerait qui-





conque se permettrait de jeter le doute ou le ridicule sur un sujet qui les avait tous si profondément émus.

Durant la quinzaine qui suivit, je jouis du rare privilège de passer une portion considérable de mes nuits dans cet observatoire. Deux fois, en une semaine, l'étrange fantôme passa devant mes yeux. Avec la permission de mesamis, je changeai de poste et continuai mon anxieuse surveillance avec un autre instrument. La seconde nuit, je vis la tête du Titan, avec encore plus de netteté qu'auparavant. Trois de mes compagnons de veille, situés en des postes d'observation dissérents, partagèrent avec moi la singulière vision. Une semaine plus tard, quoique grandement fatigué par mes longues, rigoureuses veillées, pendant tant de nuits, je me déterminai à faireune observation finale avec l'un des plus luxueux instruments qui aient jamais été construits.

Maintes heures durant, mon impuissante surveillance restainfructeuse. J'allais prendre congé du spectacle enchanteur que les champs de feu de l'infini me découvraient, lorsque lentement, très lentement vinrent en vue deux figures, de la même grandeur, de la même expression, l'une légèrement en avance sur l'autre, la couvrant un peu de son ombre. Si peu sensible, si tranquille était leur marche que je pus m'imaginer, un moment, qu'elles étaiene immobiles. Leur venue me surprit si complètement, alors que j'étais sur le point de me retirer, que j'oubliai de prendre note du temps qu'elles mirent à passer. L'ami qui partageait ma surveillance avait dirigé sa lunette un peu plus à l'est que la mienne. Je n'eus que le temps de lui murmurer l'injonction de changer sa direction, au moment où les figures se montrèrent. Il les vit cependant, juste comme elles allaient disparaître du champ de vision. Il poussa un cri d'étonnement, et s'exclama: « Ciell elles sont deux! »

Quelques années après cette nuit mémorable, je reçus une lettre de l'un des initiés à cet étrange secret. Il m'accordait la permission que je voulais, savoir, de publier les circonstances que je viens de relater, mais d'éviter soigneusement toute mention des noms des témoins. Comme j'avais demandé à mon correspondant s'il avait vu de nouveau le formidable fantôme céleste, il me répondit négativement : « Appelez-moi superstitieux, ou du qualificatif qu'il vous plaira, ajoutait-il; toute cette histoire nous ouvre un champ de suppositions si invraisemblables, de possibilités si inconcevables que rien ne s'oppose à ce que nous ayons, tous, raison. Mon avis, que je vous livre à vous qui êtes des nôtres, est que ces apparitions se rapportaient à l'épidémie régnante de choléra. Ce fut juste avant la venue du fléau et pendant l'époque de ses plus grands ravages que tous nous les vîmes. Depuis ce temps, nous ne les avons plus revues, du moins aucun de ceux de nous qui vivent encore.

« Ces apparitions cessèrent avec le fléau, et vinrent avec lui. Ne pensez-vous pas qu'elles aient pu être les vrais anges exterminateurs? Vous, qui êtes un mystique, devriez pouvoir me répondre. Pour moi, tout matérialiste que je suis, le souvenir de cet effrayant phénomène m'émeut si profondément que je m'efforce de le chasser chaque fois qu'il se présente à mon esprit. >>

De nouveau, j'ai anticipé sur la marche des événements, je me suis écarté de la ligne de récit qu'ils commandent. Je me sens presque entraîné, à mon tour, à donner des explications sur les faits précédents. Ces explications, mes amis les attendaient de moi, mais ils attendirent en vain, comme feront mes lecteurs.

La crainte égoïste et vaine d'un monde railleur et sceptique rend muets bien d'autres que mes compagnons d'études astronomiques, sur l'occurrence d'événements qui sont surtout remarquables parce qu'ils sont sans précédents. Ils mesurent l'éternité au compas de leurs étroites intelligences, la plupart de ceux qui accueillent ces événements par le sarcasme ou la négation. Les attaques d'aussi petits esprits m'auront au moins rendu l'excellent service de me laisser entièrement indifférent à leurs opinions. Aussi, en cet exemple, comme en bien d'autres qu'on lira dans le cours de ce récit, me contenterai-je de rapporter ce que je sais être vrai, sans avoir aucune crainte, sans rechercher aucune approbation. Je ne puis pas toujours expliquer ce que j'ai vu ou entendu, les événements auxquels j'ai pris part. La devise favorite d'un ami très cher est devenue la mienne. « La vérité contre le monde » est le mot d'ordre qui continuera à me servir d'inspiration dans les pages qui vont suivre.

 $\mathsf{Digitized}\,\mathsf{by}\,Google$ 

## **CHAPITRE VIII**

## A L'AVENTURE

« Venez, Louis, fuyons ces lieux. Je suis fatigué pour vous, fatigué de voir que votre corps, votre esprit s'épuisent pour plaire à d'insatiables chercheurs de merveilles, fatigué de voir votre système nerveux mis à de trop rudes épreuves, de voir une vie jeune se dépenser, se tarir pour satisfaire la curjosité de gens qui ne se doutent que peu, se soucient peu de ce qu'ils voient dans les royaumes de l'invisible, à travers la lassitude de vos propres yeux. Venez, mon Louis! fuyons ces réjouissances, dont vousmême faites les frais, allons jouir de la belle Nature! > C'est ainsi que me parlait le professeur von Marx, tandis que j'étais étendu sur un lit de repos, je goûtai depuis quelques heures un moment de tranquillité. J'étais vraiment à bout de forces, physiquement et moralement surmené par les séances répétées que sollicitaient de nous nos trop aimables, trop nombreux hôtes. L'hospitalité qui nous était si instam-





ment offerte dans ces charitables demeures, ces retraites charmantes, se convertissait vite en de mondaines saturnales où nous étions le point de mire d'une foule de visiteurs, souvent aussi l'objet de leurs railleries.

« Le grand occultiste allemand et son jeune somnambule étaient si étonnants, si amusants! etc. »

Notre popularité nous écœurait. Le professeur en avait assez de parler philosophie à cette belle société, de mesmériser d'élégantes dames. Moi, de mon côté, j'étais las d'évoquer ondines et sylphes, de prédire le cheval gagnant au prochain «Derby». Aussi, est-ce avec joie que j'obéis à mon cher maître, que j'acceptai de partir avec lui, ce même soir, « pour affaires pressantes », ce qui nous permettait de décliner toute invitation ultérieure, de quitter ce beau monde pour des lieux inconnus. Nous ne voyageâmes pas très loin, tout d'abord, car j'étais trop épuisé pour supporter les fatigues d'un long voyage. Soit que le professeur von Marx désirât m'en faire faire l'expérience pratique, soit qu'il eût à en subir l'épreuve personnelle, il apprit à connaître que les mobiles qui ont suscité des forces spirituelles déterminent dans une large mesure la rénovation physique des corps qui leur ont servi de véhicule. Durant le temps que le noble professeur et les puissants adeptes que j'avais connus sur le continent employèrent mes facultés de médium, mon âme inspirée était rassasiée de nourriture intellectuelle, mon organisme physique était soutenu par un vivifiant magnétisme. Il m'arrivait fréquemment de passer des jours entiers sans nourriture, durant ces sessions. Jamais, cependant, je n'éprouvai la

moindre sensation de fatigue, de lassitude ou de faim. Je vivais dans un état de demi-extase. Les facultés réceptives de mon être, au point de vue physique et mental, se trouvaient exaltées au plus haut degré.

La présence de mon cher maître suscitait en moi un influx de force, de puissance spirituelle, impossible à décrire. Au profane qui ne se doute point de la possibilité de ces faits d'exaltation, d'extase, je n'essaierai point de relater les merveilleux essets de force magnétique qui se produisaient dans ces séances. Il me sussira d'affirmer qu'il était aussi naturel aux voyants, en ces occasions, de s'élever en l'air, de s'y maintenir à volonté, que de rester fixé à la terre. En fait, pour un cercle formé d'adeptes, la preuve de l'efficacité suffisante de l'action magnétique développée leur était donnée par la lévitation de leurs voyants, leur suspension en l'air pendant un temps donné. Mais, que l'on se rappelle que mes compagnons étaient tous des hommes d'ordre purement intellectuel, isolés dans la poursuite du but grandiose de leurs recherches. C'est à volonté qu'ils pouvaient envoyer les esprits de leurs voyants traverser l'espace. Jamais ils n'exercèrent cet énorme pouvoir dans un but futile, ou pour la simple satisfaction d'appétits égoïstes.

Leur seule aspiration était de découvrir, d'apprécier les forces de l'univers invisible, de pénétrer les plus profonds des mystères de la Nature. Dans la poursuite de leurs études, ils se montrèrent souvent froids, durs, sévères, sans scrupules. En leur présence cependant, les facultés de leurs voyants ne pouvaient que se développer, s'élever, leurs âmes s'essorer au-dessus

des frivolités, des buts mesquins qui forment aujourd'hui les premiers éléments de l'éducation de nos jeunes médiums.

Je crois aussi que de tous leurs voyants j'étais le préféré. A l'indomptable énergie qu'ils déployaient pour arracher à la Nature ses secrets, coûte que coûte, s'alliaient une douceur de manières toute particulière, une estime respectueuse, dans leurs rapports vis-à-vis de moi. Le lien qui nous unissait était fait d'amitié, de sympathie. Ainsi me trouvé-je, par eux, complètement isolé, je pourrais dire religieusement réservé pour le but sublime de leurs recherches, de leurs efforts, de leurs aspirations.

Oue l'on compare le caractère de ces séances aux mobiles étroits, égoïstes, frivoles des foules élégantes qui, récemment encore, m'entouraient, et l'on appréciera, en quelque mesure, l'effet que ces dernières pouvaient produire sur moi. Peu de semaines d'une pareille vie avaient suffi pour faire de moi un misérable invalide, à bout de forces. Mon pauvre cher maître pouvait s'assurer que les restrictions rigoureuses, concernant leurs pensées non moins que leurs manières de vivre, leur vie même, qu'il avait imposées aux personnes dont le magnétisme devait s'incorporer au système de ses sensitifs, étaient justifiées par les effets pratiques, lamentables, qu'il pouvait constater sur son somnambule, le plus aimé, après les expériences conduites par lui dans le beau monde britannique.

Certes, il comprenait la nature de mes souffrances et leur cause! Certain jour, je l'entendis admonester des dames et des messieurs qui venaient demander une nouvelle séance, « juste une de plus avant que le cruel professeur n'emmenât son charmant jeune médium, enterrer ses talents chez ces ours d'Allemands, ou parmi les sociétés secrètes d'Illuminés ». De son ton le plus grave, il dit à ces frivoles gens: « Les forces spirituelles sont des éléments sacrés auxquels on ne doit pas toucher! Oue les profanes, les impurs, les sensuels s'amusent avec le feu, se jettent à la tête des charbons ardents, leur jeu sera plus sûr que de toucher aux flammes de la vie, que de jouer avec l'étincelle d'une âme. Mon Louis, ajoutat-il terriblement, se meurt d'un tel jeu! Pour sauver ce qui lui reste de vie, de sa vie si précieuse pour moi, je l'emmène sur-le-champ! » Je crains bien de n'avoir pas réussi à convaincre mes lecteurs inexpérimentés de la gravité de ces déclarations, je narre les circonstances dans lesquelles elles furent faites, fidèlement, sincèrement. Mais le monde actuel est accoutumé à considérer les facultés occultes comme de purs dons fortuits, n'exigeant ni culture, ni état d'être spécial, les facultés spirituelles comme une simple source d'amusements, d'expériences curieuses, que l'on peut exercer à plaisir, en présence de n'importe qui, en n'importent quelles circonstances. Aussi n'espéré-je point être compris, m'attends-je à voir qualisier mes points de vue de rapsodies abusives, mon récit de tissu d'exagérations, sinon de faussetés. Je ne fais cependant que répéter les paroles de mon maître bien-aimé. J'ai confiance que la génération suivante, sinon celle-ci, comprendra toute l'importance de ces paroles, se conformera à leur sens. Je continue donc mon récit.

Nous passâmes par maints lieux charmants. Selon que le cœur nous en disait, nous nous arrêtions à desauberges, sur le bord des routes, dans les endroits les plus rustiques, les plus isolés que nous pouvions trouver. Finalement, nous nous décidâmes, le professeur von Marx et moi, à faire un tour à travers le district du lac de Cumberland. Tandis que nous errions dans ces délicieux parages, nous fûmes induits à faire un détour de plusieurs milles, en dehors de notre route projetée pour visiter l'humble demeure d'une certaine Frances Jones, jeune fille extraordinaire, connue dans le pays sous le surnom de « la jeûneuse galloise ». Le cas était célèbre. Il présentait la plupart des caractéristiques qui accompagnent un jeûne prolongé, savoir : des accès de somnolence de longue durée, avec des intervalles occasionnels de lucidité remarquable. Dans ces moments, la jeune fille, en trance, délivrait des oracles d'une beauté surprenante, exhibait des facultés remarquables de clairvoyance, de prophétie. Ce n'étaient point les motifs d'une vulgaire curiosité, comme ceux qui attiraient les foules vers la demeure de ce phénomène, qui avaient inspiré au professeur von Marx l'idée de sa visite. Il savait combien de temps moi-même je pouvais rester sans nourriture; il avait été témoin des effets. extraordinaires de rénovation vitale qu'exerçait sur moi le fait de dormir, pendant quelques instants, sur un lit de fleurs fraîches ou d'herbes parfumées. Mieux que cela, il m'avait vu fréquemment supporter un

jeûne prolongé de plusieurs jours, sans que j'éprouvasse la moindre sensation de faim ou de fatigue, simplement en m'hypnotisant, avec, autour de moi, un cercle robuste de puissants magnétiseurs.

Le professeur et ses associés avaient, dans mon cas, démontré, à leur entière satisfaction, le triomphe des forces spirituelles sur les forces physiques. Ils n'attendaient que des occasions favorables à leurs expériences pour appliquer leurs théories, et en tirer des résultats encore plus extraordinaires. Ce fut donc, dans le but d'analyser un cas, quelque peu analogue au mien, que le professeur von Marx et moi-même nous mîmes en route pour faire cette visite.

Nous trouvâmes notre sujet assis droit dans son lit. Ses yeux étaient hermétiquement clos; son corps, sa figure ne semblaient nullement émaciés. La pâleur de ses traits provenait de son séjour fréquent dans l'obscurité, la lumière l'affectant parfois désagréablement. Quand nous arrivâmes, ses rustiques parents nous informèrent qu'elle était « dans l'un de ses accès », c'est-à-dire dans un de ces moments de crise, de trouble mental où elle se mettait à éjaculer ses singulières, émouvantes improvisations. Au moment où nous pénétrâmes dans la chaumière, elle était précisément au milieu de l'une de ces improvisations. Une troupe nombreuse de paysans écoutait, bouche bée, son éloquente parole.

A peine le professeur von Marx eut-il franchi le seuil, que la jeune fille s'arrêta de parler. D'un air de commandement, elle lui fit signe d'approcher, prit sa main, et la posa sur sa tête. Une attitude d'extase la saisit qui donna à ses traits une expression presque angélique. Elle murmura: « Grand maître, vous êtes le bienvenu! Parlez, et je vous répondrai. »

QUESTION. — Dites moi, en vérité, est-ce Frances Jones ou l'esprit d'un autre qui me parle?

Réponse. — Je suis la voix qui crie dans le désert:

- « Préparez la voie du Seigneur! »
  - Q. Quelle est la voix qui crie?
- R. La voix de celui qui criait dans les anciens jours!
  - Q. Vous êtes Jean-Baptiste, alors?
  - R. Tu l'as dit.
  - Q. Quel est le Messie que vous prêchez?
- R. Celui qui annonce la venue de l'Esprit dans toute créature de chair! Vois (et ici son doigt se dirigea sur moi), celui-ci est un des prophètes de la nouvelle dispensation. Tu le sais, et il te dira, aussi bien que moi, tout ce que tu es venu ici demander.
- Q. Pas tout; je voudrais, de vos propres lèvres, entendre la description de votre cas.
  - R. Demande-lui. Il sait.
  - Q. Par quels moyens entretenez-vous votre vie?
- R. Les anges me nourrissent; je vis de leur nourriture. Je n'ai ni faim ni soif.
- Q. Vous me parlez comme Frances Jones. Où est l'esprit qui m'a d'abord parlé?
- R. C'est lui qui me fait parler, qui m'inspire ces réponses.
  - Q. Est-ce un homme ou un ange?
- Q. Si je te répondais, tu ne me croirais pas. Tu es de la secte des Sadducéens, qui disent qu'il n'y a ni

esprit ni ange. Je ne jette point mes perles aux pourceaux.

Ici le professeur m'adressa un sourire significatif. S'adressant au suiet, il continua:

- Q. Puis-je vous faire quelque bien, en vous touchant de ma main?
- R. Tu as fait tout ce que l'on pouvait te demander. La porte fermée s'est ouverte sous ta main. En temps voulu, les anges guérisseurs la réouvriront et pénétreront son seuil. Pars en paix maintenant. Ton voyant t'expliquera le reste.

A ce moment, la malade retomba sur son oreiller avec une légère convulsion. Celle-ci passée, ses traits devinrent calmes, pâles, tranquilles; son sommeil ordinaire la reprit et ses parents nous assurèrent que maintes heures pouvaient s'écouler, avant qu'elle ne se réveillât. Avant de quitter la chaumière, j'informai mon maître de ce que mes facultés de clairvoyance m'avaient fait percevoir dans le cas présent. Le grand plexus solaire était atteint d'une paralysie partielle, qui s'était étendue à tout le système ganglionnaire, attaquant finalement mais toujours partiellement les nerfs cérébro-spinaux. La moelle épinière et le cervelet étaient plus profondément atteints que le cerveau; le nerf pneumogastrique était plus complètement paralysé que les autres nerfs d'origine intracranienne. Je remarquai que les fonctions d'absorption et d'évaporation étaient intactes, se faisaient normalement. Elle pouvait ainsi recevoir telle nourriture que lui fournissaient des éléments impondérables; et son assertion, qu'elle participait de la nourriture des

anges, n'était point en elle-même irrationnelle. Un tel organisme, en cet état de passivité absolue, ne pouvait offrir que peu ou pas de signes d'usure. Les fonctions vitales s'exercaient, il est vrai, mais avec une telle lenteur qu'il ne pouvait y avoir que bien peu d'usure, que le processus d'absorption ne vînt réparer. D'où l'absence d'émaciation, de tout signe de déchéance physique, résultat de l'inanition. A des moments choisis, une certaine période d'activité semblait s'établir, et la bienfaisante Nature profitait de ces occasions pour tenter la rénovation du système paralysé. C'est alors que l'invalide devenait clairvoyante, proférait, en trance, ses remarquables oracles. Les yeux étroitement bandés, pour exclure toute lumière pouvant affecter son sensible cerveau, la pauvre fille se mettait à découper des fleurs de papier, à faire de petits dessins, que vendaient ses malheureux parents. J'observai que cette jeune créature était entourée de troupes d'êtres spirituels, qui la nourrissaient de principes subtils, émanés de plantes, de végétaux, comme aussi du magnétisme de certains visiteurs de la chaumière.

Je vis aussi que, grâce à son vigoureux et puissant magnétisme, le professeur von Marx avait infusé une vie nouvelle dans cet organisme, par le seul fait de l'imposition de sa main sur la tête du sujet. Sous cette influence, « le verrou, qui fermait la porte de cet organisme paralysé, s'était vraiment ouvert ». Le processus de rénovation une fois commencé, je perçus ayec plaisir que la nature ferait le reste; que le point essentiel de la cure était atteint, qu'au bout de

deux mois, avec des soins ordinaires, la jeune sille serait rétablie. Je mentionnai à la famille cette promesse de ma clairvoyante vision. En même temps, le professeur von Marx leur fournit généreusement des fonds suffisants, pour ne plus faire appel à la charité d'étrangers curieux. J'eus la satisfaction d'apprendre, quelques mois plus tard, qu'une amélioration graduelle, en apparence spontanée, était survenue, depuis l'époque de notre visite, et que, finalement, la pauvre patiente avait complètement guéri. Je sus que sa guérison avait coïncidé avec la cessation de ses facultés oraculaires, ainsi que de sa faculté de clairvoyance, en un mot, que les esprits ne trouvaient plus, en elle, d'éléments récepteurs de leur influence, que le fonctionnement normal de son organisme ne permettait plus l'exercice d'un contrôle hors nature. J'ai, depuis, été témoin de nombreux cas de jeûne prolongé, avec accompagnement d'états de somnolence, d'états périodiques de clairvoyance. Je me demande, en admettant que les savants aient, pour analyser l'obscur royaume des causes, des facilités égales à celles que la clairvoyance me procurait, je me demande si, dans tous les cas, les causes physiques, déterminantes de ces états, ne seraient pas trouvées à peu près les mêmes.

Quelques jours après cette visite à « la jeûneuse galloise », nous étions assis, le professeur von Marx et moi, sous le porche d'une rustique auberge, lorsque nous vîmes s'approcher une femme, de haute et imposante stature. Elle était vêtue comme une humble paysanne, avec le manteau et le capuchon

écarlates qui distinguent cette singulière classe de vagabonds connus sous le nom de « bohémiens ». Vêtus comme nous l'étions, à la façon de « sportsmen », clients d'une humble auberge sur la voie publique, nous ne nous attendions guère à attirer l'attention de ces sagaces nomades, dont les faveurs s'adressent surtout libéralement aux riches. Mais la passante savait, évidemment, ne point se tromper en s'approchant de nous. Son allure décidée lui gagna nos sympathies, avant même qu'elle eût parlé. Ses brillants yeux noirs fixés sur moi, avec une expression percante, elle me demanda, d'une voix douce, sur un ton de politesse exquise, si je ne voulais point qu'elle me dise la bonne aventure. « Voyez d'abord ce que vous pouvez dire à mon père, » répondis-je rieusement, en lui désignant le professeur, assis à mon côté.

« Cet homme n'est point votre père, senor, » dit la jeune fille avec assurance, « il n'est point non plus du même pays que vous, ni ne peut revendiquer une seule goutte du sang bleu qui coule dans vos veines. »

Si cependant deux êtres humains, sans le moindre lien de sang entre eux, se ressemblaient étroitement, c'était le professeur von Marx et moi. Nous étions constamment pris pour père et fils par tous les gens qui nous rencontraient. Cette ressemblance provenait-elle des relations intérieures particulières qui nous unissaient l'un à l'autre, ou bien la Nature nous avait-elle formés selon le même moule, je ne saurais dire. Toujours est-il que n'importe quel étranger

Digitized by Google

aurait exigé une preuve directe du contraire, pour ne point croire que nous étions ce que nous nous disions être, père et fils. Durant ces dernières semaines, nous nous étions fait connaître comme tels, dans nos promenades champêtres. L'unique domestique qui nous servait avait été chargé de nous attribuer cette relation, dans les auberges où nous nous arrêtions.

Cette preuve surprenante de la clairvoyance de notre nouvelle connaissance éveilla notre curiosité. nous engagea à la laisser entreprendre son projet de nous dire l'avenir. Elle sit une description parfaitement correcte de ma vie passée, de mes relations de famille, de leurs caractéristiques; mais lorsqu'elle en vint à dépeindre ma vie future, son regard perçant se fixa sur moi, avec une expression de pitié profonde, ses yeux se remplirent de pleurs, l'émotion brisa sa douce voix. Son langage ne fut plus le langage monotone, décousu des gens de son métier ; il s'exhala en rimes sonores, en une sorte de « rune (1) antique », sublime, dans lequel elle me prophétisa une vie astreusement tragique, remplie de soussrances dont Dieu seul connaît la réalité. Le triste, étrange chant finit par s'arrêter; ou plutôt je l'arrêtai moi-même, car je sentais qu'elle disait vrai. Mais je préférais ne pas entendre de tristes paroles, en ces fugitifs moments de bonheur

Quand vint le tour du professeur von Marx, elle refusa absolument de rien lui dire. C'est en vain qu'il essaya de la séduire par des présents. Ni menaces,

<sup>(1)</sup> Nom donné aux chants des bardes antiques.

ni flatteries ne purent la décider à prophétiser. Les yeux brillants de la jeune fille s'abaissèrent sous l'éclat du regard plus pénétrant du professeur. Je vis une larme involontaire trembler au bout de ses longs cils, tandis qu'elle réitérait énergiquement son refus de parler.

Le professeur von Marx était, ce jour-là, en humeur d'ironie, sinon de gaieté. Il saisit la petite main qui cherchait à l'écarter, et s'exclama: « Quoi, pas un seul mot, ma jolie tsigane; pas même si, dans cette petite main, je mets de l'or au lieu d'argent?»

- « Pas pour tout l'or du monde! » cria-t-elle d'une voix dure, effrayée, tout en retirant sa main avec violence. Ses joues enflammées se mirent à pâlir, l'expression sauvage de ses yeux noirs s'adoucit sous l'irrésistible regard de mon maître. D'un ton suppliant, elle murmura: « Maître des esprits, épargnemoi! Je n'ose parler en ce moment. »
- « Suffit, suffit! » répliqua le professeur en lui faisant signe de s'éloigner. En même temps il mettait, dans sa main, quelques pièces d'argent qu'elle se hâta de repousser. « Vous montrez plus de sagesse à retenir votre langue qu'à la faire marcher, gitane; prenez cet argent, je vous l'ordonne! » Lentement, à contrecœur, la jeune fille laissa tomber l'argent dans un sac qu'elle portait à son côté. Elle s'apprêtait à partir, lorsque le professeur, la rappelant, lui dit, d'un ton jovial:
- « Nous nous reverrons, ma belle Zingara; nous allons nous installer chez vous, pendant quelque temps. Quel est votre nom, ma princesse?

- « Juanita, » répondit, humblement, à voix basse, la bohémienne.
- « Et vous êtes reine dans votre tribu, n'est-ce pas, Juanita? »
  - « Oui, senor, » dit-elle fièrement.
- « Je le pensais, » reprit mon maître. « Bien, adieu, pour l'instant! Nous nous reverrons bientôt. »

D'un air soumis, sans rien dire, la bohémienne s'éloigna. Cette même nuit, obéissant à la capricieuse volonté de mon père, nous laissâmes notre domestique et nos bagages à l'auberge. Une petite valise à la main, le professeur me conduisit, guidé par un instinct qui lui était particulier, à travers des tourbières et des marais, des landes désertes, des défilés de montagnes, jusqu'à ce que nous eûmes franchi une distance de près de sept milles. Enfin, un peu avant minuit, nous arrivâmes en vue d'une plaine solitaire, parsemée de tentes, indiquant un vaste campement bohémien.

Mue par le même instinct qui nous avait guidés, Juanita, qui était vraiment l'authentique reine ou cheffesse de la tribu que nous venions visiter, semblait avoir prévu notre arrivée, était prête à nous recevoir. Sur son ordre, deux tentes avaient été dressées pour nous, un savoureux souper fumait dans les écuelles de bois, disposées pour notre repas. Des feux encore rouges couvaient sous la cendre en tas clairsemés parmi la lande sauvage. Suspendues à des bâtons entrecroisés, des lanternes brûlaient encore, çà et là. Presque tout le monde dormait dans le campement. La belle Juanita nous reçut comme des hôtes

attendus, avec cette grâce naturelle qui appartient à quiconque, en tous lieux, offre son hospitalité. Le professeur von Marx la prit à part, lui adressa gravement quelques mots qu'elle écouta les yeux baissés, avec un air de répugnance manifeste. Puis il lui remit quelque argent qu'elle accepta, du même air soumis, mais récalcitrant. A la fin de l'entrevue, elle nous servit à souper avec la grâce, la condescendance d'une princesse captive. Elle nous conduisit jusqu'à nos tentes, où des lits de bruyère odorante, recouverts de peaux de daim, avaient été préparés pour nous. J'observai que ma tente était ornée de bouquets de fleurs sauvages, aux suaves parfums, celle du professeur remplie de peaux curieuses, de lézards et reptiles empaillés.

« Elle est sorcière, cette jeune fille, dit le professeur, en examinant ces arrangements significatifs, elle nous a lus, comme un livre ouvert. »

Avant de nous séparer pour la nuit, mon maître me donna à entendre que, depuis longtemps, il cherchait une occasion de me faire vivre, pendant quelques jours, de la rude vie qu'on mène sous la tente. « Je veux vous faire descendre du ciel sur la terre, ajoutat-il, vous faire dormir sur la terre, vous faire profiter des choses de la terre; ce n'est que de cette manière que j'espère vous garder en ce bas monde le temps que vous devez y rester. » L'attente de mon maître, quant au bénéfice que devait retirer de ce changement d'existence ma constitution épuisée, se réalisa promptement. A l'ombre des grands bois, j'eus de profonds sommeils, que rien ne troublait, tels que je n'en avais pas eus

depuis de longues années. Délivré de la contrainte artificielle d'une vie toute faite de conventions, soumis au régime grossier mais fortifiant de ces vagabonds, je me durcis positivement à cette vie au grand air. Mon vigilant, anxieux compagnon était ravi de la longueur de mes promenades journalières, ravi du plaisir très vif que je prenais à participer aux rudes sports de nos hôtes actuels.

Tout m'était si nouveau, m'apparaissait avec une telle allure de franchise, un charme si naturel que j'en arrivai à considérer la vie sous la tente comme l'objet de ma destinée future. En fait, je me mis à étudier les manières, les costumes, le langage de ces peuplades errantes, en vue de me faire admettre dans leurs respectables rangs. Je vivais sous le charme de ce salubre. fortifiant changement d'existence; et pour excuser à mes propres yeux la vie indolente et sans but que je menais, je m'efforçais de découvrir les légendes que ces gens singuliers entretenaient quant à leur origine. Présents partout, mais partout en bande, fugitifs solitaires, marqués au doigt, isolés du reste du monde; jamais chez eux, quoique familiers en tout pays; étrangers toujours, même au lieu de leur naissance; symbolisant, mieux que toute autre créature, la terrible légende de Caïn: «Tu resteras vagabond et fugitif à la surface de la terre, » sans domicile, sans patrie, sans liens de races autres que ceux qu'ont entre elles leurs tribus si largement dispersées dans le monde, mais avec, dans leur physionomie, leur caractère, leur langage, leurs coutumes, certains traits particuliers qui ne les abandonnent jamais, qui les désignent sur-le-

Jan J.

champ, qui les séparent de toutes les races d'hommes vivants; qui pourra jamais résoudre le problème de leurs extraordinaires, incompréhensibles destinées ?

Si j'en excepte les caractéristiques particulières, qui nécessairement accompagnent les tribus nomades très misérables, je puis dire n'avoir jamais trouvé, pas plus chez les bohémiens de France et d'Allemagne, les zingaras d'Italie, que les gitanes d'Espagne et les gypsies d'Angleterre, la moindre tendance, le moindre instinct criminel pouvant expliquer l'universelle proscription qui, depuis huit cents ans au moins qu'ils sont connus comme peuple distinct, les a mis au ban de l'humanité. En cette occasion, comme en bien d'autres, alors que quelques années plus tard ie passai, parmi les gypsies, plusieurs jours de vielibre, sauvage, sans entraves, je remarquai que la plupart d'entre eux, malgré leur finesse, leur astuce, étaient grossièrement ignorants, autant qu'indifférents en ce qui concernait leur origine ou leur existence en tant que nation.

Juanita était un de ces êtres rares, exceptionnels, dont la présence parmi ces hordes contribue à leur donner un cachet de romanesque, à auréoler leur nom, leur renommée de ce charme d'idéalité, qui les a rendus célèbres en poésie, en musique et dans la littérature romantique. Juanita était la reine régnante d'une tribu considérable, composée en partie de bohémiens d'Espagne, en partie de bohémiens d'Angleterre.

Espagnole de naissance et descendante d'un ancien roi de la tribu, son autorité sur eux était incontestée.

Elle n'avait que vingt-cinq ans, était belle comme un rêve de poète, impulsive, passionnée, poétique et fière, avec, dans ses manières, une distinction, une grâce naturelle, qui auraient fait le charme d'une princesse andalouse.

Cette belle et fantasque créature daigna me choisir comme objet spécial de ses faveurs, tout le temps que dura notre escapade. Pour se débarrasser du professeur von Marx, envers qui elle avait conçu une aversion, mêlée de crainte et de respect, égale à son amitié pour moi, elle lui assigna un guide et compagnon, en la personne de son jeune frère Guido. Celui-ci, beau et intelligent garçon, de quelque dix ans plus jeune qu'elle, accompagnait le professeur dans ses longues excursions, et bientôt les deux devinrent une paire d'amis. Nous prîmes l'habitude, chaque jour, de faire notre toilette de sportsmen, en prenant un bain froid dans l'eau courante de la rivière qui bordait le campement.

Le repas du matin était pris, en commun, dans la grande tente. La bienvenue payée là par le professeur von Marx, au premier jour de notre arrivée, avait suffi pour assurer aux fourrageurs de la tribu de paisibles jours de repos, les dispensait de recourir à leur mode habituel de remplir le garde-manger, pour tout le temps de notre résidence parmi eux. Une fois le déjeuner fini, les hommes retournaient à leurs petits métiers de travailleurs ambulants, les femmes à leurs travaux domestiques, au soin de leurs enfants dont, comme à l'habitude, il y avait abondance. Le professeur errait à l'aventure avec Guido, joignant parfois

un parti de chasseurs, ou plus exactement de braconniers. Pendant ce temps, je m'égarais avec Juanita. à la recherche de fleurs et de mousses, visitant les coins et les gorges les plus romantiques de ce district désert, presque sauvage. En de rapides improvisations, d'une poésie singulièrement harmonieuse, ma belle compagne me chantait sa bien-aimée Andalousie. C'est là qu'elle était née, me dit-elle, quoiqu'elle prétendît descendre d'une « longue lignée de rois maures ». Vers la nuit, nous retournions à nos tentes. Là. le professeur se mêlait aux jeux bruyants des petits, aux sports plus rudes des jeunes garçons, jouait aux cartes avec les bohémiennes anglaises, se laissant toujours battre naturellement. En un mot, il se rendit si agréable à tous, jeunes ou vieux, que tous les cœurs lui furent bientôt gagnés. Ma surprise était telle qu'il lui prenait, parfois, d'irrésistibles accès de gaieté à voir l'étonnement de ma mine, devant sa si complète métamorphose.

Je n'étais pas moins populaire que mon séduisant maître parmi ces gueux. En outre que j'étais l'ami préféré de leur sière et autoritaire souveraine, je leur chantais des chansons qui, je me permets de l'affirmer, recevaient des bravos plus enthousiastes, des applaudissements plus sincères que ceux dont sut jamais comblée une prima donna assoluta. Mes volcks lieds, mes canzonets italiennes terminées, Juanita et les bohémiennes espagnoles, prenant leurs guitares et leurs luths, nous récréaient de mélodieux concerts.

Quelques-unes parmi les jeunes filles anglaises chantaient des airs populaires avec une simplicité

charmante, rendue encore plus captivante par la singularité de la scène, éclairée par la lune et les étoiles.

Une vieille sorcière de la bande anglaise, dont c'était la passion de raconter des histoires, variait les distractions de la soirée au campement, en nous contant, auprès du feu, des légendes qui auraient fait honneur à Münchausen. Elle me sit remonter l'histoire de son peuple à l'un des Pharaons. Elle me fit aussi, par écrit, un récit de quelques-uns de ses états antérieurs d'existence; car, comme beaucoup de ses congénères, elle était « réincarnationiste » décidée. Finalement, elle me donna à entendre certain soir que, malgré son humble charge actuelle de surveillante du gigantesque chaudron dont les vapeurs savoureuses nous promettaient un vrai festin de bohémiens, elle se rappelait parfaitement le temps où elle était « un des grands officiers de certain puissant Pharaon, par les ordres duquel fut construite, sous sa propre haute surveillance, la grande pyramide d'Égypte ».

Par leurs dons naturels d'improvisation, de prophétie, de clairvoyance spontanée, non moins que par certaines particularités physiognomoniques, ces gens me rappelaient continuellement quelques-unes des castes les plus inférieures, existant encore dans l'Indoustan.

On ne saurait douter que leur vie nomade, leurs relations constantes avec la nature sous ses aspects éternellement variés, ne contribuent singulièrement à développer les facultés de perception intérieure de ces habitants des tentes. Mais encore trouve-t-on des vestiges de tendances orientales, dans leurs imaginations ardentes, leurs façons allégoriques de s'exprimer, dans maintes de leurs coutumes, de leurs croyances religieuses, héritage probable qu'une longue suite de générations leur a apporté d'Extrême-Orient. Leur langage aussi, bien que contenant des vocabulaires entiers d'argot populaire et d'argot de voleurs, tient de la langue sanskrite ; j'y ai rencontré plusieurs mots qui sont du pur sanskrit, sans la moindre adultération. Une tradition vague existe, parmi eux tous, qu'ils vinrent à l'origine de l'Est, qu'ils furent autrefois un peuple puissant, qui plus tard dégénéra et fut dispersé. A mon avis, ils n'ont jamais été qu'un peuple dégénéré. J'incline, de plus en plus, à croire qu'ils descendent de l'une de ces castes infimes, opprimées, de l'Inde, qui furent chassées de leurs pays et dispersées sur la surface de la terre, à l'époque de la domination et de la tyrannie mahométanes.

Les plus accomplis parmi ces gens étaient leurs astrologues. Je trouvai que leurs calculs et leurs méthodes de calcul étaient purement chaldaïques. Juanita était, dans cet art, aussi habile que les plus habiles, à une exception près. Cette exception, je la trouve représentée en la personne d'un médecin arabe distingué, membre « de la Fraternité berlinoise », astronome admirable autant que mathématicien, qui professait l'astronomie à l'université où je fis mes études. C'est lui qui m'enseigna la méthode chaldéenne de dénombrer les étoiles, méthode qui

n'a jamais été publiée, et qui n'était communiquée aux adeptes que sous certaines conditions. Je trouvai là cependant, dans ces solitudes de Cumberland, la substance de cette méthode connue et mise en pratique par une pauvre Gitane, qui ne savait ni lire ni écrire: « Voyez, senor mio, » s'écriait-elle, « je ne saurais vous dire comment je connais ces choses, mais je vais vous le montrer. » Prenant alors une pierre plate ou un morceau de bois uni, elle traçait dessus, avec un morceau de craie, une carte des cieux, divisant les étoiles par lignes, les reliant en carrés, en figures, avec une exactitude qui me surprenait profondément. Je répète qu'en substance sa méthode était celle du philosophe arabe. Et cependant le plan céleste que retraçait cette ignorante fille, avec ses doigts et ses piles de cailloux, ne pouvait être que d'origine chaldéenne, et de l'origine la plus occulte, la plus secrète. Juanita m'informa qu'elle tenait ses connaissances, en cette matière, de son père, qui, comme elle, était chef de sa tribu, et qu'il les avait eus lui-même, en héritage direct, d'une longue lignée d'ancêtres.

« Maintenant, Nita, » lui dis-je, « dites-moi les noms des étoiles que vous avez figurées là, et puis, montrez-les moi au firmament. » Car je désirais savoir si ce n'était point là, de sa part, pure œuvre de routine, ou si la jeune fille comprenait réellement ce qu'elle avait dessiné. Ses yeux noirs fixés sur le resplendissant champ de lumière étendu sur nos têtes, elle commença, dans un langage imagé, poétique, d'une singulière élévation, à me raconter la célèbre

légende de la religion astronomique, me désignant correctement chaque constellation dont elle parlait. A mon profond étonnement, elle donnait aux astres, non pas leurs noms astronomiques ordinaires, mais me disait leurs appellations, leur histoire cabalistique, me récitait quelques-uns des mythes s'y rapportant, détails que je n'ai jamais vus nulle part, si ce n'est dans l'antique Zohar ou Livre de la Lumière. De plus en plus troublé par l'étrange science de cette sibylle, je m'efforçai, par tous les moyens imaginables, de savoir comment elle avait pu acquérir ses extraordinaires connaissances. Je découvris alors, ce que je soupçonnais d'ailleurs, que les bohémiens ne se conformaient point, comme on le croit généralement, à la religion des pays dans lesquels ils se trouvent séjourner, mais que, malgré leurs coustumes populacières, leur façon de vivre dépravée, ils sont de réels adorateurs du feu, qu'ils entretiennent, parmi eux, le culte sabéen, avec l'ardeur de vrais Parsis. Je ne pus en savoir davantage. Comme Nita s'extasiait sur certaines étoiles, les comparant à mes yeux, m'appelant son « rayon d'étoile », je me décidai à changer le cours de la conversation. Je la priai de m'enseigner la chiromancie, « cet art, vous savez, Nita, grâce auquel s'est faite notre première connaissance », lui dis-je. « La chiromancie, » répliqua-t-elle, avec un rire plein de dédain, « la chiromancie n'existe pas dans le sens que vous voulez dire, senor; il n'est point vrai que nous disions la fortune des gens par les lignes de la main. Voyez, » ajouta-t-elle en prenant ma main d'un geste impulsif.

16

et me montrant ses lignes mal définies, « vous n'avez pas de lignes là, comme les gens qui travaillent. Une telle main ne dit rien, sinon que vous ne travaillez pas. Non, non, senor; ce sont vos yeux qui m'ont dit votre triste, votre tragique histoire. Quand je regarde les étoiles, elles me disent mille fois plus que ces cartes de mes pères; de même, quand je regarde vos yeux, j'y lis votre histoire, votre âme, votre esprit. Le passé, le présent, l'avenir sont reflétés dans leurs sombres profondeurs avec une netteté, une clarté telles, que, si j'osais les sonder assez longtemps, je pourrais y voir, oui, je pourrais y voir le jour où un glacial frisson parcourra la terre parce que le lustre de votre vie n'y resplendira plus. - Peu importe ce jour, Nita; plût au Ciel qu'il fût demain! Mais dites-moi donc, avec plus de précision, comment vous voyez tout cela? »

« Vous dire comment Nita sait! Cela vient, illumine mon esprit, tremble sur mes lèvres avant même que je sache les mots qui seront prononcés. Remarquez bien, senor, que mes connaissances me viennent par deux voies différentes. Je regarde d'abord dans les yeux, et à travers les yeux je vois l'âme, je vois ses joies et ses peines, ses moments de tristesse comme ses moments de bonheur; je vois ses affections et ses haines, les vicissitudes par lesquelles a passé l'être, comme celles qu'il aura encore à endurer. Quant à la main, je ne vois pas, je sens ce qu'elle me dit. Peu de mains sont aussi difficiles à lire que la vôtre, senor, car votre cœur est fermé, et la clef en est confiée à la garde du sombre Maître des esprits que voici là-bas. »

Ce disant, elle me montrait du doigt le professeur von Marx, qui continuait à lui inspirer une insurmontable frayeur; « mais, chez la plupart des personnes dont je touche la main, les événements de leur vie passée, présente et future, me sont révélés par le flux de leur sang, et cette révélation me pénètre par les doigts, comme si je pouvais toucher les mots qui disent leur histoire. C'est aussi, senor mio, la manière dont Marianna et Louise (faisant allusion à deux autres sibylles de la tribu) disent la bonne aventure. La mère Elsie est aveugle, vous le savez, et cependant elle dit mieux la bonne aventure que n'importe laquelle d'entre nous. Ce n'est que par le toucher qu'elle opère, et parfois, lorsqu'elle pose sa main flétrie sur la tête d'un étranger ou la robe d'une dame. voire même par le simple contact d'un gant ou d'un mouchoir que son interrogateur a lui-même touché, elle en sait tout autant que si elle avait lu, dans un livre, leur histoire détaillée. Ne savez-vous point, senor, que ce que je vous dis là est la vérité? »

« Parfaitement, Juanita. J'ai éprouvé la science de mère Elsie, comme vous l'appelez, et je sais qu'elle dit d'étonnantes vérités. Mais encore ne m'avez-vous point dit comment mère Elsie peut faire ce qu'elle fait, ni comment vous-même pouvez lire ma vie dans mes yeux, ou la deviner par ma main. Voilà ce que je voudrais savoir, Juanita. »

« Parce qu'Elsie est une Gypsie, et que moimême je suis une Zingara, senor, » répliqua simplement la jeune fille.

« Alors vous refusez de me répondre, Juanita, re-

pris-je, en affectant d'être froissé de sa réticence. Je croyais que vous auriez tout dit à votre ami; vous me l'aviez promis. »

A ces mots, la pauvre enfant éclata en de passionnés sanglots, en ardentes protestations de dévouement, de sincérité, m'offrant sa vie, si cela pouvait me plaire. Je restai confondu, humilié du questionnaire que j'avais fait subir à cette simple, ignorante enfant de la forêt; je pouvais mesurer sa parfaite candeur à mes propres artifices d'homme du monde. Il devenait évident pour moi, comme pour le professeur von Marx, quoiqu'il usât d'autres moyens que les miens, pour arriver à ses conclusions, que ces errants étaient naturellement doués de puissantes facultés de clairvoyance, d'un sens psychométrique remarquable. Ces qualités sont variables, sans doute, selon les individus qui les possèdent, mais lorsqu'elles existent, leurs possesseurs n'ont recours à la fascination du regard, au contact de la main que comme simples moyens d'entrer en rapport avec leurs sujets. C'est ainsi que la vieille femme, à laquelle il est fait allusion plus haut, et qui était une des plus célèbres pythonisses de son temps, trouvait le contact d'un objet touché nécessaire au développement de son sens psychométrique. Ces méthodes sont aujourd'hui assez familières aux spirites bien informés. Mais, aux premiers temps de mes investigations, je cherchais, sans relâche, une philosophie plus abstruse que celle que m'offrait la nature elle-même, pour expliquer la mise en action des facultés spirituelles. Mes recherches ont été et seront toujours vaines. Quant aux étranges connaissances astrologiques que possèdent ces gens, leur origine m'est restée mystérieuse. La possession de ces connaissances implique un certain actif scientifique, ne relève point de dons naturels. A moins que, ainsi que le soutenait Juanita, ce savoir ne leur vînt par la voie d'héritage ancestral, je restais perplexe quant à la source d'où ils le tenaient.

La pauvre fille n'avait rien de plus à me dire, c'était évident. Elle était belle; intelligente, douée bien au delà de tous les gens de sa race qu'il m'est arrivé de rencontrer. Née dans un autre milieu, sa grâce souveraine eût pu faire l'ornement d'un trône, alors que son sceptre n'était que celui d'une tribu de vagabonds. Mais elle était Zingara, et les lois fatales, la liant à sa destinée, étaient aussi imprescriptibles que celles qui marquèrent, d'un trait ineffaçable, le premier fratricide. Durant la quinzaine que nous passâmes parmi ses gens, j'appris, les concernant, une particularité qui mérite plus de considération qu'on ne lui en attribue d'habitude. En tant que race, les bohémiens sont partout reconnus comme d'incorrigibles voleurs. A leur approche, chacun se barricade dans sa maison. les verrous sont mis aux portes tant on redoute leurs visites. Certains de leurs biographes vont même jusqu'à affirmer qu'ils vivent entièrement du fruit de leurs rapines, et que leurs soi-disant professions de marchands ambulants et de diseurs de bonne aventure ne sont qu'autant de prétextes leur facilitant l'accès des maisons ou des bourses des riches. Certes, je déclare ici énergiquement ne point vouloir excuser ce trait particulier de la vie bohémienne. Mais je veux

faire observer que, dans leur foi intime, ces gens se regardent comme des Ismaélistes, et que le genre humain tout entier est leur ennemi naturel. Ils se considèrent, en quelque sorte, comme chassés de leur pays, dépouillés de leur nationalité, de leur héritage, de leur place parmi les hommes. Avec cette idée fixe de ne voir en l'humanité que des oppresseurs, ils se croient tout autant dans leur droit, en pillant les riches et les heureux de la lutte, que le peuple élu de Dieu, dans les temps anciens, en dépouillant les Égyptiens. J'appris ce détail suspect de leur moralité, grâce à la consiance illimitée que reposait en moi la belle Juanita. Mieux que tout autre de sa génération peutêtre, elle connaissait à fond les opinions secrètes, le tempérament particulier des gens de sa race. J'appris aussi que, bien que n'osant avouer ouvertement ses opinions, elles constituaient en réalité des articles de foi, courant parmi eux, au même titre que la reconnaissance vis-à-vis des gens qui les aident ou les obligent.

Maintes fois je m'étais laissé dire que le bien de quiconque les avait obligés, mis à leur portée, était en aussi parfaite sûreté que mis sous clefs ou sous verrous. « Notre honneur et notre gratitude sont les meilleures clefs et les meilleurs verrous dont on puisse se servir avec les bohémiens, » disait à ce propos un de leurs vieux patriarches. Et vraiment ils nous donnèrent une preuve pratique effective de ce sentiment. Le professeur von Marx et moi avions apporté avec nous quelques objets de toilette de valeur. De même que notre argent, ces objets se trouvaient épars dans

nos tentes, à la portée du premier venu. Souvent aussi il nous arriva de répandre, avec une profusion tentante, de la menue monnaie parmi les enfants. Jamais cependant un seul objet ne fut touché, un seul penny ne disparut. Mieux que cela, nous eûmes plusieurs fois occasion d'envoyer des messages au serviteur que nous avions laissé à l'auberge. Les allures de certains de nos messagers eussent facilement pu leur servir de passeport pour l'accès des prisons du pays. Selon les ordres qu'il avait reçus, maintes occasions tentatrices leur furent offertes par notre domestique de se livrer à de légers larcins. Jamais cependant nous ne les vîmes manquer à la plus stricte honnêteté dans l'accomplissement de leurs missions, jamais nous ne les trouvâmes coupables du moindre délit qui pût trahir la confiance reposée en eux.

J'ai déjà dit que notre résidence dans le campement avait été convenue sous certaines conditions. J'ajouterai que, durant tout le temps de notre séjour, le voisinage jouit d'une sécurité parfaite, ne souffrit pas des habitudes de rapines ordinaires aux bohémiens. Une trève rigoureuse fut observée, nulle bande de pillards, en quête de mauvais coups, ne sortit de nos rangs paisibles.

Enfin arriva le soir du jour où devait finir notre vie de bohémiens.

Quoique nous n'eussions point fait d'annonce formelle de notre départ, nos hôtes s'en doutaient instinctivement. Notre domestique avait reçu l'ordre de nous attendre avec nos chevaux, à une courte distance du camp. Jeunes et vieux, depuis les vieilles sorcières chargées de la cuisine, jusqu'aux bébés criards, s'empressaient autour de nous, avec un air mirespectueux, mi-chagrin. Dans les pauvres cœurs de ces réprouvés, des trésors de bonté humaine sommeillaient encore. Nous pouvions juger avec quelle facilité, sous des influences appropriées, les nobles instincts, les sentiments d'affection peuvent s'éveiller dans les plus grossières natures. Quand tout fut fini, que toutes sortes de politesses mutuelles eurent été échangées, que nous eûmes pu, aux plus jeunes et aux plus vieux de la tribu, faire accepter de force maints petits présents, la tâche la plus pénible, pour moi du moins, restait encore à accomplir. Rien n'avait été dit à notre gracieuse reine concernant notre départ subit. Silencieusement, je montrai du doigt au professeur von Marx sa silhouette pleine de noblesse. Elle se promenait sur les bords de la rivière, à une distance d'un demi-mille de nous, cueillant les fleurs sauvages dont elle avait coutume d'orner ma tente. « Eh bien! qu'allons-nous lui dire, à elle? » demanda brusquement le professeur. Quelque peu abasourdi à cette question directe, je m'aventurai à suggérer, à voix basse, qu'il serait peut-être aussi bien de profiter de sa préoccupation, et de partir sans prendre autrement congé d'elle.

« Eh quoi l » s'écria mon maître, pris d'un accès de gaieté inaccoutumée, « fausser compagnie à notre reine bohémienne, tout comme si nous étions des déserteurs, Louis l N'avez-vous point honte d'une aussi déloyale proposition l Non, non : cela ne saurait être. D'ailleurs Juanita est une sibylle trop consom-

mée pour ne point savoir que l'heure est venue où ses chants de sirène ne doivent plus charmer les oreilles de son jeune Télémaque. Mais, n'ayez crainte, poltron cavalier que vous êtes! La reine bohémienne pressera notre départ, elle ne s'y opposera point. »

- « Je ne crois pas, répliquai-je avec quelque hésitation. Mais pourquoi cette hâte, mon père? Ne pourrions-nous pas attendre jusqu'à demain? »
- « Demain! répondit le professeur avec rudesse, ce demain pourrait être trop tard. Nous nous sommes déjà trop attardés en ces lieux. Ne voyez-vous pas que l'incomparable beauté de cette Juanita est l'orgueil de sa tribu, qu'il n'est pas un seul des jeunes gens non mariés de ce monde de bohémiens qui ne la regarde d'un œil de convoitise, qui ne caresse l'espérance vague de conquérir, un jour, ce rare joyau? Allons, sot enfant, pressons notre départ, et cela le plus rapidement possible, à moins que vous ne comptiez vivre avec, dans le corps, la douzaine de balles que vous réservent les carabines d'autant de vagabonds, vos rivaux.—La balle n'est point encore fondue, mon père, qui peut me détruire, mon heure n'est pas venue. »
- « Ne vous fiez pas trop à la destinée, Louis. Ces demi-sauvages savent qu'un charme protège votre vie, mais ils ne sont pas tout à fait ignorants des pratiques de la sorcellerie. Savez-vous qu'un certain nombre d'entre eux ont été vus occupés à fondre les monnaies d'argent que nous leur avons distribuées d'une façon si prodigue, et à fabriquer des balles avec; et savez-vous à quel usage on destine les balles d'argent en magie noire? »

« A détruire ceux dont on suppose le corps invulnérable à de plus vulgaires projectiles, répondis-je insoucieusement. Je suis sans crainte; mais comment avez-vous appris l'existence d'un aussi noir complot, père ? »

« Oh! simplement en me servant de mes yeux et de mes oreilles, et en écoutant la voix de certain petit oiseau qu'on appelle « raison ». Mais, venez! nous perdons du temps. Je vous donne une demi-heure pour faire vos adieux; après, vite en selle, et en route pour une nocturne chevauchée. »

Quelques minutes après, je me trouvai aux côtés de Juanita. Je ne l'avais point perdue de vue, pendant notre entretien, tandis qu'elle cueillait des fleurs sur le bord de la rivière, à un demi-mille de distance. Personne ne l'avait approchée. Son attitude ne changea qu'au moment où je fus près d'elle. Comme elle s'asseyait sur une pierre couverte de mousse, je me penchai pour lui parler. Mais de sa voix douce et triste, elle murmura: « Juanita ne chantera plus ses chants de sirène aux oreilles de rayon d'étoile. L'heure est venue où il doit partir, et la reine bohémienne pressera son départ, elle ne s'y opposera point. » Les paroles mêmes du professeur! comment avait-elle pu les entendre à un demi-mille de distance? Se levant de la place qu'elle occupait, elle dirigea lentement son regard sur la personne de mon maître, que l'on pouvait encore voir distinctement, debout, sur le versant de la colline. D'une voix dure et fière, spéciale à sa hautaine humeur, elle s'écria: « O cruel, insolent homme du monde! Crois-tu donc le bohémien ca-

l. ....

pable de mordre la main qui l'a caressé? Le connaistu si peu que de lui prêter l'abominable projet d'assassiner froidement, à l'ombre de sa propre tente, l'hôte avec lequel il a partagé son pain? »

« Que veut dire cela, Juanita? interrompis-je gravement. Auriez-vous appris que quelque danger me menace, du fait de certains de vos gens? Vous ne m'en avez pas prévenu, cependant?

« Du danger! » s'écria la jeune sille, en me sixant de son beau regard, sans crainte, avec une indéfinissable expression de tendresse et de reproche. « Vous, senor, en danger! ne savez-vous point, » ajouta-t-elle, et sa voix abaissée devint presque un murmure, « qu'un charme protège votre vie, et que la balle n'est point encore fondue qui peut vous détruire? Votre heure n'est point venue. Je ne suis point toutefois inattentive à ce qui se passe autour de nous; mais oh! » s'écria-t-elle, avec un accent d'enthousiasme, ses joues devenant écarlates, « Juanita a enveloppé son Rayon d'étoile d'un charme devant lequel tous les dangers tomberont, toutes les balles resteront sans effet, sinon pour ceux qui les auront dirigées contre toi. Mes gens peuvent poursuivre les rayons de soleil qui ont ébloui leurs pauvres yeux, habitués à ne voir que l'humble lumière du ver luisant; ils peuvent, dans leur envie insensée d'une beauté et d'une noblesse qu'ils n'atteindront jamais, te pourchasser après que tu auras laissé, derrière toi, les barrières que même notre rude hospitalité considère comme sacrées, barrières qui te préserveraient de toute malveillance, dusses-tu à jamais résider parmi nous. Mais le charme dont je te protège

s'étend plus loin que cela, plus loin que le but que peuvent atteindre les balles de l'envie. Tu peux partir tranquille, tu n'auras jamais à souffrir le moindre mal de la part de Juanita ou de ses gens. »

Pauvre Juanita! le chemin de la vie, sur lequel je l'abandonnais, allait lui sembler d'autant plus solitaire, d'autant plus morne à suivre, que, pour une foîs, le soleil l'avait illuminé, et trop brillamment. Sa destinée allait lui paraître d'autant plus insupportable que, telle une lueur d'éclair dont ils ne devaient plus revoir le fugitif éclat, ses yeux avaient pu entrevoir le rayonnement d'un meilleur sort.

Trois jours après avoir quitté le campement bohémien, un étrange accident nous arriva. Errants sur les bords d'un superbe lac. nous venions de faire halte pour prendre quelque repos à l'ombre d'un précipice dont les aspérités surplombantes nous offraient un abri contre les rayons du soleil de l'après-midi. A peine nous étions-nous couchés contre les rochersqu'une immense masse, appartenant à la portion située au-dessus et en avant de nos têtes, se détachabrusquement et vint tomber, avec un fracas épouvantable, sur les cailloux du rivage. Sous l'effet de l'énorme force développée par sa chute, cette masse s'enterra, à une grande profondeur, dans le terrain mouvant situé à nos pieds, nous emprisonnant dans un espace étroit formé par elle-même et les rochers contre lesquels nous reposions. Au moment même où se produisait cet étrange accident, une pluie de balles vint s'abattre dans notre direction. Interceptées par la masse descendante, elles allèrent se briser de tous les côtés.

En même temps, le bruit de la décharge de plusieurs carabines vint frapper nos oreilles.

Tous ces événements coïncidèrent de telle facon que, pendant quelques instants, nous fûmes incapables de les démêler, de les arranger selon leur ordre de production. Lorsque nous eûmes réussi à sortir de notre prison provisoire, après avoir pris note des différents points de notre situation, nous trouvâmes la série suivante de curieuses coïncidences. Nul doute que la roche au-dessus de nous n'avait été pendant longtemps maintenue suspendue dans une position très menaçante. Si, à un certain moment, nous n'avions point pris refuge sous l'alcôve à laquelle elle formait une sorte de toiture, elle nous eût certainement écrasés, attendu que nous nous serions immanquablement trouvés dans sa ligne immédiate de descente. En fait, nous étions restés là jusqu'à la minute qui précéda sa chute, lorsque l'aspect attrayant du recoin nous engagea à profiter de son ombre agréable. Et cependant, à en juger d'après le bruit des carabines, que nous avions entendu, et la pluie de balles qui s'abattirent sur la roche en mouvement, il était évident que, sans cette obligeante catastrophe, lesdites balles seraient allées se loger quelque part dans nos individus alors couchés. Que nous étions le but de leur destination, on ne pouvait pas s'y méprendre, car la roche seule, interceptant leur course, les séparait de nous; leur volée n'avait pu être envoyée qu'à l'instant même de la chute de la roche ou peut-être une seconde avant, car les balles atteignirent ses côtés et sa surface au moment précis où elle toucha le sable.

- « Ces balles évidemment ont été tirées par des mains d'assassins, Louis, » dit mon maître, après avoir minutieusement inspecté la scène.
- « Et la roche, précipitée par celles de nos anges gardiens, » ajoutai-je.
- « Ou bien par « l'esprit atmosphérique » de la belle reine des bohémiens, qui sait? » dit le professeur, en souriant; « voyez, en effet; voici les traces de l'œuvre de ses sujets » et il ramassa et me montra une poignée de balles aplaties, faites de pur argent.
- « Vous voyez bien, père, remarquai-je, qu'un charme protège nos vies. »
- « Vraiment oui, » répondit le professeur, gravement; « mais je crois que nous ferons aussi bien, à l'avenir, d'éviter de visiter des poudrières avec des torches allumées dans nos mains. »

## CHAPITRE IX

## LA LETTRE. -- LE TRANSFERT D'UNE VIE

Les jours passaient, rapides! Les saisons se succédaient, dans la beauté variée de leurs changements; seuls à nous rappeler la durée prolongée des vacances que nous nous étions promises, la longueur des semaines devenues des mois, depuis le moment où nous nous étions décidés, pour une brève période tout au moins, à vivre pour nous seuls, à nous délecter en des lieux de plaisir salubres, que chacun de nous croyait secrètement devoir apporter à l'autre la santé du corps et la paix de l'âme.

J'aime à me rappeler ces promenades à l'aventure. Elles furent la période la plus heureuse de ma vie. Encore aujourd'hui, elles forment, dans mon orageuse existence, l'oasis autour de laquelle s'attardent les mémoires les plus chères à mon cœur.

La nature était pour moi une page ouverte de révélations sans cesse nouvelles, sans cesse étonnantes. Sur un signe de la main de mon puissant maître, mes sens physiques se fermaient, mon âme délivrée s'évadait libre, et mes sens spirituels pouvaient explorer le prodigieux arcane de la vie, caché dans les formes, les couleurs, les odeurs et les sons, dont le monde extérieur ne laisse voir que le plus pâle reflet. Grâce à ma clairvoyante perception, j'apercevais de toutes parts des myriades de langues de feu multicolores, jouant autour ou surgissant des rochers, des pierres, des gemmes, des cristaux, des coquilles, des herbes, des fleurs, de toutes les formes possibles, en somme, de la vie minérale ou végétale. A travers ce merveilleux prisme achromatique qu'est la vision spirituelle, la vie de l'univers se révélait à moi. Je découvrais qu'il n'y avait pas un brin d'herbe, pas un grain de sable qui, aussi bien que l'humble ver de terre ou l'homme puissant, ne fût vitalisé par un élément qui, au sens de la vue, semblait une flamme, et qui n'était autre, en fait, que la vie elle-même, avec ses infinis degrés de puissance, de mouvement sans limites et de chaleur vitale. Avec quelle glorieuse beauté la création m'apparaissait, à la lumière transfiguratrice de la clairvoyance! Je ne m'étonnai plus que le voyant antique fût un adorateur du feu, mettant dans tous les corps lumineux le principe déifique, faisant du soleil, pris comme source de la vie, de la lumière et de la chaleur, le dieu de la terre, à laquelle se trouvait alors limitée sa connaissance de l'univers.

En outre des dons merveilleux de discernement dont la vue clairvoyante me gratifiait, j'acquis aussi des facultés spéciales de perception par le moyen des sens spirituels du toucher et de l'odorat. Je découvris que toute chose dans la nature est douée d'un caractère spécial, lui appartenant en propre; et il me devint bientôt apparent que, soit par la vue, l'odorat, ou le toucher, l'âme humaine peut entrer en contact avec l'âme des choses, et reconnaître ainsi leur individualité propre. Le son ne pouvant être produit que par la collision de deux corps dans l'espace, il s'ensuit que le sens de l'ouïe peut révéler un mélange de deux ou plusieurs caractéristiques. C'est ainsi que je remarquai que le son représente les relations d'harmonie des choses, les unes par rapport aux autres; la vue, le toucher ou l'odorat, le caractère individuel de la chose elle-même et son rang sur l'échelle de la création.

J'aurais pu, à cette époque, facilement dessiner descartes où l'univers des formes créées, organiques et inorganiques, chacune à sa place sur l'échelle de l'être, aurait été représenté, en figurant chacune de ces formes par les nuances distinctives de leur couleur, par les odeurs leur correspondant et par l'état de densité ou de raréfaction de leur substance, tel que le révèle le toucher. J'ajouterai que, comme le son, le toucher est souvent complexe dans ses impressions; car les choses entrent facilement en contact dans la nature, et deux choses qui se sont rencontrées laissent l'une sur l'autre une trace appréciable de leurs qualités respectives. C'est ainsi que le psychomètre est à même de définir si exactement les états caractéristiques par lesquels a passé ou qui ont affecté l'objet soumis à son examen. La brise qui effleure la surface du rocher, l'imprègne des caractéristiques de tous les éléments qui sont dans l'atmosphère; mais c'est la vie organique, la vie humaine en particulier, c'est-à-dire l'élément le plus élevé, le plus puissant, le plus compréhensif, qui s'imprime le plus fortement sur les objets inanimés qui viennent à son contact. Je découvris ainsi, après quelques semaines consacrées à l'éducation de mon sens du toucher, que je pouvais analyser correctement les caractéristiques de tout être humain ayant récemment passé par telle chambre ou tel endroit qu'il me plaisait d'examiner; je découvris que je pouvais déterminer avec certitude l'état mental, moral ou physique de tout individu, dont on me présentait le gant, le mouchoir, etc., en un mot que je pouvais « psychométriser » toutes choses dans la nature et par le sens du toucher seulement, reconnaître leurs qualités cachées ou leurs énergies les plus secrètes.

Ce sont là des études occultes que, certes, je ne recommanderai pas à quiconque court après le bonheur ou la recherche des satisfactions. Le savoir que j'avais acquis, souvent me remplissait d'extase par mes découvertes prodigieuses, saisissantes, suggestives. Mais, lorsqu'il entreprenait la révélation d'un caractère humain, lorsqu'il allait déterrer, des profondeurs de la conscience intime, des secrets heureusement cachés à la vue commune, la révélation presque toujours en était douloureuse; elle ne servait qu'à rendre plus évidentes à mon esprit navré les viles faiblesses et les taches intérieures de la nature humaine, exagérant de façon si pénible l'acuité de mes impressions dans les milieux où je me trouvais, que j'étais obligé d'exercer un violent contrôle sur moi-même pour pouvoir endurer les révélations qui s'imposaient à mon esprit, dans les lieux fréquentés des foules, dans les voitures

publiques comme dans les rues. Mais aux moments d'amertume, de peine, de misanthropie dont m'affligeaient ces découvertes, se mêlaient en retour des heures d'ineffable joie. Cachés sous des dehors repoussants, il m'arrivait souvent d'apercevoir de tels trésors de beauté, de bonté naturelles, que si, d'un côté, je n'éprouvais que du dégoût et du découragement, de l'autre j'étais transporté d'allégresse à la découverte des plus brillantes qualités morales.

C'est cette perception intérieure qui me faisait admirer la pauvre Bohémienne et qui me décida cependant à m'éloigner d'elle. C'est cette perception qui, certain jour, apporta à mon sens de l'odorat un parfum d'œillet, de la plus exquise nature. Je cherchai autour de moi de quelle forme humaine pouvait provenir une si agréable émanation, mon sens intime m'assurant qu'elle devait appartenir à une nature généreuse, un être de sacrifice. Je découvris sa source en la personne d'un pauvre vieux portefaix, aux vêtements usés jusqu'à la corde, qui se tenait dans un coin de la place que je traversai, attendant du travail, et dont l'aspect pouvait certes compter parmi les moins attrayants de ceux qu'on rencontre dans les rues si mêlées de la cité. Résolu à vérifier ou à dissiper ma fantaisie, si c'en était une, j'entrai en conversation avec cet individu, et postérieurement fis plusieurs enquêtes le concernant. Générosité, obligeance, désintéressement, étaient les caractéristiques qu'avait apportés à mon sens spirituel ce pauvre paquet de haillons et de misères. Voici ce que me dit de lui un commerçant du voisinage qui connaissait bien le vieillard :

« Vous ne croiriez pas, monsieur, que ce vieux misérable là-bas a été autrefois un gentleman, et des plus fortunés. Il avait une nombreuse famille de fils et de neveux extravagants, en faveur desquels il a dépensé si libéralement son avoir qu'il s'est réduit luimême à la plus abjecte pauvreté. Il était si bon pour les pauvres aussi, monsieur, et il l'est encore d'ailleurs, que, lorsqu'il a gagné un schelling, il ne peut pas le garder. Il fait aujourd'hui des commissions pour plus d'un gentleman qui s'est assis à sa table et qui le pourvoirait d'un meilleur sort s'il ne prodiguait pas à d'autres tout ce qui lui est donné. Il ne devrait pas être en haillons, car souvent on lui donne des vêtements décents; mais il préfère s'en dépouiller pour les donner à un voisin pauvre, et il ira en guenilles pour pouvoir encore aider sa honteuse et scélérate famille...»

Que de fois mes sens spirituels ont ainsi été embaumés de suaves parfums venant des paradis inconnus de l'âme humaine, dévoilant des vertus cachées que le monde ignore; mais, hélas! pour le contraire, que de fois aussi de nauséabondes exhalaisons sont venues m'assaillir dans le grand monde où petits-maîtres parfumés et dames couvertes de bijoux dissimulent sous de séduisants extérieurs la floraison, ardente autant qu'immonde, de leurs vices et de leurs passions infâmes! J'ai rencontré dans ma carrière plusieurs personnes qui possédaient, comme moi, cette faculté de découvrir le caractère par le sens de l'odorat, une amie chère en particulier, qui souffrait si vivement des révélations involontaires que ce don subtil lui appor-

tait, qu'elle suppliases guides spirituels d'abolir ce pouvoir, d'éloigner d'elle une source de perception intérieure qui rendait parfois intolérable son commerce journalier avec ses semblables.

Le jour où nous serons connus pour ce que nous sommes, non pas pour ce que nous semblons être, dans le royaume de la vérité et de la révélation spirituelles, chaque créature vivante aura son numéro, et dans ce chiffre mystérieux nous découvrirons la couleur, le son, l'odeur, le toucher particuliers à chacun, nous reconnaîtrons que ces qualités sont, toutes et chacune, des révélations qui contiennent le tout dans la partie. Nous apprendrons aussi que la couleur du rayon odique qui éclaire la photosphère de tout être humain, le parfum que l'âme exhale, le mystère de l'impression produite par le contact de la main, le son qui vibre dans l'air où nous nous mouvons ou respirons, sont tous des révélations exactes de ce que nous sommes ou de qui nous sommes ; que toutes ces choses sont connues des anges et peuvent, à quelque degré, être perçues, sinon clairement désinies, par tout sensitif dont les perceptions spirituelles sont plus ou moins développées.

Oh! prodigieuse révélation, monde de féerique science, angélique enseignement, divine inspiration! Quels moments heureux, bénis, j'ai vécu dans ce royaume de l'invisible, cet univers de resplendissantes vérités et d'entités spirituelles! Ces pages tomberontelles jamais sous le regard perçant d'amis spirituels! Ils verront alors comment je me débats autour de la ligne qui sépare cette période de bonheur sans mé-

lange des amertumes sans nombre que le lendemain me préparait. Quelqu'un lira ces lignes, qui les comprendra. Je fais appel à sa profonde, charitable affection et je crie dans ma douleur: « Pas encore! pas encore! laissez-moi m'attarder sur ce passé avant que l'épée de flammes ne vienne me chasser du paradis de ma défunte jeunesse et des premiers rayons de bonheur qu'ait eus ma vie. »

Errant sans but, mon père bien-aimé et moi, par des vallons boisés ou des landes désertes, nous campions quelquefois, pendant toute une longue nuit, sous la voûte brillante des étoiles, à la clarté solennelle d'une lune magnifique, abrités dans les ruines. de quelque vieux temple, dont les vertes tours, vêtues. de lierre, et les arches sculptées laissaient passer la douce et pure lumière des lampes célestes; d'autres. fois, nous reposions sur des bancs de gazon en communion étroite avec l'âme de la Nature, ou bien étendus sur un sable doré au-dessous de rocs menaçants surplombant la mer toujours murmurante. Pendant plusieurs mois bien courts, nous vécûmes ainsi sur terre, sans en être cependant. Il nous arrivait parsois de rester assis pendant des heures, sans prendre garde à nos livres ouverts, écoutant, l'esprit profondément absorbé, le murmure d'un ruisseau ou le grondement d'une cascade, mais toujours reconnaissant dans chaque son, dans chaque voix de la Nature, depuis le soupir de la brise jusqu'au fracas du tonnerre, l'histoire de la création chantée par une invisible intelligence.

Jours heureux, heures de divine extase! Combien





j'aime à soulever le voile brumeux de vos souvenirs passés, à porter mon regard sur vos riants tableaux dont les radieuses réalités se sont enfuies, se sont, toutes, enfuies à jamais!

Le professeur von Marx avait été appelé à Londres pour assaires, et, comme il ne s'attendait pas à rester absent au delà de quelques jours, il sut convenu entre nous que je resterais à l'auberge paisible que nous habitions dans une province du Nord. De ce point nous avions formé projet de partir pour entreprendre un tour dans le pays de Galles. J'insistai pour qu'il prît avec lui notre unique domestique et pour qu'il me laissât entièrement jouir de ce profond repos, que rien ne troublait et qui, j'en avais le pressentiment, devait être le dernier moment de calme et de tranquillité que j'allais connaître sur terre.

Peu de jours après son départ, mon cher père m'écrivit, exprimant le désir de me voir venir le rejoindre à Londres. Il allait probablement être retenu dans cette ville plus longtemps qu'il ne s'y était attendu et ne pouvait souffrir mon absence prolongée loin de lui. Le village où je résidais était très éloigné, distant de plusieurs milles du chemin de fer que l'on ne pouvait gagner que par diligence ou voiture particulière.

Je retins ma place dans une diligence, qui devait partir à la nuit et correspondre avec le train du lendemain matin pour Londres. Pour tromper les heures qui me restaient à passer avant mon départ, j'entrepris une dernière promenade parmi les superbes scènes du voisinage.

Vers le soir, trois heures environ avant l'heure

fixée pour monter en voiture, je m'assis sur les bords d'un torrent sinueux, coupé de rapides et de cascades miniatures, pour admirer la gloire du soleil couchant.

La rive opposée du cours d'eau était dominée par une haute falaise obstruant l'horizon de ce côté, mais au loin vers l'occident, collines et plaines, vallées et landes commençaient à s'empourprer de la rutilante splendeur que reflétait le ciel embrasé. Le charme apaisant de cette tranquille, admirable scène imprégnait mon âme tout entière. Soudain, un mortel frisson, une angoisse indéfinissable me saisirent. Le paysage environnant s'obscurcit complètement à ma vue; un sentiment inexplicable de crainte, de solitude pénétra mon être.

Je fermai les yeux et m'appuyai contre le tronc de l'arbre sous lequel j'étais assis. Un bruit subit d'ailes secouées ébranla les airs. La sorcière, qui si souvent s'était annoncée à moi comme prophétesse de malheur, flamboya un instant devant mes yeux. Avec un ricanement moqueur, elle s'abattit tout près de mon visage: terrible, respirant la haine, épouvantable à voir. Puis aussi, soudainement, elle s'enleva dans les airs et disparut. Quelques moments après cette disparition du fantôme, toujours redouté quoique bien connu, une idée fixe, pressante, s'empara impérieusement de moi. La lettre que le professeur von Marx m'avait remise, quelques mois auparavant, se rappelait à mon esprit avec tant de force que je ne pus résister à l'impulsion de la tirer de la doublure de ma veste où je l'avais placée pour plus de sûreté. La tenant en mains, je me mis à la tourner et à la retourner, avec

un sentiment tout nouveau d'ardent intérêt. A ce moment, il me sembla entendre un chœur de voix criant sur tous les tons imaginables: « Lisez votre lettre! Lisez - votre - lettre - lettre! Lisez! Lisez! Lisez! » Je savais que c'était là un effet de mon imagination, et cependant ces voix semblaient bien réelles à mon oreille. Quelques-unes étaient rauques et dures, d'autres aiguës et perçantes, ou bien faibles, rapprochées, lointaines et cependant tout près. Je me sentais sous l'influence d'un charme et me déterminai à le rompre. J'allais replacer la lettre dans ma veste, lorsque, au milieu de ces voix étranges, d'origine si incertaine, une voix répéta mon nom, voix sur laquelle je ne pouvais me méprendre, dont le son remuait les plus intimes profondeurs de mon être, la voix même de mon bien-aimé père adoptif, m'appelant, il me semblait, du haut de la falaise, située sur la rive opposée du torrent.

Stupéfait, je levai la tête, dans cette direction, pour répondre à son appel perçant, réitéré de « Louis, Louis! regardez en haut! » J'aperçus le professeur von Marx debout, à la pointe même du rocher, s'appuyant contre les aspérités de sa paroi et me faisant face. Ravi autant qu'étonné, je répondis : « Père chéri! est-ce bien vous? êtes-vous donc venu me chercher? » Je me levai à la hâte et regardai autour de moi afin de découvrir un gué me permettant de traverser l'étroit cours d'eau et de le rejoindre, lorsque je fus de nouveau arrêté par la voix du professeur prononçant distinctement ces mots : «Ouvrez et lisez votre lettre! La voix la plus auto-

risée pour vous sur terre vous l'ordonne! Obéissez à l'instant! »

Accompagnant ces mots du même geste de la main, rapide, impératif, auquel je n'avais jamais désobéi, le professeur se détourna, je vis sa silhouette fuyante passer sur les hauteurs, puis se fondre dans le lointain gris de l'horizon. Je compris qu'il allait contourner la colline pour traverser le torrent à un pont rustique, situé à un demi-mille au-dessous de l'endroit où je me trouvais. Persuadé qu'il allait bientôt me rejoindre, je repris ma place contre l'arbre. Cédant à l'injonction de cette voix toute-puissante dont je n'avais jamais encore discuté ni enfreint les commandements, j'ouvris la lettre et lus ce qui suit :

« Voilà déià plusieurs mois, mon cher Louis, que les recherches auxquelles j'ai consacré ma courte vie me sont devenues fastidieuses par le vague, l'insuffisance de leurs résultats. Elles enserrent mon esprit fatigué comme d'une ceinture de glace, étouffant ses énergies, paralysant ses facultés. Le royaume d'être qui seul se dévoile à mes pénétrantes investigations est trop embryonnaire, trop au-dessous de l'intelligence perfectionnée de l'homme, pour satisfaire ses aspirations ardentes, pour être d'un commerce salubre à sa nature exaltée. Entraîné vers des mondes d'êtres purement rudimentaires, errant à tâtons dans le chaos de sphères, où n'habite qu'une obscure intelligence, je suis excédé, las de vivre, déçu profondément! Lorsque je cherche de plus hauts horizons, lorsque je veux m'élever au-dessus de moi-même, mon âme se perd dans l'océan de l'insondable, où je

n'ai ni boussole pour m'orienter, ni pilote pour me guider. Me suis-je embrumé dans la grise aurore d'une matinée qui commence, et dont un soleil splendide viendra bientôt dissiper tous les mystères? ou bien me suis-je attardé dans le crépuscule d'une journée qui finit, et dont les ombres croissantes s'épaissiront en une nuit éternelle, qu'aucun rayon de lumière ne traversera jamais ? je ne saurais dire. Je me trouve errant parmi les bancs de brouillards qui bordent une mer sans rivages. L'au delà est devenu pour moi un problème trop urgent, trop terrible pour que je reste plus longtemps dans l'incertitude. Il faut que je le résolve ou que je périsse éternellement. Mais, tandis que mon âme frémit sur le bord de ce gouffre qu'est l'inconnu, l'angoisse la plus poignante qu'elle éprouve n'est point pour moi-même, mais pour vous, enfant de mon âme, pour vous à qui j'ai donné tout ce que mon cœur renferme d'amour ou d'affection humaine! pour vous, compagnon chéri, que j'ai conduit dans le même insondable abîme de mystère et d'appréhensions qui a détruit mon propre repos et presque ruiné mes sens. Penser que j'ai guidé vos pas d'enfant dans les farouches, effrayantes solitudes, dans le royaume de ténèbres où je me suis moi-même perdu, est aujourd'hui mon regret le plus amer, mon remords le plus cruel. Mais à vous, Louis, étincelle de lumière, qui seul réchauffez, illuminez encore mon pauvre être épuisé, enchaîné, à vous, tout au moins, je puis et je veux faire réparation. Dans ce même moment où je vous écris, je sais que ma sin approche à grands pas. Louis, je me meurs. La mort

est-elle le sommeil qui ne connaît pas de réveil, pas de retour, est-elle le ver de la lente corruption des corps, ou bien une sorte, incompréhensible pour moi, de vie continuée, de conscience prolongée ? Il faut que je le sache bientôt, et je le saurai. Ne croyez point que je veuille hâter le moment de cette redoutable révélation par une sortie violente et lâche de cette vie, par le débarras volontaire de l'enveloppe mortelle si dure à porter. Non, je méprise trop le suicide et ne commettrai point d'acte d'impatience irréfléchie.

- « En un sens seulement je puis accélérer le grand dénouement, et cela en accomplissant l'acte de réparation que je me suis imposé. Louis, je veux vous donner ma vie. Je suis actuellement occupé sans relâche à projeter, par un effort puissant de ma volonté, en effluves magnétiques sur vous, la vie et la force qui me font vivre.
- « Je sais qu'il est au pouvoir de l'adepte de pouvoir céder ces ondes de vie, d'envoyer, à son gré, leur reflux vers les rivages de la vie d'un autre.
- « Par l'esset de ce mystérieux transsert, ma vie deviendra vôtre, mon être s'incorporera à votre être, et, lorsque je ne serai plus, la vigueur, l'épanouis-sement accrus de votre noble et virile nature, le développement étendu de vos facultés spirituelles encore latentes, viendront témoigner de la réalité de cet esset. Ma robustesse s'ajoutera à votre grâce; ma virilité puissante soutiendra votre débile jeunesse; mon assurance fortissera votre séduction.
  - « Et cette grande, cette prodigieuse œuvre est à la

veille d'être accomplie! La trame de la destinée est presque entièrement dévidée. L'effort de volonté que j'exerce constamment sur vous est si puissant que vous ne pouvez pas vous apercevoir, que vous ne vous apercevrez pas de l'opération, bientôt terminée, du transfert de ma vie en vous; que vous ne pouvez pas non plus remarquer combien mince et ténu est devenu le fil qui rattache l'esprit qui s'en va à la forme moribonde.

« A l'heure dernière où s'achèvera cette opération du transfert, mon corps sera loin de vous. Je vous laisserai seul pendant quelque temps, car je ne veux point que votre regard suppliant puisse me rappeler à cette vie que je hais, je neveux point qu'il arrêtemon esprit, plein d'émoi, sur les bords du mystique océan dont les vagues silencieuses doivent l'ensevelir à tout jamais, à moins qu'il n'en surgisse pour venir apporter à ta jeune existence le secours de mon âme ressuscitée et de ses facultés récupérées.

« Je te quitterai, mon bien-aimé, au cours de l'œuvre terrible de séparation. Je rassemblerai alors les sils brisés de ma vie, je les tresserai en une puissante chaîne de volonté dont je jetterai les derniers anneaux autour de ton cou, mon Louis, afin d'ancrer là mon âme libérée. Louis, je meurs pour que vous puissiez vivre. A vous je donne la flamme de la vie que j'abandonne, à vous j'apporte le soussile mystique de mon esprit. Si l'essence de mon âme n'est pas tout entière dissipée dans l'invisible éther, si je vis de nouveau, ce sera comme partie de vous-même. Je vous lègue ma vie, alors que je puis encore projeter son ardente flamme

pour illuminer le temple de votre esprit. Je vous lègue tout ce qui restera de cette flamme qui brille encore. au moment où le souffle de la mort l'éteindra pour moi. Peut-être retient-elle encore quelque étincelle de conscience! Ajoutée à la vôtre propre, elle vitalisera votre organisme, renforcera, en la doublant, la virilité de votre caractère, brûlera les écailles terrestres qui voilent vos veux spirituels, élèvera votre âme à des sommets plus hauts que ceux que jamais mortel atteignit auparavant, vous emportera bien au delà de ces viles sphères d'élémentaires où ce fut notre malheur de nous égarer, vers les royaumes resplendissants, frères du soleil, où doit habiter la cause des causes! Sur terre, adieu, mon tant aimé! Lorsque tes yeux liront ces lignes, ton père ne sera plus. Nos âmes resteront unies par les liens mystiques d'une existence double, sinon les feux de la mienne s'éteindront dans d'éternelles ténèbres. Ensemble avec toi ou rien! FÉLIX VON MARX. >>

La lettre s'échappa de ma main inerte. Un sentiment de poignante angoisse, de doute confus étreignait ma pauvre tête éperdue.

Tel un torrent qui, débordant ses digues, précipite son irrésistible flot par les plaines qu'il submerge, telle surgit à mon esprit la soudaine révélation du lamentable état de santé de mon ami bien-aimé; la fugitive vision qui, certain jour, à Londres, en un moment d'absence de sa part, m'avait dévoilé son réel état de décrépitude physique, me revint en mémoire; l'événement dont la possibilité épouvantait ma pensée, et qui cependant m'avait décidé à entre-

prendre nos excursions champêtres, s'accomplissait! Je me rendis enfin à l'assreuse réalité. Mon ami bienaimé, celui qui pour moi était plus qu'un père, le maître de ma vie et de mon être, n'était plus! En ce moment même où ma main froissait la lettre fatale. il devait être mort, ou plutôt il était parti, parti à jamais, et pour quel motif, grand Dieu! Mort, il était mort pour que je puisse vivre! Quel nouveau, quel horrible mystère contenait donc cette confuse et sauvage idée d'un transfert de vie? A tout autre instant, cette pensée seule eût sussi à m'absorber, à m'inspirer pour mon être dégoût et aversion - je vivais et il était mort! je vivais parce qu'il était mort! — mais, maintenant, toutes mes visions de l'occulte disparaissaient devant le fait épouvantable de mon irréparable perte. Saisi d'horreur, étourdi, privé de tout secours, j'enfouis ma tête dans mes mains, me roulai frénétiquement sur le gazon, tandis que s'exprimait en sanglots étouffés, en larmes brûlantes, l'angoisse de mon cœur brisé. Si grande était ma détresse que je ne fus point surpris de sentir une tape amicale sur mon épaule, puis un bras s'enrouler autour de mon cou. Toute sensibilité était éteinte en moi; les cieux eussent pu s'ouvrir sans éveiller en mon être la moindre surprise, sans affecter en rien l'intensité de mes sensations actuelles. Cependant j'entendais de nouveau sa voix, la voix pour moi la plus douce sur terre; je sentais son contact, le contact de ces lèvres par où m'avait semblé s'exhaler le souffle de ma propre vie. Je les sentis vraiment effleurer ma joue et je l'entendis me murmurer d'un accent qui me rappelait ses moments de plus vive tendresse: « Ensemble avec toi pour jamais! Ne pleure plus, mon Louis. Il n'y a pas de mort. » Machinalement, je levai mes yeux pleins de larmes vers celui qui me parlait. A la lueur d'une flamme soudaine, d'un flot radieux de lumière, j'eus, pendant une seconde, la vision de ces yeux noirs étincelants sixés sur moi, me regardant dans l'âme; puis un nuage de seu éclatant sembla voltiger autour de moi, une étoile brillante s'élança de la terre sur laquelle j'étais agenouillé, traversa, semblable à un météore, les airs embrasés, éblouissant de ses seux la gloire du soleil couchant, pour se perdre ensin dans les prosondeurs des cieux, me laissant seul!

Lorsque je me relevai de la froide, sinistre terre, le soleil était couché, les ombres d'une nuit sans lune s'épaississaient rapidement autour de moi. Je courus à notre villa déserte. Je savais qu'il n'était point là, qu'il n'avait pu être là. Là ou ailleurs, jamais plus il ne reviendrait.

Le temps de me reconnaître et je me trouvai sur la route de Londres. Oh! le triste voyage, l'interminable nuit et la longue, pénible journée qui suivit! Les changements de route, les lentes heures du trajet ne me semblaient jamais fuir.

Quelque part sur cette longue route déserte, jelaissais ma jeunesse et mon adolescence, — je les laissais derrière moi pour jamais; je revenais homme dans la brumeuse vieille cité de Londres, grâce aux brèves heures d'angoisse qui avaient mûri ma précoce virilité.

Les rues étaient glaciales, solitaires, la nuit commen-

çait à tomber; la pâle et terne lueur des réverbères semblait ne me rendre que plus manifeste l'étrange, navrante tristesse qui pesait sur la ville naguère si joyeuse.

Je me dirigeai vers ce qui avait été notre home, si peu de temps avant. Les visages, pourtant familiers, des domestiques qui me reçurent m'étaient devenus étrangers, n'étaient plus les mêmes à mes yeux. Je ne fis pas de questions, ne prononçai aucune parole; nul ne s'adressa à moi. Il me semble maintenant me rappeler, quoique je n'y prisse point garde alors, que quelqu'un dit à voix basse, sur un ton de pitié: « C'est le pauvre jeune chevalier. Comment a-t-il pu savoir la nouvelle? »

Je montai machinalement les marches de l'escalier. m'arrêtai devant la porte du salon qui nous était commun et tournai la clef. Je m'éloignai cependant sans entrer, car je savais qu'il n'était point là. J'allai vers une autre porte, marchant à pas étouffés, le cœur palpitant, avec un doigt pressé sur ma lèvre muette. J'entrai furtivement, comme quelqu'un qui craint de déranger un dormeur. Je savais que mon pas ne pouvait plus l'éveiller, qu'il dormait le sommeil qui ne connaît pas de réveil. A travers mon cerveau troublé, une prière monta: « Mon Dieu, faites que je dorme avec lui! » Le professeur von Marx était mort. Froide et blanche, sa forme gisait étendue, avec des lampes brûlant autour de son front de marbre et, près de ses pieds immobiles, de blanches et pâles fleurs dans ses mains plus pâles encore, un silence glacial partout.

Le professeur von Marx était mort; et cependant, dans la lugubre solitude de ce lieu solennel, j'entendais murmurer, avec l'inoubliable accent de sa voix désormais éteinte, ces douces et calmes paroles : « Ensemble avec toi pour jamais. Ne pleure plus, mon Louis. Il n'y a pas de mort! »

## CHAPITRE X

## DANS LA SOLITUDE

Il est un instrument dont peu de mortels savent vraiment apprécier les multiples services, à moins que la nécessité ne les oblige à en chercher l'emploi. Le jardinier veut-il ouvrir le sol pour y déposer la semence féconde, il prend cet instrument pour fendre la motte de terre trop résistante; lorsque la plante qu'il a semée est devenue arbuste, il s'en sert encore pour élaguer les branches touffues, pour émonder les pousses trop vivaces. Le minéralogiste l'utilise pour séparer l'or pur de sa gangue de quartz brut, ou pour tailler la pierre précieuse. Le moissonneur l'emploie pour couper ses gerbes; la ménagère pour couper son pain, le boucher pour préparer sa viande, le cuisinier pour la découper; le chirurgien le manie pour couper, sonder, amputer, pour guérir; l'assassin ne s'en sert que pour tuer. Ainsi l'emploi d'une simple lame d'acier peut faire bons ou mauvais tous les actes d'une vie. Que dis-je, ces actes innombrables ne sauraient s'accomplir sans son usage. Et bien que, en un cas unique, il puisse tuer, au service du crime, le couteau qui élague et qui taille, qui dissèque et qui ampute, que toutes les branches des arts et des sciences utilisent, mérite assurément de compter pour chose précieuse, lors même que son nom est synonyme de « souffrance ». Par quelles amertumes, par quelles épreuves cependant il faut passer pour bien comprendre les multiples usages de ce même tranchant couteau qu'est la souffrance! Je sais cette leçon aujourd'hui, mais que d'années il m'a fallu pour l'apprendre! Je l'ignorais encore, pauvre orphelin abandonné que j'étais, relativement vieux d'années, mais infiniment jeune d'expérience, sans la moindre assurance en lui-même, tandis que je veillais, solitaire, auprès de la dépouille silencieuse, déjà raidie par la mort de celui qui avait été mon idole, ma vie même, qui, pour moi, avait été plus que moi-même, le souffle qui m'avait fait quelque chose! Maintes fois naguère, j'avais été en présence de la mort, et toujours elle m'avait affecté douloureusement, en dépit des stoïques enseignements de la Fraternité berlinoise. Physiquement elle m'avait accablé, en même temps que mon esprit en avait retiré le sentiment d'un morne mystère auquel les théories néantistes de mes philosophiques associés ne donnaient nulle satisfaction. Lorsque aujourd'hui je songe que l'objet de ces émotions qui bouleversaient alors mon âme se trouvait être celui qui pour moi était plus qu'un père, je ne puis m'empêcher, tandis que mon souvenir évoque la muette angoisse de cette heure terrible, de cette heure dernière que je passais, dans un lugubre et mystérieux silence, auprès du cadavre de l'être que j'ai le plus aimé dans ma vie, je ne puis, dis-je, m'empêcher presque de pleurer sur moi-même, de pleurer sur ma misère, trop épouvantable alors, pour pouvoir s'épancher en larmes. Ma sinistre veille enfin s'acheva; en même temps, deux idées fixes s'emparèrent de mon esprit: la première que le professeur von Marx n'était plus, qu'il était mort, irrémissiblement mort, parti pour toujours; la seconde que, moi aussi, je devais mourir, car la vie sans lui ne me serait pas seulement trop misérable, elle me semblait une pure impossibilité.

Accoutumé à agir de prime-saut, l'avenir m'apparut représenté sous toutes ses faces, dès le moment où jeme levai pour quitter la chambre mortuaire. Mes lecteurs spiritualistes vont peut-être se demander pourquoi je ne retirai ni espérance ni assistance morale dela vision qui, sous la forme et avec la voix de mon ami bien-aimé, m'avait instruit de son décès. Je répondrai que, dans ce temps-là, une telle visitation était. bien impuissante à m'inspirer de l'espérance ou à m'apporter quelque consolation. Les faits font impression sur l'esprit en proportion des tendances et de son état de réceptivité à l'égard de certaines idées. Mon esprit à moi avait été façonné selon les doctrines. matérialistes. Mes aspirations religieuses, traitées de chimères, avaient été l'objet constant des réprimandes de mes maîtres. On m'avait appris à regarder l'immortalité comme un attribut de la matière seule ; les apparitions de morts, aussi bien que celles d'esprits vivants, ne me représentaient que des émanations

pouvant subsister pendant une brève période après la mort, mais ne pouvant maintenir un état d'être permanent, une fois achevée la décomposition naturelle des corps. Les éblouissantes visions même, si rayonnantes d'intelligence, qui m'étaient apparues sous la forme de la belle Constance, j'avais appris à les regarder comme des images subjectives seulement, des productions de ma trop ardente imagination, avant pris forme sur « le plan astral » où restent impérissablement fixées les impressions de toutes choses ayant existé. Telle était ma croyance au moment où, silencieux, je me glissai dans les escaliers conduisant hors de la chambre mortuaire. Je cheminai dans la rue solitaire. C'était nuit profonde dans Londres. Une pâle lune de printemps brillait par intervalles, à travers les déchirures d'un ciel orageux. L'air était glacial, pénétrant. Le désordre de mes vêtements n'était point fait pour me protéger contre la bise cinglante qui gémissait autour de moi. J'étais seul abandonné sur terre; car, bien que l'imprécise mémoire d'amis et de parents flottât encore dans mon cerveau, son souvenir de lui seul obscurcissait tous les autres, occupait toute ma pensée. Vaguement j'imaginais que peut-être il se trouverait quelqu'un sur terre pour pleurer ma perte, pour souffrir de mon absence : mais je ne pouvais concentrer cette pensée sur un autre que lui, et il était parti pour toujours!

Si profonde était l'impression que le professeur von Marx avait laissée dans mon être, si pleine de lui était mon âme que rien au monde ne me paraissait réel ou tangible hormis son image.

أسخفسنا

Lui à jamais disparu, rentré dans la poussière, dans le néant, que pouvais-je faire? sinon l'imiter, disparaître, rentrer dans le néant. Avec une rapidité surprenante assurément pour ceux qui n'ont point étudié la philosophie des états mentaux extraordinaires, je passai en revue les divers moyens pouvant me permettre d'accomplir mon triste dessein. Je rejetai aussitôt tous ceux qui auraient pu attirer sur ma misérable dépouille l'attention ou la curiosité publique. Je ne voulais ni pitié ni lamentations, ni indiscrétions ou racontars.

Dans ma désolation extrême, toute sympathie humaine m'était odieuse, aussi bien que tout regret d'âmes compatissantes lorsque je serais mort. Je voulais me cacher aux veux du monde, mourir secrètement, en un lieu où nul ne pût me découvrir. Finalement, je me déterminai à mourir de faim. J'aurais ainsi le temps de voir le monde s'évanouir à mes veux, de voir mon être rentrer insensiblement dans le néant, avant d'être englouti totalement dans cet océan de l'oubli, qui m'avait pris la meilleure partie de moi-même. Une dernière fois avant de m'abandonner à mon destin, je permis à mon esprit d'évoquer son souvenir. Chose étrange à dire, ce ne fut point un sentiment de tendresse ou de regret qui m'anima en ce moment· Ce fut un amer sentiment de reproche envers celui qui m'avait ainsi abandonné, alors que la destinée elle-même semblait obéir à sa volonté toute-puissante. Intérieurement, je lui demandai pourquoi il ne m'avait point pris avec lui, lui qui m'aimait tant, lui qui seul au monde pouvait me comprendre! Ce n'était que peu de semaines auparavant que, de son air mirêveur, mi-satirique, il avait affecté encore de me prédire la plus merveilleuse destinée: « Vous êtes jeune, riche et beau, Louis! » me disait-il, « jeunesse, richesse et beauté, ne sont-ce point là les dons cardinaux qui forcent l'admiration du monde! » Hélas! hélas!

Pensait-il déjà à me laisser seul ici-bas, avec ces appuis précaires pour guider mes pas chancelants à travers le monde, lui qui, jusqu'alors, les avait conduits si aveuglément! Avec quelle angoisse, quelle amertume ie me remémorais maintenant ces mots glacés, ce compliment téméraire! Oh! me connaissait-il donc si peu que de supposer que rien au monde pût m'être cher, une fois lui parti! Parti! Oui, et ce mot me décida à ne plus me livrer à de nouvelles récriminations. Je pressai le pas, passant devant de paisibles demeures, enfilant de longues rues silencieuses, je parcourais d'interminables, mornes faubourgs, déserts par places, avec des rues à moitié faites, dont la laideur disparaissait dans les ténèbres de la nuit. A travers des sentiers, des champs, me rendant à peine compte de ma route, mais guidé par un instinct qui précipitait de plus en plus ma course folle, je poursuivais mon chemin, impatient d'être hors de la ville, d'avoir fui son odieuse animation, sommeillante à cette heure, pour pénétrer ensin dans les bois qui bordent le côté nord de Londres. Je traversai, je crois, les districts suburbains que l'on appelle Hampstead ou Highgate. J'avais été là en voiture quelques mois avant; et la beauté, la solitude de ces hauteurs boisées m'avaient séduit. Car, à l'époque dont je parle, il y a quelque trente ans, ces parages étaient encore presque en pleine campagne.

Je n'avais nulle idée de la distance à parcourir, ou de la direction à prendre pour atteindre cet endroit précis, et cependant je voulais être là. Avant que le voile sombre de la nuit se fût écarté pour faire place à la grise aurore, mon but était atteint. Je me laissai choir sur le sol à l'abri d'un bosquet profond où nul sentier ne conduisait. Il me semblait être arrivé à ma dernière demeure terrestre. N'étant pas accoutumé à marcher longtemps, la fatigue excessive que j'avais subie, non moins que l'état d'hébétude extrême qui avait succédé aux angoisses des heures passées, provoquèrent en moi un sommeil profond dont je ne me réveillai que lorsque le soleil se trouvait déjà haut dans le firmament, si haut que je jugeai la journée fort avancée.

Au contraire de beaucoup de gens qui, frappés d'un immense chagrin, s'endorment d'un lourd sommeil pour ne se réveiller qu'avec une lente reprise de conscience de la réalité, je me retrouvai, à mon réveil, exactement dans les mêmes circonstances mentales, provocatrices de l'assoupissement profond dans lequel j'étais tombé. C'est à peine si une seconde se passa avant que j'eusse repris pleine conscience de mon état d'âme. L'épouvantable agonie morale qui m'avait prostré était la même lorsque je me relevai, décidé à réassumer le fardeau de mes peines là où je l'avais laissé choir.

Instinctivement, j'observai la physionomie de mon

refuge actuel et m'aperçus que ce n'était point là le lieu de retraite profonde que je cherchais. Les bois en étaient toussus, mais ressemblaient bien plus à de frais bosquets, capables, par leur ombreux feuillage, d'attirer vers ma retraite les promeneurs de la ville, qu'au gîte solitaire choisi par un lièvre traqué pour y mourir en paix. L'endroit n'était donc point celui qu'il me fallait. Aussitôt faite ma réflexion sur ce point, j'agis en conséquence. Je me mis sur pied, déterminé à poursuivre mon chemin plus loin, toujours plus loin, jusqu'à ce que j'eusse trouvé une solitude plus complète, un lieu plus sûr, où nul pied humain ne pût suivre ma trace. Mes membres étaient raides, las, sans forces, lorsque je me relevai. C'est à peine si, tout d'abord, mes jambes engourdies purent me traîner hors de l'endroit où j'avais reposé. A mesure que je marchais cependant, mes membres recouvrèrent leur élasticité: à force de volonté, excité aussi par la fièvre de mon projet, je continuai à marcher pendant plusieurs heures, jusqu'à ce que la nuit vînt à nouveau me surprendre. Je traversai maints endroits charmants, suivant des chemins de campagne, d'ombreux sentiers.

Je laissai derrière moi de superbes villas, de ravissants cottages, d'humbles demeures où tout le mondesemblait heureux, où retentissaient des voix d'enfants ou de joyeuses chansons villageoises. Je les traversai, tel un spectre frissonnant au moindre soupir, au moindre bruit, m'éloignant avec terreur de tout voisinage humain. Le simple écho d'une voix humaine suffisait pour me chasser.

Je croisai sur ma route de misérables chemineaux vêtus de haillons, aux mines hâves, faméliques, qui me regardèrent d'un œil d'envie. Un vieil homme à cheveux blancs, aux vêtements usés jusqu'à la corde, marchait clopin-clopant au milieu d'eux. Le regard suppliant qu'il m'adressa en passant réveilla dans mon cœur desséché un dernier sentiment humain. Je leur jetai ma bourse. Quelle joie fut la leur! Je hâtai ma marche chancelante pour échapper à leurs trop bruyants remerciements. Hélas! Comment auraientils pu deviner que « le riche et beau jeune homme » qu'ils rencontraient enviait leur misère, leur pauvreté, leurs guenilles, regrettait de n'être pas des leurs! Vraisemblablement c'était là une même famille ; il y avait là des pères, des fils, des frères peut-être; tout au moins étaient-ils amis. Tandis que moi, qu'étais-je? Père, frère, ami, tous étaient partis pour moi.

Plus loin, toujours plus loin, je poursuivis ma route, jusqu'à la tombée de la nuit. Sur les bords d'une rivière profonde et morne, j'atteignis la lisière d'une vaste et épaisse forêt. Je me frayai un passage dans les sous-bois touffus et me trouvai, après quelques pas, dans une sorte d'excavation étendue, raboteuse, dont les sinistres profondeurs semblaient n'avoir jamais été explorées par aucun être humain. La solitude de ce sauvage repaire, son aspect affreusement désolé étaient tout ce que je demandais.

Je me décidai à faire halte, en ce lieu, à attendre la que l'œuvre de ma propre destruction s'accomplit. Une autre longue, longue nuit s'écoula, mais non pas une nuit de repos comme la précédente. Tous mes

membres étaient brisés, une soif intolérable me dévorait; ce fut au milieu d'inexprimables souffrances que je passai cette nuit fastidieuse. Le matin arriva et avec lui une sensation nouvelle autant qu'étrange. Je connus les hideux tiraillements de la faim. Depuis deux jours et deux nuits, je n'avais pris aucun aliment, et ce besoin torturant de manger était nouveau pour moi, primait toute autre sensation. Je savais que ces souffrances faisaient partie du programme, n'étaient qu'une scène dans le drame que je m'étais imposé de jouer. Je n'avais point prévu toutefois, et j'ignorais d'ailleurs les affres qui m'attendaient.

A mesure que la sensation devenait plus intense, mon esprit semblait, comme autrefois, se détacher de son enveloppe corporelle, pour fixer son attention sur de lointaines scènes, où n'apparaissaient que des gens affamés. Je ne voyais que des affamés parce que je n'étais attiré que vers ceux-là, je suppose. Mendiants, petits enfants, vieux hommes, vieilles femmes, pauvres laboureurs n'ayant rien à manger jusqu'à ce que leur journée de travail fût terminée, défilaient faméliques, lamentables et sombres, au regard de mon esprit. Je pénétrais dans ces maisons de travail anglaises dont les habitants sont toujours affamés, je voyais aussi des troupes de petits enfants dont les regards avides plongeaient dans des boutiques pleines de provisions. Ou bien encore c'étaient de pauvres petites créatures, émaciées, livides, qui pleuraient pour avoir du pain. Mon esprit troublé se trouvait irrésistiblement attiré, comme par un charme, dans l'intérieur des misérables chaumières, vers des mansardes sans toitures, dans des caves nauséabondes où gisaient de lamentables êtres, des deux sexes, de tous âges, tous criant famine comme moi! Tous n'avaient rien ou presque rien à manger. Les multitudes que je vis ainsi me semblèrent dépasser en nombre la totalité du genre humain. C'était un lugubre mais surprenant spectacle, autant qu'horrible était la pensée de savoir que, dans une cité aussi grandiose, riche et puissante, il existait assez de pauvres affamés pour constituer une nation.

Bientôt je me mis à analyser les effets différents produits par cette atroce souffrance sur chaque individu. ·C'était d'abord une simple inquiétude, puis de l'impatience, de l'irritabilité, de la colère, une morne tristesse, une hébétude sauvage. Ce n'étaient là que des étapes de ce chemin de croix et les premières étapes. Puis vint une période de désirs furieux, farouches; ces assamés devenaient violents, brutaux. Toute l'énergie nerveuse de leur organisme se concentrait autour de l'épigastre, ne suscitant en eux qu'une sensation, celle de la faim, comme elle n'avait éveillé en moi qu'un sentiment, le désespoir. Bonté, pitié, pudeur, honnêteté, courage, tout en eux était submergé par l'intolérable sensation de la faim; mais c'était une étape avancée du calvaire, épouvantable à voir.

Tandis que, tel un fantôme, je me glissai parmi ces pauvres êtres, vers lesquels m'attirait un irrésistible courant de sympathie, leurs conditions physiologiques se révélaient à ma clairvoyante vision. Eussé-jeété aux confins de la terre, et n'y eût-il eu à son centre qu'une seule créature affamée, que j'eusse infailliblement été attiré vers elle, si puissant est le courant de sympathie spirituelle! Étrange et cependant strictement selon l'ordre naturel des choses m'apparaissait le développement des sensations dans ces organismes affamés. C'était d'abord une sensation impérieuse, un besoin pressant que l'estomac avide faisait connaître au cerveau pour qu'il satisfasse à son entretien; puis une accumulation de sucs gastrique et salivaire, provoquée par l'idée de nourriture. Les glandes salivaires, les follicules gastriques déversaient en ondes régulières ces secrétions sur les muqueuses, et si rien alors ne s'offrait à leur activité, ces glandes, ces follicules se désséchaient, s'enflammaient, produisant cette atroce sensation de tiraillement par laquelle débute la faim, suscitant une irritabilité intense des extrémités nerveuses. A l'étape suivante, la membrane muqueuse du tube digestif me sembla, en quelque mesure, se digérer elle-même, et je vis que toute l'énergie du système nerveux se concentrait sur le lieu de souffrance, manifestant sa solidarité avec les régions épigastriques.

Heure par heure je notai, grâce à mon involontaire clairvoyance, à laquelle je ne pouvais me soustraire, les progrès successifs de ce sinistre mal qu'est la faim exerçant ses ravages sur des centaines, des milliers de victimes aux alentours et dans l'intérieur de cette heureuse, opulente, riche, splendide Babylone du monde, Londres. Je remarquai comme un fait curieux parmi les résultats physiologiques de l'inanition, que, tandis que les autres tissus du corps généralement

s'épuisaient, se desséchaient, se consumaient euxmêmes, les nerfs ne s'épuisaient, ne s'affaiblissaient iamais. Au contraire leur puissance sensitive s'accroissait à mesure que le corps souffrait davantage. Bienmieux, j'observai que le système nerveux ganglionnaire qui innerve l'appareil digestif appelait à son aide l'énergie des nerfs cérébro-spinaux, si bien que, fait digne de remarque, il ne pouvait guère exister dans l'organisme de ces affamés d'autre sensation que l'intolérable sensation de la faim et de la soif. Je m'expliquai ainsi pourquoi les malheureux qui vivent sous l'influence de cet atroce besoin sont si rarement de mœurs douces, honnêtes ou aimables. L'influx nerveux qui normalement doit alimenter les régions intellectuelles et sensitives de l'organisme se trouvant accaparé tout entier pour les besoins furieux de l'appareil digestif, les sentiments affectionnels, la faculté de raisonner, les idées de morale ne trouvaient plus moyen de se manifester.

Je m'arrêterai ici pour insister sur certaines singulières, remarquables révélations que me valurent mes pérégrinations de visionnaire. Je vis la chaîne entière des connexions anatomiques reliant le cerveau à chaque fibre du corps humain; je notai la précision des localisations fonctionnelles cérébrales, localisation du mouvement, de la sensation, localisation des fonctions d'usure et d'entretien. Je m'étonnai qu'aucun instrument, aucun cérébromètre n'ait encore été inventé d'abord pour servir de moyen d'investigation dans la recherche des maladies cachées de l'organisme, ensuite comme enregistreur notant qu'à telles conditions phy-

siques de l'organisme correspondent tels ou tels états d'esprit. Chez les misérables inanitiés, dont toute l'énergie nerveuse se reportedu cerveau vers l'estomac, les nerfs craniens n'entrent plus en jeu, sauf le pneumogastrique, dont l'action s'exerçant sur les fibres voisines du cervelet, excite inévitablement les passions mauvaises : vengeance, destructivité, avidité, tous les bas instincts de l'animal.

Si ma vie eût dû se prolonger, il me semblait que j'eusse éprouvé pour toujours la plus ardente sympathie pour les pauvres et les meurt de-faim. Je me figurai quelle joie eût été mienne à secourir les lamentables êtres que je voyais; je pensais combien peu raisonnable était le monde d'attendre des sentiments d'humanité, de piété, d'humilité, de douceur de la part des créatures en proie aux féroces démons de la faim et de la pauvreté.

Plût au ciel que les législateurs de nos pays civilisés aient pu participer aux visions de mon esprit errant, pendant ces mornes heures de souffrance! Un changement colossal serait assurément survenu dans la législation des peuples, car les lois nouvelles eussent décrété crime le fait d'affamer un être humain. Aussi bien la nation qui laisse un de ses membres mourir de faim devrait-elle, pour l'infamie commise, être rayée de la liste des nations civilisées.

Ce fut, je crois, vers le sixième ou septième jour de ma terrible épreuve que le caractère de mon délire changea. J'avais perdu toute notion du temps. Une soif ardente me dévorait. Je pensai pouvoir soulager cette intolérable souffrance, sans prolonger beaucoup

mon agonie. Je me traînai jusqu'au bord de la rivière. Là, je trempai dans l'eau des branches d'arbres, que j'appliquai ensuite, soit contre mon front brûlant, soit sur mes lèvres, allégeant ainsi en quelque mesure l'atroce sensation de soif qui me tourmentait. La fraîcheur de l'eau dans laquelle je baignais mes mains m'était si douce que je me rapprochais de plus en plus du bord de la rivière; et si je n'avais eu la crainte qu'un passant pût découvrir et reconnaître ma misérable dépouille flottant à la surface des eaux. i'eusse volontiers demandé à celles-ci de me servir de linceul, tant il me tardait d'abréger l'effroyable lutte que je m'étais imposé de soutenir. Mais mon âme demeura inébranlable. Je me contentai de jouir de la fraîcheur du feuillage imbibé d'eau; et lorsque je sentis le sommeil m'envahir, je me hâtai, en rampant, de regagner l'abri de mon antre solitaire. De violents orages, avec pluie et grêle, vinrent détremper le terrain, provoquant d'intolérables douleurs dans mes membres déjà raidis. Ma volonté n'eut pas une défaillance, bien que mes souffrances physiques ne fissent qu'augmenter. Un moment vint enfin où ces tortures atroces s'émoussèrent. Parfois même, il m'arriva presque de les oublier. Je dois ajouter aussi que mon martyre était volontaire, bien différent par cela même de celui des pauvres gens que tourmente la faim. C'est de mon plein gré que je souffrais, espérant, au bout de mon épreuve, trouver le soulagement d'une misère plus grande. Les sentiments de rage, d'envie, de haine, d'amertume, qui fermentent si vivacement dans le cœur des malheureux mourant de

faim, n'avaient pu naître en moi. Au contraire, mes tourments, à moi, ne faisaient que satisfaire mon aspiration effrénée vers la mort, le repos éternel.

J'ai dit qu'un autre changement survint alors, en voici la nature. Usant du peu de forces qui me restaient, je rassemblai les branchages que j'avais plongés dans l'eau glacée de la rivière; je les disposai près de moi, puis, ayant trempé dans l'eau mon mouchoir et l'appliquant sur mes lèvres desséchées, je me préparai un lit de ces branches mouillées dans l'endroit le plus solitaire du bois, afin d'y prendre mon dernier long sommeil. C'est alors qu'une douce sensation de mort prochaine m'envahit délicieusement. De brillantes, merveilleuses visions étincelèrent à mes yeux. Dans chaque département de l'être, je vis les esprits de la nature. Ma lucidité involontaire me fit pénétrer dans les profondeurs de la terre, mon regard explora des régions immenses, peuplées de formes grotesques, mi-spirituelles, mi-matérielles, offrant quelque ressemblance avec l'animal et avec l'homme, mais toutes encore rudimentaires, embryonnaires, seulement à demi formées. Je vis le monde des âmes, des terres, des argiles, des métaux, des âmes minérales et végétales. Dans ces royaumes, étaient des êtres de toutes formes, de toutes tailles, de toutes intelligences, tous vivants, tous doués de sens. La flamme de l'intelligence resplendissait partout, dans chaque germe d'âme, natures mi-spirituelles, vêtues de corps mi-matériels, correspondant à toutes les variétés des règnes, minéral, végétal et animal, avec leur infinie gradation sur l'échelle de

l'être. Certains de ces esprits de la nature n'étaient que splendeur et beauté, tels les esprits des pierres précieuses et des métaux: d'autres étaient grossiers et disgracieux, comme les esprits des terres et des racines végétales; tous possédaient quelque don spécial correspondant au stade d'êtres qu'ils représentaient. Lorsque j'humectai mes mains et mon visage de l'eau ruisselant des branchages, il me sembla être mis en rapport avec des myriades sans nombre d'esprits des eaux. Dans chaque département de la vie élémentale, je reconnus une sorte de représentation caricaturale des naissances, des morts, des parentés, des familles, des groupements, des guerres qui sont l'apanage du genre humain. Plus tard, je n'ai jamais su combien de temps après, je vis de charmantes, ravissantes contrées, peuplées d'êtres charmants, ravissants, réfléchis dans la splendeur de l'air et s'abritant parmi les fleurs et les herbes. L'air était diaphane. Je vis d'immenses royaumes remplissant les espaces de notre grossière atmosphère, espaces que pénétrait un nombre surprenant de mondes, formés chacun de vapeurs, de gaz, d'essences aromales, d'éthers infiniment plus subtils, plus sublimés que ceux de notre planète. Dans quelques-uns de ces mondes, les fleurs, les essences terrestres étaient devenues des émanations spiritueuses, qui se cristallisaient en des fleurs, en des fluides autrement rares et précieux que ceux que peut fournir la terre.

Les couches inférieures de ces régions aériennes étaient remplies d'êtres très petits, grotesques parfois, mais généralement très beaux. Certains d'entre eux n'étaient pas plus hauts que les pâquerettes et les boutons d'or de nos campagnes, d'autres étaient de la hauteur des buissons, d'autres encore dominaient le sommet des plu s grands arbres des forêts. La plupart exhalaient de suaves parfums, aimaient les fleurs. D'humeur toujours joyeuse, leurs chants, leurs danses, leurs sauts, leurs jeux sans cesse renouvelés dans les rayons de soleil me remplissaient de joie. Maints parmi eux n'avaient qu'une existence éphémère, passée dans une exubérante extase, courte comme la durée du rayon de soleil dans lequel ils vivaient. D'autres vivaient de longues vies végétales de plusieurs siècles, hantant les bois, les bocages, les forêts, intéressés spécialement à la vie, aux choses sylvestres. Je répète que toutes ces tribus d'élémentaux se trouvaient distribuées dans des couches différentes de l'atmosphère, ou bien habitaient différentes parties de la terre, remplissant chacun de ses espaces depuis le centre jusqu'à la circonférence, limite au delà de laquelle commençaient de nouvelles existences planétaires. Tous étaient doués d'intelligence, à divers degrés; tous possédaient des dons, des facultés particulières, avaient une sorte d'existence, une destination appropriée. Tous m'apparurent tout d'abord, soit comme une étincelle, comme une lance, une langue ou un globe de feu, pâles, vermeils, bleus, violets, avec toutes les nuances des couleurs primaires, et finalement tous revêtirent les formes de pygmées, de géants, de plantes, d'animaux, d'hommes embryonnaires, selon le grade particulier qu'ils occupaient dans la hiérarchie de l'être, selon la

tribu, l'espèce et le règne auxquels ils correspondaient.

J'appris maintes et maintes choses sur l'immensité et la variété de la création, qu'il m'est, soit impossible de traduire dans le langage des hommes, soit défendu de révéler. Je compris que LA CHALEUR ÉTAIT LA VIE. LA FLAMME SA SUBSTANCE, ET LA LUMIÈRE SA MANIFESTATION. Je méditai sur les théories opposées des philosophes concernant l'origine de la lumière et de la chaleur. Je sais aujourd'hui, bien que peut-être je ne puisse prouver mon assertion, que la vraie source de la lumière et de la chaleur est dans la vie, dans le mouvement incessant des êtres vivants qui remplissent l'univers. Réminiscence de l'enseignement traditionnel, la pensée me vint que le soleil devait être la source de toute la lumière, de toute la chaleur qui pénètrent le système solaire.

A peine cette idée fut-elle ébauchée dans mon cerveau, que mon esprit se trouva transporté dans les sphères qu'illumine l'éternelle vérité. Aussitôt, le soleil me fut révélé comme un globe d'or en fusion. Oh! le merveilleux, le sublime spectacle que cemonde de feérique existence me dévoila! Océans, fleuves, fontaines, lacs, cours d'eau aux ondes grossissantes, scintillantes, miroitant dans la splendeur de feux multicolores émanés de la substance intime de ce corps lumineux en fusion; forêts, bocages, collines, vallées, hautes montagnes, grottes et ravins sans fond, tous, cristallisations de cette vivante lumière, tous, emprisonnant ses rayons prismatiques, nuancés à l'infini.

L'air était transparent, d'une transparence dont notre conception du plus subtil éther ne saurait nous donner une idée. Cependant son étendue étincelait de milliards de créatures brillantes, flottant dans l'espace, dansant parmi la houle de ses vagues lumineuses. De vastes firmaments, pointillés d'innombrables soleils et de systèmes solaires, étendaient sur le tout leur arche de cristal dans laquelle l'immensité semblait s'ètre épandue. De ces essaims de mondes resplendissants sourdaient sans cesse des averses de météores traversant l'espace comme des chars de feu.

Les mouvements de ces mondes solaires étaient parfaitement visibles. Au lieu de la silencieuse immobilité du champ d'étoiles qui constitue le firmament terrestre, c'était la course prodigieuse d'astres roulant, tournoyant, suivant leurs orbites, gravitant à une vertigineuse vitesse autour d'un centre énorme. invisible. Ébloui, aveuglé par cet incendie céleste, l'œil s'abîmait dans la contemplation éperdue de ces merveilles. Dans les couches inférieures de l'atmosphère, voguaient des chars ailés, des vaisseaux aériens, transportant de point en point dans l'espace les b enheureux habitants de ces royaumes solaires. Soutenus par leur seule indomptable volonté, aidée de la parfaite connaissance des lois de la locomotion aérienne, certains de ces êtres même y maintenaient leur équilibre. Flottant, plongeant, remontant, se balançant sur les vagues de l'air comme de joyeux oiseaux, oh! les gracieuses, les nobles formes d'être que ces créatures me révélaient! De haute taille, mais élastiques par constitution, la chevelure dorée, les yeux bleus, de stature élancée et majestueuse, la tête énorme et ronde, le visage aimable et placide, tous étaient vêtus de robes blanches comme la neige, azurées, ou couleur de soleil. Leurs cités étaient plantées d'arbres innombrables, de fleurs à profusion, avec pour maisons des tours en spirale aux dômes étincelants, surmontés de minarets en métal travaillé. De blanches routes, bien unies, d'ombreuses allées d'arbres, des chemins de fleurs amoncelées dont le parfum troublait les sens divisaient chacune de ces cités. De vastes palais, temples de l'art et de la science, y étaient consacrés à l'étude de l'univers, non pas une étude partielle, mais une étude totale.

C'est ainsi que ces fils du soleil connaissaient à fond la musique, l'harmonie, l'éloquence, la mécanique, les lois chimiques, astronomiques et géologiques. En un mot toutes les branches des arts et des sciences étaient connues et enseignées dans ces vastes et magnifiques cités. Le repos et l'exercice constituaient autant de formes du travail; le travail essectué, c'était la science mise en pratique. La nourriture consistait en la simple cueillette de plantes, d'herbes, de fruits rares et précieux, poussant naturellement selon les besoins et aux endroits choisis de ces enfants de la nature. Oh! la béatitude suprême que de vivre dans ce monde enchanté! d'être un enfant du radieux soleil! Et je pensais qu'à la simple vue de ce glorieux séjour, toute souffrance devait s'évanouir, tout souvenir de souffrance même s'oblitérer à jamais.

Avant que s'éteignît la vision, je m'aperçus que, à

des millions de lieues dans l'espace, au delà de la surface du monde solaire, s'étendaient des zones brillantes, des bandes lumineuses multicolores, formant un arc-en-ciel indécis, une photosphère d'étincelles agglomérées en nuages de feu, visibles à l'œil de l'esprit seulement, toutes fourmillant de mondes peuplés par de purs esprits, anges du soleil. Ah! pauvre de moi, mon œil téméraire se clot, lorsque je rêve de ces célestes régions; mon âme sanglotte, pleine de pensées inouïes, radieuses effluences de l'esprit divin, souvenir de ce monde de merveilles, de ce monde béni de Dieu.

La grandiose vision s'évanouit, mais, lorsqu'eut disparu le glorieux panorama, je connaissais la source de lumière à laquelle notre pauyre, morne planète doit sa diurne clarté. Je compris que par saturation mutuelle, les courants magnétiques, émanés de cette rayonnante sphère solaire, se combinant avec notre magnétisme terrestre, engendraient chaleur, lumière, mouvement, toutes ces forces impondérables dont la somme représente LA VIE. Je compris que la lumière, la chaleur et la vie qui pénètre tout être sont le produit de l'action galvanique se développant entre les photosphères de la masse parentale et ses satellites circonférentiels. Aussi, lorsque, dans la marche des temps, une planète échappe à l'attraction de la masse centrale, se désorbite, elle échappe en même temps, à toute action galvanique; et de cette absence d'action résulte l'obscurité, la nuit. La vie, c'est le mouvement, et le mouvement, c'est la lumière et la chaleur. La lumière et la chaleur sont du magnétisme; et c'est à ce magnétisme que sont dues l'action et la réaction conséquentes entre la photosphère négative de la terre et la photosphère positive du soleil. Ce simple théorème, si semblable à une leçon d'écolier, régit tous les milliards de milliards de mondes en révolution, de corps dans l'espace, et tout ce qui est en eux, dans l'immensité de l'univers.

Mon imminente approche de la porte mystique où finit la vie humaine, et dont l'au delà se voile dans le royaume des ombres, m'arracha ensin à ces éblouissantes, effarentes visions. Mon pauvre corps agonisant réclama sapart de sympathie, sit valoir ses droits à n'être point oublié. Un dernier effort instinctif me traîna de nouveau vers les bords de la rivière, lorsqu'un bruit étrange, un bruit de carillon, ébranla mon oreille, me rappelant la façon dont, maintes autres fois, j'avais été averti de la présence d'un esprit. Cette fois cependant, il me sembla entendre comme la voix de très lointaines cloches, carillonnant dans une grande cité un chant de fête et d'allégresse. Le son en était très éloigné, mais singulièrement adouci par la distance, et d'autant plus mélodieux, se fondant presque en échos. Mes oreilles l'entendirent, bien qu'assourdies et hébétées. Un autre bruit plus distinct, comme le bruissement d'ailes puissantes survint alors. Mes yeux restaient clos. Je pus voir cependant, à travers mes paupières alourdies, d'immenses nappes d'une lumière étincelante, couvrant, tels de gigantesques éventails, toute la partie septentrionale du firmament.

J'eus tout d'abord la pensée, si je puis appeler

pensée la faible lueur qui éclairait encore mon cerveau encombré des ombres de la mort, j'eus la pensée, dis-je, que j'assistais au grandiose développement d'une aurore boréale, lorsque, soudain, cette lumière se ramassa, se condensa, figurant un être à forme humaine de stature gigantesque, constitué par une masse lumineuse, éclatante de splendeur et de gloire : « Je suis Métrone, le génie du Nord, » me fut-il dit, dela même voie carillonnante, harmonieuse qu'avaient les cloches lointaines : « Je suis ton esprit gardien, le chef des Élémentaires parmi lesquels ton âme a erré si longtemps. Tu n'as point rêvé ni imaginé ce que tu as vu. Lorsque, à la lumière de la vérité spirituelle. tous les secrets de la nature seront dévoilés, on reconnaîtra que la matière n'est que le fantôme de la création, que l'esprit en est la substance. Les visions du corps sont troubles, incertaines, variables; celles de l'âme sont réelles, bien que souvent dégradées et déviées par l'esset des rayons prismatiques de la matière. Tu as bu à la fontaine de la vérité, pour la première fois dans ta vie, seul et sans l'aide de la volonté d'un autre. Patience encore quelque temps, tu n'as plus qu'une brève période probatoire à subir, et tu vivras, marcheras, apprendras et sauras par le seul enseignement de l'esprit.

« Je suis celui à qui a été confiée la tâche de guider ton esprit à travers les premiers plans de l'univers. Courage donc et confiance, mon bien-aimé! Maintenant repose-toi et dors! Dans les temps futurs, lorsque tu revivras, lorsque tu seras seul, appellemoi, appelle ton esprit gardien, et Métrone, génie du Nord, te répondra toujours. » La nuit, un froid mortel, un silence profond comme le néant, se répandirent par tout mon être. Que me rappelé-je encore? Je vais tâcher de réveiller ma mémoire.

Une voix infiniment plus mélodieuse, plus douce, plus tendre que celle de Métrone, murmura à mon oreille: « Louis, mon pauvre bien-aimé Louis! tes épreuves touchent à leur terme, et bientôt pour toi viendra le repos. »

Parlai-je? Répondis-je? Je ne saurais dire si ma bouche s'ouvrit, ce fut certainement pour dire: « O Constance! laissez-moi mourir, laissez-moi entrer dans l'éternel repos! »

## CHAPITRE XI

## LE RÉVEIL

Oh! la joie de s'éveiller libre, délivré de tout souci, toute souffrance ou fatigue! de toute vile guerre pour un morceau de pain! Ne plus ressentir le froid et la chaleur, la soif et la fin! Ne plus connaître les larmes ni le chagrin; voir sa vie passée comme un rêve banal dont les tristes ombres ne reviendront jamais plus! Plus de privations, d'amères séparations, d'injustices, de cruautés, de mal! Plus de cœur brisé, plus de sanglots, plus de soupirs.

Flotter, voler dans les hauteurs, sans plus sentir le poids ou les liens qui vous attachaient à la terre, fuir comme l'éclair à travers l'espace sur les élastiques vagues de l'éther. Contempler au travers d'heureuses larmes et d'une atmosphère de feu les cieux étoilés, si obscurs pour la terre, si resplendissants pour vous! Voir de tendres mains vous soutenir, se sentir enlacé avec amour, entendre les voix d'amis bien chers, presque oubliées, murmurer à votre oreille de douces paroles de bienvenue; regarder autour de soi et recon-

naître un brillant, heureux cercle de parents bienaimés vous accueillant dans la réelle patrie.

Plus de séparation, de mort, de tristesse! Oh! être là! En avant, en avant à travers les airs, plus haut, toujours plus haut par-delà la nuit, l'obscurité, par-delà les étoiles. Plus haut! à travers les atmosphères parfumées; plus haut! vers les royaumes où le soleil ne s'éteint jamais, où des palais étincelants envoient dans toutes les directions leurs rayons multicolores sous des milliers d'arcs-en-ciel!

Abaisser ses regards et voir de blanches cités, de longues et larges routes abritées par des bosquets parfumés et des arbres ondulant sous la brise; suivre des jeux dans des plaines seuries, de nombreux Êtres beaux, pleins de joie et de vie!

Puis, de nouveau, en avant, jusqu'au pays heureux, plus haut que la plus haute pensée, bien loin dans l'espace; jusqu'au pays qui ne connaîtra plus jamais la nuit! Oh! douce heure qui résume mille années de vie!

Tel fut mon réveil; telle fut ma fuite à travers l'espace, le repos ensin trouvé par mon esprit épuisé, mon cœur meurtri. Vains seraient mes efforts pour parler de choses qui ne peuvent être traduites en langage terrestre. Laissez-moi seulement me souvenir de ce qui peut être raconté de cette région heureuse.

Là, chaque mouvement a son propre son, et, lorsqu'un grand nombre de sons se combine, il se forme une harmonie musicale. La musique remplace la parole, et quand elle doit représenter des idées, expliquer les merveilles de la création, c'est alors un mer veilleux concert symphonique.

Chaque ton est en lui-même une idée et a un sens spécial; l'ensemble révèle les plus éclatantes gloires de l'univers.

Pas de musique qui n'ait une réelle signification dans ces mondes célestes, qui n'offre à l'exécutant et à l'auditeur d'innombrables inspirations.

En écoutant les douces et majestueuses symphonies qui m'accueillent, lorsque, resplendissant de joie et d'amour, je m'arrêtai dans ma radieuse patrie, j'entendis le chant de la vie et je compris sa profonde signification, je compris que les pauvres, faibles mortels sont toujours dans les mains de la Puissance créatrice. Tout dans la nature chantait l'éternel Créateur, la *Providence* qui soutient et protège les êtres. Tout parlait de sa bonté, de sa sagesse et de son pouvoir, et enseignait aux hommes à s'appuyer sur elle. Tout ensin faisait comprendre la vraie cause de la souffrance : la beauté, la symétrie et l'ordre de la création que l'Être entrevoit lorsqu'il commence à concevoir l'infini.

La Patrie! Puis-je donner, à l'aide de ce précieux mot, une idée même faible du repos et de la paix dans la céleste Patrie? Je ne le crois pas. La Patrie! c'est là que tous mes bien-aimés étaient rassemblés, là que tendaient leurs courses vagabondes. C'était l'endroit béni où mes goûts pouvaient trouver à se satisfaire; où il m'était permis de rester, de progresser, de penser, d'échanger de joyeux saluts avec ceux qui m'aimaient, jusqu'au moment où je serais prêt

pour un autre pas en avant. Chaque esprit a, en effet, un appartement, un centre d'amour, de repos où il acquiert de nouveaux pouvoirs, de nouvelles forces, où tout ce qu'il a aimé, admiré, désiré prend forme, se personnificautour de lui. Mon esprit fut transporté, comme cela arrive quelquefois, dans une sorte de hall solitaire semblable à une église, lieu de silence et de contemplation intérieure. Là, le passé se traduisit sur les murs en tableaux symboliques qui parurent et s'essacèrent tour à tour, rappelant le plus petit événement, le plus petit mot ou la moindre pensée de ma vie terrestre écoulée : conservés, fixés dans la lumière astrale dont ce temple était une page écrite pour toujours. Oh! merveilleuse alchimie de la vie spirituelle! En lisant ce panorama de ma vie, archives inessaçables que toute âme doit lire et relire, je revis mon passé sous son juste aspect.

Bien des actes que j'avais regrettés, qui m'avaient même causé des remords me semblaient maintenant une conséquence inévitable d'autres faits sans lesquels ma vie aurait été incomplète. Beaucoup d'actions dont je m'étais enorgueilli apparurent avec la petitesse et l'égoïsme mesquin qui les avaient réellement causées.

Les angoisses, les chagrins étaient autant de bénédictions; les pensées que j'avais déplorées autrefois, je les percevais maintenant comme d'inévitables effets. Je vis et je reconnus que mon être était composé de ce que j'avais été, de ce que j'avais fait, dit ou pensé. Toutes choses parurent sous leur vrai jour. Tout ce que je possédais, tout ce que je voyais, l'air même que je respirais était coloré par moi, et je voyais, je sentais, j'entendais seulement dans la proportion où mon être intérieur colorait ce qui m'entourait. Tout était réel autour de moi, mais je ne pouvais avoir conscience de cette réalité que d'après l'état de mon être intérieur. Fasse le ciel que nos souvenirs terrestres soient purs; autrement, le malheur nous attend devant les immuables jugements du pays des âmes!

Dans une autre scène dont je ne puis parler pleinement, j'appris que nos âmes et toutes leurs facultés sont des aimants qui attirent seulement ce qui peut s'assimiler à elles, personnes ou choses. Si ces facultés sont formées d'amour désintéressé, des amis répondront à l'appel de l'âme. Si l'esprit tend vers la beauté, la lumière ou la connaissance, il est entouré d'êtres en harmonie avec ses aspirations.

Les passions basses, les habitudes vicieuses, les penchants criminels ne peuvent se satisfaire dans le monde des esprits. Leur racine est même en dehors de la terre et attire l'âme coupable dans les profondeurs de goussires où elle est enchaînée au lieu même de ses affections. Dans le pays des esprits, les idées prennent corps, vivent, sont réelles. Rien n'est perdu dans l'univers. Tout ce qui a jamais existé sera, ou pourrait être, est mis en réserve dans les éternels laboratoires de l'Être.

Aussi, quel glorieux privilège d'errer à travers les sentiers éternels du Temps, et de trouver plus loin encore une éternité pour y progresser sans fin!

Les sphères! quel est le sens de ce mot? Quelle langue mortelle pourrait en parler dignement? Les

idées sont des sphères. Un nombre infini de sphères formant toutes un monde complet roulent dans l'espace sans limite, et chacune est habitée par des esprits en harmonie avec l'idée spéciale qui le dirige. Les sphères ne sont pas permanentes; elles forment la demeure temporaire de ceux qui les traversent. Elles sont les greniers où sont recueillies les gerbes terrestres qui doivent y rester jusqu'au moment où, plus parfaites, elles peuvent être mélangées au pain de l'éternelle Vie. Il y a des sphères d'amour où les tendres natures s'attachent l'une à l'autre jusqu'à ce que de plus larges, plus élevées aspirations les attirent vers des plans de pensées plus purs. Il y a des sphères pour toutes les nuances de la lumière mentale de l'idéalité, de la connaissance; des sphères pour tous les degrés de bonté, d'intelligence, de sagesse. Dans chacune existe une certaine possibilité de bonheur, et aussi des impulsions spéciales pour aller plus loin progresser; de sorte que chaque âme, profitant tour à tour des différentes caractéristiques de la sphère qu'elle habite peut glaner, recueillir à la sin le bien de toutes et devenir un esprit parfait.

Des mondes, dans l'espace des milliers, des millions de mondes, le plus subtil, pénétrant, le plus grossier, et celui-ci remplissant l'espace d'un monde encore plus dense, voilà ce que je voyais jusqu'à ce qu'enfin je n'aperçus plus de lignes déterminées, plus de sin à l'insiniment subtil, à l'insiniment dense.

Je vis le plan de tout le système solaire de la Terre avec sa ceinture de sphères spirituelles. Des myriades d'êtres merveilleux volaient à travers l'espace, pénétrant les sphères invisibles à tous sauf à leurs égaux. D'innombrables quantités d'êtres plus lourds, plus matériels vivaient dans ces sphères, inconscients de ces mondes lumineux qui les traversaient. Chaque être vivant était entouré par l'atmosphère à laquelle il appartenait et enfermé en elle, et cela restreignait en même temps sa vision à la sphère spéciale où il vivait.

Cependant les êtres des royaumes les plus subtils pouvaient à volonté voir les plus grossiers. J'eus à ce moment le secret de la volonté: c'est la connaissance mise en pratique; la connaissance est le pouvoir, le pouvoir est la volonté. Aussi, la Volonté suprême réside en: « l'Inconnaissable », l'Être qui sait toute chose.

Je vis aussi que les sphères les plus près de la Terre étaient des mondes matériels et stériles, lugubres et laids, où de sombres créatures erraient çà et là, cherchant le repos que la Terre seule pouvait leur donner. Pas de maisons, pas de fleurs, ni chansons, ni musique: les dures et froides natures des malheureux habitants n'émettaient ni lumière, ni beauté, ni harmonie.

Tous étaient poussés au travail. Le travail excessif était le génie de ce lieu, et il devenait néanmoins utile en brisant ces dures et pernicieuses natures. Toute occupation semblait *imposée* et destinée à ouvrir à leurs yeux de nouveaux horizons, de nouvelles sources de pensées et à forcer ces malheureux travailleurs à désirer peu à peu des états plus élevés. Je vis passer rapidement les lampes des esprits d'amour, brillants mis-

sionnaires qui remplissaient ces lourdes sphères de leur influence, quelquefois sentis mais jamais vus par les habitants dont les yeux grossiers ne pouvaient les percevoir que sous la forme d'étoiles ou d'éclairs de faible clarté. Hélas! Bien volontiers je m'attarderais sur la terrible, grande et sage économie de l'Être, mais le sceau de la vie mortelle ferme mes lèvres et pèse sur les esprits de ceux pour qui j'écris. L'ange de la mort seul peut le briser. J'arrive à la conclusion de mon court voyage dans le monde spirituel. Mon père, ma douce, bien-aimée Constance et la foule des morts terrestres, anges d'une meilleure vie, m'entouraient. Tout à coup, ma joie égoïste fut troublée; une douleur aiguë traversa mon cœur; je venais de me souvenir de quelqu'un qui n'était pas là. Cette pensée devint de plus en plus forte et remplit tout mon Être. Je m'en voulus amèrement de l'avoir un instant oublié, lui, plus qu'un ami pour moi, mon cher père adoptif. Où était-il ? Pourquoi n'était-il pas avec moi? Où était mon ami le plus cher pour qui j'aurais donné ma vie. Les anges miséricordieux qui se pressaient autour de moi, m'expliquèrent que leur désir de me faire gagner des forces dans le pays des âines avait empêché cette pensée jusqu'alors; mais la réponse à ma question ne vint, hélas ! que trop tôt.

Les sphères que j'avais vues n'étaient pas toute la Terre, bien qu'elles fussent innombrables. Des myriades de mondes existent dans la terre elle-même. Là vivent liés et captifs des esprits ignorants, vicieux, grossiers et paresseux qui n'en ont pas fini avec la terre et qui doivent apprendre, pendant des siècles peut-

être, tous leurs devoirs d'hommes, avant de pouvoir franchir le seuil des sphères supérieures et pénétrer en elles. Puis, encore au-dessous de la terre, sont les royaumes des esprits de la nature. Là, s'étagent les millions des degrés de la vie depuis le principe vital enseveli dans la pierre jusqu'aux esprits resplendissants du Feu et l'Air; la mort seule sépare ces derniers de la terre, où ils hériteront d'un corps mortel et d'une âme impérissable. Une foule d'esprits désirent de s'élever vite dans ces royaumes et regardent l'homme dans leurs rêves comme l'ange destiné à hâter leur évolution.

J'avais vu les sphères élémentaires à travers les brouillards du magnétisme, et elles m'avaient paru alors resplendissantes comme dans certains contes de fées. Maintenant, à travers les purs rayons de la vérité spirituelle, je vis qu'ils ne possédaient même pas la chaleur, la vie, la beauté des hommes. Ce fut, hélas! au milieu de ces stériles, tristes royaumes de la vie élémentale, que je découvris ensin mon bien-aimé père! Je compris de suite pourquoi, sur terre, il avait abaissé sa brillante intelligence jusqu'à ces élémentals au lieu de les attirer jusqu'à lui par ses aspirations vers une vie plus haute que celle de l'humanité.

Il avait cherché les causes au-dessous de l'homme, au lieu de les voir au-dessus, et maintenant, oh malheureux destin! il avait été conduit dans les sphères înférieures où il avait enchaîné son esprit. Il lui était impossible de me voir dans les régions resplendissantes où j'étais, mais il sentit les flots de pitié et d'amour que je répandais sur lui, et il étendit vers mon esprit ses bras lassés. La vie spirituelle, la paix, le bonheur, tout finit pour moi; il n'y avait plus de repos dans le Ciel tant que j'aurais quelque chose à faire pour lui.

A ce moment, un étrange, frappant tableau vivant de ce qui?m'était permis de faire, fut déroulé devant moi. Je me vis moi-même sur la terre une fois de plus dans la souffrance et dans les larmes; je vis l'âme de mon cher ami s'attacher à moi ; pendant quelques instants, je vis ma vie et la sienne se mêler comme deux flammes tremblantes. Pour un temps l'esprit de mon père, ainsi attiré vers la terre par le magnétisme d'un ami si semblable à lui, presque lui-même, serait arraché à la sphère élémentale et, reprenant la vie à l'aide de mon corps mortel, abandonnerait ses vieilles erreurs, s'élancerait dans les sentiers lumineux, monterait à sa place dans le monde des esprits. Par les yeux de mon âme, il entreverrait ensin la vérité de l'immortalité spirituelle. Mon esprit aiderait son âme à monter des sphères élémentaires à travers la terre jusqu'à sa vraie place dans un meilleur monde. Telles étaient nos destinées. Je le compris en un instant et je criai : « Anges célestes, hâtons-nous vers la terre, aidez-moi à sauver l'âme prisonnière de celui que j'ai tant aimé! »

Mais ce n'était pas tout. J'appris encore que l'humanité de mon âme m'avait aussi été enlevée, que je n'avais pas vécu ma propre vie, mais celle de mon criminel ami. Son esprit avait usurpé les droits du mien; sa volonté avait annihilé la mienne et réduit mon âme à néant. Mon destin était donc de retourner sur terre pour bien des longueset lourdes années ; et, de plus, je devais endurer ces souffrances d'abord pour mon bien cher ami, ensuite pour moi.

Tout était clair, tout était visible: le rude sentier que devaient fouler mes pieds ensanglantés, l'amour profond que je devais ressentir, les privations, les déses poirs, le froid mépris du monde et ses ricanements, les morsures cruelles de l'ingratitude et de l'injustice, tout, tout était déroulé devant moi comme un funeste champ de bataille au milieu de quelque beau paysage, dont la joie et la paix sont alors détruits. Je sentis une larme involontaire glisser le long de mes joues et, inclinant la tête, je murmurai:

« Que ta volonté, non la mienne, s'accomplisse! » Je connus que cette volonté était juste; j'avais vu la gloire, la beauté, la sagesse du plan céleste, l'ordre parsait dans l'apparent désordre; le bien qui découle de la douleur, le triomphe sur le mal et sur la mort. Je connus aussi que Dieu vivait et régnait; je sentis sa main toute-puissante et son omni-présence, soutenant chacune de ses créatures bien que leurs yeux aveuglés ne pussent percevoir sa trace. Je vis que je pouvais me consier à son éternelle sagesse; et au milieu des ténèbres, dans le fracas du tonnerre, quand mes faibles yeux ne pourront découvrir que ruines, il viendra alors tout sauver. Les anges m'ordonnèrent de prendre comme sauvegarde de ma vie ces mots: « Dièu sait » et je connus qu'il en était ainsi.

Et maintenant, la lumière du soleil spirituel s'affaiblit peu à peu et disparut. Les cloches joyeuses tintèrent plus doucement, les puissantes et célestes symphonies résonnèrent en échos lointains; un brouillard de plus en plus épais descendit, la nuit devint plus profonde et se referma sur moi.

Les étoiles s'éteignirent au-dessus de ma tête et descendant encore je flottai à travers la sombre atmosphère de la terre, porté par des esprits amis, réconforté par leurs promesses. Enfin, j'atteignis la terre, ce globe froid et grossier.

On me porta jusqu'au bois désert, théâtre de ma mortelle agonie; des torches brillèrent dans la nuit et, à moitié cachée par des arbres, j'aperçus une forme rigide, pâle, décomposée, à laquelle quelques êtres dévoués prodiguaient leurs soins et sur qui des yeux apitoyés versaient des larmes. Je me détournai d'abord de ce spectacle en gémissant, mais, à ce moment, une voix faible et éloignée parvint jusqu'à moi. Cette voix disait:

« Au secours, Louis; Louis, au secours! »

C'était son âme errante qui me suppliait. Je n'hésitais plus. Un instant après, je n'étais plus un esprit libre. Enfin, après quelques minutes d'inconscience, une douleur aiguë me réveilla; les portes de la vie roulèrent sur mes sanglots, mes soupirs, et j'entendis de douces voix murmurer: « Il vit, il vit! nous pouvons encore le sauver. »

## CHAPITRE XII

## L'ANGE DE MINUIT

Durant les quelques années qui suivirent mon départ d'Angleterre, je voyageai à travers maints pays d'Orient, occupé la plupart du temps à remplir les devoirs et à satisfaire aux exigences d'une vie publique des plus actives. Ceux qui se rappellent le visionnaire de la confrérie berlinoise n'auraient certes pu reconnaître en lui le rude soldat, l'homme politique austère, le travailleur acharné qu'il était devenu en maintes directions. Si nombreuses étaient les sphères d'activité dans lesquelles je me sentais appelé à me mouvoir que je ne pouvais douter que Félix von Marx ne m'avait tenu parole; que vraiment il était mort pour infuser à mon frêle organisme sa noble virilité, et que c'était à l'influence de son puissant esprit que je devais de pouvoir fournir un aussi énorme total de travail physique et intellectuel. Aussi, de même que dans ma carrière publique, jamais le moindre repos n'est venu me distraire de mes incessantes occupations, de même n'ai-je jamais perdu de vue le

but grandiose, l'objet de mon pèlemage terrestre. qui a toujours été la recherche de ma solution positive des mystères de l'univers invisible. Mon existence jusqu'alors m'avait prouvé qu'il y avait maintes phases de vie spirituelle compréhensibles à l'esprit humain, autres que celles qui formaient le sujet d'étude et d'expérimentation des membres de la confrérie berlinoise. Durant ma résidence chez mon estimé ami, John Dudley, j'avais appris les relations que sa pure et innocente famille se plaisait à entretenir avec des esprits amis. Je ne m'étais cependant iamais mêlé à leurs séances si paisibles, ni n'avais voulu troubler leurs réunions si pleines d'harmonie par mon impressionnable nature et mon inquiète humeur; mais souvent mon esprit voltigeait autour d'eux, et depuis lors, comme en bien d'autres lieux moins purs, j'ai appris à connaître comment on communie avec les esprits, si l'on peut arriver à l'état de passivité automatique qu'on appelle l'état de médiumnité.

Je savais de même, sans l'intervention de cercles magiques d'invocations, ou de formules quelconques, communiquer avec mes amis bien-aimés, par delà le fleuve mystique sur les bords duquel mes yeux avides les avaient vus disparaître. Les uns après les autres, tous sont revenus de ces sombres bords, attentifs à sauvegarder la vie orageuse, veillant sur moi avec une fidélité et une tendresse dépassant encore celle qu'ils déployèrent pour moi durant leur passage sur cette terre.

Constance, ma si jolie, si gracieuse amie, mon

vaillant père, ma mère si belle et si douce, mon jeune frère et tant d'autres amis ou compagnons, tombés sur la route, me laissant seul, avant d'avoir puéprouver la faiblesse ou la force de l'homme qui se trouve seul au seuil de la virilité, tous me sont revenus, me parlant comme autrefois, suivant chacun de mes pas, comme autant de rayons de soleil voltigeant tout autour de moi, me fournissant la signification la plus complète de ces mots sublimes, « le ministère des anges ». Félix von Marx aussi, lui, le plus cher à mon cœur, ne m'a jamais abandonné, ni ne m'a jamais manqué. Dans mes épreuves les plus récentes, dans celles qui ont atteint mes affections les plus chères, les plus sacrées, il n'a jamais cessé de m'entourer de cet amour profond, désintéressé qui lui avait inspiré le désir ardent de s'immoler pour moi.

Eh bien! voudra-t-on me croire si j'avoue que, malgré ces interventions surnaturelles, ces apparitions d'êtres chéris, leurs communications fréquentes, bénévoles, je ne pouvais me convaincre de l'immortalité de mon âme, arriver à croire à la continuation de l'identité de ces esprits, m'obstinant à ne leur accorder qu'un bref moment d'existence spirituelle aussitôt évanouie, qu'un état transitoire dans lequel ils pouvaient maintenir pour un temps leur identité, destinée à sombrer, à être absorbée, anéantie, obligés qu'ils étaient, à ma croyance, de se soumettre à l'horrible nécessité de recommencer le cycle éternel de la vie matérielle. Je me reprochai ces fantaisies morbides, j'en demandai pardon à mes bien-aimés consolateurs; mais si ces fantaisies disparaissaient en leur radieuse

**L**...

présence comme les ombres de la nuit à l'approche du jour, elles revenaient cependant sans cesse hanter mon esprit siévreux sitôt que je me retrouvais seul avec moi-même. Mon âme aspirait ardemment à une compréhension du plan divin plus grande, plus haute que celle que pouvait me donner la connaissance des sphères de l'être qui nous sont familières.

Il me tardait de pénétrer la philosophie de la vie présente comme de la vie future, de voir le doigt de Dieu dirigé vers l'au delà, au delà de la tombe, au delà de l'origine et de la fin de l'être, et j'aurais infiniment plus volontiers accepté de « dormir bientôt du sommeil qui n'a pas de réveil » que continuer à souffrir de mes incertitudes, ballotté que j'étais sans relâche sur un océan de spéculations, sans compas, sans gouvernail, sans pilote, sans ancre.

Il m'arrivait parfois de voir, de sentir, de rencontrer face à face mon propre « esprit atmosphérique ». Cette mystérieuse manifestation de la dualité de mon être ne m'enlevait rien de ma force physique, mais elle ne se produisait jamais sans m'impressionner péniblement, sans me causer un sentiment de terreur inexplicable, qui me faisait fuir cette présence comme si je me trouvais en face de mon pire ennemi. Cette odieuse vision me parlait quelquefois, usant de reproches, de sarcasmes, d'ironie, insistant sur la relation qu'elle avait avec moi, comme un démon moqueur, bien plutôt que comme l'essence astrale de ma propre substance spirituelle.

Les esprits de ceux que j'avais le plus aimés, auxquels j'avais pu le mieux me consier, venaient con-

verser avec moi, m apportant souvent des renseignements étrangers à ma propre conscience, mais prouvant l'identité de ceux qui me les fournissaient; l'objet de ces communications ne pouvait cependant élucider les mystères dont j'étais entouré.

Malgré les mille moyens ingénieux qu'ils mettaient en œuvre pour me démontrer la réalité de l'origine étrangère des agents qui communiquaient avec moi, et pour me convaincre de l'affection et de la sollicitude inlassables dont on m'entourait, ils ne me faisaient par ailleurs que des révélations depeu d'importance, consistant généralement en d'insignifiantes informations, des avertissements, des prophéties, qui se vérifiaient toujours, il est vrai; mais, en dehors de ces vulgaires témoignages de nos relations, il ne semblait point y avoir entre nous de terrain commun au point de vue des idées.

J'aspirais, oh combien passionnément! à quelque chose de plus haut, mais quand dans l'intimité de ma conscience j'exprimais en d'ardentes prières à mes visiteurs spirituels mon désir pour plus de lumière, un sentiment de fatigue inexplicable s'emparait de moi et me forçait de suspendre des relations devenues impossibles à maintenir. Quelquefois la terrible théorie de la Confrérie berlinoise me revenait à l'esprit et je me sentais presque disposé à admettre avec eux que ces apparitions n'étaient en réalité autres que des esprits astraux émanés de la carcasse matérielle au moment de la mort, mais que l'âme, comme le corps, avait été dissipée à travers les éléments, ou qu'elle avait revêtu déjà de nouvelles formes avec lesquelles

son existence passée n'avait conservé aucune relation de sympathie. Que l'on me permette d'ajouter tout de suite que, à peine émises, ces vagues et misérables théories se trouvaient sûrement réfutées, car immédiatement quelque messager de l'Au-delà se présentait me prouvant que mes plus secrètes pensées avaient été pénétrées, me fournissant de très simples mais très significatifs témoignages de la continuation de la vie, de l'individualité de l'esprit angélique qui me visitait, commeaussi de sa sollicitudeà mon égard, me convainquant, pour l'instant, de la certitude de l'immortalité de la vie, de l'immortalité de l'amour, par delà les bornes du tombeau. En outre des nombreuses sociétés adonnées à l'étude de l'occultisme dont je faisais partie en Europe, je m'affiliai à maintes autres durant mes pérégrinations à travers l'Orient. De même que la plupart des gens qu'intéresse l'étude du côté occulte de la nature, je n'étais pas plus tôt de retour dans l'Inde, où, il est vrai, s'étaient écoulées les premières années de mon enfance, que je me laissais fasciner par les extraordinaires et surnaturels pouvoirs que possèdent les extatiques orientaux. Si ces pages avaient été publiées, il y a dix ou vingt ans, j'aurais facilement pu les accumuler en un volume rien qu'avec la relation des merveilles auxquelles j'assistai. En l'état actuel, on a tant ressassé dans les publications les plus communes les phénomènes de la magie indoue, que le gamin qui cire vos bottes dans les rues de Paris ou de Londres vous racontera à la douzaine des histoires de charmeuses de serpents. que la demoiselle qui tout en minaudant vous tendune allumette pour allumer votre cigare vous débitera sur l'exhumation de fakirs plus d'anecdotes qu'elle ne peut compter de havanes dans sa vitrine; que le barbier qui taille votre barbe sera capable de disserter sur la facilité avec laquelle les derviches se coupent la tête pour la remettre en place un moment après, vous dira comment il se fait que les manguiers peuvent croître en un chiffre donné de secondes, que les voleurs peuvent être découverts sur les indications de bilboquets automatiques.

L'esprit public en Europe a été saturé, ad nauseum, par la relation de merveilles de ce genre. Mais si pour ma part j'ai prêté une oreille attentive au récit détaillé de faits que j'ai observés moi-même avec un intérêt toujours croissant, auxquels je me suis trouvé mêlé, dont j'ai mis des années à découvrir la cause productrice, je n'ai par ailleurs entendu aucune explication donnée par cette même rumeur populaire, si prolixe de racontars, sur la genèse de tels phénomènes. Naturellement nous devons reconnaître que l'unique importance de ces phénomènes dérive du mode occulte de leur génération, lequel se trouve audessus de la compréhension des hommes de science, même les plus érudits. Quand bien même on s'en rapporterait à la prestidigitation qu'on nous a donnée comme la plus facile solution d'un problème que la science est trop ignorante pour élucider et trop fière pour aborder sérieusement, on ne trouve reproduites nulle part en aucun pays les merveilles du spiritisme oriental. En beaucoup de cas d'ailleurs, sinon dans tous, ces merveilles sont des manifestations des forces

....

occultes qui existent dans la nature. J'ai donc pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de dire ici quelques mots des méthodes que personnellement j'adoptai pour pénétrer à fond le secret de leur production.

Mon premier soin fut de m'assurer les services de deux des plus accomplis commedes plus respectables membres de la confrérie des fakirs. Je mis en œuvre tous les moyens à ma disposition pour les attacher à mes intérêts, n'oubliant pas d'ailleurs de les tenir séparés l'un de l'autre, de façon à éviter toute possibilité de connivence ou tentative systématique de mystification à mon égard. Je pus ainsi me mettre dans les conditions les plus favorables pour observer maints surprenants phénomènes témoignant du pouvoir que ces hommes possédaient, et analyser à loisir les prétentions qu'ils émettaient quant à son origine. Dans tous les cas, très nombreux, où d'incrovables tours d'allure surnaturelle furent exécutés. les fakirs m'assurèrent que les agents en cause, faiseurs de ces prodiges, étaient les pitris, ou esprits des ancètres. Invariablement ils affirmaient dans leurs déclarations que, sans l'aide de ces alliés spirituels, ils ne pouvaient rien faire. Ils me donnaient à entendre que leur propre intervention dans les cas consistait uniquement à se mettre en état de servir les pitris. Le corps matériel pour eux n'était que le véhicule de l'âme invisible, dont le vêtement spirituel ou astral est un élément évidemment analogue au « corps spirituel » de l'apôtre Paul, à la « substance magnétique » ou « principe vital » des spirites, à l'esprit astral des Rose-Croix, à l'esprit atmosphérique de la

Société berlinoise. Cet élément, les extatiques indous et arabes l'ont appelé agasa ou fluide vital. D'après eux, la faculté de faire des prodiges avec l'aide des esprits est développée en proportion de la quantité et du potentiel d'agasa que renferme l'organisme. L'agasa, ajoutaient-ils, est l'élément dont se servent les esprits pour prendre contact avec la matière; s'il est abondant et très puissant, les invisibles peuvent l'extraire du corps des extatiques et opérer avec lui des prodiges qui ne sont possibles qu'à eux-mêmes et aux dieux. « Mutilez le corps humain, tranchez ses membres, me disait un Brahmine que j'avais enrôlé aussi à mon service comme professeur d'occultisme, et pourvu que vous ayez à votre disposition assez d'agasa, vous guérirez instantanément la blessure. L'agasa est l'élément qui réunit les atomes de la matière; le couteau, l'épée le divise, le feu l'expulse hors des atomes qu'il habite ; réappliquez l'agasa aux parties brûlées ou divisées avant qu'elles aient eu le temps de se corrompre ou se dessécher et ces parties se réuniront, formeront un tout comme auparavant. »

C'est grâce à l'agasa que la semence germe dans le sol, croît pour devenir un arbre avec des feuilles, des fruits et des fleurs. Répandez à profusion l'agasa sur la graine, et la vivisication que vous obtiendrez fera pousser en une minute ce qui aurait mis un mois à croître avec moins de fluide vital. Chargez d'agasa extrait d'un corps humain des pierres ou autres objets inanimés, et les esprits feront ces objets se mouvoir, voler, nager, voyager de côté et d'autre à volonté; en un mot, c'est l'agasa, — et par agasa j'entends la

Force, la Vie des choses, — qui, au dire convaincu des très intelligents Indous avec lesquels j'étudiai, est l'agent aux vertus duquel est due la production de prodiges surnaturels, assisté toujours cependant par les pitris pour pouvoir opérer, d'abord parce que leurs corps spirituels sont tout agasa, ensuite parce qu'ils savent ce qu'est cette force vivante si puissante et comment la manier, connaissances qu'ils ne peuvent communiquer aux mortels.

Les méthodes d'initiation préparatoires à la possession de ces facultés de faiseurs de prodiges sont, m'a-t-on assuré, la pratique de l'ascétisme, de la chasteté, de fréquentes ablutions, de longs jeûnes, des périodes de recueillement profond, la concentration de l'esprit absorbé dans la haute contemplation de la divinité, du ciel et des choses divines, le détachement absolu de l'âme vis-à-vis de la terre et des choses terrestres.

La mise en œuvre de ces pratiques donne à celui qui les emploie la maîtrise de son corps, si l'on en croit les prétentions des Indous, et la quantité d'agasa ainsi transmise aux éléments, avec sa puissance aux mains des esprits supérieurs, se trouve immensément accrue. Sa mise en liberté est aussi plus facile à opérer et se produit sous le contrôle de ces puissances spirituelles.

« Voyez, s'exclamait un jour un de mes instructeurs, je suis tout agasa. Ce mince revêtement de matière qui me couvre, cette charpente osseuse qui constitue la base de mon être matériel ne sont-ils pas réduits à la ténuité des plus simples éléments? Ils ne sauraient gêner ma fuite à travers l'espace, ni me retenir à la terre que j'abandonne. »

En même temps, justissant son extraordinaire gageure, son pied heurtant le sol et s'élançant dans l'espace, il s'élevait dans les airs, les yeux en transe, sixes, tournés en haut, ses maigres, rigides bras et ses mains osseuses tendues, serrées extatiquement audessus de sa tête, jusqu'à ce qu'il eût, dans son essor, presque atteint la toiture du vaste temple où nous étions.

J'ai déjà, dans d'autres chapitres précédents de cet ouvrage, fait allusion aux moyens que maints extatiques orientaux emploient pour arriver à l'état de « fureur mystique » tels que les sauts, la danse, les rondes, les tournoiements; l'usage de drogues et d'essences aux propriétés enivrantes, le bruit, la musique et tous autres moyens qui ne peuvent que tendre à abolir les sensations, à surexciter l'esprit et à le rendre momentanément maniaque.

Une autre manière de faire très généralement employée parmi les extatiques orientaux pour faire des miracles consiste à opérer par illusion, mot qui d'ailleurs exprime mal l'impression psychologique intense qu'un adepte bien doué peut produire sur un groupe d'individus dans des circonstances données. Il est presque impossible de définir les moyens mis en œuvre pour répandre sur toute une assemblée de gens cette atmosphère de brume, d'hallucination, d'enchantement qui nous enveloppe, si bien qu'on est obligé de voir l'opérateur sous un jour illusoire, qu'on s'imagine qu'il est visible ou invisible, accomplissant d'impossibles actes avec d'aussi impossibles instruments, selon la croyance qu'il plaît à celui-ci d'imposer aux spectateurs. Les plus habiles à provoquer cette espèce d'illusion sont non seulement des médiums pour les esprits, et de très forts psychologues, mais encore possèdent la faculté de s'imprégner si bien d'agasa (atmosphère spirituelle), qu'ils peuvent à leur gré revètir presque n'importe quelle forme imaginaire.

A titre d'expérience, je me suis laissé, en plus d'une occasion, magnétiser - j'emploie ce mot moderne pour être mieux compris - par certains de ces enchanteurs, les plus habiles dans l'exercice de cetart singulier, c'est-à-dire qu'ils faisaient la ronde, tournoyant, dansant autour de moi, leurs longs doigts dirigés tout le temps sur ma personne, ils parvenaient à m'étourdir, me laissant sans voix, fasciné, parfaitement conscient de ma curieuse situation, devenu invisible aux passants que je voyais défiler près de moi et qui, invités par les fakirs à décrire mon apparence, répondaient en niant énergiquement qu'il y eût un objet visible à la place que j'occupais. En quelques occasions, d'autres personnes furent en même temps que moi revêtues de cette atmosphère d'invisibilité. Il m'est arrivé aussi de les voir convaincre toute une multitude de gens assemblés dans un des temples de Siva, à Bénarès, de la présence de tigres, de lions et autres objets terrifiants alors qu'aux endroits indiqués îl n'y avait rien de pareil. Pour réussir à provoquer ces illusions, l'opérateur doit être un bon psychologue, s'entourer de bandes d'esprits puissants, purifier son corps par de longs jeûnes, s'imprégner d'essences pénétrantes par des onctions répétées de façon à déveiopper en lui la frénésie mystique, à accumuler dans son organisme une énorme charge d'agasa qui, au moment voulu, permettra aux esprits invoqués d'agir par son intermédiaire, fera de lui leur instrument humain. Quand j'aurai ajouté que les gens de ces pays d'Orient avec leurs formes graciles, souples, leur goût naturel pour ces sortes d'exercice, se font un plaisir insini à pratiquer l'art de la prestidigitation, et parviennent à un degré d'adresse tout à fait inconnu aux gens d'autres pays, j'aurai, je crois, présenté au lecteur curieux le rationale de toutes les méthodes en honneur pour la confection des prodiges en Orient.

Ne nous méprenons pas cependant et n'allons pas confondre les tours d'adresse du prestidigitateur par profession avec les actes de l'extatique religieux. Non seulement les deux classes dissèrent par leur manière de faire, mais encore par leurs buts, leurs mobiles. Le prestidigitateur l'est par profession. Il est étonnamment adroit dans la pratique de son art, assez adroit vraiment pour convaincre le plus rusé de ceux qui l'observent qu'il est, soit aidé par les puissances surnaturelles, soit en communication avec elles. Néanmoins ceux qui comme moi veulent se donner la peine de le surveiller attentivement dans l'exécution de ses tours, le payer aussi suffisamment pour être mis dans son secret, finiront bien vite par s'apercevoir qu'il n'est qu'un jongleur après tout, et que l'exhibition de ses talents n'a pas de motifs plus élevés que l'appât de la maigre rémunération due à son adresse. En dépit du fait que beaucoup de ces extatiques indous prostituent leurs remarquables facultés jusqu'à la mendicité la plus abjecte, une classe nombreuse existe pourtant dont les actes reconnaissent des mobiles infiniment plus élevés dont l'incrovable ascétisme, le système de tortures volontairement infligées représentent les plus hautes inspirations religieuses. A moins d'en faire bénésicier le temple, la lamaserie ou le monastère auxquels ils appartiennent. les adeptes orientaux les plus experts dans l'art de faire des prodiges évitent toute occasion rémunératrice, à l'opposé des autres, ne font point montre de leurs pouvoirs pour récolter des aumônes; aussi leurs actes revêtent-ils une certaine dignité par le fait de leur association avec les rites de leurs services religieux.

Persuadé que des forces spirituelles intervenaient dans la production de la plupart des phénomènes surprenants dont j'étais témoin, et aussi que ces phénomènes révélaient, malgré l'insignifiance des résultats obtenus, l'existence de forces inconnues, soustraites jusqu'alors à l'expérimentation humaine, je me déterminai à consacrer une année entière, et tous les moments disponibles en plus, à l'étude de ce sujet et à en expérimenter à fond les méthodes de procéder. C'est dans cette intention que j'abandonnai ma plaisante résidence suburbaine de Bénarès et me décidai à élire domicile avec un groupe d'affiliés dans les cryptes ténébreuses souterraines d'une vaste rangée d'anciennes ruines, encore toutes împrégnées jusque dans leur moindre pierre par l'esprit d'une an-

ţ

tique et grandiose foi dont les manifestations ardentes avaient jadis rempli ces lieux sanctifiés par le souvenir. Je suis contraint par le serment à ne point révéler les méthodes d'initiation qui me furent apprises et me consacrèrent extatique confirmé sous l'égide et grâce à l'enseignement d'hommes désintéressés et dévoués, qui eux-mêmes possédaient à fond les secrets de l'emploi des forces occultes les plus élevées dans l'ordre spirituel.

Qu'il me suffise de dire que je me pliai aux règles de l'ascétisme le plus rigoureux; que je passai mon temps dans l'observation des règles prescrites, et que j'outrepassai même en rigueur la discipline sévère qui m'était imposée. Né magicien par don de nature, ainsi que m'en informèrent mes initiateurs, mon temps de probation fut abrégé, la sévérité des épreuves commandées fut modifiée en ma faveur; pour cette raison, et si mon ambition avait été dirigée de ce côté, j'aurais pu, parmi les prêtres bouddhistes avec lesquels j'étudiai, comme avec les Brahmines, atteindre aux plus hautes dignités de leur ordre.

Parmi les Brahmines, ma qualité d'étranger à leur caste me tenait éloigné de tout emploi ecclésiastique; mes supérieurs cependant me supplièrent de rester avec eux, me donnant l'espoir d'atteindre aux grades spirituels les plus distingués.

Ai-je besoin de dire que mon but fut atteint lorsque j'eus pénétré à fond le secret de la vraie puissance occulte. Je mis tout en œuvre pour m'assurer de sa réalité; par des épreuves, par l'expérimentation, je sais aujourd'huique l'âme humaine peut commander à tout

elément dans la nature; que toutes les manifestations de la puissance spirituelle, voire même de la puissance divine, sont accessibles à l'homme. Tout cela, et bien d'autres secrets que le serment m'empêche de dévoiler, dont la révélation d'ailleurs, à notre époque corrompue et avec les mœurs dissolues, me ferait plutôt maudire que bénir, ferait de la terre un enfer plutôt qu'un paradis, toutes ces connaissances, je les ai eues en ma possession, je les ai mises à l'épreuve, ie me suis convaincu de leur réalité. Ce ne fut pas pendant mon premier séjour dans l'Inde que j'entrepris ces recherches; les devoirs que m'imposait la carrière des armes, où le désir de ma famille et de mes relations me fit entrer, ne me permirent que d'y consacrer bien peu de temps; ce fut durant un deuxième et plus récent séjour en Orient que mes études dans cette direction aboutirent, et c'est par anticipation que dans ce chapitre je fais allusion aux résultats que j'obtins. Que l'on ne croie point cependant que ce fut à bon marché ou facilement que l'arrivai à la possession de ces connaissances et de ces facultés. Je me contenterai pour le moment de déclarer que l'existence que j'échangeai pour l'existence confortable de notre monde civilisé était d'une rigidité à faire rereculer d'épouvante et d'horreur les fastueux Européens.

Réfléchissant aux desseins insondables de la Providence qui semble faire concorder toutes choses vers le bien, il m'est arrivé parfois de penser que ma tentative désespérée de suicide, provoquée par l'affreux chagrin que me causait la perte de mon ami bien-

aimé, von Marx, n'avait été permise, sinon commandée, que pour me préparer aux effroyables austérités exigées de moi avant de pouvoir franchir le seuil de l'humanité et pénétrer dans « la vie des dieux », dans le sens tout au moins de l'empire que l'esprit peut prendre. Comme la plupart des médiums ou des extatiques, je ne jouissais que d'une faible santé: aussi ma surprise fut grande, à cette époque, comme aujourd'hui du reste, de constater l'extraordinaire faculté d'endurance que je déployai au milieu des épreuves extraordinaires que j'eus à supporter pour atteindre à la lumière et à la puissance spirituelle. Tandis que maints autres néophytes vivant avec moi échouèrent complètement, que d'autres durent se retirer après avoir perdu la santé, vu leur cerveau se détraquer, voire même perdirent la vie sans avoir vu aboutir leurs efforts, je traversai chaque épreuve comme si de puissants esprits me portaient dans leurs bras, soutenu par une force que je ne saurais attribuer à une volonté purement humaine. Mes compagnons sentaient cette influence qui me soutenait, mais j'étais seul à la connaître personnellement, et à savoir que cette faveur de passer par les plus extraordinaires épreuves était pour me démontrer le triomphe de l'esprit sur la matière et l'existence de cette force qui permet à l'âme humaine de passer outre les bornes du temps et de l'espace.

Dès le jour de mon arrivée dans l'Inde, comme au reste durant tout le cours de ma carrière, mon temps s'est passé alternativement dans l'étude des phéno-

mènes spirituels et dans la pratique plus terre à terre des devoirs qui m'incombaient, selon les circonstances. Nonobstant le fait de mon absorption par la vie publique, vie qui pour moi fut des plus orageuses et du caractère le plus exigeant, à partir du moment où je rejoignis les parents de mon père dans l'Inde, jamais, dans la limite de ma santé et de mes forces, je ne délaissai mes poursuites ou recherches spirituelles, ni ne les trouvai incompatibles avec la routine de la vie ordinaire.

Il m'arriva souvent d'être obligé de résider dans plusieurs des grandes villes de l'Indoustan et du Deccan; je restai aussi quelque temps auprès de ces parents auxquels j'ai fait allusion au commencement de ce livre, mais mon « Patmos » fut une villa suburbaine près de Bénarès; je trouvai là un voisinage et une compagnie qui me furent des plus précieuses dans la poursuite de mes études favorites.

D'une extrémité de l'Inde à l'autre, partout où j'ai promené mes pas, mes yeux ont sans cesse rencontré d'impérissables témoignages de l'ardente foi, de la dévotion profonde que les anciens Indous manifestaient pour les principes de leur religion. Monuments colossaux, pagodes gigantesques, temples souterrains grandioses, chacun deces édifices est une offrande aux dieux des antiques adorateurs du feu, offrande sanctifiée par le plus pur sang sorti du cœur de millions de croyants.

Ces dernières années, l'Indoustan a été un thème favori pour la littérature, on a parlé de lui avec une telle magnificence de descriptions, on en a fait des images si brillantes, que je me garderais bien de rien ajouter aux innombrables relations déjà publiées concernant ses chess-d'œuvre de sculpture, ses monuments fameux.

De même que les merveilles exécutées par les fakirs et les derviches faiseurs de prodiges, les splendeurs d'Élephanta, de Carli et d'Orissa sont devenues des thèmes populaires dans la littérature courante.

Depuis l'archéologue érudit jusqu'à l'élève de la plus humble école, dans tous les pays civilisés on a plus ou moins parlé, plus ou moins discuté sur les gigantesques éléphants, les sphinx colossaux, les sculptures grandioses, les mystérieuses cavernes de cette vieille et solennelle terre. Le cœur palpitant, le cerveau enflammé, le voyageur peut errer à l'ombre des farouches idoles, dans les sombres cavernes, ou sous les énormes bosquets formés par les banyans, dans ces forêts hantées par tant de souvenirs. Les gloires comme les merveilles de l'Inde ancienne ont été si bien popularisées par le touriste observateur et l'explorateur géographe que n'importe quelle jeune demoiselle d'un convent de Londres ou de Paris sera infiniment mieux à même de vous dire les dimensions exactes du Kailasa que moi qui est passé tant de longues journées ou de nuits solitaires à errer parmi ses superbes colonnades de sphinx et d'éléphants.

Durant mes heures de méditation au milieu de ces prodigieuses reliques d'une foi qui immortalisera ses dieux par le miracle de son propre immortel génie, ce n'était point à prendre des mesures ou apprécier les styles que mon esprit songeait. Il me tardait de

pénétrer le mystère de l'inspiration qui avait suggéré ces sublimes édifices, de déchirer les voiles qui couvraient la puissance spirituelle extraordinaire incorporée dans les colosses qui m'entouraient ; de découvrir le mystère de ce soleil spirituel dont la puissance protéenne de représentation condensait en les reflétant les imaginations grandioses de l'âme antique exprimées par ces figures de sculpture farouches, grotesques, sublimes mais étonnamment diverses que je voyais autour de moi. Je lançai parfois avec furie de passionnées accusations contre le ciel silencieux et les muettes étoiles, qui avaient révélé tant de choses aux voyants et aux prophètes d'autrefois, et demeuraient aujourd'hui sourds à mes prières. Le prêtre des anciens âges, illuminé par leur solennelle clarté, avait su lire le mystère de l'alpha et de l'oméga; pourquoi maintenant ce glacial, ce cruel silence opposé à mes appels vers la lumière ? Oh ! le regard désespéré avec lequel je sondais leur profondeur, leur immobilité. (Combien rapides, puissants je savais qu'ils étaient sous la domination des armées éternelles qui les commandaient, les menaient comme de simples troupes !)

N'éveillerai-je donc point ici, au milieu de ces œuvres colossales dans lesquelles l'esprit des anciens âges a renfermé les secrets de la déification de l'être, incorporé sa perception de la puissance divine, des relations divines et humaines, n'éveillerai-je point quelque écho sonore des voix qui jadis ont retenti parmi ces colosses, interprétant les mystères de l'être à un auditoire ravi et attentif de disciples, quelque

son égaré ne viendra-t-il point frapper mon oreille, répondant à mes appels passionnés, mon arde t besoin de lumière?

Durant mes quelques mois de résidence dans la province d'Arungabad, m'étant attardé dans la cité ruinée de Dowletabad, j'avais pris coutume d'aller à cheval presque chaque nuit du côté de la région montagneuse d'Ellora. Je passais là une grande partie de mon temps, errant parmi ces silencieux monuments, ou bien m'abritant durant mes longues nuits dans une des nombreuses grottes qui avaient autrefois servi de demeure aux anachorètes ou prêtres desservant les temples voisins.

Une nuit, après avoir décidé mon retour au logis, je m'étais attardé à l'entrée d'une crypte basse, dans laquelle, couché sur un lit de feuilles et d'herbes parfumées arrangées à ma façon, j'avais coutume de passer maintes heures de mes promenades nocturnes. Depuis quelque temps, mon regard distrait s'était longuement fixé sur le plateau qui formait l'enclos central d'une chaîne de montagne dont les massifs semblables à des cathédrales, s'étevant vers le ciel en un vaste amphithéâtre, étaient criblés d'ouvertures conduisant aux cryptes et grottes ou se trouvaient ornés de ces colossales sculptures qui indiquent l'entrée des temples.

La lune était dans son plein, sa blanche lumière illuminant ces majestueuses solitudes, plus majestueuses certainement par leur désolation, ouvrage de l'homme, que par la primitive grandeur de la nature. C'était une étrange scène à contempler que celle de

ces troublants rayons de lune attardés au pourtour des sombres, caverneux orifices des cryptes et des temples, mais impuissants à percer les impénétrables ténèbres de l'intérieur; on eût dit que les mystérieux secrets qui remplissaient ces lieux repoussaient l'approche de leur clarté sacrée. Ma fantaisie imaginait des milliers de formes refoulant les flots de sa douce lumière, de peur qu'un rayon vînt illuminer quelqu'un de ces arcanes dissimulés même au muet témoignage des lampes célestes.

Mon cheval, habitué presque autant que son maître à la vie nomade, s'était écarté de la large grotte que je lui avais attribuée comme écurie et paissait tranquillement le rare pâturage qui croissait sur un plateau éclairé par la lune. Je vis tout à coup le sensible animal lever la tête et dresser ses oreilles de ce mouvement particulier qui chez ces animaux annonce une approche étrangère bien avant que nos sens plus grossiers aient rien pu reconnaître. Au même moment. une ombre traversa l'emplacement de terrain éclairé et une forme humaine parut sortant d'une fente dans la montagne et continua, pendant quelques secondes, d'être, comme moi, absorbée dans une muette contemplation de la scène solitaire. Au bout d'un instant l'étranger quitta l'endroit où d'abord je l'avais vu, mais, au lieu de prendre le chemin de droite qui conduisait hors de l'amphithéâtre de montagnes, il se dirigea de mon côté, dans l'intention évidente de traverser le plateau en suivant la ligne sur laquelle j'étais. Comme il s'approchait, je le reconnus à son habit monastique et à sa cagoule pour être l'un de ces ascètes qui font de fréquents séjours dans ces régions désolées, qui même, la chose n'est point rare, passent parfois leur vie entière à l'abri de quelque grotte solitaire ou quelque crypte retirée.

Sa présence en cet endroit, à pareille heure, ne me semblait point un secret embarrassant, car je croyais que, comme moi, il était venu dans l'intention de communier avec l'esprit de la scène. Désireux de procurer à l'étranger le même recueillement que moimême je cherchais, je me disposais discrètement à me retirer vers mon ermitage, lorsque soudainement d'un pas rapide je le vis se diriger vers moi. S'arrêtant visà-vis de l'endroit que j'occupais, de façon à laisser la clarté de la lune tomber en plein sur mon visage tout en laissant le sien dans l'ombre, il me dit d'une voix douce engageante, s'exprimant dans mon dialecte favori. le « Sheu Tamil » : « Pardonnez-moi, Mon-« sieur, si je me permets de vous féliciter de l'heureux « choix que vous avez fait d'une si belle nuit pour « visiter cette impressionnante scène ». En temps ordinaire, cette inopportune invasion dans ma chère solitude m'eut été très désagréable; et d'ailleurs, c'est la coutume bien entendue des visiteurs de ces désertes cités des morts de ne jamais déranger dans leurs méditations ceux qui sont venus là dans toute autre intention que d'y chercher le commerce de leurs semblables. Toutefois, je me rappelai avoir quitté ma demeure tard dans la soirée, sans avoir eu le temps de revêtir mon habituel costume de voyage; par conséquent, mon uniforme militaire, tout naturellement visible dans la pleine lumière de la lune, indiquait que je n'étais pas un ascète, tandis que mon cheval tout près montrait que je n'étais qu'un visiteur fortuit de ces lieux. Immédiatement la pensée me vint que c'était le moine plutôt que le soldat qui aurait à se plaindre de la présence d'un étranger; de plus, la voix qui m'avait parlé était si harmonieuse, si douce, son accent était si pur que je ne pouvais refuser à mon interlocuteur un échange de mots courtois. Résolu cependant à découvrir sa qualité avant de commencer toute relation, je répondis avec un peu de raideur :

— Mon père a droit de cité dans ces lieux saints. Sa demeure serait-elle dans leurs ténébreuses profondeurs?

Évitant de m'imiter dans l'emploi du style un peu forcé que suggère le poétique dialecte dont il s'était servi, il répondit simplement: — Voyez-vous là-bas ce point noir en haut sur le flanc de la montagne? Non, Monsieur, pas là, veuillez, je vous prie, avancer un peu dans la lumière, c'est là, juste au point où cette ligne noire divise cette tousse de buissons?

- J'aperçois, dis-je. Et je m'aperçus en effet qu'il examinait attentivement mon uniforme, en même temps qu'avec le doigt il désignait l'endroit qu'il voulait me faire remarquer.
- Eh bien, Monsieur, reprit-il, c'est là le Dharma Sala, la demeure qui pendant de longues années m'a servi d'abri, après qu'à mon retour de lointains pèlerinages j'ai éprouvé le besoin de satisfaire à cette universelle faiblesse dont notre pauvre frèle humanité souffre si communément, je veux dire à l'amour du foyer.

- Votre foyer, m'exclamai-je involontairement. Voulez-vous dire que ce trou dans le flanc de la montagne est votre demeure?
  - Vous l'avez dit.
- Alors vous êtes... Là je m'arrêtai, car en dépit du sombre vêtement qui enveloppait son corps et son visage, il y avait dans la tournure de l'étranger quelque chose qui arrêtait les questions.
- Je suis, répondit-il doucement, natif d'une province lointaine, un vaidya (on donne ce nom à ceux qui pratiquent la médecine, fils de castes mélangées); le charme de ces lieux m'a attiré ici, d'autres raisons aussi. De puissants intérêts me retiennent dans les grottes et les temples de ces montagnes, le plus égoïste de ces intérêts, celui qui parle le plus à notre humaine nature, l'amour du foyer trouve à se satisfaire ici, dans ce trou au flanc de la montagne, comme vous avez si exactement désigné ma retraite. N'aimezvous pas votre foyer vous-même, Monsieur, ou l'exercice de votre noble profession (et en disant ces mots il désignait mon sabre) vous absorbe-t-il au point de vous faire préférer le champ de bataille à la paix du foyer?
- Je n'ai pas de foyer autre que le camp, répondisje brusquement, je ne cherche d'autre paix que celle de la tombe.
- Trop jeune d'âge, trop vieux en sagesse pour faire une réponse pareille, répliqua-t-il gravement. Écoutez-moi : Le foyer n'est point un endroit, c'est la paix de la conscience, c'est le repos dans l'âme infini, dont jouiront le Yogui errant et le saint Fedhi; c'est la raison de tortures volontaires que fakirs et

lamas imposent à leurs misérables corps. La paix en Brahma est le but qui donne aux Boddhisatras le pouvoir d'éteindre les feux de leurs sens, d'annihiler leurs sentiments, leurs pensées, d'abolir la sensibilité de leur être. L'âme n'est vraiment chez elle que lorsqu'elle est fondue à la source centrale de l'être; en un mot, ajouta-t-il en donnant le signal du départ et changeant l'étrange extase où il semblait planer pour revenir à la simple phraséologie qu'il avait d'abord employée, en un mot, chevalier, quel que soit le voile d'abstractions dont nous couvrons le but de nos actes, soit que nous cultivions l'amour d'une femme ou l'amour de Dieu. l'amour de l'or ou l'amour de la gloire, l'objet de nos affections, chaque fois que nous y atteignons, est le foyer, et maintenant et plus tard notre fover sera où est notre trésor. N'ai-je pas raison?

- Je vous demande pardon, Monsieur, répliquaije sans prendre garde à sa rapsodie, vous m'avez appelé par un titre que je ne suis guère accoutumé à entendre sortir des lèvres d'un étranger. Me connaîtriez-vous par hasard?
- Vous êtes habitué à vous entendre désigner par votre grade militaire, reprit-il en nommant de suite mon rang dans l'armée. Pardonnez mon indiscrétion.
- Mais qui êtes-vous donc? m'écriai-je quelque peu piqué de me voir si bien découvert, vous qui êtes assez discret pour garder l'anonyme et qui savez si bien couvrir votre identité et cependant découvrir la mienne!

— Les grands de la terre s'étonnent de constater que les plus humbles classes les considèrent comme la fourmi regarde l'éléphant, répondit-il sur le même ton ironique que ses paroles, si cependant vous pensez qu'il vaille la peine pour vous de connaître l'habitant du Math que vous voyez là-bas, appelez-moi Chundra ud Deen. Mais pour mieux me conformer aux usages de votre civilisation, si vous voulez bien accéder à la requête que je vais vous présenter, veuillez, je vous prie, m'appeler Byga (médecin); maintenant ma requête.

Sans plus de façons, il m'invita brusquement à aller le voir dans son « trou » qu'il appelait si prétentieusement un math ou cercle de huttes, comme celles consacrées à l'usage du maître spirituel et de ses disciples. Mais dans les mots d'invitation qu'il m'adressa, il entremêla, d'une façon significative sur laquelle je ne pouvais me méprendre, le mot de passe d'une association à laquelle des liens solennels m'unissaient, imposant le sceau d'un si terrible secret sur mes pensées mêmes pour ne rien dire de mes lèvres, que je me sentais tressaillir frissonnant tandis que les mots s'échappaient dans l'air silencieux, comme si le fait banal de les exprimer eût été le plus assreux blasphème.

Un coup de tonnerre éclatant dans le calme de cette nuit étoilée, sans brise, ne m'aurait certes pas autant ému que le son de ces mots défendus. Peu d'hommes connaissent l'existence de cette association, encore moindre est le nombre de ceux qui peuvent prétendre en faire partie; et cependant de ce moindre nombre le personnage debout devant moi était indubitablement. D'autres mots, d'autres signes furentéchangés, sans cependant qu'il y eût le moindre contact entre nous. C'était suffisant : sans autre hésitation, je convins de renouveler connaissance la nuit suivante à la même heure, au même endroit. Puis nous nous séparâmes, lui disparaissant dans l'impénétrable obscurité d'un temple avoisinant, moi faisant signe à mon cheval de me rejoindre et me préparant pour mon nocturne retour au logis à Douletabad.

## CHAPITRE XIII

Que les heures me parurent lentes à s'écouler! Mes occupations fastidieuses durant le cours de cette journée au terme de laquelle seulement je devais de nouveau rencontrer le Byga, cet homme singulier qui me semblait pouvoir si bien calmer les inquiétudes de mon esprit! En sa présence et tandis que j'écoutais sa voix si merveilleusement caressante, j'avais éprouvé un calme, une tranquillité qui depuis des années m'étaient inconnus. Ses paroles n'avaient cependant rien eu de rémarquable, encore moins pouvai-je considérer comme bien séduisante la perspective d'une visite à sa demeure, ainsi qu'il lui avait plu de désigner le trou dans la montagne où il prétendait habiter. Un étrange, ardent désir d'être là me possédait cependant, et s'il m'arrivait de me sigurer l'aspect de « cette ligne noire divisant les buissons » qu'il m'avait montrée du doigt, il me semblait voir de blanches mains partant du flanc de la montagne et m'invitant par signes à gravir ses sauvages et presque inaccessibles hauteurs. J'aurais voulu profiter d'un peu de sommeil avant d'entreprendre mon pèlerinage,

mais je tus retenu pour affaires tout le jour à Aurungabad, la ville principale de la province. Je ne pusque tard dîner avec quelques officiers de mes amis, avant de me mettre en route afin d'atteindre Ellora à minuit. Je réussis à gagner le ravin peu après onze heures; je logeai là mon cheval et me mis en route à pied dans la direction des temples que j'atteignis quelques minutes avant l'heure fixée.

La lune était obscurcie par des nuages en fuite annonçant l'approche d'un orage. Le plateau de l'amphithéâtre, dominé tout autour par les roches de granit rouge formant « la grandecité religieuse», n'offrait pas le moindre signe de vie, pas le moindre mouvement quand j'y arrivai. La solitude la plus profonde, la désolation la plus complète jetaient un charme sur tout le panorama.

Obéissant à une inexplicable impulsion, née peutètre d'un irrésistible besoin de mouvement nécessaire pour combattre la tension nerveuse de mon esprit impatient, j'allais de place en place, inspectant chaque fente de rocher, chaque ouverture, chaque monument, cherchant je ne sais quoi, m'efforçant de découvrir le sens de mes fiévreuses recherches. Enfin je m'arrêtai devant l'un des plus anciens des temples souterrains. L'accès de ses parties les plus retirées obligeait, comme je le savais bien, à passer à travers de longues rangées d'éléphants gigantesques dont j'avais souvent aperçu les effigies à la pâle clarté que laissait pénétrer le vaste portique ou à la lueur tremblante des torches. Je connaissais parfaitement l'intérieur de ce caverneux édifice, j'avais maintes fois traversé ses colonnades colossales; quelque chose cependant semblait maintenant repousser mes pas, me faisait hésiter à pénétrer plus avant. A cet instant d'indécision je me rappelai soudain que le lieu de mon rendez-vous avec le Byga se trouvait à un point dont je m'étais écarté de près d'un mille.

Irrité par l'inexplicable agitation qui me possédait, craignant de manquer à ma parole, je me tournais précipitamment pour revenir sur mes pas lorsque je me sentis violemment appréhendé par derrière, les bras attirés dans le dos et étroitement attachés, en même temps qu'une écharpe était passée sur mes yeux et une autre sur ma bouche; tout ceci fait avec une telle vigueur et une si incroyable rapidité, qu'avant d'avoir eu le temps d'opposer la moindre résistance, j'étais baillonné, enchaîné, les yeux bandés.

Ainsi réduit à ne pouvoir me défendre, étreint par des mains de fer de chaque côté, je me sentis entraîné dans la direction du temple et à travers ses longues rangées de colonnades jusqu'à un endroit où l'on me fit faire une courte halte et où les émanations humides d'une atmosphère souterraine devinrent distinctement manifestes. Après cet arrêt, ce fut une descente continuelle, tantôt par de rudes escaliers, tantôt par d'étroits couloirs tortueux. Parfois les passages que nous traversions étaient si resserrés que mes guides étaient obligés d'avancer l'un devant, l'autre derrière moi, puis l'air glacé rencontré de nouveau m'apprenait que nous marchions sous des voûtes ou bien à travers de larges salles. Chose étrange, ma clairvoyance habituelle, en ce moment de captivité

inattendue, me fit complètement détaut. Une volonté plus forte que la mienne semblait agir pour annihiler ou dominer mes perceptions spirituelles et pendant quelque temps je restai trop étourdi pour essayer de résister. Tout le temps de cette longue descente dans les entrailles de la terre aucun autre bruit que celui de mes pas ne vint frapper mes oreilles. Nul son de voix, nul bruit de pas étrangers ne brisa le lugubre silence. La solide étreinte de mes gardiens était la seule preuve que j'avais des compagnons.

Comme nous arrivions à un certain point, et lorsque je compris que l'on voulait me forcer à descendre un escalier presque interminable, l'idée me vint qu'en restant fermement planté sur mes pieds je pouvais tout au moins manifester ma détermination de ne pas aller plus loin. Ce pauvre semblant de résistance me valut instantanément une poussée si violente que, sans les mains de fer qui me retenaient, j'aurais été précipité à je ne sais quelle hauteur dans les profondeurs qui m'attendaient au-dessous; puis, comme pour me convaincre de ma parfaite impuissance, je fus soulevé de terre, et, en dépit du fait qu'il avait à porter un fardeau mesurant six pieds de haut, avec un volume de diamètre proportionnel, mon guide me saisit de sa poigne de Titan et pendant un moment me transporta comme si j'avais été un enfant. Heureusement, à ce que je crus, le passage suivant se trouvait être trop bas et trop étroit pour permettre un tel mode de transport; je fus donc remis sur mes pieds, mais en même temps la prise de fer d'un géant devant, d'un autre derrière moi, m'était un avertissement suffisant de l'inutilité de toutes autres démonstrations de ma part.

Enfin, je m'apercus d'un changement marquédans l'atmosphère autour de moi et dans la nature du sol que je foulais. L'air était devenu doux, embaumé, chargé du parfum odorant d'essences aromatiques, le plancher était uni, dur, comme formé de pierres polies. Je sentis bientôt des mains sur moi qui rapidement me débarrassèrent du baillon, du bandeau et des tiens, et alors brusquement fut découvert à mes yeux un spectacle tel que je n'ai pas d'expression pour le décrire dignement. Je me trouvai dans un temple souterrain d'immense étendue, construit en ser à cheval, dont le large ovale était arrangé en salle d'auditoire sur la place d'un amphithéâtre, avec des sièges ornés de riches coussins disposes circulairement en gradins. Le plafond élevé était entouré de corniches finement travaillées, couvertes d'emblèmes sculptés des cultes égyptien et chaldéen, parsemées de sentences blasonnées sur or, en arabe, en sanscrit, et autres langages orientaux. Au milieu du plafond qui s'en allait en pente vers le haut, était une splendide sphère dorée, étalée sur une surface d'azur, et si habilement dessinée que l'intérieur du temple était tout illuminé par le rayonnement émané de cette multitude de figures célestes qui brillaient étincelantes audessus de ma tête. Les murailles avaient été taillées dans le même granit rouge qui composait les montagnes du district, mais étaient ornées à profusion d'images gigantesques de dieux indous et égyptiens, surmontées d'une bordure de somptueux bas-reliefs,

dont un certain nombre représentait d'anciennes tablettes chaldéennes; sur d'autres étaient gravées des planisphères, des cartes astrologiques, ou des scènes de l'histoire de Babylone, d'Assyrie ou de Chaldée. La petite entrée du fer à cheval donnait sur une deuxième caverne, creusée dans le roc même, et dessinée de façon à former une immense plate-forme ou scène surélevée; le plancher en était recouvert d'un tapis de gazon touffu, ou du moins d'une imitation si merveilleuse qu'on ne pouvait faire la distérence. Un couple de sphinx gigantesques supportait les deux côtés de cette grandiose tribune, et suspendue, en toute probabilité par la force magnétique, au milieu de l'air entre la haute voûte du plafond et le tapis gazonné au-dessous, se trouvait une immense reproduction du taureau ailé de Ninive. Les murailles et le plafond de cette énorme scène caverneuse étaient par ailleurs dépourvues de tout ornement. Une main dorée tenait suspendu au-dessus de la salle de l'auditoire un rouleau sur lequel était écrit en arabe un mot qui correspond à NÉOPHYTES; une main et un rouleau semblables paraissaient sur la corniche qui servait d'avant-scène à l'estrade, portant une inscription arabe signifiant HIEROPHANTES. Rangés en demi-cercle à mi-chemin sur la plate-forme étaient sept trépieds supportant des brasiers d'où montaient des flammes colorées et des guirlandes de vapeur délicieusement odorantes, dont le parfum enivrant remplissait le temple. Derrière chaque trépied, assis sur des trônes étincelants d'argent, chacun symbolisant une étoile brillante, étaient sept personnages en robe noire, le

visage masqué, les formes couvertes de façon à rendre impossible toute détermination de leur sexe ou de leur apparence. Autour de moi, les uns couchés, les autres assis à l'orientale, tous semblant profondément absorbés en eux-mêmes, se trouvaient des multitudes d'hommes vêtus la plupart à l'européenne, mais avec certains détails du costume indou. Leurs visages étaient cachés, car tous portaient des masques. Ceux qui m'avaient débarrassé de mon bandeau m'avaient aussi pourvu d'un masque, mais me laissant les yeux parfaitement libres, de façon que je pusse considérer à loisir la scène remarquable qui se déroulait autour de moi.

Il n'y avait pas la moindre petitesse de détail dans tout ce qui frappait ma vue. Tout était colossal, varié, magnifique; chaque objet, quelles que fussent ses dimensions, était une œuvre de l'art le plus parfait. La lumière qui diffusait du somptueux planisphère de la voûte était douce, éclatante néanmoins. Grâce à un dispositif qui me fut expliqué depuis, de larges tuyaux avaient été construits de façon à communiquer avec l'atmosphère du dessus et introduire ainsi une abondante provision d'air frais jusque dans les extrêmes profondeurs de cette salle souterraine.

Les premiers instants qui suivirent ma mise en liberté, la surprise, le ravissement en même temps qu'un sentiment de respect craintif m'empêchèrent de bouger. C'est alors pendant que je promenais mes regards autour de moi que je m'aperçus que l'assemblée tout entière tournait ses visages masqués de mon côté et que de tous les coins on me faisait des signes

de confraternité d'une ou plusieurs des différentes sosiétés auxquelles j'appartenais.

J'ai su depuis, et je compris alors, je crois, qu'il n'y avait pas une seule personne présente qui n'ait pas été initiée à l'une ou plusieurs des associations secrètes auxquelles j'étais moi-même affilié. La reconnaissance de ce fait me plaça de suite sur un pied d'intelligence avec mes compagnons et m'indiqua la ligne de conduite que l'on attendait de moi. Il existait, et il existe encore parmi certaines fraternités, un langage symbolique de signaux, bien plus élégant et expressit que la parole et que je trouvais en usage chez mes nouveaux associés. Par son emploi j'appris quelles notions spéciales allaient m'être communiquées cette nuit. La première était d'étendre le sentiment de confraternité à l'humanité dans son ensemble. La deuxième consistait à bien comprendre que le but de notre réunion était la découverte de l'occultisme, et que semblablement nos méthodes de recherches devaient être occultes. Une autre recommandation était de ne jamais, même de la plus discrète façon, faire allusion à la Société ou à son existence, en présence de n'importe lequel de ses membres qu'il pourrait m'arriver de rencontrer dans le monde, la raison de cette prohibition étant d'éviter toute discussion sur la nature des avis communiqués. On exigeait que les réflexions que je pouvais faire à ce sujet se passassent au fond de moi-même ou, si j'acceptais les révélations faites comme mes propres opinions, que je les communiquasse autour de moi aux personnes ne faisant pas partie de la société; je pouvais aussi faire allusion

à l'existence de l'association et parler de son objet, mais je ne devais jamais révéler le nom d'aucun de ses membres ou conduire des étrangers aux divers endroits où se tenaient ses réunions. La dernière recommandation qui me fut faite m'imposait d'êtrescrupuleusement attentif aux actes de la séance. Jefixai donc mon regard sur les sept personnages masqués en robe, assis sur la plate-forme. Je les avais tout d'abord pris pour de simples effigies, mais aussitôt que tous les membres de l'assemblée furent assis, et en ordre, je les vis se lever, l'un après l'autre, chacun d'eux donnant par un signe ses instructions, puis reprenant sa place et son immobile attitude. Le premier avis donné de cette façon recommandait le silence pythagoricien pendant chaque séance. Le deuxième, s'adressant à tous, requérait une soumission platonique à l'association pendant la durée de l'affiliation. Le troisième nous assurait de la protection divine. Le quatrième avis m'apprenait à moi que mes désirs les plus secrets étaient pénétrés. Le cinquième (encoreadressé à moi) me promettait complète satisfaction de ces désirs. Le sixième me recommandait d'une facon. générale la discrétion dans l'usage des connaissances que j'étais appelé à recevoir, l'honnêteté dans leur application, et l'amour de l'humanité dans leur distribution. Je ne suis pas autorisé à expliquer le septième avis, je puis dire cependant que je sus averti par l'un des personnages masqués près de moi, que plus tard on m'offrirait les moyens d'arriver à l'initiation complète.

Pendant que s'exécutaient les signes symboliques,

transmetteurs de ces avis, la salle de l'auditoire tout entière s'était peu à peu assombrie, si bien que, lorsque fut terminé cet acte de la séance, je m'aperçus que la lumière s'était singulièrement adoucie et que le rayonnement émané de l'éblouissant planisphère s'était fondu en une pâle clarté pareille à celle que donnent la lune et les étoiles. Et maintenant que j'ai achevé ma très imparfaite description du magnifique temple et des premières scènes de ce grandiose drame, je vais essayer de décrire celles qui suivirent.

Un calme profond régnait tout autour de moi, un silence religieux dominait l'assemblée, lorsque j'eus la sensation que la partie tout entière de la vaste caverne formant la scène à la plus petite entrée du fer à cheval disparaissait insensiblement. Murailles, plafond, hiérophantes, trônes d'argent, brasiers, tout s'était évanoui, et à leur place je voyais l'immensité sans bornes de ce qui semblait être d'impénétrables ténèbres. Au bout d'un moment j'observai comme un mouvement, une ondulation sans cesse grossissante, puis une coloration de plus en plus faible vint éclairer cette sombre nuit pour se subtiliser bientôt en une vapeur grise, argentée et enfin se fondre et disparaître. Alors je vis un univercœlum sans bornes, avec des myriades d'hémisphères représentées dans son immensité. En haut, en bas, à la ronde, étendus, sur des horizons sans limites se succédant sur une échelle sans fin, c'était un amoncellement d'hémisphères, étroitement rapprochés quoique séparés les uns des autres; tous avec leurs flamboyants systèmes, chaque système éblouissant de l'éclat de ses soleils, planètes,

comètes, météores, lunes, anneaux, bandes et nébuleuses. Des millions et des millions de systèmes remplissaient les espaces de l'univers; tous disséraient cependant les uns des autres, tous se mouvaient dans le même ordre resplendissant, gravitant autour d'un tout-puissant, d'un inconcevable centre. Et dans ces prodigieux chefs-d'œuvre d'harmonie, chaque groupe de nuées de fer nouvellement créé semblait aussi admirablement accordé au point de l'espace le concernant que les énormes systèmes solaires avec leur cortège de soleils, d'étoiles et de satellites. Je vis les espaces de l'univers divisés en hémisphères, les hémisphères en systèmes solaires, ces systèmes regorgeant de soleils qui à leur tour formaient des systèmes de mondes créés à tous les degrés d'évolution depuis l'informe nuée de feu jusqu'au soleil central d'un système arrivé à la perfection.

## CHAPITRE XIV

Je n'avais jusqu'alors réfléchi qu'a l'ordre selon lequel se manifestaient les mouvements de l'univers, lorsque soudain je découvris que les mouvements des corps dans l'espace n'étaient point le fait, comme je l'avais cru, d'une simple révolution automatique autour d'un orbe central. Chacun d'eux, il est vrai, se mouvait bien autour d'un centre solaire dans une orbite à lui propre; leur trajectoire de même était bien circulaire, défléchie seulement au périhélie et à l'aphélie; mais, à mesure que l'œil de l'observateur pénétrait même les détails de la révolution planétaire, inappréciables tout d'abord en raison de leur inconcevable rapidité, il surprenait des mouvements donnant à chaque globe en marche tous les caractères d'une individualité vivante douée d'une âme spéciale.

Tous ces mondes resplendissants flottaient dans l'espace, semblant se mouvoir en cadence, se jouer, ondoyant en haut, puis se précipiter en bas avec toute l'erratique mobilité de l'éclair. Était-il vraiment possible que ce fût des êtres vivants, sentants, non pas de pures machines, mais d'admirables organismes

jouissant de tous les bienfaits de la vie, agissant d'après l'inimitable procédure d'une immuable loi? de la même façon qu'un enfant se rendant d'un point à un autre s'écarte sans cesse, dans sa course vagabonde, de son droit chemin pour cueillir des fleurs ou attraper des papillons; de la même façon encore que l'homme dont l'invariable destinée entre le berceau et la tombe est sujette à toutes les variables alternatives qu'un esprit irrésolu ou une imagination trop ardente peut susciter. Pouvaient-ils tous être de vivants organismes, l'immensité de l'univers était-elle donc remplie non pas de milliards d'automates, mais de légions de créatures vivantes.

Pouvait-il se faire que notre ardent soleil et son éblouissante famille de globes planétaires fussent tous des créatures ayant leurs parties et leurs passions, leurs organes et leurs sensations, avec des rochers pour côtes, des montagnes pour os et tendons; avec le fluide vital des océans et des fleuves circulant dans leurs veines et leurs artères; leurs énormes poumons aérés par le souffle des vents et l'air atmosphérique; possédant un fluide électrique, produit de l'action galvanique de filons de métaux serpentant à travers chaque globe comme un gigantesque système nerveux; avec de vastes réservoirs de force magnétique engendrée aux pôles de l'arctique nord et de l'antarctique sud; le cerveau et les pieds de cette vivante créature, centres d'approvisionnement pour parer à l'usure de la vie physique, représentés par les rapports que chaque satellite entretient avec son centre solaire, avant enfin une vaste âme collective dans l'aggrégation des atomes d'âme qui mènent une vie parasitaire à la surface de chaque planète. « En résumé, selon l'apocalyptique vision qui venait d'éblouir mes yeux, chaque soleil, étoile, comète, chaque corps de l'espace pleinement formé, était un être vivant, ayant un corps et une âme : le corps représenté par une forme physique destinée à mener une existence naturelle passagère, composée d'êtres physiques infimes de ses propres rang et ordre; l'âme par un esprit immortel façonné et développé à travers l'élément formatif dans la matrice de la matière, destiné à survivre à sa dissolution et à vivre éternellement en tant qu'âme parvenue à la perfection, emportant avec lui la totalité des atomes d'âme qu'il a supportés et développés comme autant de feuilles et de fleurs de sa propre semence fécondée. »

Ceux qui liront ces lignes vont prendre, je le sais, ces suppositions pour les divagations d'une imagination en délire; ceux-là n'ont pas lu à la page occulte du développement de l'univers comme j'ai fait, mais les temps viendront où la cabale de l'existence sera lue à livre ouvert. Ce qui semble « folie » aujour-d'hui sera alors accepté comme vraie philosophie; en attendant, l'ange révélateur m'ordonne d'écrire, j'obéis.

Je songeai ensuite à la source centrale, inconnaissable peut-être, tenant et aboutissant de chaque corps dans l'espace, comme je m'en aperçus, autour de laquelle tourne l'infini lui-même. Je vis que des millions et des millions d'hémisphères étaient emportés sur des trajectoires aussi parfaitement orbitales que celles de la plus petite planète d'un système isolé. Le vaste secrét de l'univers doit donc se trouver en un point précis, au pivot autour duquel il se meut.

Comme je songeais, la réponse vint Le monde de la matière devint transparent, et à travers ses espaces sans bornes ie vis la création illuminée de rayons percants projetés par le soleil central de l'ètre. Sur une largeur d'espace moindre que le degré marqué sur la carte scolaire d'un enfant, je pouvais compter ces rayons par millions; et cependant leur merveilleuse constitution m'était distinctement révélée. Le trait extérieur ou visible de chaque rayon était formé de lumière physique ou de matière au plus haut degré de sublimation. Ce trait était doublé intérieurement d'un rayon de lumière ou force astrale, doublé lui-même de lumière spirituelle, c'est-à-dire de l'élément dont est formé l'âme immortelle. Concevez l'univers entier pénétré de ces rayons en nombre si dense que l'espace en est annihilé; remontez leur cours jusqu'à la source d'où ils émanent et vous arriverez à les fondre en un royaume illimité dans lequel iamais aucun monde, ni soleil, ni système solaire, ni corps de l'espace, ni esprit, ni âme, ni homme n'ont pénétré; où la pensée devient aberration, où l'idéalité est perdue; d'où proviennent la lumière, la vie, la force, le mouvement, la matière, le gouvernement, l'ordre, la puissance, mais vers lequel rien de ce qui est ne retourne de nouveau. Alors vous connaîtrez la source d'où émanent ces rayons de vivante lumière; alors vous connaîtrez le central soleil, le corps et l'âme de l'univers, LE DIEU dont l'homme ne peut même pas se faire une idée pendant sa vie terrestre.

La chimie du rayon de soleil avait été une de mes études favorites au collège, et j'avais passé bien des heures agréables à étudier la constitution, la direction et les effets de ce merveilleux agent dans l'économie de la vie, dans la production de la lumière sur la croissance. Mais combien ternes, plats et insignifiants, quel simple jeu d'enfant s'amusant à des bagatelles me paraissaient maintenant les souvenirs de tout ce que la science physique pouvait révéler, comparées aux plus larges, plus grandioses points de vue sur l'origine des choses qui m'étaient découverts, à mesure que je pénétrai plus avant dans les arcanes de la science spirituelle. Les croyances chimériques de l'adorateur du feu étaient-elles donc mieux fondées sur la vérité divine que les solennelles affirmations des théologiens? demandait mon âme anxieuse.

L'ange révélateur me répondit par une nouvelle série de visions. Je vis une planète isolée, la mienne peut-être, privée tout à coup de la lumière de son soleil; instantanément comme frappée de flétrissure, toute couleur, toute beauté, toute figure ou forme disparaissent de sa surface. A ma vue paraît un monde d'où la chaleur du soleil s'est retirée; aussitôt la vie y est suspendue. La mort qui fige tout, la mort stupide, lourde, envahit tout, les roues de l'être s'arrêtent court, et l'être lui-même est à sa fin.

Je vois la force centripète du soleil s'éloigner de notre système solaire, et les planètes, les lunes, les astres, les comètes, les météores, tout le cortège des éléments embryonnaires gravitant sur les chemins solaires, s'échappent en désordre dans l'espace où règne le chaos pour aller se perdre éternellement dans le néant.

Je vois la force centrifuge se retirer, et le système solaire, se précipitant vers un certain point, est absorbé, englouti dans la masse parentale, et la masse parentale elle-même n'est bientôt plus que le simple débris des mondes disparus.

Si telle est l'action du soleil physique, engendrant la vie et l'entretenant, quelle doit donc être la puissance corrélative du soleil spirituel dans le royaume de l'être immortel?

Si telle est la relation physique actuelle du soleil de notre système vis-à-vis du monde et vis-à-vis des formes qu'il a semées dans le jardin des cieux, quels rêves ne pouvons-nous pas former, que ne pouvons-nous pas aspirer à connaître, lorsque dans des âges futurs de progression nous pourrons monter au ciel des cieux et comprendre le mystère de Dieu? De nouveau je vis l'univers en marche et, sur sa brillante surface, des mondes, tout chargés de vie matérielle, vitalisés par la force, animés par l'esprit; et cette trinité de l'être allait des masses gélatineuses flottant dans d'anciennes mers, aux soleils rayonnants qui flamboyaient et brûlaient dans les profondeurs de la voûte étoilée.

A chaque nouvelle vision, de fratches questions se levaient comme de bouillonnantes vagues dans mon esprit avide de savoir.

J'adressai encore un suppliant appel pour de la lui

mière, « plus de lumière » lorsque furtivement mes sens percurent le ton de cette douce réprimande: «Ne cherche pas, enfant, à embrasser l'éternité dans une seule heure de temps. Sois patient, et tout ce qu'il est bon pour toi de connaître te sera révélé. » Pendant maintes et maintes nuits, pendant maintes semaines successives d'une vie presque extatique, ces précieuses promesses me furent tenues; des révélations me furent faites de nature anàlogue à celles que i'ai déià relatées; relation que je n'ai pu faire dans un langage digne de la sublime, de l'éblouissante lumière répandue dans mon âme, mais en me servant des plus simples phrases, des plus claires que j'ai pu trouver. De même que pour certaines pensées que la parole ne peut rendre, il arrive qu'aucun langage ne semble digne de les exprimer, de même la forme d'expression que j'emploie ici est si grossière que je sais très bien que ma parfaite impuissance éclate à chacune des lignes que j'écris.

Il me suffira de dire que les connaissances qui me furent révélées durant ces radieuses visions étaient de telle nature que seul un ange de l'Apocalypse pouvait en être le dispensateur. Ces visions durèrent jusqu'à ce qu'un système cosmique complet m'eut été révélé. Voici quelques-uns parmi les sujets traités: La construction du monde et les constructeurs, la constitution de l'univers solaire. Des dieux, des hommes, des esprits, des anges, la croissance et la reconstruction de l'esprit. Le royaume et la destinée des âmes. La lumière, la chaleur, la lumière physique, la lumière astrale et la lumière spirituelle.

L'âme humaine, ses facultés, ses possibilités, ses énergies et sa destinée. La volonté, les puissances occultes et magiques, leurs forces, leurs objets. Le rapport et l'influence des corps planétaires les uns vis-à-vis des autres; l'intelligence humaine, la nécessité des mythes théologiques. La permanence de l'être, les cycles du temps, jours d'orage et jours de soleil dans la vie humaine, etc., etc.

Chacun de ces prodigieux sujets fut toujours traité de la façon la plus grandiose, la plus originale, la plus hardie, la plus convaincante.

Le système du monde qui me fut présenté sera, j'en ai aujourd'hui la solennelle conviction et l'espérance, la base sur laquelle une nouvelle science religieuse et vraie et une nouvelle religion scientisique seront édisiées. Les idées qui, il y a un quart de siècle, apparaissaient avec tant d'éclat en de resplendissantes images aux yeux de mes compagnons et de moi-même. ces idées agissant comme un levain ont remué la masse de la société civilisée durant ce laps de temps. Plus d'un pionnier solitaire de la nouvelle église qui sera les a vues en vision, senties dans son âme, puis enseignées par fragments isolés; mais leur influence a surtout été comprise comme la réflexion d'une force inconnue. Subtile autant que puissante, cette force est en train de se faire un levier de l'opinion publique; car la volonté de ce géant est suffisante pour élever chaquepierre dans le nouveau temple, les mettre toutes en place et en faire un tout concret et glorieux; le jour où chaque pierre image de pensée aura été taillée dans sa carrière spéciale, où chacune aura les qualités

requises de beauté, d'harmonie et de solidité, sera en un mot prête dans sa perfection isolée à former une portion du sublime édifice. Je sais, par l'expérience de gens qui ont mieux que moi combattu pour la cause du progrès des sciences métaphysiques, combien pos nocturnes réunions sous les voûtes souterraince de l'un de nos plus anciens temples de l'Inde antique ont contribué à remuer la lumière dans la masse de l'opinion publique, au xix siècle, mais comme nulle langue ou plume humaine ne saurait dépeindre dignement les grandioses scènes dont nous eûmes l'insigne privilège d'être favorisés, comme, d'autre part, ces articles de revue ne sont guère un moyen convenable pour la publication de l'ardente idéalité qu'inspiraient les scènes de nos visions, je dévoilerai tout à l'heure à mes lecteurs la singulière façon d'opérer que noire fraternité mettait en usage pour déterminer des visions chez les nouveaux frères, et ie ne parlerai plus de ce sujet.

Au terme du premier drame grandiose qui venait de se dérouler devant mes yeux, je me sentis soudain entouré de bras étrangers qui liaient mes mains et attachaient d'épais bandeaux sur mon visage. Cette fois je n'avais nul désir de résister au mouvement de mes gardes ; au contraire, à leur contact, je me levai et me laissai reconduire à travers une autre série de passages (j'avais en effet d'instinctives raisons pour savoir que tel devait être mon mode de sortie), jusqu'à ce que nous atteignimes un certain endroit de l'amphithéâtre de montagnes très éloigné de celui par lequel nous étions entrés. Les liens furent enle-

vés aussi rapidement et silencie :sement qu'ils avaient été mis; mais avant, que j'aie pu reprendre parfaite conscience de maliberté, mes guides avaient disparu. Ils m'avaient laissé le masque que j'avais porté dans mes mains, avec attaché un bout de papier, sur lequel étaient inscrits en fins caractères sanscrits ces mots : « La nuit d'après-demain à minuit. Chundra ud Deen. »

On ne doute pas que je fus sidèle au rendez-vous. Je m'estimais suffisamment récompensé d'ailleurs lorsque, à mon arrivée sur le plateau, j'aperçus la haute stature et le costume monastique de ma mystérieuse connaissance là devant moi. Il me fit un accueil plein de cordialité, usant de la même sine courtoisie qui avait caractérisé ses manières à notre première entrevue. Avant que j'ai pu faire la moindre question concernant la part qu'il avait prise à mon aventure de la veille, il m'en parla, s'excusant de la façon brutale dont s'était passée ma première initiation. Il me fournit de sérieuses raisons pour expliquer le mystère dont on avait cru nécessaire de s'entourer en cachant les entrées de ces vastes cryptes et de ces retraites souterraines, qui, je le savais bien, avaient été creusées au-dessous de la plupart des anciens temples et qu'il n'était pas rare de voir dépasser en dimensions et en grandeur les superstructures elles-mêmes. Il m'informa que mon initiation véritable devait avoir lieu cette même nuit, pourvu que ce que j'avais vu m'ait inspiré un intérêt sussisant et me fit désirer de faire partie de la fraternité que j'avais visitée.

Mon nom, ma situation, mon caractère. mes dispositions spiritualistes, étaient tous connus de l'association; d'ailleurs, nul n'avait jamais été ni ne pouvait être introduit parmi eux s'il n'était déjà connu et désigné à leur choix comme possédant les qualités en harmonie avec l'association. Mes mystérieux amis avaient donc sur moi l'avantage à tous les points de vue, mais comme ma confiance en eux était entière, cette même nuit je prononçai le serment qui fit de moi un des leurs.

Parmi les nombreux secrets de merveilles occultes que j'appris dans l'étonnante compagnie de ces vrais savants en matière spirituelle, je citerai la singulière et originale méthode dont ils usaient dans l'agencement de leurs somptueuses et dramatiques représentations.

Des fils métalliques fins sillonnaient le temple dans toutes ses parties, chacun d'eux convergeant à six puissantes batteries galvaniques attachées aux trônes d'argent occupés par six des adeptes. Ces personnages ADEPTES, dans le sens le plus élevé et le plus significatif du mot, recevaient leur inspiration de l'occupant du septième trône. Celui-ci, quoique toujours présent, n'était pas toujours visible; mais, comme pour la première nuit où j'assistai aux séances, un envoyé des régions plus hautes était toujours là.

Les fonctions des adeptes consistaient à centraliser et à concentrer en un unique foyer l'inspiration reçue. Les pensées de chacun d'entre eux étaient tout d'abord condensées en une seule idée sur la tribune, et de là distribuées à chaque néophyte dans l'auditoire. Cette impression universellement sentie par chaque membre devait sa production d'abord à l'esprit d'harmonie qui régnait dans l'assemblée; ensuite à l'influence de la volonté de chacun concentrée fortement vers le même point; enfin au pouvoir distributif et à la puissance d'action des fils galvaniques qui s'étendaient, comme il a été dit, de la tribune à chaque membre dans l'auditoire.

Le pôle négatif de cette batterie complète était formé par les néophytes, le pôle positif par les hiéro phantes; et, puisque je me suis engagé uniquement à enregistrer les vérités de ce royaume de l'être qui nous domine et dans lequel il m'a été permis de jeter un respectueux regard, j'assirme sous la foi du serment le plus solennel que l'objet des augustes représentations qui se déroulèrent devant mes yeux durant plusieurs semaines consécutives de trois séances chaque consiste invariablement en images psychologiques imprimées sur l'esprit des adeptes par l'ange qui présidait à nos pieuses réunions, et de là distribuées et transmises mentalement au siège de la conscience par un effet psychologique, et physiquement par les fils conducteurs de force électrique à chaque membre de notre vaste assemblée.

C'est en vain que le sceptique douterait ironiquement de la possibilité de transmettre la pensée même par les moyens physiques grossièrement indiqués ici.

Les biologistes expérimentés ne révoqueront jamais en doute la possibilité de l'action mentale que je viens de décrire, sauf en ce qui regarde le grand nombre de personnes impressionnées en même temps; mais que l'on me permette sur ce point d'affirmer à mes lecteurs qu'une très grosse part de la magie indienne repose sur des impressions psychologiques produites par des adeptes isolés sur de vastes multitudes. La science de l'illusion, mot qui traduit représente mal l'idée originelle, ne doit avoir aucun secret pour l'adepte, ancien ou moderne, s'il veut devenir « enchanteur habile » ou bon « magicien ». Le « rationale » de la magie est la VOLONTÉ ou science de l'âme; la pratique de cette science ou l'exercice de la volonté exige pour réussir l'éloignement absolu de tout obstacle possible. Par exemple, si vous voulez que votre pensée atteigne une autre personne à une distance quelconque, longue ou courte, cette pensée atteindra certainement son objet, pourvu qu'elle ne rencontre aucun obstacle psychologique plus puissant qu'ellemême. L'homme possède naturellement le pouvoir de produire dans ou sur la matière tous les phénomènes possibles aux esprits, pourvu que ses forces spirituelles ne rencontrent aucun courant magnétique contraire, aucune ligne de force agissant en sens opposé. A tous les âges les mystiques, les mages, les voyants et les prophètes ont vanté la puissance de la volonté, l'ont connue, sentie et s'en sont servis. Si la VOLONTÉ échoue si souvent dans son but, c'est que des milliers, des millions peut-être d'autres volontés traversent l'espace suivant des directions opposées ou des courants contraires ; l'effort de cette volonté isolée qui autrement serait irrésistible, s'il opérait dans des conditions meilleures, sans obstacle venant le contrarier dans sa route, se trouve ainsi saralysé, et il suffira d'un seul échec de la sorte pour qu'on le cite immédiatement à l'encontre des vaines prétentions des psychologistes prônant la puissance souveraine de la VOLONTÉ. L'association dont j'ai parlédatait de plusieurs siècles et devait son origine à cette observation pénétrante d'un grand métaphysicien que les puissances et les forces de l'âme humaine pouvaient être concentrées de facon à imiter l'action créatrice et à donner aux idées un corps, une forme réelle, sensible. Je n'entrerai pas ici dans les résultats des expériences qui furent continuées, comme je l'ai dit, pendant des siècles avec un succès variable, succès proportionné à l'excellence ou à l'indifférence des sujets par qui elles étaient conduites.

La découverte et l'application de la force électrique, en tant que moyen de stimuler les facultés mentales, ouvrit une ère tout à fait nouvelle parmi cette remarquable fraternité; ses adeptes s'engagèrent avec ardeur dans des expériences d'un ordre nouveau, certaines desquelles ont été des plus surprenantes. Pour le moment, il ne m'est pas permis de donner des explications ni de m'étendre sur ce sujet; sinon rien ne me serait plus facile que de justifier et au de-là les extraordinaires prétentions que j'avance en faveur de la puissance de la volonté humaine, particu-lièrement lorsqu'elle est aidée d'appareils scientifiques.

Pour ce qui est de la transmission de la pensée par l'électro-magnétisme, j'ai, en plus d'une occasion, prouvé sa possibilité, voire même démontré son

infaillibilité, dans des expériences faits en commun avec mon amie, Mrs Emma Hardinge Britten. Nous étions déjà devenus habiles dans nos opérations de télépathie, et capables de les pratiquer avec invariable succès; mais, en utilisant l'action puissante quoique plus matérielle de l'électricité tirée de substances minérales, nous sommes arrivés à donneraux forces subtiles quoique variables du magnétisme vital une énergie telle que plus que jamais nous avons dans nos opérations des résultats uniformes, absolument dignes de foi.

En définitive, je me crois autorisé à dire que nul n'a le droit de déposer un verdict de « manque de confiance » dans mes déclarations, s'il n'a pas luimême expérimenté sur le même suiet et dans certaines conditions de préparation indispensables. La fraternité dont je viens de faire une si brève description entourait ses pratiques d'un véritable rempart de défenses psychologiques, auquel il était impossible de faire la moindre brêche. Chacun des membres de cette vénérable association avait été choisi pour les qualités spéciales qu'il offrait au service des intérêts de l'association. Il était de toute impossibilité à une personne ne possédant pas les qualités voulues, d'avoir accès aux séances de l'association. Les maîtres psychiques étaient non seulement des adeptes possédant l'intelligence nécessaire à leurs fonctions, mais . d'expérimentés « magiciens », dont la science et l'expérience de l'occulte dans la nature les rendaient maîtres de 'ses mystérieux éléments de puissance ?) Les enseignements donnés dans cette société étaient

non seulement l'héritage de trésors de sagesse accumulés pendant des siècles, mais représentaient encore une inspiration ayant sa source dans des royaumes plus élevés que ceux de ce bas monde, représentaient aussi les résultats d'investigations dans ces royaumes faites avec toutes les ressources que peuvent procurer à l'homme ses talents spirituels.

Les sciences spirituelles comme les sciences physiques étaient l'objet d'études approfondies au profit de la recherche de la vérité. La pratique et la théorie étaient considérées comme également essentielles pour se former des idées justes; des plus extrêmes profondeurs du centre de la terre aux plus sublimes hauteurs des systèmes astraux, depuis la force qui cristallise le diamant jusqu'à celle à qui l'on attribue le pouvoir de rarésier les régions les plus ténues de l'éther, ces philosophes ne cessaient d'explorer l'univers à la recherche du vrai absolu. Tous étaient spiritualistes dans le meilleur sens du mot, et leurs assemblées comprenaient toujours aussi bien des chercheurs dans le domaine spirituel que dans le domaine terrestre. Ils ne rougissaient point de leur culte tout fait d'aspirations, ne croyaient point humilier leur dignité d'homme en se livrant à la prière, ni ne dédaignaient de reconnaître leur dépendance sur des êtres plus élevés qu'eux-mêmes, ni ne s'abstenaient de solliciter leur protection et leur inspiration. Ils crovaient en la sainteté de certains lieux et de certaines choses, et si dans la science qu'ils estimaient et cultivaient ils voyaient le but le plus élevé auquel doit tendre l'esprit humain, ils subordon-

Range William .

Digitized by Google

naient néanmoins toujours l'esprit à l'âme et jugeaient la science spirituelle le complément indispensable de la science matérielle; s'il n'v a pasunion des deux, le corps et l'âme de la vraie science ne sauraient subsister. Dès leur entrée dans l'association et tout le temps jugé nécessaire, des professeurs étaient assignés aux néophytes et leur procuraient tous les éléments d'instruction et toutes les aides dont ils pouvaient avoir besoin. L'un de ces professeurs me fut attribué, et n'eussé-je tiré aucun autre avantage de mon admission dans cette admirable fraternité. ie n'en serais pas moins infiniment reconnaissant à ses chefs pour m'avoir procuré la fidèle amitié de Nanak Rai, le noble Brahmine à la science, à la piété, aux viriles qualités duquel fut confiée la charge de mes études initiatrices.

Pendant les maintes années qui suivirent, de constante amitié entre Nanak et moi, jamais je n'entendis de ses lèvres un mot, jamais je ne le vis commettre un acte qui ne fût pas digne du plus sublime saint du calendrier chrétien. Peut-on trouver dans la vie du plus saint parmi les saints une page aussi blanche? Peu après mon admission dans la fraternité dont je parle, je fus choisi comme un de leurs adeptes. C'est en vain que je prétextai l'absorption inévitable que m'imposaient d'autres devoirs pour refuser cette fonction, de même que mes trop fréquentes absences des lieux de réunions. La manière dont cette dernière objection fut repoussée m'oblige à relater comment je fus élevé à la position d'adepte. Je fus amené à accepter ma nomination,

après avoir occupé le seotième trône, spirituellement, en trois occasions où mon corps se trouvait endormi à plusieurs centaines de milles du lieu de réunion. A ceux de mes lecteurs qui auraient de la répugnance à me croire, je dirai seulement qu'ils n'ont pas encore franchi le seuil du temple qui initie à la science des facultés et des énergies de l'âme humaine.

Comme le mien, leurs esprits sont d'immortels esprits d'infinie capacité, doués de puissance sans bornes. Le seul horizon qui limite les fonctions exécutives de leurs esprits, n'est pas tant les entraves qui les enchaînent au corps matériel, que le défaut de savoir comment dominer et soumettre ce corps. Le corps entièrement soumis à la volonté, par l'abstinence, l'ascétisme, la chasteté, la discipline, n'est qu'un simple véhicule de chair, permettant à l'âme de se mettre en contact avec la matière. Du moment que les passions, voire même les émotions mentales forcent l'esprit à céder aux impulsions du corps, le règne spirituel expire, l'esprit n'exerce plus dès lors qu'une action momentanée, irrégulière, comme spasmodique sur ses propres facultés transcendantes, selon que « les conditions physiques » se prêtent ou non à l'exercice de cette action. J'offre en toute sincérité mon propre cas comme un exemple de ces deux alternatives.

Lorsque pour la première fois je fus élevé à la suprême fonction d'adepte par la société non désignée à laquelle j'ai fait allusion dans ce chapitre, j'étais bien plus un esprit qu'un homme, vivant dans le monde mais n'en faisant pas partie. Toutes les fonctions de mon être étaient subordonnées à l'action de mon âme et de ses alliés spirituels, mon corps mortel ne me semblait guère plus qu'un vêtement que l'on met ou que l'on ôte à volonté, au milieu des absorbantes occupations et des pressants soucis de ma vie. Je ne prétends point qu'un tel état soit normal ou rationnel; je dis seulement qu'il est possible, qu'il est accessible, et si je m'appesantis sur ce point avec tant de force, c'est que, quelques années plus tard, ces mêmes facultés transcendantes se trouvèrent annihilées, lorsque les épreuves de la vie et les passions humaines voilant le mysticisme exalté de mon esprit, m'eurent créé des attaches mortelles plus étroites et plus tenaces que le vêtement qui me couvre en ce moment. Que la volonté de Dieu soit faite!

Peut-être l'âme humaine ne peut-elle atteindre sa plus haute perfection qu'après avoir éprouvé la réalité de la phrase touchante : « Il vécut dans la douleur. » Peut-être la Madeleine gagnera-t-elle le royaume des cieux plus facilement que la mignonne dame qui ne pécha jamais parce qu'elle ne fut jamais tentée. Le larron repentant, dans la sublime légende du crucifiement du Dieu chrétien, ira sûrement dans ce Paradis que le Pharisien cherche vainement. Et cependant j'eusse volontiers vécu en extatique spirituel jusqu'à mon dernier jour, mais le Seigneur, maître de nos destinées, en avait décidé autrement.

## CHAPITRE XV

SUR L'OCCULTISME, SES USAGES ET SES ABUS

Me voici maintenant amené par mon récit à une de ces périodes où la terre indienne semble respirer, au milieu des calamités extérieures ou intérieures qui s'accumulent sans cesse sur ce malheureux pays. Pendant un instant de cette fausse paix, de cette trêve trompeuse où la main du démon de la guerre cesse d'étreindre la sanglante poitrine de l'Inde, je trouvai la possibilité de cultiver systématiquement ces enseignements qui élevaient mon âme jusqu'aux dieux de l'antiquité et me faisaient communier avec les êtres saints dont la puissance remplirait notre monde d'anges si nous ne les chassions pas avec nos œuvres de démons.

Presque les plus heureuses de ma vie furent ces heures que je passai au sein de la fraternité glorieuse dont j'ai esquissé les enseignements au cours des précédents chapitres. Tant que j'en ressentis l'influence, il me sembla que je vivais au milieu d'anges, de dieux, d'esprits; et, à mesure que les sublimes idées qu'ils

ouvraient devant moi me devenaient plus familières. je me réconciliai avec le dur présent, je me sentis plus confiant en l'inévitable avenir. Et cependant, je comprenais alors comme maintenant, lorsque je rappelle à mon souvenir ces extatiques et célestes entretiens, combien ils me rendaient impropre à un séjour sur la terre, à un retour à ses dérèglements et à ses crimes. Je savais qu'il me fallait non seulement y retourner, mais encore prendre une part active aux terribles événements qui allaient se produire, danse mortuaire plus lugubre qu'aucune de celles qui avaient déjà terrifié cette terre maudite de l'Orient. Je savais aussi par la force de ces dispositions prophétiques, fléau et bénédiction du voyant, qu'un épisode se préparait dans ma vie bien dissérent des précédents ou de ceux qui pourraient le suivre. Ensin ces avertissements, bien que ne pouvant être écartés ni modifiés, ne me permettaient pas d'éviter les récifs et de gouverner le vaisseau de ma vie en dehors de la mer orageuse où il était menacé de sombrer.

Le moment de clore nos séances était venu. Les mystiques Bygas, les nobles Brahmines et les frères associés, dont plusieurs étaient étrangers, allaient se séparer et partir par différents chemins. Les anges de lumières qui avaient rempli leur fonction parmi nous allaient s'envoler vers des scènes plus brillantes, mais non plus religieuses. Les esprits qui nous avaient servis monteraient, grâce à leurs efforts en notre faveur, un degré dans l'échelle de l'évolution, et les cryptes solennelles des anciens temples allaient devenir silencieuses, désertes, abandonnées à la désolation

qui tombe sur chaque chose, chaque créature, dont la vie a été et n'est plus.

Tous ceux qui s'étaient rassemblés dans notre temple souterrain pour prendre une part des sublimes enseignements qui y étaient communiqués, s'étaient dispersés comme les neiges de l'hiver écoulé, sauf mon ami Brahmane Nanak-Rai et moi-même.

Au moment de notre départ des environs d'Ellora, nous étions accompagnés par le capitaine Graham, jeune Écossais dont j'avais fait la connaissance quelques années avant pendant mes voyages avec le professeur Von Marx et que j'avais ensuite rencontré errant comme moi-même parmi ces temples merveilleux. Ouelques années s'étaient écoulées depuis notre première rencontre et le temps avait apporté de grands changements en nous; nous nous reconnûmes cependant immédiatement et nous renouvelâmes avec plaisir une connaissance qui était déjà de l'amitié. Ses sympathies pour les études spiritualistes et le don de seconde vue qu'il possédait m'avaient plus particulièrement attiré vers lui. Il avait obtenu un court congé et avait quitté son régiment à Allahabad dans le but de visiter les fameuses caves d'Ellora, où je fus assez heureux pour le rencontrer et le guider dans les ruines qui m'étaient familières.

Je m'aperçus bientôt qu'il n'était pas apte à devenir membre de notre association dont il ignorait profondément l'existence, comme tant d'autres qui foulaient chaque jour la place où elle se réunissait. Cependant il ne manquait pas de certaines aspirations vers la connaissance métaphysique et pouvait devenir un disciple dans l'école de philosophie dont Nanak-Rai était un des plus forts adhérents. Je le présentai à mon savant Brahmane, heureux à la pensée des trésors de sagesse que le jeune néophyte allait recevoir d'un tel professeur. Tels étaient mes deux compagnons pendant mon voyage à Bénarès où le Brahmin résidait et où j'avais loué moi-même un logement temporaire dans les environs. C'était, comme je l'ai dit, un moment de trêve dans la vie politique de l'Hindoustan; rien ne vint donc troubler nos discussions sur les points les plus abstraits de l'occultisme et de la métaphysique.

Un jour que nous causions en fumant des cigares parfumés sous le vigoureux ombrage d'un bouquet de palmiers, mon ami commença avec quelques hésitations à me questionner sur les pouvoirs occultes des fakirs que j'entretenais dans mon établissement.

Après un grand nombre de circonlocutions, je finis par comprendre le but de ces questions. Il désirait savoir jusqu'à quel point les connaissances magiques attribuées à ces extatiques pouvaient être employées à attirer l'amour des femmes. Je traitai d'abord le sujet avec le mépris et l'indifférence qu'il méritait; mais je m'aperçus bientôt que le capitaine Graham parlait sérieusement et même avait l'intention de se servir pour lui-même de ces pouvoirs. Je tressaillis et lui demandai assez brusquement, je pense, comment un homme comme lui pouvait penser à se servir d'un art si peu digne et dans un but si bas. Le capitaine, sans me témoigner de ressentiment pour la sévérité de ma réponse, tourna vers moi ses clairs yeux bleus

et me dit: « Mon cher Chevalier, pensez-vous que l'exercice de pouvoirs dont la nature nous dote est mauvais? »

- Tout dépend du but, répondis-je.
- D'accord; mais, supposez que la nature m'ait doué de pouvoirs psychologiques très étendus, penseriez-vous que je commettrais un acte bas et indigne si j'exerçais ces pouvoirs pour me faire aimer d'une femme que j'adore?
  - Je ne vois rien à objecter à cela.
- Eh bien! vous admettez la seule proposition sur laquelle je discute, dit mon ami. Alors, où est le mal d'ajouter aux pouvoirs dont la nature nous a doués des pouvoirs occultes encore plus puissants, pourvu, bien entendu, que le but soit le même et que je cherche seulement à m'assurer l'affection de la femme que j'aime?
- Celle que vous aimez ne vous rend pas votre affection?
  - Non!
- Et vous voulez la forcer à vous aimer, malgré sa volonté?
- —Je voudrais incliner cette volonté vers la mienne, Chevalier. Si je réussissais, me croyez-vous capable de faire un mauvais usage de mes avantages? Je veux épouser une femme à laquelle je n'ai pu arriver jusqu'à présent à inspirer mes propres sentiments. Quel tort pourrais-je lui faire en dévouant ma vie à son bonheur?
- Graham, répondis-je, si vous étiez un esprit élevé, délivré des grossiers désirs et de l'égoïsme

errestre, si vous habitiez une sphère où les aspirations soient plus hautes, plus saintes que sur la terre penseriez-vous à employer pour la satisfaction d'une passion purement sensuelle vos pouvoirs spirituels?

- Par le Ciel, Chevalier, répliqua mon ami, en tressaillant et en marchant avec agitation, je n'avais jamais étudié la question sous cet aspect. Certes, l'idée seule de demander à des Esprits bienheureux de s'occuper de cela est un blasphème.
- Vous m'avez bien répondu, Graham; mais ne vous apercevez-vous pas que vous excluez l'intervention des bons Esprits à l'examen ? Et s'il en est ainsi, quelle sorte d'êtres seraient donc attirés pour vous servir et voudraient vous aider dans vos enchantements?
- De mauvais Esprits, certainement, ou du moins des Esprits d'un rang moins élevé qu'il ne serait désirable pour moi; mais, cher ami, vous savez qu'il existe en nous certains pouvoirs et dans la nature certaines forces occultes à l'aide desquels il serait possible, sans l'aide des Esprits, d'arriver au but voulu. Vous-même, Chevalier, avez souvent prouvé votre irrésistible volonté et votre facilité à plier la volonté des autres à votre désir; pourquoi ne pourrais-je pas me servir d'une influence du même ordre pour me faire aimer?
  - Vous avez constamment essayé
  - Oui!
  - Et sans succès ?
  - Sans aucun succès

- Vous avez donc simplement prouvé ce que je vous ai souvent dit concernant les conditions qui peuvent s'interposer pour annihiler les essets des impressions psychologiques.
- Voulez-vous me rappeler, en substance, votre théorie?
- Je crois que ma Volonté, revêtue d'un corps par ma force magnétique, est assez puissante pour agir sur une montagne, pourvu qu'il n'y ait pas d'obstacle entre le courant de mon magnétisme et la montagne sur laquelle je veux agir; vous pouvez forcer qui vous voulez à vous aimer, vous haïr, vous obéir, malgré la distance ou les obstacles matériels, mais il est indispensable qu'il n'y ait aucun courant magné tique contraire entre vous et votre but, aucune volonté plus puissante que la vôtre opérant contre vous. Dans ce cas, votre action serait certainement contrariée et votre magnétisme dissipé dans l'espace.
- Mais comment puis-je avoir connaissance de ce fait ? Et comment m'y opposer ?
- C'est une chance à courir. Nous ne sommes pas encore assez clairvoyants pour être maîtres de toutes les situations que nous voudrions expérimenter; soyez sûr que ces magnétismes contraires provenant de mille sources inconnues sont la cause réelle des insuccès qui se produisent dans les cas similaires au vôtre. Le succès est plus fréquent lorsque l'opérateur est électriquement positif et le sujet passif ou négatif. C'est ce qui arrive, par exemple, dans le cas du plus vil des criminels, le séducteur licencieux. Il projette toute sa force psychologique sur une personne néga-

tive et entièrement sans défense. Ceux qui entourent cette personne probablement inconscients du danger qu'elle court, n'exercent aucune influence neutralisante, aucun magnétisme contraire pour détruire celui de l'envoûteur. Le résultat est la soumission du plus faible au plus fort, la victoire d'un démon sur un ange.

- Je suis contraint d'admettre votre explication, répliqua Graham; je sais que vous avez souvent revendiqué la souveraine puissance, pour la Volonté. Je vous ai aussi entendu insister sur les causes qui la rendent si active dans certains cas, sans effets dans d'autres. Soit. Je me vois forcé de rejeter l'aide des bons Esprits et l'exercice du pouvoir psychologique. Mais n'existe-t-il dans la nature aucune drogue, aucun charme, enchantement ou talisman par quoi l'occulte puissance de la nature soit employée à la réalisation de mon désir? Je sais que je vous blesse, mon ami, vous allez me mépriser, peut-être me hair pour toutes ces questions si importantes pour moi, si dégradantes pour vous; mais, Chevalier, vous n'aimez pas, vous n'avez jamais aimé, vous ne pouvez même pas comprendre ce qu'est l'amour. Oh! croyez-moi, l'amour est plus fort que la mort, plus cruel que la tombe; tout le reste, esprit, sagesse, piété, science, espoir du ciel ou crainte de l'enfer, tout pâlit devant ce géant : la passion; mais je le vois, je parle dans le vide, vous ne pouvez me comprendre:
- Vous vous trompez, répondis-je, pressant amicalement la main de mon pauvre ami et en prenant le ton le plus sympathique qu'il me fût possible : je

peux vous comprendre et je vous comprends. Bien qu'aucune mortelle n'ait encore provoqué en moi la passion, je le sais, le jour viendra, Graham, où je serai blessé par l'amour; bien plus, quand j'aimerai comme vous aimez maintenant, désespéré et conscient d'un malheur silencieux et de toute la vie, je me mépriserais moi-même et renoncerais à mon art, si je croyais possible d'être amené à m'en servir dans le but de me rendre maître de la femme que je sais devoir être forcé d'aimer en vain.

- Vous, aimer en vain, Chevalier, s'écria mon ami avec autant d'étonnement que de naïveté; c'est impossible!
- Votre partialité vous rend flatteur pour votre ami, Graham et vous ne jugez pas comme il doit l'être le caractère de la femme dans ses côtés les plus nobles. Ce que je vous dis est la vérité, et bien que je n'aie pas encore vu physiquement celle dont je vous ai parlé, je sais qu'elle n'appartient pas à la classe des femmes que les hommes puissent se vanter de conquérir facilement et qui sont dignes de ceux qui les achètent. Pour chaque homme véritable, il existe une femme qui doit être et est son âme sœur. C'est celle que je ne pourrai conquérir sur terre, mais que i'obtiendrai dans les cieux. Revenons, consultonsnous comme des étudiants en occultisme, plutôt que comme des hommes s'efforçant de gagner l'amour d'une femme par des bas et vils moyens. Les charmes, les sorts, les enchantements ne doivent leur réussite qu'à l'aide d'esprits ou d'impressions psychologiques. J'ai déjà essayé de vous montrer que les esprits qui

voudraient vous assister vous lieraient à eux par des liens si forts, que lorsque vous deviendriez comme eux un esprit, vous vous trouveriez enchaîné dans un rapport magnétique difficile à briser, horrible à supporter. Nous avons aussi envisagé la réussite possible ou l'insuccès dans les impressions psychologiques. Sur quel art voudriez-vous encore me questionner?

- Vous ne m'avez pas répondujus qu'ici, Chevalier, sur l'effet des charmes et talismans? La puissance qu'on leur attribue est-elle entièrement une fiction?
- Voyez ce mouchoir, Graham; je l'ai acheté hier au bazar; quelle influence existe, d'après vous, dans sa fabrication ou dans le fait qu'il a été exposé pour la vente?
  - Certainement, aucune que je sache!
- Eh bien, placez-le maintenant entre les mains d'un sensitif ou d'un psychomètre, vous pourrez découvrir mon caractère et mon portrait physique; bien plus, les plus secrètes intentions de mon esprit se seront imprimées dans les sibres de ce mouchoir. Vous l'admettez?
- Nous avons eu des preuves de ce que vous avancez. Continuez.
- Supposons maintenant qu'au magnétisme qui adhère à ce tissu même, j'ajoute quelque pensée fortement concentrée; ne pensez-vous pas que cette pensée y serait aussi renfermée? Et cette impression volontaire de mon Esprit sur cette substance inanimée, ne constitue-t-elle pas un talisman?
- La vertu des talismans est donc réelle ! s'écria Graham triomphant !

- Patience! répliquai-je. Avant de continuer nos raisonnements sur la possibilité de réaliser votre but par des moyens occultes, laissez-moi vous développer les conséquences ordinaires de ces sortes d'actions. Vous pensez que je ne comprends pas la nature de l'amour humain. Au point de vue philosophique, je le comprends mieux que vous. L'amour ou le mobile qui en porte le nom peut avoir trois causes : la première est une affinité magnétique, un mouvement des atomes matériels du corps humain qui, mis en présence d'une autre série d'atomes pour lesquels ils ont une forte affinité, causent cette attraction puissante qu'on est convenu d'appeler amour. Ceci est une simple affinité magnétique et correspond à l'affinité chimique qui existe entre les atomes des corps de la nature, avec cette différence que l'affinité chimique est permanente et ne varie pas, tandis que l'affinité magnétique qui pousse le libertin vers sa victime finit invariablement par une dépolarisation suivie de froideur, d'indissérence et de dégoût, Il n'est même pas rare de voir ces intrigues basées sur l'attraction passionnelle seule finir par une répulsion si intense qu'elle pousse le séducteur à devenir meurtrier. Croyez-moi, ce n'est pas sans raison que les phrénologues placent l'un près de l'autre sur le crâne les organes de la luxure et de la destructivité.
- Admirable, mon cher philosophe! s'écria le pauvre Graham, éclatant de rire à ma grave analyse d'une passion que l'expérience seule pouvait, d'après lui, faire connaître. Voilà pour la première phase de l'amour; quelle est la deuxième?

- La deuxième n'est pas de l'amour. C'est seulement de l'amitié; cela peut devenir une base excellente d'union entre un homme et une femme et a bien plus de chance de durée qu'une passion éphémère. Mais ce n'est pas de l'amour, et ceux qui s'unissent sur de telles bases, bien qu'éloignés par principe de toute infidélité, peuvent ressentir les émotions de l'amour pour d'autres.
- Ah! très bien: d'accord! de l'amitié entre mari et femme ou entre deux hommes! J'éprouve la plus vive amitié pour vous, Chevalier, mais je n'ai pas la moindre envie de vous épouser quels que puissent être mes sentiments si vous étiez femme. Non, non, cher Mentor, l'amitié n'est pas l'amour! j'en suis parfaitement certain; maintenant au n° 3. Ah! vous soupirez? Je commence à croire que vous êtes plus engagé que vous voulez bien l'admettre. Non? Eh bien, cette emphatique négation est votre confession, et me voilà forcé d'attendre que vous soyez pris comme je le suis; mais continuons, je suis pressé de connaître ce qu'est votre n° 3.
- Une affinité de l'âme, Graham, la connaissance de ce fait que l'homme et la femme n'ont actuellement aucune forme de vie séparée, qu'ils sont complémentaires et que leur existence, l'un sans l'autre, est imparfaite. La vie est un binaire, Graham, et l'amour, l'amour réel, l'amour d'âme est le trait d'union entre les deux parties séparées. Il existe, en dehors du charme personnel et des connaissances mentales. Il annihile l'égoïsme, subsiste dans la maladie ou la santé, meurt enfin et comprend le ciel

seulement dans une union que la mort peut interrompre, mais non détruire. L'affinité spirituelle survit à la mort et au tombeau, unit les deux moitiés d'une âme et rend parfaite dans l'éternité la nature binaire de l'homme et de la femme, en en faisant un ange.

—Chevalier, répliqua mon ami, si vous n'avez jamais aimé, vous le méritez; et bien heureuse celle qui pourra s'attirer l'affection que vous venez de décrire... Encore ce pesant soupir! Vous me forcerez de croire que vous êtes l'amant dédaigné et que je suis l'amant heureux.

Mais, cher ami, vous ne m'avez pas encore informé quel effet je dois attendre des philtres d'amour ou d'autres méthodes magiques dont vos fameux fakirs sont professeurs?

- Mes fakirs sont des occultistes, Graham, et non des charmeurs Vaudoux. Mais pour revenir à votre question, voici ma réponse: Quoique l'on puisse par l'usage de certaines drogues ou vapeurs produire une excitation passagère, l'esset n'est que temporaire; on peut influencer momentanément mais non changer complètement une volonté, exciter une attraction passionnelle, non créer des sentiments durables. Ces drogues produisent l'illusion, jettent un charme, mais leurs essets transitoires sont toujours suivis d'une dépolarisation, d'une réaction prosonde qui provoquent une antipathie aussi forte que l'attraction avait été violente.
- Je le vois, s'écria mon pauvre ami, vous êtes un maître sévère mais vrai. En outre, nos expériences

me prouvent que vous avez raison. J'aurais certes risqué ma vie et donné mon âme pour obtenir l'amour de celle que j'adore; mais la seule possibilité de changer en dégoût la tolérance actuelle est un risque trop terrible; c'est assez. Il n'y a plus pour moi d'espérance. Et maintenant, chevalier, que les profondeurs de ma faiblesse ont été ouvertes devant vous, retournons à l'occultisme. Vous dites que le magnétisme dont on peut charger un objet lui donne une vertu talismanique. N'y a-t-il donc pas de talismans naturels?

- Des millions, Graham, si notre vue pouvait les discerner. Il y a des milliers d'herbes et de pierres dont la puissante influence peut nous guérir, nous rendre joyeux ou tristes. Il existe des objets, liens puissants entre le visible et l'invisible, qui peuvent influer sur nos sens et sur notre esprit. Ceux qui, dans leur science orgueilleuse, méprisent ces forces occultes de la nature et essaient d'éteindre notre croyance par le mot effrayant « superstition », sont eux-mêmes des sots.
- Oh! mon ami, s'écria l'enthousiaste Écossais, pourquoi ne voulez-vous pas me conduire dans ces royaumes du pouvoir occulte?
- Parce que je n'y puis entrer moi-même, Graham, répliquai-je. J'ai seulement posé le pied sur le seuil et jeté un coup d'œil dans les dédales sans finsde l'Universinvisible. Je sais que ces choses existent; j'ai même constaté les pouvoirs et les dangers qu'elles peuvent présenter, mais je ne sais que ce qu'il faut pour m'encourager à des recherches plus profondes.
  - Vous en savez assez, dit Graham, pour m'expli-

quer quelle influence occulte est empreinte dans cet objet?

Il retira de son habit un petit paquet qu'il me tendit, mais à peine l'eus-je touché qu'il recula d'étonnement et d'esfroi en constatant l'effet que ce talisman produisait sur moi. La piqure soudaine et mortelle du Cobra m'aurait à peine causé une plus vive douleur. Quelque chose de totalement antagoniste à ma nature était contenu dans ce paquet. La figure d'une très belle femme s'éleva devant moi, mais les plus repoussants des Êtres qui chassent le néophyte du royaume des Élémentals m'auraient été plus sympathiques que cette terrible femme. Respirant à peine, je décrivis rapidement le portrait que je tenais dans ma main et l'effet qu'il avait produit sur moi et je sentis que l'antipathie faisait place à une irrésistible souffrance aussi énigmatique pour mon ami qu'humiliante pour moi. Cependant de sombres formes glissaient devant mes yeux, l'air s'emplissait de sons plaintifs et une impression tellement forte de douleur morale passa sur moi, que, repoussant mon ami, j'ensevelis ma face dans le gazon afin de pouvoir reconquérir mon calme humilié et indigné à la fois d'être le jeu d'aussi incompréhensibles émotions, je réussis enfin à desserrer mes doigts, crispés sur l'odieux portrait que je rendis à Graham, en le priant de m'éviter à l'avenir de telles influences. Il m'écouta avec un mélange d'intérêt et de peine, m'apprit que la description de la personne dont le portrait était renfermé dans le paquet avait été correcte; mais ajouta qu'il ne pouvait comprendre, pourquoi cette image était associée avec de tels présages de souffrance et avait excité de tels sentiments d'antipathie en son meilleur ami.

- Graham, m'écriais-je en me levant pour le quitter, si ce portrait est celui de la femme que vous aimez, remerciez votre ange gardien de l'échec de vos enchantements, mieux vaudrait autour de vous l'étreinte gluante du boa constrictor que les bras charmants de cette femme fatale!
- Chevalier de B., cria l'Écossais, en furie, vous m'en rendrez raison! Alors, ressaisissant ma main qu'il avait rejetée, il murmure avec son affection accoutumée: « Pardonnez-moi, Louis, je suis à moitié fou et je sais que vous n'êtes... eh bien, vous n'êtes qu'un mystique. »

## CHAPITRE XVI

Le soleil de l'Hindoustan réhabilite certaines coutumes du vieux monde, entre autres le noctambulisme. Ce n'est qu'une simple mode pour la haute société européenne, mais, dans l'Inde, cela devient une véritable nécessité, si l'on veut éviter de fondre entièrement avant que les occupations de la journée soient finies.

Graham et moi, nous nous quittâmes après le dîner de onze heures et le café de minuit et nous nous retirâmes dans les spacieuses chambres que l'on a coutume, en Europe, d'appeler « chambres à coucher », mais qui, dans ces climats tropicaux, sont bien plutôt le lieu où l'on peut dormir.

Après la conversation rapportée dans le chapitre précédent, je m'assis et méditai sur les étranges influences que le talisman de Grahamavait produites sur moi. Je laissai pénétrer en moi le calme merveilleux de la lune mystérieuse éclairant les eaux sacrées du Gange qui baignaient les marches de l'escalier conduisant de ma terrasse aux rives du fleuve.

Je contemplai les minarets aux pointes d'argent,

les dômes, les tours et les ornements métalliques des temples, des pagodes et des palais qui, tous, brillaient sous la lumière douce de l'astre des nuits.

Les mystères de l'au-delà, de la vie, de la mort, de l'éternel progrès, de l'éternel sommeil peut-être se présentaient à ma pensée. Toute chose, sous la douce clarté, se transfigurait, faisait naître en moi des idées nouvelles qui, elles-mêmes, prenaient des formes diverses sous l'influence de son pouvoir calmant.

Tout à coup, je sentis une présence non loin de moi; seule la lune éclairait, cette nuit-là, le vaste appartement que j'occupais et venait jeter un brillant halo autour du divan sur lequel j'étais assis. Aucun bruit de pas n'interrompait le silence.

Rien ne projetait d'ombre sur le plancher, et cependant quelque chose approchait, longeait les groupes de statues épars çà et là, ondulait près des orangers et autres arbustes des tropiques, qui formaient des arcades de chaque côté de la terrasse; et maintenant, cette chose approchait de moi, pénétrait dans le cercle formé par la lune, passait sans bruit autour du divan et je la percevais ensin debout, immobile entre moi et les piliers de la véranda.

La forme était voilée, la tête couverte d'un capuchon. C'était le Byga d'Ellora : Chundra-ud-Deen.

« Mon père vient vers moi », dis-je, me levant pour le recevoir. « Qu'il soit le bienvenu ».

Le Byga, pour la première fois depuis nos longues relations, me tendit la main. Jamais il ne m'avait touché; il avait même évité mon contact, mais je ne m'en étonnai plus, car, en prenant sa main dans les

miennes, je la sentis froide comme celle d'un mort, et un frisson parcourut toutes les fibres de mon corps.

- « Mon sils est maintenant mon frère », dit le Byga d'une voix lente et douce, avec l'accent tamul, « il est un adepte comme Chundra. Que pourrait lui dire Ud Deen qu'il ne sache déjà ? »
- « Beaucoup plus, beaucoup plus », m'écriai-je passionnément, oubliant, dans mon désir de redevenir un élève, l'immuable réserve et le sang-froid auxquels m'obligeait mon caractère d'adepte.

(Qu'il soit bien entendu que la présence inopinée de cet homme ne m'étonnait pas et que je ne me hasardai pas à la commenter).

Pendant que je recevais les enseignements de la fraternité d'Ellora, j'avais connu Chundra-Ud-Deen comme un des adeptes. Je crois même qu'il était un des occupants du septième trône. Il allait et venait en esprit. Je l'avais bien des fois visité dans sa maison de la montagne, maisil m'avait toujours été impossible de comprendre comment j'arrivais dans ces hauteurs vertigineuses ni comment je les quittais.

Je ne l'avais jamais vu ni touché avant cette nuitlà; jamais je n'avais compris qui il était; je savais seulement qu'il se plaçait entre moi et la lumière quand, où et comme il le voulait, rien de plus.

« Que désirez-vous savoir, Louis? » dit-il. Oh! combien le son de ce nom, que mes oreilles avaient oublié, retentit doucement dans mon cœur, prononcé par cet étranger!...

Il était interdit à tous les néophytes d'Ellora, sauf

les adeptes, de parler entre eux des enseignements qu'ils recevaient.

Chundra et moi étions exempts de cette défense : j'étais donc libre de le solliciter au sujet de beaucoup de problèmes spiritualistes qui me tourmentaient à ce moment.

Si je n'avais pas su à quel degré de perfection la transmission de pensée se pratiquait entre nous, j'aurais été confondu en m'apercevant que toutes les questions que je désirais poser étaient résolues d'avance, bien avant même qu'elles ne fussent matérialisées en paroles.

Dans cette conversation mentale, je jouai volontairement le rôle passif, et, pendant un certain temps, il lut en moi et me domina.

Nous aurions pu renverser les rôles, mais il nous était impossible de maintenir en même temps la même attitude mentale l'un envers l'autre.

Comme les questions qui furent traitées dans cetteentrevue sont de celles qui intéressent les spiritualistes en général, et que mon interlocuteur possédait une autorité réelle en ces matières, je citerai ce quisera d'un intérêt général pour les lecteurs.

Je demandai d'abord pourquoi les esprits qui m'apparaissaient ne pouvaient me donner des communications d'une plus haute philosophie et me décriresurtout d'une façon plus parfaite leur genre de vie dans l'existence spirituelle.

« Vous êtes constamment préoccupé », répondit Chundra, « de venir en aide à cette classe de mendiants qui souffrent de la faim. Croyez-vous qu'il soit utile de le faire? On vous prévient souvent qu'ils ne sont pas dignes de votre sollicitude, mais la pensée qu'un être humain peut subir cette torture vous met hors de vous et vous cause un véritable fanatisme d'aumône. Est-ce exact? »

Que mes lecteurs me permettent de rappeler l'agonie que j'avais sousserte dans ma jeunesse à cause de la faim et qui m'avait laissé tellement sensible sur ce sujet que je me serais livré à n'importe quel acte d'extravagance plutôt que de supporter la vue d'un être humain manquant de nourriture.

Chundra continua: « Que diriez-vous maintenant, si sur cette terre, comme dans la vie spirituelle, vous vous aperceviez qu'à chaque aumône une fleur a paru dans votre jardin? »

- « J'essaierais de comprendre le rapport entre mon acte et la fleur », répondis-je.
- « Vous êtes un brave soldat », continua-t-il, « et les hommes sous vos ordres se sont bien conduits sur les champs de bataille. Eh bien, si je vous disais que pour chaque goutte de sang répandu par vous, ou à cause de vous, une des fleurs engendrées par votre charité se fane et disparaît ».

Je tressaillis. « Il y a trois jours, continua-t-il, vous aviez des amis à votre table; si vos pensées réelles avaient été connues à ce moment, combien parmi vos hôtes auraient joui de votre hospitalité? La nuit dernière, vous étiez présent à une réception, qu'auriez-vous dit si vous aviez vu, comme vous le verrez dans le monde des esprits, la charmante femme qui vous souriait si gracieusement prendre l'aspect

d'un reptile venimeux? et votre hôte changé en tigre féroce?

- « Regardez autour de vous! Voyez ces pierres informes que votre imagination prend pour des dieux de l'antiquité. Pourriez-vous encore les regarder si elles vous présentaient le tableau des crimes, des folies ou des fautes innombrables qu'un souffle invisible a, pour ainsi dire, imprimé sur elles?
- Seriez-vous heureux de les voir étaler à tous les yeux, comme dans le monde spirituel, tous les actes de votre vie, vos déterminations cachées, vos pensées les plus secrètes? Il y a quelque temps, vous pensiez à retourner en Europe. Pouvez-vous physiquement comprendre comment une simple impulsion volontaire pourrait vous y conduire en un clin d'œil, sans steamer, sans voitures et sans chevaux? Êtes-vous capable d'admettre qu'il vous serait possible de respirer sous de beaux arbres des parfums enivrants, et cependant de parler à un autre être assailli, au même instant, par une terrible tempête, entouré de déserts stériles, d'obscurité profonde?
  - Vous parlez par énigme, Chundra, m'écriais-je.
- Et cependant, tout ce que je vous dis, vos amis invisibles l'éprouvent en ce moment, Louis; ils en font l'expérience. A chacune de leurs bonnes actions, une fleur croît dans leur jardin secret; à chaque acte mauvais, une fleur s'y flétrit et meurt. Leurs bouquets dépendent en entier de l'élévation morale des convives. Leurs peintures, leurs maisons, leurs villes avec les arbres, les fleurs, les montagnes et les rivières, non seulement dévoilent à tous leurs actes, leurs pensées,

leurs paroles, mais sont absolument formés et colorés par les émanations mêmes de leurs âmes. Le pouvoir de la Volonté, l'activité intellectuelle sont leurs moteurs. Ils bâtissent et détruisent, dans des conditions morales et mentales dont aucun mot humain ne peut donner l'idée. Louis, vous avez visité leurs sphères, vous avez vu et senti la vérité de ce que je vous dis en ce moment, et cependant vous restez confondu, perplexe, incrédule. Vous voulez me demander aussi quel degré de réalité peut avoir l'existence spirituelle, n'est-il pas vrai? Vous désirez savoir si les choses n'y sont qu'une apparence, si la vie des esprits n'est ' qu'une ombre? Eh bien, je vous trouble en essayant de rendre sensibles quelques-unes des conditions de la vie astrale, vous doutez de la réalité des choses même dans un état d'être plus élevé; comment vos amis, délivrés de leur corps, pourraient-ils converser d'une matière intelligente avec vous, vous parler d'autre chose que de la terre qu'ils viennent de quitter? Ne voyez-vous pas qu'il n'existe aucun terrain commun entre les esprits et les hommes? Rien ne serait comprénensible pour vous dans leur existence qui, du reste, a perdu tout intérêt pour eux. L'homme ne sait que ce qu'il a expérimenté, bien qu'il puisse croire beaucoup plus qu'il ne sait, mais, alors même, il ne peut apprécier ce qui n'a pas de connexion avec ce qu'il a conçu par des connaissances analogues. En ce qui concerne le monde spirituel, demander à un de vos amis de vous expliquer les conditions de vie, les occupations, les aspirations de cet état d'être qu'il a atteint, équivaudrait à parler de télégraphie,

de microscope ou de télescope à un sauvage afri-

- Quel est donc alors le but de ce mouvement spirituel qui se fait sentir en ce moment, Chundra?
- L'humanité doit progresser, aller de l'avant. Il a été ordonné que le monde arrive enfin à une conception réelle de l'existence astrale, et que les fictions des vaines croyances théologiques disparaissent à jamais. La science physique a conduit notre race au seuil de la vraie science, Louis, vous savez que dans cette génération le sixième sceau doit s'ouvrir. Il y en a encore un autre qui doit être brisé. Soyez patient; Dieu peut attendre. Que ses créatures l'imitent!
- Les médiums sur lesquels John Dudley a écrit de si merveilleuses choses disent être inspirés par les grands esprits de la terre. Ils affirment que leurs récits sont exacts et décrivent ce que nous croyons impossible à dire en notre langage humain.
- Ce sont des sensitifs, Louis; magnétisés par des esprits, ils donnent les enseignements que le monde est apte à recevoir. Imaginez le problème le plus abstrait d'Euclide, réduit à la compréhension d'enfants. Eh bien, les descriptions du pays des invisibles, qui nous parviennent par les lèvres des somnambules, sont également mises à notre portée. Quant aux grands noms, tant que l'humanité dépendra de leur autorité, on les entendra dans les séances, car les médiums sont peut-être encore plus influencés par les auditeurs que par les esprits Ceux-ci ne travaillent qu'à nous donner les seuls mots que nous réclamons.

- Tout cela est indigne d'un grand mouvement religieux, Chundra.
- Il FAUT que le monde progresse, Louis, et le spiritualisme est le seul moyen qui puisse le faire avancer. Vous inquiétez-vous de quelle facon votre pain est fait? Si vous le saviez, vous n'en mangeriez peut-être plus. Et pourtant, c'est par lui que vous êtes nourri et que vous évoluez physiquement. Ne vous occupez donc pas trop des détails. Le mouvement spiritualiste moderne n'est que le reflet chaotique de l'ignorance et de la crédulité. C'est cependant le premier pas vers la rupture des sceaux, vers ce temps apocalyptique qui vient à nous. Ces débuts sont plus importants que les efforts prochains; l'homme s'avancera de plus en plus vers les royaumes divins, les élémentals se rapprocheront de l'humanité, toute la création montera d'un degré dans l'échelle de la vie. Tout dépendra donc du premier mouvement, qui vient rompre le vieil ordre des choses et inaugurer le nouveau. Soyez patient.

Je restai silencieux, puis, heureux de soumettre mes pensées à quelqu'un qui pouvait me comprendre, je m'adressai de nouveau au Byga.

— Chundra, lui dis-je, j'ai visité, le mois dernier, un village tourmenté par un bhuta (1). Une vieille femme qui, accusée d'avoir envoûté un enfant, avait été assaillie et tuée par des Bheels. On supposait que les troubles étaient causés par son esprit, car, aussitôt après la mort de cette sorcière, les enfants des assas-



<sup>(</sup>r) L'esprit d'un homme pervers ou animé d'une volonté mauvaise.

sins furent battus par des mains invisibles et eurent beaucoup à souffrir de pouvoirs occultes. Leurs besiaux et leurs maisons furent ravagés et leurs vêtements déchirés. Des cris perçants, des mugissements, des coups, remplirent leurs habitations et les rendirent à moitié fous. Ces pauvres paysans avaient fidèlement accompli toutes les cérémonies d'exorcismes qu'ils croyaient nécessaires, mais sans résultat-Au moment où j'arrivai dans ce village, le chef de la communauté était au désespoir et les Brahmanes qu'il avait loués, pour venir à son aide, avaient été envoyés à la recherche de religieux encore plus puissants. Ma clairvoyance me permit de voir le bhuta et il me fut permis de me rendre dans son plan, à l'état d'esprit, de partager un moment sa captivité spirituelle. Je la trouvai parmi des élémentals pernicieux, qui appartiennent aux bas-fonds terrestres. Elle ne faisait aucune différence entre eux et les multitudes d'esprits humains méchants et dégradés qui habitaient cet enfer. Les cabanes de ces malheureux se trouvaient dans un pays sombre et désolé. Leurs villes étaient formées de piles de cendre et de débris. Ils façonnaient continuellement des machines et des instruments de guerre qui devaient servir de modèle aux hommes incarnés qu'ils étaient contraints d'inspirer. Mais leurs idées étaient trop rudimentaires pour réussir. Ils ne terminaient jamais rien, ils ne pouvaient même pas achever une simple forme droite. Cependant ils sentaient les inspirations d'élémentals plus élevés qui, eux, réussissaient à modeler des formes complètes. Ces pauvres embryons d'êtres.

continuaient donc à faire des essais jusqu'à leur mort. jusqu'à leur passage à une sphère un peu plus parfaite. Beaucoup d'entre eux, dans leur folle hâte, détruisaient leurs modèles avortés. J'appris qu'ils s'exercaient depuis peu et qu'ils devaient inévitablement réussir un jour ou l'autre. Dans certains districts, leur pays était tellement stérile et désert, qu'il provoquait en moi un étonnement douloureux. Je m'apercus aussi souvent qu'ils cherchaient à attirer à eux des esprits humains pour entrer en contact plus immédiat avec l'humanité. Leurs intentions étaient, du reste, très malveillantes; ils se faisaient un plaisir d'aider les esprits des hommes à hanter les incarnés, et cependant ce commerce avec la terre n'était pas inutile et devait servir à les améliorer dans l'avenir. Ce qui m'étonna le plus, ce fut de voir que les esprits humains ne s'apercevaient pas qu'ils étaient avec des élémentals, tant ils leur ressemblaient. Tous, hélas! portaient les stigmates d'animaux cruels et destructeurs. Ouelques-uns avaient l'apparence de reptiles venimeux, tant leurs passions avaient de sympathies avec les instincts repoussants de ces êtres inférieurs de la création.

Il me fut dit aussi que ce sont les désirs terrestres qui inspirent ces mondes malheureux; les instruments grossiers qu'ils construisent sont le reflet des pensées humaines. Et réellement, lorsque je vis ces misérables antitypes de l'humanité essayant maladroitement de façonner des sabres dans des feux impossibles à régler, lorsque je découvris un canon parmi des montagnes de cendres empilées jusqu'aux cieux noirs et désolés, je m'attristai à la pensée que parmi tant d'autres j'avais, moi aussi, fait usage d'armes offensives et meurtrières.

Si nos passions mauvaises inspirent ces mondes inférieurs, quelle énorme responsabilité pèse sur l'humanité, puisque nous sommes pour les élémentals ce que les anges sont pour nous!

## CHAPITRE XVII

- Ces malheureux voyaient-ils votre esprit, Louis et comment vous reçurent-ils?
- Ils sentaient ma présence et étaient portés malgré eux à des actes d'adoration. Ces pauvres êtres en haillons s'agenouillaient parmi les débris de leur monde et leurs prières montaient vers moi comme vers un Dieu. Aucun état ne leur semblait plus élevé que celui d'une pauvre âme humaine! et ma présence leur fut révélée par des lumières spirituelles! Ils pleuraient en priant et je priais aussi pour eux. Le Butha ressentit l'inspiration et commença à leur parler. Il exprima mes pensées d'une façon assez analogue à celle des médiums à incarnation sur la terre. A ce moment, je fus rappelé et je les quittai? Mais j'ai appris depuis que les troubles ont cessé dans le village hanté. Chundra, si les hommes étaient mieux informés sur -ces « enfers », ne pourraient-ils pas faire progresser leurs misérables habitants? et soustraire ainsi l'humanité à leur pernicieuse influence, aux souffles du mal qu'ils répandent sans cesse autour d'eux?

Le byga me montra silencieusement une paire de

pistolets placés sur une table et mon sabre jeté à travers le divan.

- Tant que vous vous servirez de ces instrument dedestruction dit-il d'un ton bas et impressionnant des êtres plus malheureux, moins responsables, continueront à répondre aux désirs de leurs supérieurs. Louis de B..., soyez sûr que l'univers progresse en masse. Une âme rachetée contribue à l'évolution de toute la création; une âme perdue fait tomber avec elle des milliers de créatures. Tôt ou tard, l'homme doit apprendre à reconnaître l'existence d'autres mondes, au-dessus, au-dessous, autour de lui. Alors il saura que des légions d'êtres subissent le contrecoup de ses actes. En attendant, la purification d'une seule âme humaine est un triomphe suffisant pour une vie, car c'est parmi les mauvais Élémentals qu'on peut trouver en partie, l'Enfer des hommes.
  - -Chundra, vous qui Savez, dites-moi qui est Métron?
- Un chef parmi les Élémentals qui correspondent aux forces magnétiques et électriques des cercles arctiques et antarctiques. Ces régions forment le cerveau et les pieds de la Terre vivante, et soutiennent de vastes royaumes dont les habitants ont les qualités dominantes dans leurs centres. La partie qu'ils occupent leur donne leur tempérament magnétique particulier. Ils réagissent ensuite sur leur patrie en l'emplissant de leur immense activité. Métron est un prince parmi eux.
  - Est-il un élémental ?
- Non, c'est un Esprit ; un Esprit tutélaire analogue aux Œlohims de l'ancienne Cabale, qui dirigeaient différents règnes de la création. Vous êtes ca-

baliste et vous comprendrez aisément que tous les pays, toutes les nations, toutes les planètes sont sous la dépendance d'un Ange spécial. Métron lui-même est un de ces vigilants gardiens.

— Je le sais, et si je ne reconnaissais pas l'exactitude de cette doctrine, je serais un aussi piètre cabaliste que presque tous mes frères chrétiens. Cet enseignement est donné du reste dans les Écritures, surtout dans les livres d'Ézéchiel, de Daniel et de l'Apocalypse. On peut également les trouver dans les Cabales orientales et juives.

Laissons cela. Une chose me trouble encore et je veux vous en parler.

C'est l'étrange idée qui m'obsède de voir une ressemblance frappante entre le radieux Métron et l'ami bien-aimé de mon âme, Félix von Marx; j'ai pensé souvent que Métron était son esprit transfiguré.

Cette rèverie dangereuse pouvait me conduire dans les royaumes du fanatisme et de l'hallucination; aussi ai-je tenté de la chasser.

— Dans le plan spirituel, les ressemblances sont des similitudes mentales, et n'ont rien des formes physiques. Chaque ange planétaire règne sur des régions où différentes qualités mentales et morales se sont développées. Dans les sphères astrales les grands esprits guides sont comme le centre de cercles où tous se ressemblent parce que les pensées et les desseins sont en harmonie. Sur la terre, l'ivraie et le bon grain poussent ensemble. Tous les genres d'esprits sont réunis dans le tourbillon vital appelé Société ou groupés par Nation. Mais dans le monde astral, l'Ange de la mort

sépare le bon grain de l'ivraie, et tient compte dans son classement de tout ce qui spécialise un homme pendant son existence terrestre et sert à son évolution dans l'Éternité. Chacun est placé avec ses pareils. Félix von Marx, travailleur habile, instruit dans les mystères du Magnétisme vital, a été attiré vers les sphères où l'Occulte dans la création est étudié. Il appartient spécialement à ces royaumes de la vie magnétique de l'univers, dont le réservoir et le centre générateur sont gouvernés, sur cette planète, par Métron. Si j'emploie l'imparfait langage des hommes, je vous dirais que votre ami est un des légionnaires dans l'armée dont Métron est le chef. Il est donc naturel qu'il lui ressemble.

Artistes, poètes, sculpteurs, musiciens, inventeurs, tous les génies dont la réunion forme l'ordre et l'harmonie du monde gravitent vers des sphères spéciales, dès leur entrée dans l'existence spirituelle. — Jusqu'à ce qu'ils aient passé par tous les appartements du Cosmos, et qu'ils se soient rendus maîtres de tous ses éléments séparés, vous pourrez les voir groupés en cercles présidés par des Esprits élevés. Ils sont aussi amenés vers des centres où leurs dispositions particulières trouvent le plus vaste champ de culture que la vie des esprits procure aux habitants de la terre.

- Métron est-il l'Ange planétaire d'élémentals ou d'hommes ?
- Il est l'Ange de tous les esprits humains, des élémentals mortels ou immortels qui subissent l'attraction du royaume qu'il gouverne. Regardez vers le Nord où la gloire de l'Aurore boréale flamboie à tra-

vers tout le Ciel; admirez le geste silencieux du compas indiquant sa route au marin, au milieu de l'Océan sans bornes, toujours sidèle à l'invisible cerveau de la Terre sixé dans les régions arctiques!

Contemplez l'arbre gigantesque, l'herbe naissante, la fleur élancée : tout palpite sous la muette influence de l'esprit de vie! Pensez aux millions d'êtres répandus sur la surface de notre planète qui roule dans l'espace avec une force suffisante pour la briser : cependant la gravitation attache à sa surface toutes les formes vivantes, leur permet même de se mouvoir, sans le moindre sentiment de danger! Eh bien! la glorieuse lumière de l'Aurore, les pouvoirs invisibles de l'aimant, la Vie enfin et la gravitation, ne sont que des différentes phases de cet unique et puissant royaume dont les forces générées au pôle Nord, cerveau de la Terre, sont ensuite distribuées dans toutes les directions : c'est là le centre d'action de Métron et de ses légionnaires. Bien que ces élémentals soient encore à l'état embryonnaire et ne possèdent pas une âme immortelle, ils sont néanmoins brillants et radieux; leurs aspirations vers la connaissance, la bonté, l'immortalité sont très hautes. La Nature de Métron est en harmonie avec la leur; il fait tous ses essorts pour les préparer à l'immortalité qui les attend un jour, et il quitte les célestes régions auxquelles il appartient, pour aider ces races inférieures à atteindre l'état élevé où il est parvenu.

— Pourquoi la présence des Esprits et mes efforts pour converser avec eux me fatiguent-ils toujours physiquement? demandais-je, alors que je donnerais réellement ma vie pour que ces communications se fassent.

— Parce que ces esprits ne peuvent reprendre contact avec la terre sans vous emprunter la force qui leur est nécessaire pour se rendre sensibles à vos sens. Il faut qu'ils vous volent un peu de votre vie avant de pouvoir matérialiser leur forme subtile.

En sera-t-il toujours ainsi?

Non; plus les hommes augmenteront en eux la lumière sprituelle et la connaissance, mieux ils comprendrontles méthodes de communication. La terre est pleine de forces occultes; les arbres, les pierres, les minéraux, les gaz et les fluides produisent sans cesse d'énormes quantités de magnétisme. Les anciens mages connaissaient et savaient appliquer les secrets naturels que la science humaine redécouvrira. La force vitale du corps humain alors épargnée et les pouvoirs cachés de la nature seront mis à contribution pour communiquer avec les Esprits. Au lieu d'être l'instrument passif d'êtres qu'il ne peut comprendre, l'homme prendra une part active à ces relations avec les désincarnés; à ce moment les sciences sprituelles et physiques, au lieu de se déchirer mutuellement, s'appuieront l'une sur l'autre. Ce qui a eu lieu jusqu'à présent entre les hommes et les sphères de la vie sprituelle n'est qu'une faible indication de l'approche d'une nouvelle ère; un cycle sera terminé; un jugement prononcé; ensuite brillera l'aurore d'une vie nouvelle, d'une nouvelle terre et d'autres cieux! La science occulte. dont le nom ne signifie rien aujourd'hui pour la majorité, devra être comprise, étudiée, approfondie avant

que l'humanité puisse pénétrer dans le temple du spiritisme et adorer en Esprit et en vérité ce Dieuqui est ESPRIT.

Ici, le Byga sit un mouvement comme s'il voulait me quitter, et me tendit la main comme à son arrivée. J'essayai de la serrer dans les miennes, mais je ne sentis aucune résistance. Je m'éloignai de lui tout troublé et je m'écriai:

- Ai-je donc perdu le sens du toucher?
- Vous êtes un adepte et il faut que vous sachiez distinguer un contact physique de l'action encore plus puissante de la « force » astrale.

En disant ces mots, Chundra me saisit la main avec une telle énergie qu'il m'aurait été impossible de me dégager, même si j'avais été un Titan. Il cessa subitement son étreinte; son corps et sa tête se transformèrent. Ma vue se troubla; les murs, les jardins, les terrasses, le fleuve éclairé par la lune, la ville éloignée avec ses dômes et ses minarets tourbillonnèrent devant moi avec une rapidité effrayante. La voûte de cristal des cieux et ses mille lumières étincelantes me sembla si rapprochée que je craignis d'être écrasé. Puis, au milieu de ce chaos, j'éprouvai la sensation d'être porté dans les bras d'un Être puissant qui me déposa tendrement sur le divan où je reposai lorsque le Byga était entré.

Je sus environné d'une atmosphère de seu; des éclairs éblouissants slamboyèrent près de moi, une impression d'extase mêlée d'oppression ni accabla; et il me sut cependant permis de contempler un instant une glorieuse sorme penchée sur moi. C'était Métron qui me regardait avec tout l'amour qu'un Ange peut ressentir pour le mortel qui lui est consié. Puis, les rayons de lumières qui l'entouraient s'évanouirent, mon esprit tutélaire sembla se transsigurer et j'aperçus clairement et distinctement, avec une confiance et une tranquillité profondes, le noble visage de Félix von Marx. Bien des paroles furent échangées entre nous et chassèrent de mon âme le doute et l'erreur. Mon esprit troublé retrouva le calme, l'espoir d'une paix divine et je tombai dans un sommeil profond et réparateur.

Si mes lecteurs me demandaient quelle relation cette vision pouvait avoir avec l'étrange visiteur que j'ai nommé « le Byga », je serais tout à fait incapable de les renseigner. Je n'ai jamais su qui était ce mystique. Je n'ai jamais pleinement compris comment les Esprits pouvaient aller et venir autour de lui, se fixer dans son atmosphère comme des images physiques sur une plaque sensible. Sa nature, les rapports qu'il pouvait avoir avec le monde invisible, forment une partie de ces mystères que les travaux d'une seule vie ou même d'une génération ne suffisent pas à éclaircir. Il m'est souvent arrivé d'entendre avec regret des récits émanant de soi-disant Esprits très élevés, qui avaient la prétention d'expliquer tous les secrets des manifestations spirituelles, et qui étaient simplement ridicules sur le terrain des sciences matérielles et des analogies consacrées par les siècles.

D'après ces révélations, la vie des Esprits n'est qu'un simple reflet de notre monde, avec toutes ses idées ignobles, ses vues limitées, sinon athées, sur Dieu et le plan des Causes! Je .crains bien qu'il n'existe les mêmes rapports entre la vie au delà du tombeau et la terre qu'entre l'existence intra-utérine d'un enfant et sa naissance sur le plan physique. Rien de plus lorsque je me reporte aux scènes de ma vie passéesi souvent traversée d'interventions spirituelles, j'avoue que je perçois seulement, comme dans un nuage, les mains blanches des anges tissant la trame de la Vie humaine et les bras des Esprits gardiens à moitié cachés à mes yeux. A mesure que les années s'écoulent, et plus je m'efforce de connaître à l'aide de mes sens finis et de mes fugitifs pouvoirs ce qui est Insini et éternel, plus je constate que je ne sais rien.

L'immense Océan sur lequel je dois naviguer avant de donner à ceux qui me suivront le moindre conseil, me paraît toujours plus effrayant et plus sombre.

Fidèlement, sans rien déguiser, j'ai écrit le résultat de mes recherches sur le « monde des Esprits». Dans la vie, les prophètes sont rarement crus et je partagerai probablement leur sort. Bien peu de gens s'efforceront, comme je l'ai fait, de trouver la signification de mes étranges expériences.

L'égoïsme léger des hommes les niera simplement ou trouvera pour les expliquer une de ces niaiseries qui, dans le cours des siècles, ont souvent enlevé à la notion de Vie spirituelle toute dignité, toute grâce religieuse et toute sainteté. Pour moi, je suis persuadé que le « Savoir Occulte » devra servir de lien entre le Visible et l'Invisible, avant que nous puissions dire que nous Connaissons aussi bien que nous sommes CONNUS.

## CHAPITRE XVIII

## L'ENCHANTERESSE

L'époque ou j'avais résolu de changer ma vie et la sphère de mes actions approchait rapidement. Huit ans s'étaient écoulés depuis mon départ d'Angleterre; j'étais las du métier des armes, sous le soleil brûlant de l'Inde, et je désirais vivement retourner dans mon pays natal, afin d'y vivre d'une façon plus conforme à mon éducation primitive. Les Hindous, que je connaissais, comptaient énormément sur la continuation de mon séjour parmi eux pour augmenter leurs pouvoirs psychiques; aussi, je me gardai bien de leur parler de mes projets.

Mon retour en Europe rencontrait également une forte opposition auprès de mes parents. Mais, ce qui me préoccupait beaucoup plus que la gloire ou les richesses, c'était l'espoir de terminer bientôt mes épreuves initiatiques, dans une société extrêmement antique, à laquelle j'aspirai passionnément. — Peu importe à mes lecteurs l'endroit où cette Société se trouve et en quoi consistent ses rites et exercices.

Le xixe siècle est peut-être le point culminant de la philosophie matérialiste, qui s'est lentement développée depuis cinq cents ans dans le monde civilisé. Aussi, les hommes de cette époque sont-ils les derniers à pouvoir apprécier une association dont le but principal est la destruction de tous les mythes théologiques et l'inauguration du véritable royaume spirituel. Comment comprendraient-ils que la science occulte doit réunir un jour le passé et le présent, le monde spirituel et le monde naturel ? Les rares élus qui, dans notre génération, sont prêts à l'affiliation dans cette société, seront appelés, comme je le fus moi-même, avant d'avoir même soupçonné son existence. Le reste des humains la chercherait en vain.

J'avais été appelé, dis-je, et j'étais même obligé de me joindre à ses membres; mais seulement, après une douloureuse série d'épreuves, je pouvais espérer obtenir tout ce que cette association était capable de me donner. Pour elle, j'avais travaillé, souffert, abandonné tout ce qui rend la vie heureuse. J'avais sacrifié mon corps et mon âme, asin d'arriver à mon but, et j'étais maintenant sur le point de recevoir ma récompense. A mesure qu'approchait le moment suprême, j'y pensais de plus en plus, et c'est avec peine que j'accomplissais ma tâche journalière. Je voulais être prêt pour l'œuvre que je tenais à entreprendre et, en même temps, je désirais quitter l'Inde sans regrets. Tout allait bien selon mon secret dessein, lorsque vint un jour, à jamais mémorable pour moi, car il précéda un épisode de ma vie que je ne

voyais pas encore bien nettement, mais dont j'éprouvais déjà le sombre, lugubre pressentiment.

- Mon cher ami, me dit un jour Graham, il faut que je parte immédiatement pour Calcutta. Cette lettre me rappelle sans perdre un instant. Je regrette bien vivement de vous quitter, vous et votre délicieuse hospitalité.
- Attendez la nuit, Graham, et je serai votre compagnon de route, car, moi aussi, je suis obligé de me rendre à Calcutta aussitôt que possible.

Cette conversation avait lieu au moment de déjeuner le lendemain de la visite dont j'ai parlé dans le précédent chapitre. Outre l'importante affaire qui m'appelait à Calcutta, j'avais encore un autre motif, car je venais de recevoir de mon ami John Dudley une lettre pressée qui aurait dû me parvenir beaucoup plus tôt. En parcourant cette missive j'appris que M. Dudley avait succédé au comte de D..., par suite du décès des héritiers directs. Son élévation au titre de pair était complètement inattendue et paraissait n'avoir changé en rien la cordialité de son caractère ni altéré les sentiments de ses chères filles. Elles avaient éprouvé seulement quelque étonnement en s'entendant appeler un beau matin lady Sophia, lady Edith et lady Blanche. Sa lettre était pleine d'allusions à ses expériences parmi les spiritualistes américains et me rappelait la promesse que je lui avais faite de revenir au bout de dix ans. Il ajoutait que j'avais une bonne excuse pour retourner en Angleterre, ne serait-ce que dans le but d'escorter à son retour sa fille, lady Blanche, qui avait accompagné sa tante, lady Emily R., dans l'Inde. Il lui avait été impossible de refuser ce départ, les esprits euxmêmes s'étant mis de la partie. — « Maintenant, mon cher ami, écrivait-il en terminant, ne pensez pas que je veuille vous imposer aucune corvée. Je vous demande seulement de voir mon petit Coucher de soleil et de rechercher si elle est heureuse. Louis, je vous donne carte blanche; agissez comme si elle était votre fille. Si elle préfère encore la lune de son pays natal à l'astre flamboyant qui vous brûle dans l'Inde, ramenez-la vers son vieux père. Embarquez-la avec une légion d' « ayahs » pour la servir et un régiment de cipayes pour la défendre, et vous pouvez être sûr de votre récompense, dussé-je engager mon comté. »

Telle était en substance la lettre de mon vieil ami, et, bien que très ennuyé à la pensée qu'elle aurait dû m'être remise quelques mois plus tôt, j'espérai encore arriver assez à temps.

Je passai une heure à écrire à lord Dudley et je sis mes préparatifs de départ, pendant le reste de la journée. Nous partîmes de nuit, Graham et moi, pour la ville des palais, où nous arrivâmes à l'heure voulue. Nous prîmes congé l'un de l'autre et nous nous rendîmes à nos affaires.

Je passai le plus tôt possible chez le vicomte de R. et demandai sa femme et sa nièce. On me répondit qu'elles étaient à la campagne et seraient de retour le lendemain. Je laissai des cartes pour elles. Le matin suivant je reçus du vicomte une cordiale invitation à dîner en famille. Je me préparais à sortir lorsque le

capitaine Graham pénétra dans ma chambre avec sa franchise peu cérémonieuse, et me tendit un billet extrêmement parfumé et d'apparence originale. Il me supplia avec animation d'accepter l'invitation qui y était contenue, et de me rendre à la soirée donnée par Mme Hélène Laval, veuve d'un éminent nabab indien, et reine incontestée dans une certaine classe de la société de Calcutta. Je ressentis d'abord un mouvement de colère, et, malgré la réelle àffection qui nous unissait, je fus quelque peu froissé que Graham ait pu me croire capable de perdre mon temps dans des assemblées frivoles.

Il savait que je tolérais à peine les cérémonies officielles auxquelles j'étais forcé d'assister. Comment donc s'imaginait-il, lui demandais-je froidement, que j'irais augmenter la cour dorée qu'une vaine et ambitieuse femme attirait autour d'elle.

Le pauvre Graham supporta mes reproches très patiemment, mais ne céda pas. Il m'affirma que la belle Hélène était, comme moi, une mystique, une occultiste ardente. Elle avait depuis longtemps entendu parler de moi, et désirait vivement me voir. Quant à ceux qui venaient chez elle, c'étaient de profonds penseurs, de graves réformateurs et des métaphysiciens. Évidemment, elle autorisait quelques mondains, mais j'y trouverais en plus grand nombre des personnes que je connaîtrais pour les meilleures de la ville. C'est surtout pour moi que je plaide, ajouta Graham avec ardeur. Il y aura cette nuit chez Mme Laval quelqu'un que je vous supplie de voir, et à qui je serais très heureux que vous parliez, au

moins pour obliger l'ami qui ne pourrait rien vousrefuser.

— Vous voulez que je voie votre charmeuse,. Graham. Eh bien, dès que je pourrai m'esquiver du dîner auquel je suis invité, je me rendrai chez Mme Laval.

A mon arrivée chez le vicomte R., je fus reçu par lui avec plus de cordialité qu'il n'avait accordé autrefois au mystique allemand, et sa femme, dans toutl'éclat de sa nouvelle dignité, vint à ma rencontre avec l'intérêt assectueux des anciens jours. A côté: d'elle, se tenait la gracieuse lady Blanche Dudley. Ce n'était plus la petite Blanche, le petit Coucher de soleil. Elle avait un peu grandi, mais était toujours petite, fragile, presque éthérée, et remarquablement belle. Les sylphes, les ondines et les fées légendaires auraient pâli devant la splendeur de cettemerveilleuse, divine créature. Je la regardais, comme j'aurais regardé le chef-d'œuvre d'un Apelle ou d'un Phidias. A cette époque elle était pour moi bien plusune déesse de marbre qu'une mortelle. Une légèretristesse assombrissait ses beaux traits, et ses formesgracieuses avaient tant de dignité que je m'arrêtaidevant elle en proie autant à la surprise qu'à l'admiration, sans songer à la saluer. Ses manières aussin'étaient plus les mêmes, car, dans son empressement amical à m'accueillir, il y avait un certain mélange de réserve féminine, un air rêveur et absent, qui me fit oublier complètement la rieuse jeune fille que j'avais connue quelques années avant.

Devant mes yeux passa la rapide vision de tous les

\_ ..<del>...</del> ... ..

cœurs qui souffriraient pour elle, qui soupireraient en vain pour cette créature de lumière, cette ondine sans égale, dans ce climat brûlant qui décuple tous les désirs! Ce fut tout, absolument tout ce que je pensai de lady Blanche Dudley; et cependant, pendant de longs mois, je l'accompagnai fidèlement dans ses promenades; je l'aidai dans les réceptions officielles; j'écoutai sa voix charmante, plus douce que celles des syrènes, et je surveillai sans cesse la foule de ses adorateurs, souriant intérieurement lorsque je voyais les plus riches et les plus nobles se disputer un regard de ses beaux yeux violets. Je la regardais, selon mes meilleurs camarades, comme un iceberg de l'océan Artique reflète les rayons du soleil, sans jamais fondre sous leur chaleur. Jamais Blanche ne changea pour un autre vêtement, la douce, blanche et floconneuse étoffe de gaze qui voilait ses formes exquises; jamais elle ne remplaça par des bijoux les fraîches fleurs qui constituaient sa seule parure. Nul ne saurait donc s'étonner de la voir le point de mire de tous les regards admiratifs, sauf les miens. A cause de son père, et parce que je me souvenais combien tendrement son cœur avait compati autrefois à mes étranges peines, je lui dévouais tout mon temps disponible. J'aimais à la conduire vers ces scènes d'art antique et de splendeur qui abondent dans l'Inde, appréciées seulement par une petite minorité.

Parfois je m'étonnais de l'excessive beauté de ma compagne et j'élevais jusqu'à mes lèvres une boucle de ses cheveux d'or. Parfois, j'y plaçais des fleurs. Jamais elle ne levait les yeux sur moi, me parlait à peine, et cependant je savais qu'il n'y avait de sa part aucune intention mauvaise.

Le soir de ma première visite, j'informai mes amis que j'étais forcé de les quitter après le dîner, car j'avais résôlu de me rendre au rendez-vous pris avec Graham. Je ne fus libre qu'à minuit, et je me préparai à prendre congé, lorsque le vicomte me demanda si je voulais le remplacer et servir de guide à sa femme et à sa nièce, qui devaient aussi aller chez Mme Laval.

- Vous connaissez donc cette dame, demandai-je à la vicomtesse.
- Oui, répondit lady Émily. Hélène est la plus grande amie de Blanche. Elles sont inséparables. Du reste, ajouta-t-elle à voix basse, c'est une mystique, un médium, et nous sommes enchantés de cultiver ses facultés par notre présence terriblement matérialiste. Elle lit dans les étoiles, prépare des philtres, etc.
- Ma chère tante, interrompit Blanche, ne parlez pas si follement d'Hélène. C'est une femme bien audessus de son entourage, chevalier, ajouta-t-elle en rougissant.
- Pourquoi ne m'appelez-vous plus Louis, comme vous en aviez l'habitude, demandai-je? Voulez-vous donc que je vous nomme lady Blanche Dudley?
- Louis! dit-elle, si dramatiquement que le son de sa voix retentit encore à mes oreilles. — Louis, maintenant et pour toujours!

Je ne dirai rien de la réception de Mme Laval, ni de la splendeur de ses salons. Il suffit au lecteur de savoir que, à peine entrée, Blanche courut au-devant de son amie bien-aimée, l'embrassa et revint vers moi pour me la présenter, avec dans les yeux quelque chose de sa gaieté de jadis. A mesure qu'elle approchait de nous, je vis à ses côtés une femme brune, grande, gracieuse, aux grands yeux orientaux, et dont les cheveux d'ébène resplendissaient de diamants, et je reconnus la personne dont j'avais perçu les traits avec tant d'émotion, lorsque j'avais psychométrisé le talisman de Graham!

Cette dame, que ses amis avaient surnommée l' « enchanteresse », me reçut avec une prédilection marquée. Elle retint ma main dans les siennes plus de temps qu'il n'était nécessaire, et me dit que je n'étais pas pour elle un étranger, bien qu'elle me fût une inconnue. Elle me nomma différents endroits de ma vie publique où j'avais pu me trouver en présence de plusieurs personnes sans leur parler; me dit qu'elle avait suivi ma carrière avec le plus grand intérêt, et qu'elle était particulièrement enchantée de mes relations avec sa jeune amie; finalement elle abandonna ma main, mais non sans me l'avoir pressée d'une façon particulière et sans m'avoir donné les signes de reconnaissance d'une société à laquelle j'appartenais, mais qui n'avait jamais admis de femme. Sans me donner le temps de me remettre du trouble que sa vue m'avait causé, ni de réfléchir à ses compliments, et aux marques extraordinaires d'entente qu'elle m'avait données, cette femme étrange me présenta son frère, un monsieur Paul Ferrault, un Français, grand et assez beau, qui ressemblait à sa sœur. Lorsque la main dégantée de cet homme toucha la mienne, je

ressentis un frisson comparable à celui que j'aurais éprouvé en plongeant le bras dans un nid de rempantes vipères.

O clairvoyance, don fatal, malédiction de la vie mortelle, pouvoir terrible qui perce le voile tendu avec tant de sagesse devant le centre intérieur et secret des êtres! Au moment où cette femme fixa sur moi ses yeux perçants, je devins voyant. Le voile se leva. Près d'elle brillait la robe blanche comme la neige de lady Dudley. Au-dessus de Mme Laval et de son frère, trois hideux élémentals grimaçaient, révélant nettement les tendances de ce couple mauvais, et pénétraient l'aura de la malheureuse enfant qui leur était offerte en sacrifice, la pure victime, comme dans quelque rite lugubre!

Non loin de ce groupe, j'aperçus Graham et je fus vivement froissé du regard anxieux qu'il jeta sur moi, au moment de la présentation. J'ai souvent constaté que l'exercice de la vie spirituelle est rarement accompagné du pouvoir d'en tirer profit. Le voyant est forcé de contempler ce qui est caché aux autres, et les liens gênants de la société viennent neutraliser la valeur de ses découvertes.

Si j'avais suivi les avis que me suggéraient à ce moment mes perceptions astrales, j'aurais dédaigneusement repoussé le frère et la sœur, au lieu de m'incliner devant eux et de leur permettre de toucher ma main frémissante. Je les aurais écartés de tout ce qui est bon et beau. Surtout, j'aurais conduit Blanche au tombeau, plutôt que de permettre à leur nuisible présence de s'interposer, comme une flétrissure, entre elle et la splendeur de sa jeune vie. Mais l'ombre de l'avenir m'enveloppa comme dans un suaire glacé, et, quand je surpris les yeux de Graham fixés sur moi, j'étais étourdi, malheureux, pris de vertiges, et il comprit que j'avais reconnu l'original de ma vision.

Lorsque l'hôte et sa femme me quittèrent pour recevoir d'autres visiteurs, Graham s'approcha de moi et me dit:

— Vous avez mon secret, chevalier, vous voyez devant vous mon enchanteresse. Vous ne vous étonnez plus, je suppose, de l'attraction que j'ai subie. Je ne m'émerveille pas non plus de celle à laquelle vous n'avez pu résister. Il jeta en parlant un coup d'œil du côté de Blanche. — Oh, dis-je, en tressaillant comme dans un rêve, personne ne m'attire ici, Graham. Tout ce qui s'y passe me déplaît, et l'atmosphère est si écrasante que je ne puis rester une minute de plus.

Je prétextai une indisposition, que du reste je ressentais réellement, et je me hâtai de partir.

Cette nuit-là même, au momentoù les faibles rayons de l'aurore naissante commençaient à diminuer l'obscurité, je m'éveillai avec une indescriptible sensation d'oppression morale. Il me sembla que tout ce qui était bon et vrai m'avait abandonné et que je me trouvai dans une infecte prison. Déterminé à chasser par l'exercice cette sorte de cauchemar, je me levai rapidement; mais, à ce moment, j'aperçus, distinctement entre moi et le ciel faiblement illuminé, qu'on pouvait voir, par la porte vitrée laissée ouverte, la forme de Mme Hélène Laval, gracieuse, splendidement belle et dans l'attitude royale d'une véritable Médée.

D'une main elle tenait une petite boucle de cheveux noirs, de l'autre une boîte carrée, dont je ne reconnus pas la nature. Profonde, douce et même sympathique, sa voix murmura : « Ne cherche pas à me fuir; je t'aime et t'ai toujours aimé. Réponds à ma tendresse ou je détruirai tout ce que tu aimes le mieux. »

Elle leva la boîte et je vis qu'elle contenait une miniature d'ivoire reproduisant mes traits, que M. Dudley avait prise avant mon départ d'Angleterre. Je la croyais toujours dans sa famille.

Sans trop savoir ce que je faisais, je bondis hors de mon lit et je saisis le fantôme par le bras, essayant en même temps de m'emparer du portrait. Ce que je touchais me donnait l'impression d'une substance ressemblant à de la gaze gommée ou à une mousse-line légère gonflée d'air. Instantanément cette substance commença à céder sous la pression de mes doigts, la forme s'affaissa, se retrécit et fondit complètement. Je ne vis plus que deux longs yeux noirs taillés en amande, dont je voudrais pouvoir oublier l'expression.

J'avais souvent touché des « esprits atmosphériques », y compris le mien. Je connaissais cette sorte de résistance, ressemblait à celle d'un corps quelconque plein d'hydrogène, mais je ne m'étais jamais trouvé en présence d'une telle masse d'essence vitale matérialisée. Le terrible spectre cependant s'évanouit; mais, depuis ce temps, il me hanta jour et nuit pendant de longs mois.

Lorsque mon visiteur nocturne eut disparu, je

passai machinalement la main sur ma tête et je découvris l'endroit où une mèche de mes cheveux avait été coupée. — Comment? quand? C'était aussi mystérieux que la façon dont elle était venue entre les mains de l'Esprit.

Environ une semaine après cet événement, je devais dîner chez le vicomte R. Lorsque je pénétrai dans le salon, lady Emily y était déjà. Elle me tournait le dos et regardait par la fenêtre. Je connaissais sa sensibilité, et, en peu de temps, je la mis en somnambulisme. Je la fis s'asseoir sur un fauteuil devant moi et je commençai à l'interroger.

- Lady Emily, dites-moi à qui mon portrait fut donné, lorsque je quittai l'Angleterre?
  - A Blanche, ma nièce.
  - Pour quelle raison?
  - Elle désirait le copier, car c'était une œuvre d'art.
  - Pour qui?
- Pour elle-même. Elle me confia son désir de posséder cette copie et je consentis à demander la miniature comme pour moi.
  - Où est cette copie, maintenant?

Lady Emily se mit à trembler violemment, mais répondit, quoique avec difficulté: « Chez Hélène Laval. »

- Comment y parvint-elle?
- Hélène demanda l'original à Blanche pour le copier, et Blanche, qui ne peut rien lui refuser, fut obligée de la satisfaire.
- Comment Mme Laval savait-elle que Blanche possédait cette peinture?

- Cette femme sait tout! Elle 'possède un empire complet sur Blanche et peut lire les secrets de son cœur.
  - Et du vôtre aussi, lady Emily?
- Pas aussi bien. Elle a magnétisé Blanche, mais n'a jamais agi sur moi!
- Ne pouvez-vous pas user de votre autorité pour éviter cette intimité?
- J'essaierai; mais j'ai peur d'Hélène. Elle peut venir en esprit où et quand il lui plaît?
  - Avez-vous quelquefois vu son double?
- Très souvent, au moment où il sortait de l'appartement de Blanche.
  - D'autres personnes l'ont-ils vu?
- Certainement; la femme de chambre, le vicomte et le maître d'hôtel.
  - Pourquoi Blanche voulait-elle mon portrait?

Je me blâmai moi-même en posant cette question et cette hésitation brisa le rapport avec la somnambule. Je vis qu'elle était indécise, et je terminai la séance. Je démagnétisai mon sujet et me présentai à lui comme si je venais d'arriver. Lady Emily sursauta, et s'écria: « Comment Louis! Est-ce possible que vous m'ayez surprise en train de faire un somme? Je suis encore étrangement alanguie. »

Les devoirs de ma charge me forcèrent à rester plusieurs mois dans les environs de Calcutta, et l'intimité constante qui régna entre mes amis anglais et moi me permit de découvrir trois choses. D'abord, que lady Dudley était entièrement au pouvoir de Mme Laval. Puis que M. Perrault était amoureux de

la belle Blanche et avait conçu l'audacieux projet de s'approprier cette précieuse fille, malgré le haut rang de ses rivaux. Je me convainquis chaque jour davantage qu'il essayait de charmer la pauvre créature par d'autres artifices que ceux de ses attractions personnelles. Enfin, en troisième lieu, je demeurai certain que la sœur de ce gentleman dirigeait contre moi une attaque par des moyens occultes et que toute ma science n'était pas de trop pour lutter contre elle avec avantage et annihiler son action.

Je ne me disposais pas une seule fois à m'endormir sans voir errer autour de moi son « Esprit atmosphérique ». Exorcismes, concentration de la volonté, tout fut inutile; je ne pus me débarrasser de cette terrible hantise. Le spectre n'arrivait pas à me toucher ou à me magnétiser, mais cette femme était un adepte si puissant, si téméraire dans ses alliances avec les plus forts élémentals, que je réussissais seulement à me préserver pendant la journée des charmes qu'elle lançait contre moi. J'avais bien à ma disposition les moyens de briser complètement ces sortilèges et de les renvoyer sur leur auteur, mais il aurait fallu laisser la malheureuse Blanche sans protection contre les lâches attaques de cette femme et de son frère. Je me déterminai donc pour le bien de cette innocente enfant et à cause de ma réelle amitié pour son père, à la défendre secrètement, silencieusement et sans relâche. Malheureusement lady Blanche était déjà complètement esclave à mon arrivée à Calcutta, et quand j'essayai de modifier sa confiance illimitée en Hélène, elle exprima son étonnement de me voir prendre en aversion une aussi charmante personne, et me demanda tristement si je voulais lui enlever sa seule amie.

- Vous a-t-elle dit cela, Blanche, demandai-je, malgré tous vos amis et tous vos courtisans?
- Que sont-ils pour moi? Une sincère amie vaut mieux qu'une légion d'inconnus intéressés. Hélène est franche. Elle seule me comprend. A quelle autre pourrais-je me consier?
- N'avez-vous pas confiance en moi, Blanche, demandai-je avec hésitation ?

Elle devint aussi rouge que les roses pourpres épinglées sur sa robe blanche et répondit: « Hélène, avant votre arrivée, m'a prévenue que vous ne la comprendriez pas, et que vous essayeriez de me brouiller avec elle. Elle a su cela par les puissants esprits qui l'entourent. Elle m'a dit encore que bientôt je ne pourrai plus compter que sur elle. Le moment n'est-il pas venu? »

On sentait une désolation profonde dans la voix de cette belle et jeune créature, ses petites mains se crispaient, et ses yeux fixés devant elle faisaient songer à la biche haletante cherchant un dernier abri.

Ce silencieux appel trouva le chemin de mon cœur et je me serais enchaîné dans les liens que je craignais par-dessus toute chose, si une idée heureuse ne m'avait été inspirée. Je me souvins tout à coup de la lettre de lord Dudley, et je me sentis entièrement sûr que, dans les circonstances présentes, il m'aurait une grande reconnaissance de le remplacer auprès de sa fille, et de la renvoyer immédiatement sous la garde paternelle.

Je connaissais trop bien les terribles dangers qu'elle courait et, bien qu'il me fût impossible de faire comprendre à cette pure enfant la force des enchantements et la puissance de la Magie, je réussis à la convaincre des périls auxquels elle s'exposait en se soumettant plus longtemps à l'influence possible d'Hélène, en faveur de son audacieux frère, Paul Perrault.

Cette fois, j'avais touché la corde sensible. Lady Blanche aimait Hélène mais détestait son frère. Les prétentions de M. Perrault ne faisaient aucun doute pour elle, mais elle pensait que l'influence d'Hélène sur elle ne serait jamais assez forte pour changer son dégoût en tolérance. Cependant mes arguments agirent irrésistiblement sur son cœur. Je lui donnai tant de bonnes raisons afin de lui prouver la nécessité de son retour, pour son père, pour elle et pour moi, hélas! que, plaçant ses deux mains dans les miennes et fixant sur les miens ses beaux veux avec tout le dévouement d'une sainte pour la Divinité, elle murmura : « Ordonnez, j'obéirai. » - Plus résolu que jamais à l'arracher de ces lieux où aucun être humain n'était digne d'elle, je la quittai pour entreprendre la tâche difficile et ingrate de persuader à ses parents qu'elle désirait rentrer en Angleterre par le plus prochain paquebot.

## CHAPITRE XIX

## MAGIE NOIRE

Ce fut avec une hésitation considérable que je me décidai à communiquer au vicomte nos intentions au sujet du départ de sa nièce pour l'Angleterre. En effet, je n'avais comme excuse que la lettre de lord Dudley et le désir de Blanche elle-même. Il m'écouta froidement et me répondit qu'avant de rien conclure, il voulait causer de cette affaire avec sa femme et sa nièce. Il ajouta que puisque j'avais cru devoir lui soumettre un projet concernant le bonheur de lady Dudley, il pensait le moment opportun pour me parler d'un autre aspect de la question qui ne manquerait pas de m'intéresser particulièrement. Alors, en se servant de la phraséologie officielle, et d'un ton protecteur, il m'offrit formellement le main de Blanche. Il reconnaissait que je n'avais pas recherché cette alliance, mais ne pouvait naturellement pas supposer ma répugnance pour un mariage que tant de hauts personnages désiraient. Il était évident en outre que l'établissement de la jeune dame rencontrait un puissant obstacle, puisqu'elle refusait sans hésiter tous les splendides partis qu'on

lui offrait. Il me suppliait de ne pas me méprendre sur ses intentions s'il me disait que j'étais, à son avis, le principal obstacle en question; que c'était en un mot pour moi que Blanche Dudley repoussait tant d'offres brillantes.

Je remerciai lord R... pour cette proposition vraiment flatteuse, et je lui expliquai avec franchise les motifs pour lesquels je ne pouvais regarder Lady Blanche que comme une sœur chérie. Je lui affirmai qu'entièrement pris par une idée sixe, livré à des études étrangères au but du mariage, je me sentais incapable de contribuer au bonheur de Blanche et que c'était surtout à cause de cette situation que je l'avais prié de permettre son retour dans son pays natal. Cachant mal son humiliation et sa colère, lord R. me pria, avant de le quitter, de daigner perdre un moment de mon précieux temps à saluer les dames au salon; je le suivis en silence dans le boudoir de lady Emily, où nous trouvâmes Blanche assez souffrante, étendue sur un divan. Je murmurai un de ces conseils banaux qu'on donne en pareille circonstance et j'étais sur le point de prendre congé lorsque la jeune fille se leva subitement, rejeta en arrière ses longs cheveux d'or, et s'écria : « Hélène me guérira, elle m'appelle, je sens déjà son influence bienfaisante. »

Pendant un instant, elle resta immobile, évidemment magnétisée par quelque invisible pouvoir, dans l'attitude d'une pythonisse attendant l'inspiration. Puis, le somnambulisme augmentant, sa figure, déjà si belle, se transfigura. Tous, nous la regardions avec admiration, lorsque, tout à coup, elle commença un

chant si tendre que nous ne pouvions retenir nos larmes. Cette improvisation musicale m'était adressée; elle exprimait une adoration sans espoir et semblait me prévenir qu'un malheur allait fondre sur moi. Il me fut bientôt possible de distinguer l'esprit atmosphérique d'Hélène Laval, debout auprès de la somnambule et l'inspirant. Le vicomte, bien qu'assez artiste pour jouir de cette merveilleuse harmonie, déclara que puisque sa nièce était sujette à de parcils accès de prophétie musicale, elle ne pouvait réellement être mieux que sous le toit paternel, et cela le plus tôt possible.

Lorsque Blanche fut revenue à elle, je lui demandai doucement si Mme Laval avait l'habitude de la magnétiser. «Oh! oui, répondit elle; très fréquemment elle me guérit mes migraines et peut m'appeler à elle de n'importe quelle distance. Nous avons essayé très souvent cette expérience et je suis sûre qu'elle pourrait ainsi me faire venir, fut-ce du bout du monde.

Je regardai le vicomte et me levai pour partir. Il me suivit et me serrant très cordialement la main, il me dit:

- « Chevalier, vous avez raison. La place de cet'e pauvre enfant est avec ses parents. J'ai eu tort de permettre ces dangereuses pratiques de mesmérisme; et puisqu'elles ne peuvent sinir si elle reste ici, qu'elle parte donc, sans retard. »
- « Oui, répliquais-je, il est bien regrettable qu'une personne pure et impressionnable comme Blanche ait été soumise à la pernicieuse influence de Madame Layal. »

Le vicomte rougit et je pus me convaincre, en l'entendant essayer de défendre cette femme fatale, que lui aussi n'avait pu résister au charme que «l'enchanteresse» répandait autour d'elle. Il fut entendu entre moi et lord R. que Blanche partirait pour l'Angleterre dans dix jours et qu'en attendant lady Emily l'enmenerait à sept mille de Calcutta, à leur résidence dans la campagne. Je devais aller la voir aussi souvent qu'il serait nécessaire pour préparer son voyage dans les meilleurs conditions de confort.

Tranquille de ce côté, je me trouvai libre de songer à mon ami Graham, auquel j'avais promis de le conduire cette nuit-là chez une femme Vaudoux, qui pourrait, pensait-il, l'aider à réaliser son désir, maintenant presque sans espoir. J'avais en vain essayé de l'en dissuader. Graham ne voulait pas ou ne pouvait pas voir le caractère de celle qu'il aimait frénétiquement. Les charmes que, par sa puissance magique, elle avait dirigé contre lui et ceux qu'elle voulait fasciner, avait conduit mon ami à penser qu'un peu d'énergie de sa part ferait pencher enfin la balance en sa faveur. Il avait beaucoup entendu parler d'une femme Vaudoux, de Calcutta, nommée Anine, qui à sa connaissance avait réuni plusieurs couples dont ili me cita les noms.

J'avais justement à mon service un fakir nommé Nazir Sahib dont l'habileté était prodigieuse, surtout dans les actes occultes produits pendant l'extase du mouvement. Les fameux derviches tourneurs avaient été ses professeurs en Egypte. Ce fakir était malais, et Anine la sorcière Vaudoux était sa sœur. Je ne l'avais.

vue et ne désirais pas du tout sa connaissance; mais, comme mon petit fakir m'était très attaché et qu'il aimait beaucoup me raconter les hauts faits de sa sœur, je devins le dépositaire de certaines curieuses confidences dont mon ami pouvait peut-être tirer parti.

Après m'être concerté avec Nazir, je choisis une certaine nuit pour notre visite à Anine et voici quel en fut le résultat. Nous nous dirigeâmes vers la partie la plus éloignée de la « Cité noire »; nous arrivâmes vers minuit à une maison basse. Là, je m'arrêtai pour prévenir Graham qu'il devait marcher fermement derrière moi et le plus près possible, ne pas se retourner et rester muet. J'ajoutai que personne de ceux que nous rencontrerions ne nous adresserait la parole, parce que nous serions invisibles et qu'on ne nous entendrait pas.

Si mes lecteurs me demandaient jusqu'à quel point j'étais sérieux en disant cela, je leur répondrais que je l'étais complètement. S'ils désiraient savoir comment je pouvais disposer d'un tel pouvoir, je leur dirais que c'était par les moyens dont se servent les fakirs hindous pour saturer leurs corps de force vitale et en soumettre tous les éléments physiques à la puissance de leur esprit. On acquiert cette faculté par de longs jeunes et des pratiques ascétiques poursuivies pendant des années jusqu'à ce que les changements survenus dans tout l'organisme de l'Initié aient rendus les rapports entre lui et le monde des esprits très étroits et intimes, presqu'un esprit lui-même; il peut alors s'entourer aisément d'acasha (essence vitale

. نيغر

appartenant à son corps astral) et tout en gardant ses moyens d'action sur les objets physiques, il devient invisible. Il serait aussi inutile de décrire à un Européen sybarite les procédés qui permettent à un Oriental d'arriver à ces états spirituels, que de s'attendre à voir un Life-guard anglais voler dans l'espace. Et cependant un Irdha-pada qui a passé sa vie à s'exercer et qu' a hérité en outre un organisme approprié peut facilement s'élever dans les airs.

Je me contenterai donc de dire que je possédais ce pouvoir et que des esprits m'aidaient à en faire profiter mon compagnon.

Après avoir dépassé les dernières habitations et traversé une succession de cours désertes, nous arrivâmes à un vieux temple en ruines; je me dirigeai vers une porte de la crypte qui s'ouvrit à mon signal et après avoir descendu quelques marches nous pénétrâmes dans une grande chambre en partie creusée dans le roc. Au centre se trouvait une citerne, et les objets nécessaires à l'accomplissement d'anciens rites étaient préparés. Sur un banc de pierre trois femmes voilées étaient assises et leur toilette prouvait qu'elles attendaient une dame importante.

« Ne faites pas attention à elles, dis-je tout haut à Graham, marchez comme je vous l'ai dit; elles ne nous verront pas. En effet, nous étions près du groupe et nous parlions sans précaution, mais aucune des femmes ne nous regarda. Nous passâmes par une seconde porte qui s'ouvrit comme la première, nous étions dans une salle un peu plus grande, ou devaient se faire les cérémonies. Mon compagnon et moi, nous

nous assîmes sur une pierre au pied d'un péristyle brisé, et la scène suivante se déroula devant nous.

Une bande de fakirs à moitié nus parmi lesquels je reconnus Nazir, commenca à danser et tourner autour d'une femme qui, habillée en blanc, les pieds et les bras nus, les cheveux noirs tombant presque jusqu'à terre, se tenait les bras croisés, au centre du cercle formé par les danseurs. Chaque extatique tournait avec une telle rapidité qu'il ressemblait plutôt à une colonne qu'à un être humain. L'immense quantité d'acasha et de magnétisme qu'ils dégageaient se répandait peu à peu dans la pièce et pouvait presque être perçue comme une vapeur. Graham serait certainement tombé évanoui si je ne l'avais soutenu en voulant fortement qu'il fût calme. A l'autre bout de la chambre, on voyait un autel couvert de signe cabalistiques sur lequel étaient placés trois brûle-parfums. Devant l'autel, autour d'un feu de charbon qu'elle entretenait et sur lequel elle jetait de violentes odeurs, se tenait la sœur de Nazir, une belle créature aux yeux étincelants, portant une sorte de tunique courte, brodée de caractères, et une couronne brillante également ornée de pentacles magiques.

Cependant la danse avait cessé; les fakirs s'étaient tous arrêtés subitement, comme s'ils avaient été changés en pierre par la baguette d'un enchanteur. Ils levèrent tous leurs bras maigres et dirigèrent leurs doigts sur la femme placée au centre. Graham put alors reconnaître Mme Hélène Laval; son horreur et son épouvante furent telles qu'il manqua de briser les fluides dans lesquels je le tenais renfermé; heureu-

sement, il revint à lui et reprit sa place à mon côté.

Les fakirs continuaient à tenir leurs mains tendues vers Hélène Laval; ses traits prirent bientôt une expression si sublime, que mon admiration fit taire un moment mon dégoût, je la regardai réellement avec intérêt. Il n'y a aucune exagération à dire qu'en ce moment le fluide lumineux qui sortait des fakirs brillait comme de petites langues de flamme et la somnambule entra dans de tels transports qu'elle leva les bras, et poussa des cris sauvages, puis elle bondit en l'air et y resta suspendue pendant plusieurs minutes. à cette vue les extatiques commencèrent à crier et. levant les bras, ils se prosternèrent et demeurèrent immobiles jusqu'à la fin de la séance. Anine s'approcha alors d'Hélène Laval toujours élevée de terre et se mit à chanter une sorte d'invocation monotone aux esprits de l'air, pendant que ses gestes de commandement faisaient descendre peu à peu la médium, qu'elle conduisit enfin par la main jusqu'à un siège placé dans un cercle tracé sur le sol. Puis elle commença une série d'invocations aux exprits des éléments, sans cesser de tourner autour de l'autel et du feu dans lequel elle jetait des parfums dont l'odeur aromatique se répandait dans la chambre.

Ce phénomène de lévitation n'étonnera pas beaucoup les spiritualistes, mais mon récit, je le sais bien ne leur donnera pas la moindre idée de la scène lugubre et magique que j'essaie de décrire. Comment dépeindre en effet la sombre et antique solennité de cette caverne creusée dans le roc, l'aspect étrange des fétiches qui nous entouraient, la sauvage démoniaque apparence des fakirs prosternés, la maîtresse des rites, à moitié folle, et surtout l'air surnaturel de l'extatique en robe blanche dont la suspension dans les airs, narguant toutes les lois connues, étaient dus à des pouvoirs incompréhensibles ou à de êtres aussi terribles que la sorcière dont ils étaient les esclaves?

Tout cela était si nouveau pour Graham que je ne fus pas surpris de voir ce soldat d'une bravoure éprouvée serrer ma main, devenir froid comme la mort, et trembler comme une feuille en s'appuyant sur mon épaule.

Voici une traduction très imparfaite des vers que chantait la sibylle, en tournant autour du cercle magique:

O belle Créature de feu,

Enveloppe cette mortelle de ton ardeur!

Que la flamme de sa vie jette à ses pieds toutes les créatures,

Que son pouvoir les brûle,

Et réduise en cendre, en poussière ceux qui ne s'inclinent pas devant elle!

O esprit de feu! Esprit de la chaleur! Esprit de la flamme,

Esprit des éléments embrasés, écoute et obéis!

Ensin, ces abominables invocations se terminèrent. L'air était étrangement troublé autour de nous; tout notre organisme et le rocher même dans lequella chambre avait été creusée semblaient vibrer. Nos oreilles percevaient quelque chose ressemblant à un long soupir ou au gémissement du vent; de grotesques formes d'yeux étincelants s'esquissaient dans l'ombre, et des langues de flammes brillaient au-déssus de nos têtes. Graham et moi nouséprouvions une sorte d'oppression morale touchant de très près au désespoir et je suis sûr que tous ceux qui ont assisté comme auteurs ou témoins à une scène de vaudouisme ne me démentiront pas. J'ai connu bien des voyageurs à qui cela est arrivé et les moins impressionnables d'entre eux ont ressenti cette sorte de désolation d'abandon de Dieu, qui s'empara de nous en cette occasion.

La Malaise s'inclina profondément, quand tout fut terminé, devant Mme Laval. Puis, croisant les bras sur sa poitrine, elle se tint immobile et lui dit:

- Qu'ordonne encore à son esclavela sille d'Indra? Elle est maintenant plus belle que Parvati, plus puissante que le Taureau sacré, que veut-elle encore?
- Anine, répondit Mme Laval, j'ai déjà essayé votre pouvoir sur tous les hommes que je connais, sauf un, le seul que j'aime! Et lui seul a résisté! Et je sais même, je sais trop bien, qu'il me hait!
- Il en aime une autre, dit froidement la Malaise. N'est-ce pas assez?
- Ne me le dites pas! je ne veux pas le croire encore. Écoute-moi, femme, tu as un cœur dans ta poitrine, malgré ton indifférence, ne peux-tu rien faire? N'y a t-il pas encore quelque chose à tenter?
- Ne vous ais-je pas avoué que le Maître des esprits est plus fort que moi? Même il me semble que je ressens maintenant son influence. Cette chambre est pleine de *lui*, il annihile mon pouvoir. Il ne vous

reste plus qu'un seul moyen, blessez-le physiquement, tuez presque son corps et vous pourrez alors toucher son âme!

Tout en parlant, Anine avait contourné l'autel et écarté un rideau noir. Je fus moins surpris que Graham de voir que ce voile dissimulait mon portrait assez bien exécuté et une image de cire qui me ressemblait un peu.

Mon ami tressaillait à la vue de ces objets; pour la première fois, la vérité complète lui apparut. Aussi, lorsque Mme Laval, avec des sanglots passionnés, des prières et des malédictions, s'adressa à ces images dans un langage qui ne permettait aucun doute, le pauvre Graham, complètement hors de lui, faillit m'échapper et je fus obligé de le maintenir solidement.

— Partons, chevalier, murmura-t-il, quittons ce lieu d'horreur! Est-ce là le Vaudouisme? Je frémis en pensant dans quel abîme pouvaient me pousser mon désir impie et mes téméraires intentions! Que Dieu me pardonne mon crime involontaire!

C'était bien inutile d'essayer de le calmer et de le retenir plus longtemps; il en avait assez vu pour être guéri de sa folie et rendu à l'honneur. Quant à moi, je n'ignorai pas ce qui allait se passer et j'étais sûr de n'avoir rien à craindre. Mes lecteurs savent certainement pourquoi, car j'ai déjà écrit bien souvent que le succès de tout rite magique réside dans l'effet psychologique qu'il peut avoir, autrement dit, dans le pouvoir d'un cerveau sur un autre. De plus, il faut que l'action soit ininterrompue. Si on peut atteindre

la personne visée, sans se heurter à aucun courant contraire, la réussite est sûre; mais lorsque la personne envoûtée connaît le travail qui est fait contre elle, et si elle est gardée par une volonté forte et un pouvoir spirituel plus grand que celui du magicien, alors le charme est rompu, et tout est manqué.

D'après les idées de convention sur lesquelles sont fondés les récits d'imagination, les romanciers — qui se croient en général forcés de défendre ce qu'ils appellent les « intérêts de la morale » — font toujours éclater à la fin le triomphe de la vertu sur le vice. S'il en était ainsi dans la réalité, les tentatives occultes des Vaudoux ne réussiraient jamais. Malheureusement, les lois physiques et psychologiques ne se soumettent pas à la morale. Les êtres les plus purs et les meilleurs partagent la destinée des méchants dans le vaisseau qui sombre ou dans la maison en flammes. Les parents aiment autant, sinon plus, les enfants pervers que les bons.

La fatalité est inexorable, qu'elle soit dirigée dans l'intérêt du vice ou de la vertu. Ne confondons pas les lois avec les principes. La loi de l'effet psychologique est une loi de force, de puissance magnétique, de réciprocité positive et négative.

Les principes du bien et du mal opèrent d'une façon toute différente. Ainsi les enchantements des Vaudoux pouvaient agir sur la pure, l'innocente Blanche Dudley, parce qu'elle était sans défense contre le magnétisme auquel elle avait cédé une fois. Sur moi, au contraire, ce pouvoir n'avait aucune action, parce que j'étais positif, par rapport à l'envoûteur et que,

de plus, j'étais entouré par des influences impénétrables.

Laissez-moi maintenant essayer de définir le Vaudouisme. Tous les spiritualistes expérimentés avoueront que des mauvais esprits d'hommes et d'élémentals
assistent à ces scènes et aident à produire les phénomènes. Les rites eux-mêmes, chants, invocations,
parfums, blessures, déchirures faites à des portraits, à
des images, ou à d'autres objets inanimés, seraient
absolument sans effet pour le bien ou le mal, s'ils
n'excitaient le magicien jusqu'à le faire arriver à un
extatique délire. La véritable efficacité de ces rites est
dans l'intention, dans la quantité de pouvoir mental
émise, dans la force de volonté extériorisée, et surtout dans le plaisir que de mauvaises entités éprouvent
à aider les hommes à accomplir des actes avec lesquels
ils sont en harmonie.

On me demandera peut-être: Que font donc nos Anges gardiens? Pourquoi ne s'interposent-ils pas pour nous sauver? Je réponds qu'ils sont toujours près de nous, disposés à nous aider et à nous inspirer; mais l'histoire est là pour prouver qu'ils n'y réussissent pas toujours. Les esprits grossiers et matériels sont peut-être plus rapprochés de la terre que les Anges? Quelle que soit la cause réelle, c'est réellement frivole de nier un grand nombre de faits pour avoir le plaisir d'établir une théorie morale qui n'a de valeur qu'autant qu'elle est pratique. Le meil-leur moyen de nous préserver des mauvaises influences en général, c'est de développer en nous la pureté qui est en elle-même une force très grande pour repousser

le mal. Mais, lorsque cette pureté a succombé sous une influence magnétique, notre devoir impérieux est de ne plus nous occuper des lois morales, mais des . lois du magnétisme, qui dépendent de principes entièrement étrangers à la morale. Nous devons adopter les principes de la Nature comme nous les trouvons, non d'après l'idée que nous en avons, ou d'après les suppositions que nous faisons sur eux. Nous ne devons pas croire que notre ignorance nous mettra à l'abri de tout danger. J'ai entendu bien des gens affirmer que, ne connaissant pas la magie, ils n'avaient rien à redouter; ils semblaient imaginer que leur sécurité dépendait de leur ignorance. Dans les chapitres que j'ai donnés sur la possession, j'ai prouvé bien souvent le contraire. Presque tous les obsédés que j'ai vus étaient attaqués sans aucun égard pour leur innocence.

De petits enfants devenaient fréquemment sujets à l'obsession, et je pourrais citer une quantité énorme de pures et tendres femmes tombées victimes des làches attentats des envoûteurs, tandis que des personnes bien moins élevées avaient échappé parce qu'elles connaissaient le danger couru.

La réelle sauvegarde est donc la compréhension de la nature des influences occultes, des lois qui les gouvernent et des moyens de les combattre. Il peut paraître très satisfaisant d'ignorer la présence des voleurs autour de notre maison, pourvu qu'ils neprofitent pas de notre sécurité; mais, si nous connaissonsleur présence, nous nous garderons bien mieux contre leurs attaques: CONNAISSANCE EST POUVOIR; IGNORANCE, FAIBLESSE.

Voilà pourquoi je voudrais amener les vrais penseurs à étudier l'Occulte et à reconnaître dans le grand réservoir des lois naturelles les différentes sources du bien et du mal, qui sans cesse nous entourent. Le manque de temps et d'espace m'empêche de m'étendre davantage sur ce sujet. Contentons-nous de savoir aujourd'hui ce que l'humanité expérimentera certainement tôt ou tard, c'est-à-dire que la volonté est la puissance souveraine qui dirige la création pour le bien et le mal. Tant que nous ne serons pas éclairés sur les usages et les abus de la faculté psychologique, nous continuerons à être victimes, que nous le sachions ou non, des forces aveugles que nous manions. Les asiles d'aliénés se rempliront d'obsédés; les prisons, de pauvres gens trop faibles pour résister à la contagion de la criminalité, et nos maisons, d'hommes et de femmes pervers, dont les passions mauvaises sont nourries par l'atmosphère même qu'ils respirent.

Que la connaissance et la science viennent donc à notre aide : la connaissance de l'Occulte et la science de l'âme!

## CHAPITRE XX

## **PSYCHOLOGIE**

La veille du jour fixé pour le départ arriva enfin. Dans la matinée je me rendis à la maison de campagne du vicomte pour rendre compte à Blanche de mes derniers préparatifs et lui demander si elle désirait quelque chose de plus. La pauvre enfant comprenait très bien que j'étais la cause de son exil; néanmoins elle me remercia simplement pour mes soins fraternels, et m'assura qu'elle était prête à partir.

Pendant toute la conversation, son air rêveur et distrait me troubla étrangement. Ce n'était pas de la froideur, mais une sorte de dualité, si je peux employer ce terme, qui me donnait l'impression d'un esprit étranger se servant de ses organes. Lorsque je lui parlais, elle écoutait, mais c'était une autre voix que la mienne. Dans ses réponses, il y avait une hésitation, une réserve qui m'étonnèrent et me peinèrent au delà de toute expression.

Voulant la soustraire à cette sorte d'égarement, je détachai quelques fleurs du bouquet que j'avais apporté, et j'essayai de les arranger dans ses cheveux, comme je l'avais déjà fait souvent; mais, pour la première fois, je pense, elle me repoussa et, s'éloignant de moi, comme une biche essrayée, me sit de la main un signe d'adieu, et sortit de la chambre. Je quittai la villa sans l'avoir revue.

Je dois reconnaître que je suis sujet à des impressions diverses dont je ne puis donner une explication satisfaisante aux autres ou à moi-même. Je m'aperçus cette nuit-là même qu'une étrange et occulte influence s'emparait de moi. Impossible de rester calme; toute société me devint insupportable et ma solitude fut peuplée de visions fatigantes. Vers minuit, las d'errer dans les jardins de ma résidence, sans pouvoir deviner ou analyser mon triste état mental, je me retirai dans ma chambre, et j'essayai de vaincre l'occulte force qui pesait sur moi, en m'occupant de comptes et de détails vulgaires. Tout fut inutile: je ne pus ni lire ni écrire. Je ne réussis pas même à rester assis; je revins aux jardins de la vieille et autrefois splendide villa que j'habitais. Je me promenai sans but et sans trouver aucun soulagement. Mes serviteurs s'étaient assoupis en m'attendant; leur présence ne sit qu'augmenter ma souffrance et, je les renvoyai en hâte. Je me décidai alors à forcer, si c'était nécessaire, le sommeil que je désirais, tout en le redoutant. J'étais à moitié déshabillé lorsque l'accès revint avec la même sensation d'une présence invisible autour de moi. Je savais que plus l'esprit est troublé, moins est grande sa lucidité. Pour atteindre un haut degré de spiritualité, le contrôle le plus complet des impulsions, des passions ou des émotions est nécessaire. On m'avait

\_\_دخير



enseigné et j'en avais muintenant la preuve, que les plus hauts grades spirituels exigent une vie chaste et une domination complète sur les passions, les biens sociaux, les désirs.

Il faut être maître de soi pour être maître des autres et atteindre cet équilibre parfait qui soumet à l'adepte la nature et ses royaumes occultes. Impulsif passionné et impressionnable je ne serais jamais arrivé à cette élévation spirituelle, si je n'avais possédé naturellement ces dons de l'esprit que je n'aurais jamais eu le courage de conquérir. Cependant j'avais fidèlement pratiqué les exercices ordonnés comme épreuves. J'avais acquis une puissance sur moi-même à laquelle peu de jeunes gens de mon âge seraient parvenus, et c'était bien rarement maintenant que la pauvre faible nature humaine triomphait de la volonté de l'adepte.

Dans la circonstance présente, ma défaite mentale était complète, et, comme pour celles qui l'avaient précédée, je devais la payer bien cher!

A la fin, je résolus de ne pas m'épuiser plus longtemps dans cette lutte et je prononçai mentalement ces paroles: « Que les puissances du Mal agissent, je n'y prends plus garde! »

Je me jetai sur mon lit et m'endormis presqu'en touchant l'oreiller. Lorsque je m'éveillai, la lune était basse dans le Ciel et les étoiles pâlissaient. Un bruit, dont je ne m'expliquai pas d'abord la nature, attira mon attention. Les yeux demi-clos, je me levai sur mon séant, attendant que le bruit se renouvelât. J'entendis bientôt un soupir de douleur, si plaintif, si

déchirant, que je tressaillis. Plusieurs fois, il se répéta. Je ne rèvais pas: je fus bientôt convaincu, qu'il venait de la terrasse extérieure, et qu'il se rapprochait de plus en plus. Un moment après un léger bruit de pas se mêla aux plaintes et par la porte vitrée laissée ouverte, j'aperçus la forme de la malheureuse Blanche Dudley! Ses longs cheveux d'or tombaient sur une robe de soirée déchirée, tachée comme s'il elle avait traversé une route pleine de pierres et de ronces. Un seul coup d'œil me suffit pour reconnaître qu'il n'v avait aucune pensée dans ses yeux fixés dans le vide. Elle était mortellement pâle; elle marchait comme une somnambule profondément endormie et ses petits pieds évidemment blessés avaient taché de sang ses souliers blancs. Ses mains pendaient le long du corps. Dans son sein, je reconnus les fleurs que je lui avais apportées le jour même. La pauvre enfant n'avait qu'une robe légère pour s'abriter contre l'air froid de la nuit. qui, dans cette saison et à cette heure, est souvent plus piquant dans l'Inde que dans des latitudes plus septentrionales. Blanche traversa la chambre et, s'arrêtant au pied de mon lit, elle poussa un cri et se renversa sur le sol où elle resta immobile comme de la neige fraîchement tombée.

En un instant je me débarrassai des rideaux qui défendent le dormeur contre les insectes dans ces pays tropicaux et je pris dans mes bras le corps de la pauvre enfant en apparence privé de vie. Mais au moment où je me relevais, presque paralysé d'étonnement et de frayeur, la pièce s'éclaira tout à coup, et sept ou huit Brahmines appartenant à une des sociétés occul-

tes dont je faisais partie parurent sur la véranda. Les uns entrèrent et d'autres restèrent au dehors, me regardant sévèrement.

- Au nom du Ciel, m'écriai-je indigné, que voulezvous, Messieurs?
- Nous sommes ici pour nous assurer de la véracité de vos accusateurs, Louis de B., répondit un de mes visiteurs, le noble Gouron, à qui j'avais promis d'observer pour un temps l'ascétisme le plus strict en pensée, en parole et en action.
- Comment, répliquais-je, avez-vous donc le droit de pénétrer dans mes appartements privés pendant les heures sacrées du repos?

J'avais posé sur un divan la malheureuse femme et je me tenais entre elle et les nouveaux venus.

- Louis, dit celui qui avait parlé le premier, nous avons été informés que, par vos enchantements, vous avez attiré cette dame et l'avez amenée ici pour la perdre. Vous connaissez les terribles châtiments que vous méritez pour avoir rompu vos vœux; mais l'honneur même dû à notre ordre n'est rien en comparaison du devoir que nous, vos pères spirituels, nous remplissons en essayant d'empêcher l'action vile dont vous êtes accusé.
  - Qui m'accuse? demandai-je.
- Un néophite de notre association, dit le Gouron.
- Ferdinand Perrault, ajouta une voix douce à coté ce moi. Je tournai vivement la tête; la forme voilée du Byga Chundra ud Deen était devant moi.

Avant qu'il ne me fût possible de l'appeler à mon

aide, il glissa jusqu'à un groupe de statues, ornées de roses et de plantes des tropiques, qu'on avait placé au fond de la chambre, et on entendit s'écrier de sa voix douce et perçante: Voici l'enchanteresse! En même temps, il tirait à lui, plutôt par sa force de volonté qu'autrement, une femme masquée et voilée qui s'était cachée à cette endroit. Cette personne, malgré sa terreur visible et sa résistance acharnée, fut bientôt au milieu du cercle des Brahmines. Je retirai rapidement le voile et le masque, découvrant, comme j'en étais sûr, les traits pâles et encore orgueilleux d'Hélène Laval!

- Voyez combien vous m'avez mal jugé, Messieurs, m'écriai-je avec emportement. Voici le démon qui a tout fait! Voici l'enchanterresse dont l'art criminel et sans pitié a conduit ici son amie confiante, celle qui toujours la défendait, son sujet ensin, et qui vous a invités à être les témoins de la honte et du désespoir! Qui ne comprendrait maintenant tout le complot? Bien longtemps avant d'avoir en vue ce lâche dessein. Mme Laval s'est souvent vantée de son pouvoir magnétique sur Lady Blanche et, pendant cequ'elle appelait « d'intéressantes expériences psychologiques », elle a attiré plusieurs fois vers elle son inconsciente et innocente victime, qui se trouvait à d'assez grandes distances. Ces pratiques, faites d'un côté par une personne intéressée à la Science occulte et de l'autre par une pure et aimante jeune sille, ne semblaient pas devoir se terminer par la perte de la paix et de l'honneur de cette dernière, sans parler de la honte et du malheur dont on avait l'intention de m'accabler.

Si j'avais été assez de sang-froid pour remarquer les détails de la triste scène qui se déroulait devant moi, ie me serais certainement aperçu de l'extraordinaire dépression mentale d'Hélène Laval, autrefois si maîtresse d'elle-même. Ses yeux brillants noirs désiaient encore, mais elle s'efforçait vainement de protester de son innocence. Une volonté plus puissante que la sienne la maîtrisait, et, tant que le Byga la toucha, elle ne put que jeter des regards furieux sur ceux qui l'entouraient, sans réussir à émettre un son intelligible. Quant aux brahmines, ils me connaissaient et avaient confiance en moi. Mon ami Nanak Rai était parmi eux, et le petit fakir Nazir allait de l'un à l'autre expliquant ce qu'était réellement Hélène Laval et les cérémonies magiques qu'elle pratiquait avec sa sœur Anine, dans le but de me vaincre et de perdre Blanche Dudley.

- C'est ma sœur qui a tout fait, cria impétueusement le petit fakir. Hélas, hélas, le sang de Nazir Sahila
coule dans les veines d'une chandala. Oh! mes pères!
continua-t-il en gesticulant avecénergie du côté des jardins, il yaencoredu malheur pour les innocents. Cachez
la pauvre dame, chevalier, cachez-la si sa vie vous est
chère, voici son oncle conduit par Perrault, ce fils de
Sudra. Ils viennent avec des torches, pour chercher
l'absente que Perrault sait bien où trouver. C'est trop
tard! ajouta-t-il en se laissant tomber sur le sol. L'ennemi est sur nous! En effet, le vicomte R..., accompagné par Perrault et un neveu, pénétra dans la chambre.

Lady Blanche, je l'appris plus tard, était absente depuis 10 heures du soir.

Sachant combien elle aimait se promener dans les jardins au clair de lune, des domestiques avaient été envoyés dans toutes les directions pour la chercher.

Les heures passèrent en infructueuses recherches. Vers i heure du matin, Perrault, pensant bien que de plan infâme de sa sœur devait être sur le point de s'accomplir, se présenta au vicomte, simula un ardent désir de lui être utile et lui affirma avoir appris d'une femme vendant nommée Anine que le chevadier de B... avait attiré par des charmes la malheureuse jeune fille à sa résidence et que, en ce moment, elle devait y être encore.

Le porteur de cette mauvaise nouvelle faillit y être tué par le sier gentilhomme que l'annonce de ce qu'il jugeait être une honteuse calomnie avait rendu surieux. Mais, quand Perrault eut échappé à la première colère, le vicomte appela un de ses neveux qui était chez lui en ce moment, et lui demanda son avis. Il su décidé que Perrault devait prouver sa véracité ou payer pour son mensonge. Ils le forcèrent à entrer dans leur voiture et partirent au galop vers ma villa, trouvant encore l'allure des chevaux trop lente pour leur impatience.

Telles étaient les circonstances qui vinrent augmenter mon maiheur dans cette nuit fatale. Certainement, c'est aux pouvoirs du Byga, à la calme, ferme amitié de Nanak Rai que je dus d'échapper à la folie, pendant ces heures d'épreuves. L'humanité et l'ascendant de ce dernier sur moi m'empêchèrent certainement de tuer Hélène Laval et son intâme frère. La force de caractère du brahmine, la présence pleine

d'autorité et la claire explication qu'il donna rapidement des faits me sauvèrent la vie, car le vicomte était bien résolu à la sacrifier, lorsqu'il eut la certitude que Blanche était dans mà chambre.

— Soyez tous calmes, commanda le bon brahmine, et écoutez ce que j'ai à vous dire. Alors, en un langage simple et chaleureux, il résuma le récit du fakir, décrivit les pratiques de magie de Mme Laval et affirma mon entière innocence. Il défia Mme Laval ou son frère de le contredire, et, ces misérables restant silencieux, il montra l'infortunée jeune fille, encore en somnambulisme, et étendue sur le divan où je l'avais placée. M'écartant doucement, ce brave ami, qui était très habile magnétiseur, la prit tendrement par la main et la placa debout au milieu de nous, encore inconsciente de son état.

Sa fatigue visible, ses vêtements déchirés, ses souliers tachés de sang, ses cheveux défaits et l'indescriptible expression d'innocence répandue sur ses traits, l'idée que cette malheureuse enfant avait fait plus de sept milles dans un pays accidenté au milieu de dangers effroyables, toutes ces circonstances combinées eurent l'effet qu'en attendait le sage mystique. Le vicomte se cacha le visage dans ses mains, les bons brahmines murmurèrent quelques paroles de pitié et l'impitoyable enchanteresse elle-même fut émue. — A ce moment, un étrange phénomène eut lieu.

Au-dessus de cette jeune tête ensoleillée, si touchante dans son innocence et son malheur, apparut une légère lueur, une étincelle qui aurait pu disparaître dans ses cheveux bouclés. Puis cela augmenta, s'épandit et devint bientôt un lumineux halo qui finit par former une couronne glorieuse au-dessus de la somnambule. J'ai fréquemment entendu des spirites décrire la beauté des lumières produites par les esprits. Je ne sais pas ce que peuvent avoir été leurs expériences, mais je suis sûr de n'avoir jamais contemplé un phénomène de cette sorte si directement en contact avec une mortelle; jamais un signe aussi net d'une présence angélique n'a produit sur les témoins une impression si profonde et si sainte. Au milieu des exclamations qui accueillirent l'apparition de la lumière, le brahme dit doucement : « Blanche, mon enfant, pourquoi êtes-vous venue îci? Répondez comme si vous étiez en la présence de votre Dieu.

- ELLE est devant son Dieu, répondit une voix étrangère par la bouche de Lady Dudley toujours en trance. Son esprit est avec les anges, et un être plus fort qu'elle va vous répondre. Voici pourquoi elle vint en ce lieu. » En disant ces mots, Blanche s'avança lentement vers la forme voilée d'Hélène, tenue fortement par un des brahmes, CAR LE BYGA ÉTAIT PARTI. D'un geste plein d'autorité, elle enleva le voile de Mme Laval, et d'un ton profond et pénétrant:
- Répondez, Hélène de Laval, pourquoi avez-vous attiré en cette chambre Blanche Dudley? Par quel pouvoir et dans quel but? Répondez! car vous êtes en présence de votre Dieu.

Nous éprouvames tous un frisson de terreur lorsque nous vîmes la frêle créature, qui semblait maintenant grande et majestueuse, s'approcher de son mauvais génie pour le confondre.



- Qu'ai-je fait? murmura la sombre sybille, qui succombait évidemment à son tour sous la volonté de son ancien sujet.
- Dites la vérité, Hélène; répondez, répétait la belle extatique d'une voix qui fit tressaillir son ennemie.
- Je l'ai attirée par ma volonté, répondit l'enchanteresse, comme si chaque mot lui était arraché par la torture.
- Pourquoi ? rugit le vicomte ; répondez, maudite sorcière !

Hélène ne l'entendit pas. Elle était complètement au pouvoir de celle qui la magnétisait, et tous ses senslui étaient soumis.

- Quel était son but, répéta Blanche en se tournant vers le vicomte avec une douce dignité, pouvezvous encore le demander? Ne savez-vous pas qu'elle voulait détruire la réputation sans tache de sa victime?
  - Qu'elle avoue son crime! dit un des Brahmes.
- Assez de paroles ont été dites pour écraser la coupable et justifier l'innocente, interrompit la voyante avec une inexprimable douceur mêlée de commandement. « La vengeance m'appartient, dit le Seigneur, et c'est moi qui récompense. »

Alors, cessant d'étreindre le bras de Mme Laval, elle joignit les mains et, levant vers le ciel ses yeux extasiés, elle murmura avec une expression impossible à décrire: « Pardonnez-nous nos offenses, comme aussi nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Le halo s'essaça progressivement. Nanak étendit. le bras pour recevoir la jeune sille. Sur un signe de

moi, il la souleva de terre et la porta jusqu'à la voiture du vicomte, qui attendait au dehors. A ce moment, comme poussé par l'indignation, le fakir Nazir s'écria en montrant Hélène, qui nous regardait toujours avec une expression de rage et d'audace:

« Ouelle femme cruelle! Elle mérite la condamnation des hommes et les jugements de Brahma! Je ne sais si elle a accompagné longtemps sa malheureuse victime. mais je l'ai vue dans sa voiture pendant que la jeune dame marchait avec peine sur la route pierreuse, derrière elle. — Ses vêtements étaient trop légers pour l'abriter, et ses pieds ensanglantés paraissaient à travers ses souliers déchirés. Elle allait comme endormie, toujours en avant, pendant que cette femme, penchée à la portière de son carrosse, lui faisait des signes de la main et se moquait d'elle. - Je l'entendis crier: « Plus vite, mon gentil oiseau, plus vite! Je vous emmène vers votre fiancé, petite pureté, et nous aurons un beau mariage avant que les étoiles aient disparu! On saura que la belle Lady Blanche Dudley s'est offerte à un amant mal disposé avant qu'un autresoleil ait éclairé sa tête déshonorée l »

J'ordonnai au fakir de se taire, le menaçant de lui demander pourquoi il n'avait pas défendu la malheureuse victime. Quelques Brahmines prirent amicalement congé de moi; d'autres restèrent pour m'offrir leurs services. Laissant alors le frère et la sœur sous la garde de mes amis, je sortis pour chercher Nanak, que je trouvai accoudé à la portière de la voiture, essayant de consoler Blanche, qui, maintenant réveillée, pleurait amèrement. Le repoussant doucement, je m'élançai

dans l'intérieur, et, m'asseyant à côté de mon amie, je l'entourai de mes braset je murmurai : « Ma Blanche, voici l'aurore du jour où vous partirez, non pour rentrer chez votre père, mais pour pénétrer dans la demeure de votre époux!

- « Que vos femmes vous habillent de blanc, ma chérie, qu'elles placent dans vos cheveux les fleurs que je vous envoyai. A 8 heures, ce soir, je serai près de vous, et devant vos amis et vos ennemis vous me donnerez le droit de vous défendre contre le mal qui pourrait vous atteindre, tant que nous vivrons sur terre. » Quelques mots encore de consolation et de promesse, et je la quittai:
- Votre voiture vous attend, madame, dis-je à Mme Laval, que je rencontrai sur le seuil, pas un mot! Voici votre place.

Mes serviteurs la poussèrent dans l'intérieur, et le cocher partit.

- Pas si vite, monsieur, ajoutai-je, en voyant Perrault courir après l'équipage, qu'il essayait d'arrêter.
- Laissez-moi, hurla-t-il, comme je le saisissais. Vous ne voulez pas me tuer? A l'aide! on m'étrangle, on m'assassine.
- Que faites-vous, Louis? s'écria Nanak, essayant vainement de m'arracher le misérable. Laissez-le, n'obcurcissez pas votre âme pour ce vermisseau! Je vous le commande par un mot auquel vous devez l'obéissance.

Le mot fut dit et me désarma.

« Il ne perdra rien pour attendre! murmurai-je, car tout le sang hindou qui coulait dans mes veines se révoltait contre ce lâche à qui je voulais faire payer son crime et celui de sa sœur.

Le vicomte et son neveu intercédèrent aussi pour le poltron.

Je me contentai de le lancer sur un buisson d'épines et je lui commandai de se souvenir que l'heure de son châtiment était encore à venir.

Cette nuit même, à 8 heures, j'étais le mari de la douce, pure, innocente Blanche Dudley; son oncle se déclara satisfait, et le cœur de la pauvre jeune fille ressentit enfin la plus grande joie qu'il eût encore éprouvé sur la terre. Quant à moi, je dis adieu à tous mes espoirs de vie dans les étoiles, aux mystères de l'occulte, à mes rêves d'évolution spirituelle, à toutes mes recherches dans le royaume de la gloire divine.

Espoirs, aspirations, tout fut brisé, et tendrement, sincèrement, je me préparai à remplir de mon mieux les nouveaux devoirs que l'honneur et la pitié m'avaient imposés.



## CHAPITRE XXI

#### LE JOURNAL DE BLANCHE

Ce fut juste neuf ans après avoir quitté mon cher ami John Cavendish Dudley, que j'épousai sa fille chérie. Je savais que cet événement comblerait ses vœux et, quand je l'écoutais se plaindre de ce qu'il ne pouvait pas espérer me nommer un jour son fils, je ne me doutais guère que je retournerais vers lui avec ce titre.

J'avais résolu d'employer une année à terminer toutes les affaires qui pouvaient me lier encore au pays de ma naissance. Pendant huit mois, je passai donc mes journées à ces arrangements et aussi à essayer de rendre heureuse la douce, aimante créature que j'avais prise dans mes bras, sinon entièrement dans mon cœur. Dieu seul sait combien complètement elle méritait le don de mon cœur, de ma vie, de tout le bonheur que l'existence terrestre peut donner en retour de ses pures tendances et de l'amour unique qu'elle m'avait voué.

Nous devions partir vers la sin de l'année. Cela était

indifférent à Blanche, pourvu qu'elle fût avec moi. Suivre le mouvement de ma main, devancer le regard de mes yeux était toute l'occupation de sa vie. Celai ne veut pas dire qu'elle manquât d'intelligence. Au contraire, sa vive imagination aurait dépassé celle de son époux, si l'admiration passionnée qu'elle ressentait pour lui, et sa modestie n'avaient volontairement éclipsé ses brillants pouvoirs mentaux.

Huit mois s'étaient donc écoulés lorsque je sus obligée de me rendre dans une province éloignée. Ma chère fêmme ne m'avait pas quitté depuis notre mariage, mais je ne pouvais éviter ce voyage et il était impossible de l'emmener avec moi. Les ennemis abhorrés auxquels je ne devais que ma haine, et qui avaient malgré eux causé mon mariage, n'étaient pas venus troubler ma vie depuis la terrible nuit décrite dans le chapitre précédent. J'avais su seulement que Mme Hélène s'était affiliée à une nouvelle secte religieuse qui venait de paraître et que son infâme frère avait réussi à obtenir une bonne situation officielle.

Aucun chagrin n'avait troublé le bonheur de Blanche. Son oncle et sa tante étaient siers d'elle et nous priaient souvent de venir chez eux, mais Blanche présérait la demeure de son époux. Mes fakirs l'amusaient avec leurs merveilleux phénomènes, et ces impassibles ascètes ne pouvaient s'empêcher de sourire, et leurs yeux voilés s'éclairaient malgré eux lorsque le rire perlé de la joyeuse sée résonnait à leurs oreilles ou lorsqu'elle frappait l'une contre l'autre ses petites mains pour les remercier de leurs tours de force.

Mais revenons, tournons ensemble les pages du

seul souvenir qui me reste du dernier acte de ma vie dans l'Inde. Ce souvenir est le journal écrit par Blanche, qui semblait pressentir son utilité future et deviner qu'il serait un jour le silencieux témoin de ce que nulle lèvre mortelle ne pourrait dire. Je le trouvais dans la solitude de la chambre froide et vide d'où la vie avait fui, où le soleil s'était éteint, où le rire joyeux, la voix merveilleuse avaient cessé pour toujours. Voici les passages qui ont rapport à la crise dont je parle:

Janvier 10-18. — Oh ma chère mère, combien je désire que vous puissiez me voir maintenant? Chères sœurs, je crois que vous seriez presque jalouses! Oui, je pense que vous le seriez, tout en vous réjouissant de mon bonheur. Car vous admireriez autant que moi le chevalier magnifique, comme nous l'appelions lorsqu'il était parmi nous à N. Mais l'admiration que vous, moi ou d'autres pouvions avoir pour mon Louis, n'est rien comparée à l'amour qui remplit mon cœur, non parce qu'il est beau, mais parce qu'il est lui-même, et si bon, si aimable! si cher à mon âme! Vous reverrais-je jamais, chère mère? Que je voudrais vous voir pour vous dire combien mieux je comprends depuis quelques mois ce qu'est l'amour maternel.! Ma tante Emily dit que toutes les jeunes femmes, lorsqu'elles vont avoir un enfant, tremblent à la pensée de leur responsabilité. Moi, je n'ai aucune crainte. Au contraire, j'espère quelquefois que mon bon et noble Louis, mon généreux époux, qui n'est que mon ami et non mon amant, deviendra libre de suivre les impulsions élevées de son sublime esprit. Je ne sais pas! J'ai déjà écrit ces mots et il me semble maintenant qu'ils sont faux. Car je sais qu'au milieu de ma grande joie, une étrange tristesse pèse sur moi.

20 janvier. — J'ai un grand secret que je voudrais lui confier, mais, toujours au moment où je vais commencer, j'aperçois dans ses yeux cette triste, suppliante expression, qui perce mon cœur comme un regard du Destin et semble me supplier de lui épargner un chagrin.

Non, je n'ai pas le courage de lui dire et je ne sais pas si je pourrai toujours agir ainsi. Je voudrais pouvoir oublier! Si je l'écrivais, mon secret, peut-être s'enfuirait-il, comme je me débarrasse, en le chantant, d'un air qui m'obsède. Oui, c'est cela, je l'écrirai; peut-être un jour le mystère s'éclaircira-t-il, lorsque... lorsque — je ne sais pasquand — toujours ce doute de l'avenir, de l'avenir qui est à Dieu. Pourquoi donc le craindrais-je? Mais, voici mon secret. Peu de temps avant que j'aie vu pour la première fois mon Louis dans les Indes, cette Hélène que j'aimais tant et à laquelle je pense encore aujourd'hui tendrement, Hélène qui était si bonne, si sage, si puissante, me demanda une longue boucle de mes cheveux. Elle m'expliqua que cela servirait à nous réunir à tout moment, me le prouva et m'enseigna comment il fallait procéder. Lorsque je lui permis de couper cette boucle, il me sembla qu'une bonne partie de ma force vitale m'abandonnaitet je tremblais de tous mes membres. A ce moment je ne sis pas attention. Quelque temps après, elle voulut un médaillon porté par moi pour y renfermer mes cheveux. Elle insista

beaucoup pour avoir quelque chose porté par moi et je lui donnai un petit médaillon d'or, souvenir de ma sœur Edith; Hélène fit graver son nom dans l'intérieur, y plaça la boucle qui, dit-elle, éclipsa l'or sur lequel elle reposait.

C'était un compliment digne de mon chevalier, mais ce qu'il ditest toujours vrai, tandis qu'Hélène!... Hélas, je voudrais qu'elle soit aussi pure, aussi bonne que lui l mais cette malheureuse boucle! Combien je voudrais l'avoir encore sur la tête! Que dirait-il s'il savait que cette femme la possède encore ? S'il venait à apprendre que dans le médaillon il y a encore autre chose? Elle ne doit plus s'intéresser à moi et a sans doute oublié ces objets. Ou sinon le désir de s'en servir peut... poit ne plus exister. Je ne suis plus pour elle qu'un souvenir. Pauvre Hélène! j'étais sa seule amie. Elle m'aimait autrefois, je crois parfois qu'elle me manque. Pourquoi ne peut-elle m'aimer encore tout en aimant Louis? Il n'y a là rien d'étrange, puisque tout le monde est attiré vers lui. Quant à elle, sa beauté était si grande, elle était si supérieure à moi en toute chose que, si Louis l'avait préférée, cela ne m'aurait pas surprise.

12 février. — Hélas, hélas! je suis sûre maintenant qu'Hélène n'a pas oublié les cheveux! J'ai peur qu'elle ait essayé de s'en servir... O Ciel! je frémis d'y penser. L'autre nuit, j'étais partie je ne sais où. Je ne dormais pas, car je me souviens distinctement des palmiers s'agitant sous la brise et des chansons des marins sur la rivière, mais j'étais emportée loin de mon Louis, sur un endroit où il ne pouvait m'atteindre.

J'aperçus la forme d'Hélène. Elle portait une splendide robe de mousseline des Indes brodée d'or et se tenait près de moi, dans l'attitude d'une prêtresse de Walhalla, ses longs cheveux noirs l'enveloppaient et elle portait une couronne de laurier. Je suis sûre que cette scène n'était pas un rêve et je pense qu'elle s'est réellement passée dans un vieux temple où je ne suis jamais allée. Hélas! ce n'est pas sini, je le sens. Je le raconterai à Louis... mais je ne peux pas, je ne peux pas! J'aurai peut-être le courage de parler demain.

15 février. — Louis est parti pour trois semaines, le soleil a disparu avec lui! Jen'ai pas essavé de le retenir car je savais l'importance des affaires qui le réclamaient. Il voulait m'envoyer chez ma tante Emily, mais je l'ai supplié de me permettre de rester dans mon heureuse, heureuse maison, avec mes bêtes que j'aime et les traces d'une chère présence autour de moi. Je n'aurais pas pu partir. Louis consentit, mais re l'entendis prier ma tante de venir me voir chaque jour, bien qu'il ait laissé tant de monde me servir et me garder que je ne suis jamais seule. Je n'ose rien écrire au sujet de son absence, mais je suis merveilleusement heureuse en pensant qu'il sera de retour dans trois semaines. Ah! le soleil brillera pour moi à ce moment, tandis que maintenant tout est si obscur, si désolé.

19 février. — Le ciel ait pitié de moi! Le malheur est venu. Oh douleur inexprimable! Où aller? Que faire, pour éviter mon fatal destin? Oh Louis, Louis, où êtesvous? Pourquoi ne pouvez-vous connaître le terrible sort qui menace votre « petite fée » si malheureuse? La nuit dernière, Hélène m'appela, attira à elle mon esprit et laissa mon corps sans défense, endormi dans mon lit. Quelle horreur fut la mienne lorsque je me trouvai près d'elle et de son terrible frère, entourée de formes hideuses de démons ou d'élémentals! Oh femme cruelle et impitoyable! Qu'ai-je fait pour mériter cette épouvantable destinée? Hélène se moqua de moi et me dit qu'elle pouvait dominer mon corps et mon âme, et je sentis qu'elle disait vrai!

Je vis la boucle de mes cheveux, à moitié consumée par le feu allumé sur un autel qui aurait pu être dédié au dieu noir, à Jaggernath. Sur mon front, à la place où elle avait été coupée, je sentis une cuisante brûlure; j'entendis l'appel et, sans avoir le temps de prier ou de t'appeler, mon Louis, j'étais dans ce lieu d'épouvante! O ciel, aie pitié! Anges divins, à mon secours! Il reste encore assez de cheveux pour m'appeler bien des fois et je ne puis savoir quand ces rites diaboliques doivent s'accomplir! J'ai prié toute la nuit et toute la journée, et je suis un peu plus forte. Aujourd'hui un nouveau malheur est arrivé. Mon oncle si bon pour moi a été pris des sièvres, ma chère tante a dû le rejoindre et je lui ai donné ma meilleure « ayah » pour la servir. Louis, je le crains, ne serait pas content de savoir cette femme loin de moi : elle est si bonne, et bien meilleur médecin que ce pauvre docteur S... J'ai envie d'essayer mes forces et d'envoyer mon pauvre esprit tremblant vers Louis pour l'appeler; mais il est tellement sensible! Je crains les terribles douleurs que cela pourrait bien lui causer.

Voilà déjà dix jours qu'il est parti. Encore un peu

plus d'une semaine et il sera de retour. Je lui dirai tout et il me sauvera.

22 février. — Encore, encore un autre terrible appel! La nuit dernière, ils m'ont de nouveau attirée, et personne ne pouvait me sauver! Sûrement Dieu m'a oubliée! les bons anges m'ont quittée!

25 février. — O joie! joie! La boucle de cheveux m'a été rendue et je l'ai brûlée dans le feu que Louis dit être sacré! Je suis sauvée, au moins jusqu'au retour de Louis, et alors quel pouvoir pourrait m'atteindre? Mais il faut qu'il sache tout, et je vais écrire ce qui s'est passé. Hier matin, de bonne heure, pendant que, livrée au désespoir, je priais ardemment le Ciel de m'envoyer un défenseur, j'aperçus, traversant la véranda et s'inclinant devant moi, ce cher, drôle et bon petit Nazir que mon Louis aimait tant. Il m'expliqua qu'il arrivait d'un long pèlerinage et m'offrit une paire de ces doux oiseaux qu'on appelle oiseaux d'amour en Angleterre. Pauvre Nazir! je le remerciai de son cadeau, puis le bon fakir me demanda s'il ne pouvait rien faire pour moi; si je n'avais aucune commission à lui confier, si je ne voulais pas quelque chose pour charmer ma solitude. Chose étrange! je ne pensai d'abord à rien, je ne pus rien trouver à lui faire faire, et je savais qu'il désirait beaucoup m'être utile, le brave cœur!

Ensin, je me souvins du fatal objet. Je racontai tout à Nazir et lui demandai ce qu'il y avait à faire jusqu'au retour de mon mari. Lorsque je prononçai le nom d'Hélène, il fronça le sourcil, et, lorsque je lui racontai comment ils m'avaient traitée, ses yeux noirs jetèrent des étincelles.

Quand j'eus fini, il me dit, en grinçant des dents : « Madame retrouvera sa boucle de cheveux. »

Quellejoiefut la mienne, en entendant ces mots! Je savais que Nazir pouvait faire des choses bien plus difficiles que de dématérialiser un peu de cheveux. Pendant une de nos réceptions trois fakirs firent glisser sur le plancher tout un service à thé en porcelaine de Chine. A leur ordre, il s'arrêta devant chaque personne. Ils réussirent à transporter à travers les airs des bijoux qui se trouvaient dans la chambre de matante, à trois milles de là; ils enlevèrent de notre maison la canne de mon oncle et la firent tomber à une distance de deux milles et plus. J'étais donc bien sûre que Nazir pourrait me rendre l'objet perdu. Pourquoi n'y avaisje pas pensé plus tôt?

Il y aune heure, j'entrai dans ma chambre et j'aperçus Granger, ma femme de chambre anglaise, pâled'épouvante, penchée sur quelque chose qui gisait sur le plancher, devant la fenêtre.

- Regardez, Milady, s'écria-t-elle, qu'est-ce que cela peut être?

D'un coup d'œil, je vis ce que c'était et je dis avec calme à Granger de me donner ce qu'elle regardait. C'était bien ma boucle de cheveux salie et à moitié brûlée. Mais à côté, je vis, à mon grand ennui, le médaillon d'Hélène! O Nazir, c'est mal! et vous avez dépassé mon désir! Je ne voulais pas de ce bijou! c'est un vol! Je vais retirer les cheveux et je demanderai à Nazir de renvoyer le médaillon de la même façon qu'il a pris les cheveux. Je serai bien malheureuse jusque-là! J'espère que le fakir viendra demain.

et qu'Hélène n'aura encore rien découvert. Mais, si elle persiste dans ses mauvais desseins contre moi, si elle constate la disparition des cheveux, elle aura recours à ce que contient le médaillon et si elle ne letrouve pas, je ne sais ce qu'elle pourra penser.

24 février. — Toute la journée s'est écoulée, et cet ennuveux Nazir n'a pas paru. Maintenant que i'ai mes cheveux, je suis si calme, je me sens si en sûretéque je puis supporter le léger ennui que me donne cemédaillon. Cependant j'aimerai bien voir le bon petit fakir. Je ne serai réellement tranquille que lorsque ce fatal bijou ne sera plus en ma possession. Il me semble qu'il répand sur moi une si mauvaise influenceque je ne puis m'en débarrasser. Et pourtant, je tiens dans mes mains une précieuse lettre venant de l'Étoile de ma vie. Entre les pages, mon Louis a déposé des feuilles parfumées, mais combien plus vif est l'arome de bonté et de tendre sympathie qui se dégage d'entre les lignes! Il revient bientôt à la maison et dit que la « Maison » se trouve où je suis! Que le ciel soit béni, il revient! Oh! s'il était ici!... Combien froidement les étoiles brillent cette nuit au-dessus de ma tête! Elles m'appellent... La vieille maison est pleine de bruits divers que je n'ai jamais redoutés jusqu'à ce soir. Allons, encore une corde brisée à ma pauvre harpe! Mais je vois une main errant parmi les cordes. Est-ce bien une main? C'est peut être la brise nocturne. Comme elle soupire, dans les palmiers! Cela ressemble plutôt au vent de nos landes écossaises qu'aux souffles embaumés des tropiques. Les esprits de l'air m'appellent, car sûrement j'entends mon nom

sur la cime des arbres. Blanche, Blanche, viens à la maison! Mais la « maison » se trouve près de Louis. Oh! voudrait-on me prendre à lui? Granger vient de venir me demander quelles sont ces voix et ces chants. Pauvre fille, qu'elle fut terrifiée en voyant que je ne pouvais lui répondre! Mes gens se glissent près de la villa et me regardent d'une façon étrange. Il v a cette nuit une peur mortelle répandue sur nous tous et je ne puis pas les encourager, les égaver comme autrefois. J'étais bien calme pendant les longs sommeils de mon Louis; tout le monde, sauf moi, le croyait mort. Je me tenais près de lui et je contemplais sa beauté. Que ne puis-je rappeler à moi mon courage! Mais quelqu'un marche dans ma chambre. Qui peut-il être? Et maintenant, une main touche encore les cordes de ma harpe! Ce n'est pas le vent, car l'instrument résonne sous le jeu d'un maître! O ciel! quels tristes douloureux accords! Oui peut jouer ainsi? O Esprits des solennelles étoiles, brillants anges planétaires, vous qui connaissez et aimez mon Louis, protégez-le. Et, si c'est ta volonté, père des Esprits, rends-le à mon cœur triste et salutaire, avant que je quitte ce monde! Louis, mon Louis! Étoile de mon âme, que n'es-tu maintenant près de moi ! Bonne nuit, mon amour, bonne nuit!

#### CHAPITRE XXII

#### COMMENT JE REVINS EN EUROPE

Bonne nuit, mon amour, bonne nuit! Tels étaient les derniers mots de ce journal, où un cœur pur et innocent avait mis les trésors d'une tendresse bien mal récompensée. Telles étaient ces mines d'or inculte qui s'ouvraient aux regards d'un malheureux pour qu'il en comprenne la valeur au moment même où elles allaient disparaître dans le passé!

Le journal de Blanche finit par ces mots de tendres adieux, et c'est à moi qu'incombe la tâche de terminer son histoire. Je me suis donné cette tâche dans un but spécial et, bien que douloureuse, je l'accomplirai.

Depuis la nuit où j'avais résolu de me dévouer à la fille de lord Dudley, j'abandonnai silencieusement et résolument toute recherche occulte. Je renonçai à mes associations dans les sociétés diverses avec lesquelles j'étais en relation, et à tout ce qui avait, autrefois, rempli mon âme de lumière et de science spirituelles. Je sentis que les nouveaux devoirs dont j'étais volontairement chargé, m'interdisaient mes anciennes

Études, et, bien que ressentant vivement la douleur de voir ainsi se fermer les royaumes de l'invisible, je ne faillis pas à la promesse que je m'étais faite. Je savais alors et je crois encore que, dans la vie, toute recherche du bien supérieur n'adniet pas de compromission. Pour étousser les aspirations de mon âme vers les choses spirituelles auxquelles tout mon être avait été lié, je me plongeai dans les soucis d'une existence publique, les devoirs à la maison et les plaisirs nécessaires à ma douce compagne, comme si je n'avais fait autre chose de ma vie.

J'accompagnai ma jeune femme et ses amis partout où ils pouvaient trouver un intérêt. Je permis à mes fakirs de les distraire par leurs arts occultes, mais je n'y pris jamais part. Cet abandon des respirations les plus chères de mon passé me coûta bien des douleurs, mais je ne sus que ma petite fée les comprenait qu'après avoir lu les précieuses confidences qu'elle se faisait à elle-même dans un moment où tout regret était superflu.

Pendant mon absence, je commençai à sentir les avertissements dus à ma vraie nature revenir en foule vers moi. Des visions me hantèrent, des voix murmurèrent à mes oreilles; et les flottantes aîles des habitants d'un autre monde agitèrent l'air près de moi. Je résistai à ces phénomènes pendantun certain temps, mais, une nuit, une vision si horrible m'apparut, que je bondis hors de mon lit, je m'habillai en hâte, et je me promenai dans les rues jusqu'au matin, avant de pouvoir reconquérir mon calme. Les nuits suivantes, même terrible scène, et chaque fois, j'eus la sensation

k

que c'était le reflet de quelque chose de réel se passant actuellement, et non des images incertaines. Je voyais Blanche entraînée devant un autel, où une séance de magie noire avait lieu. Les formes d'Hélène Laval et son frère semblaient présider ces rites immondes. J'entendais presque les voix de ces démons sans pitié insultant ma pauvre femme, pendant que je regardais, impuissant et captif, cette atroce vision.

J'attribuai d'abord tout cela à mon cerveau trop tendu, mais à la fin je fus contraint de reconnaître que ces apparences spectracles avaient un sens prophétique. Les voix des esprits, autrefois connus et aimés et que j'avais abandonnés, se faisaient entendre maintenant avec une force inoubliable. Ils m'assuraient de leur constant amour, de leur inaltérable affection. Ils me faisaient comprendre l'impossibilité de changer le système dans lequel le créateur a tissé sur un plan immuable la trame de la destinée des créatures vivantes. Ils me certifiaient qu'ils étaient chargés de me donner la force qui me permettrait de tout surmonter pour le bien. Ils me forçaient à les entendre et, me prenant pour ainsi dire dans leurs bras, ils me commandaient, au nom de ceux que j'avais connus sur la terre, de cesser ma révolte contre le pouvoir des esprits. Puis, lorsque j'eus dompté mon âme obstinée et fait ma soumission, ils me pressèrent de retourner chez moi, de voyager jour et nuit sans m'arrêter et de me hâter d'aller voir celle dont j'étais le protecteur terrestre, pour partager avec elle l'inévitable destinée à laquelle je ne pourrais la soustraire.

Appelant mes serviteurs, je distribuai à chacun sa

tâche, et, lorsque tout fut prêt, je partis seul, tantôt par le train, tantôt à cheval : je me dirigeai vers Calcutta. Je fis les derniers 20 milles à cheval sous un soleil de feu. Le train que j'aurais pu prendre ne partait qu'à minuit; mon ardeur impétueuse ne me permettait pas de l'attendre et j'aurais plutôt terminé la route à pied, si je n'avais eu d'autres moyens à ma disposition. Je changeai de monture toutes les heures. car j'aimai trop les nobles animaux pour les exposer plus longtemps aux fatigues qui semblaient n'avoir aucune prise sur moi. A mesure que j'avançais, les voix augmentaient d'intensité et les ombres d'un avenir prochain s'épaississaient de telle sorte autour de moi, que je pouvais seulement voir ma chère enfant en vêtements déchirés et le cœur brisé, comme dans la fatale nuit où les enchantements de l'immonde sorcière l'attirèrent chez moi.

A 5 milles de la ville, un petit être couvert de poussière se précipita au-devant de mon cheval et réussit à grand peine à l'arrêter. C'était Nazir. Il devait me parler, dit-il, et, s'appuyant presque épuisé sur ma monture, il me dit en quelques mots une horrible, presque incroyable nouvelle. Ma femme, cette délicate créature qui n'avait jamais connu d'autre abri que les luxueuses demeures de son père et de son époux, venait d'être jetée dans la prison commune, sous l'inculpation d'avoir volé un médaillon d'or à Mme Hélène Laval! Telles furent les paroles dites au milieu de larmes s'échappant de ces yeux qui n'avaient jamais pleuré! Le fakir me raconta comment, cédant aux prières de Lady Blanche, il avait dématérialisé à

distance une boucle de cheveux, mais, voyant qu'une certaine quantité de ces cheveux était restée dans un médaillon d'or et craignant que la magicienne ne s'en servît encore contre sa victime, il avait témérairement enlevé ce fatal bijoux.

Mme Laval s'était aperçue presque immédiatement de la perte de ses moyens d'actions. Soupçonnant sans doute la nature et la source des forces occultes qui avaient agi contre elle, cette terrible femme envoya chercher un Chulah. Celui-ci mit en mouvement une « balle magique » qui, suivie par l'enchanteur, ne devait s'arrêter qu'à l'endroit où le joyau pourrait être trouvé. Nazir avait rencontré l'opérateur, et celui-ci lui avait avoué qu'un grand pouvoir l'avait empêché de passer le seuil de ma maison, auprès duquel la balle magique s'était soudain immobilisée. Ce fut assez pour permettre aux lâches conspirateurs de pousser plus avant leur plan infernal.

Qu'on me permette de dire en quelques mots ce que j'appris plus tard. Le couple infâme savait que ma malheureuse femme était seule, et sans secours. Convaincus par leur art magique que le médaillon se trouvait dans ma maison, ils exécutèrent secrètement et rapidement leur projet de vengeance. Par des moyens de corruption et l'influence de Perrault, les misérables obtinrent un ordre de perquisition dans ma villa. Le médaillon fut immédiatement découvert, et ma pauvre enfant sans soutien, ma petite fée si pure, fut arrêtée et conduite en prison, avant que les magistrats de la ville, sauf quelques sous-ordres payés et corrompus, en aient eu connaissance.

Nazir ajouta que, vers le soir de ce jour maudit, il était revenu pour apprendre le malheur que son indiscrétion avait causé. Graham, le vicomte, d'autres amis étaient absents ou ne purent être trouvés. Mes serviteurs s'étaient bien répandus dans toutes les directions pour chercher du secours, mais aucun d'eux ne comprenait réellement ce qui était arrivé. Enfin Nazir revint, s'accusa et finit par réveiller tous mes amis et leur dire la vérité. La nuit entière s'écoula avant que le secours put venir et... il était trop tard... trop tard!

Nul ne peut dire ce que Perrault et sa sœur attendaient de leur acte audacieux. Ils devaient pourtant savoir que la communauté entière se lèverait pour les: confondre et que leur acte horrible de vengeance retomberait sur eux. Quoi qu'il en soit, leur rapidité fut si grande, leur silence si profond, que seulement. après le retour du fakir on put venir en aide à la malheureuse Blanche. Le vicomte, la vicomtesse et les magistrats furent enfin mis au courant. Tous mesamis furent prévenus par l'indomptable énergie de Nazir. On se hâta d'aller à la prison pour délivrer la victime. Hélas ! je savais trop bien pourquoi elle v était encore et pourquoi elle ne pouvait en sortir. Je ne voulus pas en entendre davantage jusqu'à mon arrivée en ville. Mon cheval tomba épuisé à la porte de ma demeure maintenant vide et déserte. Je ne sais pas comment je gagnai la prison, j'ignore si l'obscurité qui pesait sur moi était dans l'air ou dans mes sombres yeux.

Toutes les portes étaient ouvertes, et des mains

furent tendues vers moi pendant que je traversais rapidement de sombres cellules et d'humides passages. Le vicomte R..., très pâle, et plusieurs de mes frères d'armes se pressèrent autour de moi. Je ne m'arrêtai pas. J'entendis des mots de sympathie, d'indignation, de regret.

Je n'y répondis pas. Je ne pensai qu'à elle; sur le seuil d'une porte ouverte, je rencontrai la vicomtesse, quelques dames et l'ayah favorite de ma pauvre femme. Elle tenait dans ses bras un paquet. Elle écarta les plis d'un châle et me montra la petite figure d'un enfant mort. Je m'arrêtai, j'embrassai le petit cadavre et je continuai ma route. Enfin je vis un pauvre grabat recouvert d'étoffes splendides et de fleurs parfumées. J'entendis un cri égaré, mon nom fut prononcé en doux, tendres accents ressemblant au son d'une harpe brisée, des bras blancs m'attirèrent, de douces mains saisirent mon cou, une tête blonde s'enfonça dans ma poitrine et... ce fut ainsi qu'elle mourut.

Et maintenant, retournons dans la vieille maison dont l'art avait fait un palais féerique, dans la maison qu'elle a tant aimée, parmi les fleurs, les parfums, les statues et le profond silence! C'est là que je passai une longue, longue nuit, pendant qu'au dehors les passions sauvages poussaient la foule à l'émeute et à la destruction. Les réelles vérités qui entourent les grands drames ne sont jamais connues, mais il y a dans les hommes un élément de générosité et dans le cœur humain un fond de profonde honnêteté, qui réveillent parfois les actes d'injustice et de cruauté. Tel





fut le sentiment que les plaintes passionnées du pauvre Nazir semblèrent avoir éveillé. Le vicomte avait fait les plus grands efforts pour garder secret le malheur, craignant que sa publication tronquée ne portât atteinte à sa noble famille. Il avait fait répandre le bruit que la personne si hontcusement lésée était une domestique de sa femme, et je pense que cette version prédomine encore dans la ville où se passa ce grand drame de ma vie.

Une partie de la populace ayant appris quelque chose de l'histoire du fakir, et ayant conclu que l'emprisonnement et la mort de la pauvre femme étaient causés par les enchantements de l'aventurière. Mme Laval, avait entouré sa maison, et sans s'inquiéter si leur action était bonne ou mauvaise, avait brûlé complètement cette belle demeure. Tout cela avait déterminé dans les rues un bruit qui aurait troublé tous les sommeils, sauf le SIEN! et toutes les douleurs, sauf la mienne. Mais la tempête rugit au dehors, et au dedans nous étions tous tranquilles ET CALMES.

Je sortis la nuit suivante, vers neuf heures, de ma maison — qui n'était plus un «home » désormais — accompagné par Graham, et le colonel M..., noble gentleman et mon ami.

Nous traversâmes la partie la plus basse et la plus obscure de la ville et nous arrivâmes à la hutte misérable que, Graham et moi, nous avions déjà visitée; c'était l'habitation d'Anine. La porte était fermée à l'intérieur; mais, à mon signal, Nazir l'ouvrit et, après l'avoir soigneusement fermée, nous conduisit à travers

des cours et des bâtiments en ruines, jusqu'à la porte qui donnait accès dans le hall, témoin des scènes de magie noire que j'ai décrites. Nous nous arrêtâmes devant l'entrée de la chambre intérieure. Je voulais prendre le temps de recueillir mes forces, pour ce qui allait suivre; mais, pendant que j'étais appuyé sur la porte, j'entendis les voix abhorrées des maudits qui avaient causé mon malheur, une terrible altercation s'était élevée entre eux. Je n'hésitai plus et j'entrai aussitôt. Sur le seuil, Anine nous attendait.

Les deux magiciens avaient, paraît-il, cherché un abri, ne voulant pas s'exposer à la colère d'une populace en délire. Ils étaient assis à une table sur laquelle on voyait des rafraîchissements; mais l'autel, le feu et les abominables accessoires des rites fétiches étaient abandonnés et en désordre. A notre vue les coupables tressaillirent, et Hélène Laval laissa échapper un cri d'esfroi. Notre plan était fait et nous l'exécutâmes sans perdre un instant. Graham et le fakir s'emparèrent de Perrault, le colonel M..., plaçant sa main énergiquement sur le bras d'Hélène, lui dit froidement que la moindre résistance leur coûterait la vie à tous les deux. Quant à moi, je déchirai mon fatal portrait et celui de leur victime - qu'ils avaient récemment suspendu sous le mien. - Je brisai et écrasai les images de cire et je détruisis tous les instruments de leur magie infernale.

Anine, alors, amoncela le tout dans un large et sec bassin en pierre et y mit le feu. Je sis tout cela sans hâte ni passion. J'étais très calme, et la plus profonde attention présida à mon travail. Lorsque tout sut fini,

4

j'ordonnai au fakir et à Anine de se charger de Mme Laval, que je n'avais pas regardée une seule fois, bien qu'elle se fût adressée à moi d'un ton suppliant. Je sis signe à mes amis de se rendre dans une cour déserte et d'emmener leurs prisonniers.

Arrivés à notre destination, le colonel M... s'adressa à Perrault et, sans s'étendre sur le mal que lui et ses complices avaient fait, il lui dit simplement que l'heure de rendre ses comptes était arrivée. Il rappela aux deux misérables qu'ils étaient entièrement à notre merci, qu'un destin terrible les attendait, si nous nous décidions à les livrer, mais que j'avais résolu de me conduire avec lui, Perrault, comme s'il était un gentilhomme. En résumé, que j'étais disposé à lui donner la seule chance de vie qu'un combat mortel pouvait lui laisser.

Sans lui permettre de répondre, le colonel le plaça en face de moi et rapidement, mais avec la courtoisie militaire qui ne l'avait jamais abandonné, le présenta à Graham, qui avait consenti avec une extrême répugnance à servir de témoin à Perrault. Complètement abattu, le lâche criminel prit la place désignée, échangea quelques mots pour la forme avec Graham, reçut de lui un de mes pistolets et tira sans attendre le signal. Je fus atteint légèrement au bras gauche.

Furieux de cet acte incorrect et frisant l'assassinat, mes amis saisirent Perrault chacun par un bras et, me criant de le tuer, attendirent bravement mon feu. Je résolus de ne pas me charger d'un meurtre pour un être si insime et de l'estropier seulement pour la vie. Je tirai, et avant de tirer, JE SAVAIS que ma volonté

allait s'accomplir. Il tomba blessé seulement, pour son malheur. Après ce châtiment, mes amis et moi nous quittâmes pour toujours ce lieu maudit. Mon intention était de partir immédiatement pour l'Angleterre, emportant avec moi, pour les remettre à Lord. Dudley, les restes de sa fille chérie enfermés dans un splendide sarcophage. Mais j'avais abusé de mes forces et, pendant plusieurs semaines, je demeurai entre la vie et la mort, brûlé par une fièvre ardente.

Le vicomte et sa femme voulaient me faire transporter à leur résidence des champs; mais mon ami Nanak-Rai me réclama, et, suivi seulement de mon fidèle domestique arabe Ali, je fus conduit à la demeure du brahmin, qui veilla sur moi avec la science d'un médecin et le dévouement d'un tendre père.

Grâce à la remarquable habileté de mon ami, je revins à la santé au bout de quelque temps.

Dans cette maison paisible, je me réconciliai avec moi-même, avec ma destinée et avec les anges que j'avais un moment si follement repoussés. Tous mes pouvoirs spirituels, tous mes enthousiasmes me revinrent, mais j'éprouvai aussi une plus profonde sensation de cette camaraderie que seuls peuvent donner les esprits des bien-aimés connus sur la terre. Combien de fois, pendant mes longues nuits de souffrance et d'insomnie, ai-je entendu les pas légers de ma petite fée courant à travers la chambre, comme lorsqu'elle voulait me surprendre et s'arrêtant tout près de moi! Doucement, son rire argentin résonna encore, quoique très adouci, à mes oreilles; ses tresses-

d'or frôlèrent mon front brûlant, et sa tendre voix murmura des mots de consolation, finissant toujours par la promesse du repos dans le ciel auquel elle était parvenue. Oh! divin père des esprits, quelle profonde ingratitude, quel triste mépris d'eux-mêmes accablent les pauvres mortels qui rejettent les précieuses vérités de la communion spirituelle! Le récit de ma vie pendant trente ans que j'ai tenté d'esquisser a démontré, j'espère, les abus et les usages des énormes pouvoirs cachés dans l'homme et l'univers invisible. Mais quels que puissent être les dangers, les terreurs et les mystères de l'Occultisme, l'humanité souffrante peut être sûre qu'elle trouvera toujours un soutien venant du Créateur.

Pour moi, si un pouvoir suprême n'avait jeté un pont sur le fleuve Léthé qui me séparait de tout ce que j'avais aimé sur terre, je serais peut-être revenu à la santé, mais ma raison aurait fui son trône renversé pour toujours. Un à un, j'avais vu tous ceux en qui j'avais placé mes plus vives affections, les plus vrais, les plus aimants, les meilleurs disparaître à mes yeux. Avec un cœur passionné, dissimulé sous l'extérieur froid de l'ascétisme, j'avais assisté successivement à la ruine de tous mes espoirs terrestres.

J'avais tendu mon mental avec une si terrible énergie, que je serais devenu fou, si j'avais tourné vers l'avenir mes regards désespérés, et cherché en vain mes amours évanouies.

A travers les yeux de mes bien-aimés, lorsqu'ils revenaient vers moi, un à un, avec les détails qui me donnaient l'assurance que la mort est seulement un changement, je pouvais voir au-dessus des esprits de la terre, des anges lumineux, et deviner un Dieu en qui devait se reposer mon âme tremblante. Une fois de plus la vie et la force spirituelles me furent montrées; une fois encore le plan de l'Univers et la philosophie de l'existence furent déroulés devant moi. Je recommençai à connaître que j'étais un anneau entre les mondes inférieurs et les mondes élevés, et j'appris en même temps à modérer les élans de l'intelligence en leur opposant la matière et le mystère; autrement l'âme, pénétrant trop loin dans l'Au-delà sans limite, se perdrait dans les immensités de l'Être, trop vastes pour que l'humanité puisse les comprendre.

Je sais que je n'ai pas toujours appliqué ces salutaires leçons. Loin des sages et philosophiques conseils de mon excellent ami le brahmin, rendu à la santé et réconcilié avec mes anges et mon destin, mes aspirations déréglées m'ont jeté dans les plus profonds royaumes de l'occulte. J'ai plongé dans les abîmes s'ouvrant sous mes pieds et je me suis élancé dans les hauteurs s'étendant au-dessus de ma tête. J'ai suivi le chemin des étoiles et j'ai pénétré dans les régions mystéricuses, bien au delà des sages limites à imposer aux hommes.

En franchissant ces effrayants degrés de la connaissance, j'ai fait des chutes terribles et supporté bien des pesantes expiations. Toujours je suis revenu de ces effrayants pèlerinages, l'âme blessée et meurtrie; mais j'ai trouvé, chaque fois, le repos, la paix et la consolation dans l'amour de mes amis de la terre affranchis par la mort. J'ai appris que la communication entre les habitants de notre planèteet les sphères spirituelles constituait le plus élevé, le plus pur et normal exercice des facultés religieuses de notre âme. Les folies, le fanatisme, les erreurs et les impostures, qui ont déshonoré le mouvement faussement appelé spiritualisme, ne peuvent donner aux mortels qu'une très imparfaite idée de cette vérité sublime. Ce mouvement spirite n'a servi qu'à faire ressortir les côtés obscurs de l'humaine nature, mais a cependant indiqué les trésors inconnus, cachés derrière la possibilité de la communication entre les vivants et les morts, seulement tout cela est encore trop humain, se ressent encore trop de l'insuffisance de notre nature.

Je n'ose pas m'arrêter même pour résumer ce que nous pouvons espérer de la communion spirituelle, lorsque son modus operandi sera compris par la science, et que ses révélations sublimes seront reçues avec un respect religieux. Je pense que ces pages doivent sinir ici. Dès que mes forces de corps et d'esprit furent complètes, je quittai la paisible retraite de mes nobles amis, avec toutes les bénédictions d'un cœur reconnaissant. Une fois de plus, je me trouvai sur le pont d'un vaisseau, saluant encore le groupe des chers amis qui avaient foulé avec moi, dans l'Inde, le dur chemin de la vie. Bien des yeux humides suivirent le sillage du bateau dans la mer ; j'entendis encore les mots « bon voyage » et je partis pour commencer de nouvelles recherches dans les royaumes «de l'existence spirituelle.

Tours, Imp. E. Arrault et Cie.

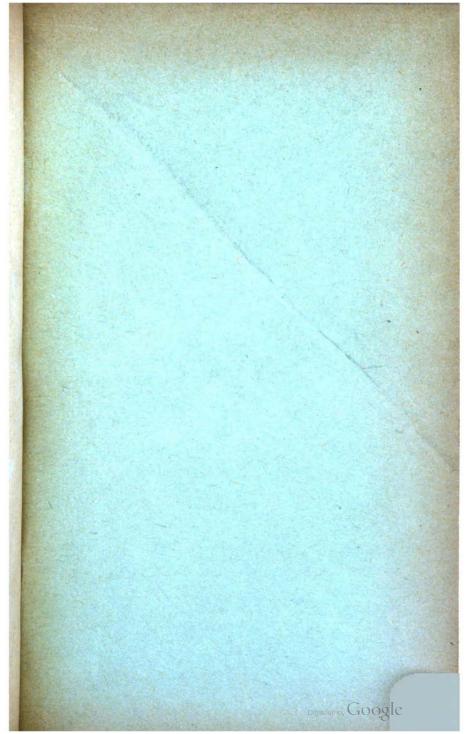
# TABLE DES MATIÈRES

Pages
I
1
20
37
6 r
77
96
137
157
194
214
238
251
278
291
•
309
325
3 <b>37</b>

#### - 418 -

CHAPITRE XVIII L'enchanter	es:	se.						346
CHAPITRE XIX. — Magie noire								363
CHAPITRE XX Psychologie.								378
CHAPITRÉ XXI Le journal de	e F	3la	nch	ie				392
CHAPITRE XXII Comment je	e r	evi	ns e	en	Eu	гор	e.	403

Tours, imp. E. Arrault et Ci.



Mar. 527 # 788

# G. FICKER, ÉDITEUR

### LIBRAIRIE GÉNÉRALE & INTERNATIONALE

PARIS-VI, 5, rue de Savoie

#### En vente :

**PAPUS.** — La Cabale. Tradition secrète de l'Occident. Ouvrage précédé d'une lettre d'Ad. Franck, 8 francs.

- La Magie et l'Hypnose, contrôle expérimental des phénomènes et des enseignements de la magie au moyen de l'hypnose. Vol. in-8 carré avec gravures. Prix: 8 fr.
- Martines de Pasqually. Sa vie; Ses pratiques magiques; Son œuvre: Ses disciples. D'après des documents entièrement inédits. Vol. in-18 jésus. Prix: 4 fr.
- L'Illuminisme en France, 1771-1803. Louis-Claude de Saint-Martin. Sa vie, sa voie théurgique, ses ouvrages, son œuvre, ses disciples. suivi de la publication de 50 lettres inédites. Un vol. in-18 jésus, avec fac-simile et tableaux.

  Prix: 4 fr.
- L'Ame humaine avant la naissance et après la mort.

  Broch. in-18 jésus avec dessins. Prix: 1 fr. 50
- Peut-on envoûter? Broch. in-18 avec gravure représentant un pacte de sorcellerie au quatorzième siècle.
   Prix: 1 fr.
- Les Arts divinatoires. Graphologie, chiromancie, physiognomonie, astrologie. Broch. in-18 jésus avec nombreux dessins.
   Prix: 1 franc.
- Qu'est-ce que l'occultisme ? Psychologie, Métaphysique, Logique, Morale, Théodicée, Sociologie, Pratiques, Traditions et Bibliographie de l'occultisme. Broch. in-18 jésus.
  - Premiers Eléments de Lecture de la Langue sanscrite.
     Broch. in-18 jésus.
     Prix : o fr. 50
- Catholicisme, Satanisme et Occultisme. Broch. in-18
  jésus. Prix: o fr. 50
- Initiation, Revue mensuelle des Hautes Etudes philosophiques France: 10 francs par an; Etranger:
   12 francs par an.

### En réimpression:

PAPUS. — Traité élémentaire de magie pratique. — Traité méthodique de science occulte.

5418-05. - Tours, imp. E. Arrault et Cie.

Digitized by Google